

Frank Estelmann, Sarga Moussa & Friedrich Wolfzettel (dir.)

VOYAGEUSES EUROPÉENNES AU XIX^e SIÈCLE

Identités, genres, codes



PDF COMPLET – 979-10-231-1305-1



VOYAGEUSES EUROPÉENNES AU XIX^e SIÈCLE



Collection dirigée par François Moureau

- Roman et récit de voyage*
Marie-Christine Gomez-Géraud
& Philippe Antoine (dir.), n° 1
- Lafitau et l'émergence du discours
ethnographique*
Andreas Motsch, n° 2
- Louis-Antoine de Bougainville,
Voyage autour du monde
Michel Bideaux & Sonia Faessel (éd.), n° 3
- Les Tyrans de la mer.*
Pirates, corsaires et flibustiers
S. Linon-Chipon & S. Requemora (dir.), n° 4
- Gallia orientalis.*
Voyages aux Indes orientales (1529-1722).
*Poétique et imaginaire d'un genre
littéraire en formation*
Sophie Linon-Chipon, n° 5
- Sous la leçon des vents.*
*Le monde d'André Thevet, cosmographe
de la Renaissance*
Frank Lestringant, n° 6
- Nulle part et ses environs.*
*Voyage aux confins de l'utopie littéraire
classique (1657-1802)*
Jean-Michel Racault, n° 7
- Bibliographie du monde méditerranéen.*
Relations et échanges (1453-1835)
Alain Blondy, n° 8
- Transhumances divines.*
Récits de voyage et religion
S. Linon-Chipon & J.-F. Guennoc (dir.), n° 9
- Récits du dernier siècle des voyages.*
De Victor Segalen à Nicolas Bouvier
Olivier Hambursin (dir.), n° 10
- Le Théâtre des voyages.*
Une scénographie de l'Âge classique
François Moureau, n° 11
- Relations savantes.*
Voyages et discours scientifiques
S. Linon-Chipon & D. Vaj (dir.), n° 12
- Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction
romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet, n° 13
- Voyager avec le diable. Voyages réels,
voyages imaginaires et discours démonologiques*
(XV^e-XVII^e siècles)
G. Holtz & T. Maus de Rolley (dir.), n° 14
- Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles)*
Histoires, récits et légendes
François Moureau (dir.), n° 15
- L'Orientalisme des voyageurs français
au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Irimi Apostolou, n° 16
- Idées et représentations coloniales
dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.), n° 17
- Un horizon infini.*
Explorateurs et voyageurs français au Tibet
(1846-1912)
Samuel Thévoz, n° 18
- Le Roman maritime.*
Émergence d'un genre en Occident
Odile Gannier, n° 19
- Quand le Voyage devient Promenade*
Philippe Antoine, n° 20
- À la découverte de la Palestine. Voyageurs
français en Terre sainte au XIX^e siècle*
Guy Galazka, n° 21



- Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet & Patrick Villiers, n° 1
- Marc Lescarbot, *Voyages en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet, n° 2
- À l'angle de la Grande Maison*
*Les lazarisistes de Fort-Dauphin de Madagascar : correspondance avec Vincent de Paul (1648-
1661)*
Textes établis, introduits et annotés par Nivoelisoa Galibert, n° 3
- Le Journal de voyage aux Antilles
de la Belle Angélique*
Nicolas Baudin
Édition établie et commentée par Michel Jangoux

Frank Estelmann, Sarga Moussa,
Friedrich Wolfzettel (dir.)

Voyageuses européennes
au XIX^e siècle
Identités, genres, codes

Ouvrage publié avec le concours de l'UMR 5611 LIRE (CNRS-Université Lyon 2)

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN ÉDITION PAPIER : 978-2-84050-814-4

PDF COMPLET – 979-10-231-1305-1

TIRÉS À PART EN PDF :

Friedrich Wofgzettel – 979-10-231-1306-8

Roland Le Huenen – 979-10-231-1307-5

Merete Stistrup Jensen – 979-10-231-1308-2

Isabelle Mons – 979-10-231-1309-9

Natascha Ueckmann – 979-10-231-1310-5

Frédéric Regard – 979-10-231-1311-2

Gerhard R. Kaiser – 979-10-231-1312-9

Irmgard Scheitler – 979-10-231-1313-6

Patricia Almarcegui Elduayen – 979-10-231-1314-3

Christine Planté – 979-10-231-1315-0

Bénédicte Monicat – 979-10-231-1316-7

Frank Estelmann – 979-10-231-1317-4

Sarga Moussa – 979-10-231-1318-1

Denise Brahimi – 979-10-231-1319-8

Philippe Régnier – 979-10-231-1320-4

Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (64990 Mouguerre)

d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

Versions PDF : 3d2s (Paris)

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

REMERCIEMENTS

Cet ouvrage, issu d'un colloque qui s'est tenu du 26 au 28 avril 2007 à l'université Johann-Wolfgang Goethe de Francfort-sur-le-Main (Allemagne), n'aurait pu avoir lieu sans le soutien de plusieurs personnes et institutions que je tiens à remercier : tout d'abord mes partenaires allemands, Friedrich Wolfzettel et Frank Estelmann, respectivement professeur et maître de conférences à l'université de Francfort-sur-le-Main, ainsi que la Deutsche Forschungsgemeinschaft (Bonn) ; Nathalie Fournier, vice-présidente pour la recherche de l'université Lumière-Lyon 2 ; Christine Planté, responsable de l'axe « Genre » au sein du cluster 13 de la région Rhône-Alpes ; Philippe Régnier, directeur de l'UMR LIRE (CNRS-université Lumière-Lyon 2) ; enfin le Département (devenu entre-temps Institut national) des sciences humaines et sociales au sein de l'institution à laquelle j'appartiens, le Centre national de la recherche scientifique (France). Ma gratitude va également à Kaja Antonowicz, qui a traduit les textes écrits en allemand par Gerhard R. Kaiser et Irmgard Scheitler, ainsi qu'à Élisabeth Bâisse-Macchi (UMR LIRE), qui a constitué l'index et assuré la mise en forme du manuscrit. Enfin, mes remerciements vont à François Moureau, directeur des Presses de l'université Paris-Sorbonne, qui a bien voulu accueillir cet ouvrage dans sa collection « Imago Mundi », ainsi qu'à Sophie Linon-Chipon, responsable éditoriale aux PUPS, qui l'a relu avec beaucoup d'attention.

Sarga Moussa

PRÉFACE

Le récit de voyage serait-il un genre masculin, réservé aux explorateurs et aventuriers, aux historiens, aux chercheurs et aux amateurs de pittoresque et de sublime ? À première vue, il semble que nulle part ailleurs le *moi* du voyageur et le *je* du narrateur ne soient aussi naturellement associés au sexe masculin, de sorte que le lecteur ou la lectrice ne se pose même plus la question de l'identité sexuelle du voyageur. Il suffit de feuilleter n'importe quel recueil ou répertoire de Voyages pour se rendre compte du nombre d'auteurs masculins qui y figurent.

Et pourtant, maintenant que les *gender studies* ont acquis leur légitimité académique, s'interroger sur la fonction culturelle et l'importance sociale des femmes qui voyagent en vue de décrire leur propre expérience et leur manière de voir et d'interpréter l'Autre est tout à fait d'actualité. Mais force est de constater qu'une pareille perspective a mis du temps à s'imposer aux recherches sur le genre des Voyages¹. Il est certain que la popularité, d'ailleurs elle-même relativement récente, des recherches en la matière n'a trop longtemps eu que peu de répercussions sur l'intérêt qu'on a porté au voyage au féminin. Ce fait est d'autant plus surprenant que dans beaucoup d'autres secteurs sociaux, il n'était plus possible, depuis longtemps, de nier l'importance du rôle culturel et littéraire de la femme – il suffit de penser à la littérature et à la mystique du Moyen Âge, à la nouvelle de la Renaissance et à la découverte du conte de fées au tournant du xvii^e siècle, aux « dames de lettres » des grands salons classiques et éclairés et au rôle des femmes socialistes depuis la Révolution française jusqu'au xx^e siècle. Et puis, en ce qui concerne le domaine du voyage proprement dit, n'y a-t-il pas l'extraordinaire récit d'un pèlerinage féminin, la *Peregrinatio Aetheriae* écrite par une religieuse du iv^e siècle ? N'y a-t-il pas la *Relation d'un voyage en Espagne* de la comtesse d'Aulnoy – que ce soit une supercherie ou un récit de voyage authentique ? N'y a-t-il pas, au siècle des Lumières, la relation épistolaire que la célèbre Lady Mary Wortley Montagu

1 Citons cependant quelques références récentes : « Voyageuses », *Clio*, n° 28, 2008, dossier coordonné par Rebecca Rogers et Françoise Thébaud ; *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (18^e-20^e siècles)*, Nicolas Bourguinat (dir.), Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008 ; *Der weibliche Blick auf den Orient. Reisebeschreibungen europäischer Frauen in Vergleich*, Miroslawa Czarnecka et al. (dir.), Bern, etc., Peter Lang, 2010.

fait de son séjour en Orient ? Dans son livre *Dreaming of East*², traduit aussitôt dans plusieurs langues, la Canadienne Barbara Hodgson a pu montrer tout l'intérêt du corpus en constante augmentation des voyages que des femmes ont accomplis en Orient dès le milieu du xvii^e siècle.

Mais, notamment grâce à l'amélioration des moyens de transport, c'est le xix^e siècle qui est susceptible d'être qualifié d'âge d'or du voyage des femmes, tant à l'échelle intime, didactique ou pittoresque, que dans les grandes explorations lointaines. Dans son livre de synthèse qu'elle a intitulé *Le Roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Françoise Lapeyre³ donne une illustration assez précise de ce phénomène. Certes, le pourcentage des voyages au féminin semble toujours relativement restreint. Leur nombre ne dépasse guère les quatre ou cinq pour cent des entrées. Mais, étant donné les quelques cinq à six mille récits de voyage dans le seul domaine des récits de langue française du xix^e siècle (ces chiffres sont selon toute probabilité plus ou moins similaires en Allemagne et en Angleterre), l'incursion des femmes dans le genre des Voyages s'avère tout de même importante.

10

Au xix^e siècle, le récit de voyage est caractérisé par ce que Roland Le Huenen appelle « le remplacement d'une économie descriptive orientée vers l'objet au profit d'une économie narrative fondée sur le sujet »⁴. Comme il était plus ouvert à la narration autobiographique que les relations de voyage somme toute érudites du siècle précédent, ce nouveau mode de concevoir l'écriture du voyage devait changer aussi le récit de voyage au féminin. La situation de ce dernier restait toutefois ambivalente. D'une part, le genre autobiographique ayant toujours été favorable aux écrivaines, celui-ci suffisait à légitimer la présence accrue des femmes sur la scène des voyages. En ce sens, le voyage des femmes et sa relation pouvaient même se développer et devenir un instrument d'autodétermination et d'émancipation d'envergure. Mais le pacte autobiographique imposait également « diverses restrictions thématiques »⁵ aux femmes qui se voyaient généralement obligées de se borner à la présentation subjective du quotidien viatique. Or, même s'il est vrai que le subjectivisme du genre donnait une autorité nouvelle aux récits de voyage des femmes (ce que les descriptions de la vie quotidienne dans les harems orientaux, auxquels les voyageurs masculins n'avaient pas accès, illustrent de manière évidente), il impliquait en même temps des interdits

2 Barbara Hodgson, *Dreaming of East. Western Women and the Exotic Allure of the Orient*, Vancouver, Greystone, 2005 ; trad. fr. : *Rêve d'Orient. Les Occidentales et les voyageuses en Orient, 18^e-début 20^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2006.

3 Françoise Lapeyre, *Le Roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, 2008.

4 Voir la contribution de Roland Le Huenen dans le présent volume.

5 Pour reprendre une formule employée ici même par Irmgard Scheitler.

importants. Il a fallu du temps pour que les voyageuses aient droit à un statut particulier, institutionnalisé, dans d'autres domaines que celui de l'approche autobiographique de ce genre.

Malgré tout, la rédaction écrite des notes rassemblées en cours de voyage, que ce fût le soir même ou de retour chez soi, commençait à cette époque à constituer un moyen d'existence littéraire sur le marché public du livre. Être publiées, c'était pour certaines femmes privilégiées la garantie d'accéder à un statut public dont beaucoup d'autres femmes n'osaient s'approcher qu'avec de nombreuses réserves et sous l'effet de contraintes qui suffisaient sans doute à les détourner de leur vocation. Car, au XIX^e siècle, le « roman des voyageuses » est aussi l'histoire de beaucoup de récits au féminin qui n'ont pas été publiés⁶. D'autres ont vu le jour de manière anonyme, sous le patronage d'un homme (mari, « ami de la famille », éditeur, etc.), ou encore sous le masque usuel d'un pseudonyme masculin. Comme l'acte de voyager et le courage de « se faire un nom »⁷ n'alliaient pas nécessairement de pair, les voyageuses qui étaient poussées par une motivation ferme à publier *leur* récit de voyage se détachaient de la masse indistincte des simples compagnes de voyage (de leur mari ou de leur amant, d'un groupe de pèlerins ou d'archéologues) ou des auxiliaires anonymes dans la rédaction du récit de voyage d'un homme. En un sens, ces véritables écrivaines affichaient invariablement leur « marginalité créatrice »⁸, si ce n'est leur statut de *paria*, comme le suggère le titre *Pérégrinations d'une paria* de Flora Tristan. La quête d'un ailleurs impliquait toujours un *déplacement identitaire* de celle qui, au-delà de l'altérité vue et vécue, mettait en scène sa propre altérité et celle de son sexe en général. Flora Tristan n'a-t-elle pas insisté sur le fait qu'elle n'avait pas voulu rédiger sa propre autobiographie, mais qu'elle avait cru devoir assumer un rôle de porte-parole par rapport aux autres femmes ?

En effet, comme Bénédicte Monicat le constate dans son ouvrage de référence *Itinéraires de l'écriture au féminin*⁹, si l'on prend en compte à la fois le rôle important des voyageuses d'exception qui ont servi de modèle (ou de repoussoir) pour d'autres voyageuses, telles George Sand ou Flora Tristan, en France, ou Sophie von La Roche, en Allemagne, et les phénomènes d'intertextualité dans les récits des femmes en général, il semble se dessiner « une tradition

6 Sur ce point, voir par exemple Irmgard Scheitler, *Gattung und Geschlecht. Reisebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850*, Tübingen, Niemeyer, 1999, p. 28.

7 Voir le titre de l'étude de Susanne Kord, *Sich einen Namen machen. Anonymität und weibliche Autorschaft 1700-1900*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1996.

8 Mattei Dogan et Robert Pahre, *L'Innovation dans les sciences sociales : la marginalité créatrice*, Paris, PUF, 1991.

9 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996.

distinctement féminine » dans le récit de voyage du XIX^e siècle. Pour surmonter les marginalisations et les amnésies culturelles concernant cette tradition, de nombreux critiques littéraires ont placé celle-ci dans l'histoire de la conquête féminine de l'espace masculin. Dans cette perspective consistant à faire d'un manque un atout, la voyageuse a introduit dans le récit de voyage « un élément dialectique d'interrogation sur elle-même dont le voyageur masculin n'a nullement besoin » (Friedrich Wolfzettel)¹⁰. Vu de cette manière, le récit de voyage des femmes véhicule une réflexion sur la « condition féminine » de la voyageuse, réflexion que, dans sa contribution au présent volume, Patricia Almarcegui fait valoir chez Annemarie Schwarzenbach, grande voyageuse qui se rendit en Perse dans les années 1930. Ce n'est pas là un phénomène récent. Dans son article sur George Sand, Flora Tristan et Léonie d'Aunet, Roland Le Huenen, qui comprend l'écriture de voyage au féminin comme « un mode d'expression détourné d'une situation identitaire traumatisante », confirme la justesse de cette observation. Selon lui, les récits de ces voyageuses se transforment par leur côté autobiographique « en prise de conscience du pouvoir auctorial, de la capacité autogène [de la voyageuse] à proclamer sa vérité, à inventer son existence individuelle au sein de la société civile ». De même, Sarga Moussa insiste sur l'idée que Suzanne Voilquin, Valérie de Gasparin et Lucie Duff-Gordon, trois voyageuses en Égypte, non seulement présentent la particularité « d'éviter les clichés associés à un exotisme voyeuriste », mais qu'elles contribuent également, chacune à sa manière, « à un processus d'autonomisation des femmes par le récit de voyage ».

Or, bien qu'on ait eu soin de situer la pratique du genre des Voyages entrepris par les femmes « à l'intersection du genre littéraire et de l'identité sexuelle »¹¹, les critiques sont partagés quant à la mise en œuvre de ce programme de recherche. Cette discussion, très vivante depuis quelques années, se répercute chez les auteurs de ce volume. Tandis que les uns, comme on l'a vu, semblent privilégier méthodologiquement la différence des écritures féminine et masculine, différence qui se manifesterait dans un rapport spécifique à l'écriture, les autres émettent des doutes sur la question de savoir si la catégorie du féminin est capable de rendre compte du problème très complexe de la construction identitaire dans le corpus des textes concernés. Il est vrai que d'un point de vue textuel, la construction des identités sexuelles dans le récit de voyage implique souvent des stratégies narratives hétérogènes ou même contradictoires. Ces stratégies narratives vont des certitudes dans la prise de parole féminine

¹⁰ Voir la contribution de Friedrich Wolfzettel dans ce volume.

¹¹ B. Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin...*, op. cit., p. 4.

jusqu'au *gender trouble*¹². Renvoyons, à titre d'exemple, aux souvenirs de voyage d'Ida Saint-Elme, voyageuse de la première moitié du XIX^e siècle, bien connue de son temps mais aujourd'hui oubliée, et qui s'exclame : « [...] moi, je ne suis pas une femme, je suis un intrépide voyageur »¹³ ? Doit-on voir ici un jeu de mots qui témoignerait de l'« hygiène intellectuelle d'aseptisation sexuelle » (Bénédicte Monicat) à laquelle les voyageuses seraient contraintes de recourir pour être prises au sérieux ? Ou s'agit-il d'un symptôme des ambivalences qu'implique la construction textuelle des identités sexuelles ? Reprenons une distinction proposée par Bénédicte Monicat¹⁴ : « écrire comme une femme », ce qui, au XIX^e siècle, est couramment accepté, véhicule certainement une réflexion sur la féminité (réflexion qui n'est pourtant pas nécessairement féminine) ; en revanche, « écrire la femme » (réflexion qui serait nécessairement féminine) se manifeste souvent dans la construction textuelle des identités sexuelles instables, multiples et hétérogènes. Certains récits de voyage, comme ceux de George Sand ou de Flora Tristan, suggèrent une écriture de voyage s'inscrivant sur le fond d'une « instabilité fondamentale de la catégorie du féminin », instabilité que Christine Planté a elle-même analysée : « Que ni l'appartenance sexuelle, ni la position sociale ne commandent de façon simple la position d'écriture, les stratégies énonciatives adoptées par Sand et Flora Tristan le montrent clairement ». De même, Frédéric Regard propose une lecture de *India Observed 1837-1854*, écrit par la voyageuse anglaise Honoria Lawrence, dans laquelle il prend en compte le brouillage des identités sexuelles caractéristique de ce texte : « [...] la 'lady in camp' se fait effectivement figure nomadique, passant outre les règles de la différenciation, tant sociales que sexuelles, tant raciales que nationales, redistribuant le pouvoir, précipitant d'autres formes d'autorité ». D'autres exemples, comme l'œuvre d'Isabelle Eberhardt, sont également pertinents. Merete Stistrup Jensen accorde son attention à la voix androgyne assumée par la narratrice qui double, dans un geste significatif, le travestissement de la voyageuse (laquelle a coutume de prendre l'habit masculin) d'un « travestissement textuel ». Le discours du voyage fait ici un détour passant par le « relais narratif du masculin », et même – comme chez Ida Saint-Elme – par la « neutralisation du *je* féminin ». C'est précisément ce qu'Isabelle Mons illustre dans sa contribution : elle y préconise une analyse

12 Terme emprunté à l'étude de Judith Butler, *Gender trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990. Traduction française : *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006.

13 Ida Saint-Elme, *La Contemporaine en Égypte, pour faire suite aux Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration*, Paris, Ladvocat, 1831, 6 vol., t. 1, p. X.

14 B. Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin...*, *op. cit.*, p. 113.

des stratégies qui ajournent ou diffèrent le féminin dans les écrits d'Isabelle Eberhardt. Chez cette voyageuse, la redéfinition du rapport entre les sexes passe par la « déconstruction » du féminin ». Or, un axe de lecture largement représenté dans le présent volume témoigne justement d'un changement de perspective visant l'heuristique de la catégorie du féminin, catégorie qui ne suffirait pas à englober la scène d'énonciation des récits de voyage en question. Dans ce contexte, renvoyons finalement à la contribution de Philippe Régnier sur Ismaïl Urbain, laquelle inverse la perspective généralement adoptée dans la recherche sur la sexualisation du récit de voyage au XIX^e siècle pour s'ériger contre ce que Régnier estime être la fausse vision d'un « universel masculin ». Selon lui, le *je* employé par Ismaïl Urbain, auteur imprégné de l'utopisme saint-simonien et qui voyagea en Égypte dans les années 1830, « alterne entre le féminin et le masculin ».

14

Cependant, dans la production des récits de voyage, certains éléments diffèrent clairement dans les cas où l'auteur est une femme. L'un de ces facteurs concerne l'identité sociale des voyageuses. Au XIX^e siècle, le voyage était une forme de mobilité privilégiée accordée plus librement aux femmes d'origine sociale aisée – des milieux intellectuels, académiques ou de la haute bourgeoisie – ou d'origine noble. Des restrictions ont certes pesé tout au long du siècle sur toutes les femmes en voyage, mais elles étaient d'ordres bien différents selon les classes sociales. Nombreuses sont en outre les particularités nationales concernant l'éducation des femmes et le public auquel celles-ci destinaient leurs écrits. Irmgard Scheitler met à juste titre le doigt sur ce phénomène en comparant les récits de voyage en Grèce des voyageuses britanniques et germanophones. Dans la même direction de recherche, Sarga Moussa émet l'hypothèse selon laquelle « le statut des voyageuses, dans l'Angleterre de la seconde moitié du XIX^e siècle, est plus favorable que celui de leurs homologues du continent ». Il est remarquable en tout cas que ce soit le siècle « bourgeois » qui, en bornant de manière programmatique l'activité féminine au foyer et à la famille, a mis fin à la liberté relative dont jouissait la femme de la bonne société sous l'Ancien Régime. De là, le caractère « scandaleux » des escapades de ces « anges du foyer »... Au fond, on pourrait dire que le *déplacement* des femmes était souvent considéré comme *déplacé*, « unsuitable for ladies », comme l'indique le titre d'une anthologie publiée par Jane Robinson¹⁵. Annegret Pelz¹⁶, historienne de la littérature de voyage, a pu montrer combien la réalité (et l'idéologie)

15 Jane Robinson, *Unsuitable for Ladies. An Anthology of Women Travellers*, Oxford, Oxford University Press, 1995.

16 Annegret Pelz, *Reisen durch die eigene Fremde. Reiseliteratur von Frauen als autogeographische Schriften*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 1993.

de la réclusion domiciliaire des femmes allait jusqu'à caractériser la manière de voyager de celles qui, emportant leur maison avec elles (calèche, carrosse, wagon de chemin de fer, chaise à porteurs, automobile, navire ...), vivaient ainsi une dialectique spécifique entre le chez soi et l'altérité extérieure. Bref, un classement des voyages au féminin, tel que Denise Brahimî l'esquise dans sa contribution, part évidemment du constat que le XIX^e siècle est caractérisé par une diversification sociale et nationale de l'écriture de voyage au féminin.

Dans son article sur les voyageuses germanophones séjournant à Paris dans la première moitié du XIX^e siècle, Gerhard R. Kaiser a soin de prendre en compte un facteur souvent oublié mais déterminant pour la construction identitaire sexuée dans le récit de voyage. S'il peut évoquer le rôle de Paris comme « catalyseur des projets d'écriture spécifiquement féminins », c'est sans doute parce que le choix de la destination du voyage et, par conséquent, celui du sujet du récit de voyage, n'est pas sans avoir une influence sur « des pratiques de modélisation de soi participant à la construction de l'identité féminine ». On pourrait bien sûr inverser le point de vue et se demander jusqu'à quel point la position sexuée de la voyageuse (ou du voyageur) détermine l'image donnée de l'altérité sociale ou culturelle. Mais le débat portant sur la question de savoir si la construction de soi dépend du regard de l'Autre est ouverte. Bon nombre de contributions s'y consacrent dans le présent volume. Évidemment, le phénomène est très virulent dès que les récits de voyage des femmes paraissent suspects de complicité avec le discours colonial, ou plutôt avec les discours coloniaux, car, au XIX^e siècle, ces discours et leur réservoir d'idées (ou de stéréotypes) varient selon les différents projets coloniaux de l'Allemagne, de la France ou de l'Angleterre. Dans les « zones de contacts » (Mary Louise Pratt) avec le colonisé, une tentation universaliste de supériorité culturelle (par rapport aux notions de civilisation, de nation ou de race) est souvent perceptible chez certaines femmes voyageuses. Dans ces conditions, l'aspiration à un projet proprement féminin peut contribuer, paradoxalement, et fût-ce de façon dissimulée, à renforcer une conception « hégémonique » de l'histoire. À en croire Natascha Ueckmann, qui a approfondi cette question à propos de Jane Dieulafoy, il s'agit d'une « contradiction "classique" chez la voyageuse », laquelle répond ainsi à la discrimination dont elle se sent victime, à la fois par un affranchissement des rôles et par une pensée coloniale basée sur les privilèges issus de la culture dominante. En effet, toute la question de l'orientalisme se pose dans l'interrelation du regard de l'Autre et de la rhétorique des voyageuses, que ce soit chez la baronne de Minutoli, qui visite l'Égypte dans les années 1820, chez la comtesse de Gasparin, qui a voyagé dans ce pays à la fin des années 1840, chez Honoria Lawrence, qui s'est rendue en Inde vers le milieu du XIX^e siècle, ou encore chez Jane Dieulafoy, qui a parcouru la Perse dans

les années 1880. Dans ces différents contextes, le récit de voyage des femmes, qui semble s'inscrire dans une zone intermédiaire entre les traditions dominées par le masculin et une autonomie relative de l'auteure, peut très bien finir par partager les stéréotypes coloniaux des voyageurs masculins¹⁷. Bénédicte Monicat approfondit cette réflexion à propos des récits de voyage d'Isabelle Massieu et de Louise Bourbonnaud, toutes deux issues des milieux savants. Comme celles-ci bénéficiaient à la fin du XIX^e siècle de l'« identité publique de la voyageuse, voire de l'exploratrice, qui couronne et normalise un siècle d'expériences et d'écriture féminines du voyage », leurs contributions sont devenues partie intégrante de « l'identité publique d'une France professionnalisant sa politique colonisatrice et "disciplinant" les modes d'appréhension du savoir ».

16

Pour identifier un dernier axe de lecture suivi dans ce volume, évoquons le phénomène des voyages en couple interrogé par Natascha Ueckmann, Sarga Moussa et Frank Estelmann. Véritable noyau du projet de recherche initial dont le présent volume est issu, tout l'intérêt de cette catégorie de textes réside dans le fait qu'elle permet peut-être mieux que d'autres de comprendre dans des contextes précis les frontières discursives entre les sexes. À partir du constat d'une séparation des rôles entre le mari et l'épouse et d'une « "conjugalité" de convention du récit de voyage au féminin »¹⁸, elle facilite par exemple la compréhension de la fonction sociale et culturelle de l'écriture de voyage au féminin à l'époque romantique, surtout quand – comme dans le cas des Minutoli évoqué par Frank Estelmann – l'interprète dispose du récit concurrent du mari.

Le présent volume collectif est le résultat d'un colloque franco-allemand organisé au printemps 2007 par un groupe de chercheurs du laboratoire LIRE (CNRS-université Lumière-Lyon 2), laboratoire dirigé à ce moment-là par Sarga Moussa, et par le groupe de recherche sur le récit de voyage de langue française au XIX^e siècle de l'université Goethe de Francfort-sur-le-Main, groupe dirigé par Friedrich Wolfzettel et Frank Estelmann. Le colloque qui a réuni des chercheurs venant d'Allemagne, d'Espagne, de France, des États-Unis et du Canada avait pour objectif de débayer le terrain complexe du récit de voyage au féminin à la veille de l'ère moderne. Les éditeurs scientifiques savent bien que le présent volume ne constitue qu'un élément de savoir parmi d'autres, mais ils espèrent que leur effort s'avérera fertile pour de futures recherches. Ils remercient les institutions qui ont rendu possible cette entreprise interdisciplinaire :

17 Voir Natascha Ueckmann, *Frauen und Orientalismus. Reisetexte französischsprachiger Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts*, Stuttgart/Weimar, J.B. Metzler, 2001 (première partie).

18 B. Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin...*, op. cit., p. 115.

l'université Lumière-Lyon 2, le Centre national de la recherche scientifique (France), le cluster 13 de la région Rhône-Alpes, l'université Goethe de Francfort-sur-le-Main et la Deutsche Forschungsgemeinschaft (Bonn). Les organisateurs allemands sont, en outre, redevables à l'engagement de Sarga Moussa qui a bien voulu réunir et relire l'ensemble du manuscrit pour la publication, et à celui de Kaja Antonowicz, qui s'est occupée de la traduction des textes écrits en allemand par Gerhard R. Kaiser et Irmgard Scheitler. Leur gratitude va également à Élisabeth Bâisse-Macchi, qui a assuré la mise en forme du manuscrit. Et finalement, les éditeurs se réjouissent que les actes de ce colloque de Francfort aient pu être publiés dans la prestigieuse collection « Imago Mundi », dirigée par François Moureau aux Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

Frank Estelmann & Friedrich Wolfzettel (Francfort, mars 2011)

RÉCIT DE VOYAGE ET ÉCRITURE FÉMININE

Friedrich Wolfzettel

En se penchant sur le problème de l'écriture au féminin dans le domaine du récit de voyage, on ne manque pas d'être frappé par la ligne de démarcation nationale qui sépare les recherches dans différents pays. C'est à juste titre que Bénédicte Monicat, dans son livre pionnier *Itinéraires de l'écriture au féminin*, a attiré l'attention sur cet aspect en constatant qu'il « serait important que des études comparatives résultent d'un travail de ce type »¹. Mais on constate aussi un décalage entre les débuts des recherches sur l'écriture féminine en général et l'ensemble des recherches sur les voyages au féminin en particulier. Béatrice Didier a publié son livre important sur *l'Écriture-Femme* en 1981 et l'on sait que la première phase des recherches féministes et des explorations de l'écriture féminine – entreprises par Julia Kristeva, Luce Irigaray, Hélène Cixous et d'autres – remonte précisément aux années quatre-vingts et même avant. Or, en ce qui concerne le récit de voyage, on devra attendre encore, à quelques exceptions près, les années quatre-vingt-dix pour assister à une nouvelle orientation. La raison en est peut-être que le phénomène de l'écriture féminine est loin de se borner à l'époque moderne ; depuis l'Antiquité, en passant par le Moyen Âge et la Renaissance, jusqu'aux dix-septième et dix-huitième siècles, la voix féminine s'est toujours fait entendre – bien que difficilement – dans la littérature. Dans le domaine des voyages, cependant, la part de la femme est beaucoup moins évidente – malgré les quelques exceptions que l'on sait et qui – tel le récit de pèlerinage de la nonne Éthérie, du IV^e siècle – remontent à l'Antiquité tardive². Il semble donc que le récit de voyage au féminin constitue vraiment un phénomène moderne et que ce n'est qu'à partir de la fin des Lumières que, parmi les quelque cinq mille récits de voyage publiés au dix-neuvième siècle, la voix des femmes acquiert une part notable. Rien

1 Bénédicte Monicat, *Itinéraire de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam/Atlanta, GA, Rodopi, 1996, p. 7.

2 Le texte bilingue latin-allemand a été publié, d'après l'édition française d'Hélène Pétré, *Journal de voyage*, Paris, Édition du Cerf, 1948, par Karl Vretska, *Die Pilgerreise der Aetheria (Peregrinatio Aetheriae)*, Stift Kloster-Neuburg bei Wien, Bernina-Verlag, 1958.

que pour le domaine oriental, Natascha Ueckmann³, qui a pu se baser sur la bibliographie établie par Bénédicte Monicat⁴, a rassemblé un corpus de plus de 200 textes provenant de presque 90 femmes auteurs. À partir de ce moment, le récit de voyage au féminin peut donc être qualifié de cas particulier à l'intérieur d'un phénomène plus large. D'autre part, il ne faudrait pas oublier qu'indépendamment du problème des « gender studies », le genre littéraire du récit de voyage en tant que tel a longtemps été sous-estimé et que la découverte du genre viatique comme genre littéraire et comme faisant partie de l'histoire littéraire ne précède guère les années quatre-vingts du siècle passé. Mais si la variante féminine de ce genre a dû attendre encore plus longtemps pour être appréciée à sa juste valeur – comme phénomène social, littéraire et esthétique –, sa découverte a été l'affaire de quelques années seulement. En fait, après 1990, de part et d'autre du Rhin, c'est comme une rupture de digue, qui a vite fait de modifier et de corriger notre perception de la réalité générique et littéraire. On dirait un processus de « déblocage » qui a ouvert des horizons nouveaux en nous faisant sentir une déficience symptomatique de la recherche traditionnelle⁵.

Le problème méthodologique du récit de voyage au féminin a été discuté surtout par Irmgard Scheitler⁶ et Natascha Ueckmann⁷, et je ne me sens aucune vocation à soulever le problème épineux du « gender » une fois de plus. Natascha Ueckmann nous a mis en garde avec raison contre les généralisations hâtives concernant *le voyage féminin en tant que tel*⁸. Je me contenterai simplement de proposer quelques repères en me basant, naturellement, sur les suggestions qu'on peut tirer de l'état présent des recherches et en me bornant à un corpus relativement restreint de la littérature française. D'une manière générale, il me semble toutefois exact de dire que le récit de voyage au féminin obéit à une dialectique entre la négation de la féminité et ce que Bénédicte Monicat a appelé

3 Natascha Ueckmann, *Frauen und Orientalismus. Reisetexte französischsprachiger Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 2001, p. 21.

4 Bénédicte Monicat, « Pour une bibliographie des récits de voyage au féminin », *Romantisme*, n° 77, 1992, p. 95-100.

5 Qu'on me permette ici une observation personnelle. Naturellement je plaide coupable en ce sens que, dans mes travaux, je n'ai guère mis l'accent sur le voyage au féminin en tant que tel. Mais il n'est pas vrai que *Ce désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklung des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert* (Tübingen, Niemeyer, 1986) ne fait une place qu'à George Sand et Flora Tristan, comme le prétend Natascha Ueckmann qui, en l'occurrence, parle de la « Leerstelle Frau » (*Frauen und Orientalismus*, *op. cit.*, p. 20).

6 La première partie du livre d'Irmgard Scheitler, *Gattung und Geschlecht. Reisebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850*, Tübingen, M. Niemeyer Verlag, 1999, p. 1-79, constitue probablement la discussion la plus consciencieuse de la question théorique et nous présente en même temps un panorama détaillé de la recherche internationale.

7 N. Ueckmann, *Frauen und Orientalismus...*, *op. cit.*, p. 14.

8 *Ibid.*, p. 10.

« l'exaltation du féminin »⁹. Ainsi le fait qu'une voyageuse oblitère délibérément les traces grammaticales de son appartenance au genre féminin, telle George Sand dans les *Lettres d'un voyageur* et même dans *Un hiver à Majorque*¹⁰, ou que le discours soit à dessein masculinisé, comme le montre l'exemple de Jane Dieulafoy, est indubitablement susceptible d'être interprété comme un indice négatif. Le « degré zéro » de l'écriture féminine, tout autant que l'exaltation du féminin, semble donc témoigner du problème de la marginalisation de la femme dans la pratique du voyage et dans la pratique littéraire du récit de voyage. C'est justement cette marginalisation qui incite l'auteure à réfléchir sur sa condition de femme en général et de femme en voyage en particulier, et à transformer son rôle somme toute inférieur et problématique en un rôle supérieur de voyageuse consciente d'elle-même. En faisant d'un manque un atout, la voyageuse introduit dans le récit de voyage un élément dialectique d'interrogation sur elle-même dont le voyageur masculin n'a nullement besoin. Si le récit de voyage féminin s'inscrit naturellement dans la longue tradition du genre viatique masculin et masculinisé, c'est donc ce léger « écart » provoqué par une prise de conscience féminine qui est susceptible de conférer au voyage féminin tout son intérêt¹¹. Le phénomène d'une intertextualité pour ainsi dire aliénée et unilatérale a été discuté par Irmgard Scheitler qui parle, avec Elaine Showalter¹², d'un « *double-voiced discourse* », ou d'un discours masqué. Scheitler va jusqu'à faire valoir un texte en palimpseste au moyen duquel la femme s'inscrirait latéralement dans l'intertextualité masculine¹³.

Il est clair que cette « exaltation du féminin » est loin d'être uniforme et qu'elle est sujette à des tendances idéologiques diverses, la notion de *féminin* relevant de l'histoire des mentalités et, pour le dix-neuvième siècle, d'un modèle anthropologique idéologisé que bien des femmes n'hésitent pas à reprendre à leur compte, en acceptant tout naturellement, par exemple, le registre de la soi-disant supériorité de l'intuition féminine et des valeurs intimes. Ainsi s'est formé ce paradigme de la subjectivité et de l'intimité que la critique littéraire ne s'est pas fait faute de relever comme caractéristique du récit de

9 B. Monicat, *Itinéraires...*, *op. cit.*, p. 69.

10 Roland Le Huenen, dans « *Un hiver à Majorque* ou portrait du voyageur en artiste » (dans *Genèse du roman. Balzac et Sand*, textes réunies par Lucienne Frappier-Mazur, Amsterdam et New York, Rodopi, 2004, p. 219-231), a pu ainsi parler d'une « double négation du genre autobiographique et du genre féminin », en ce sens que George Sand, loin d'afficher sa féminité, proclame, au contraire, « son appartenance à une communauté des artistes » (p. 227).

11 I. Scheitler, *Gattung und Geschlecht...*, *op. cit.*, p. 38 sq.

12 Elaine Showalter, « Feminist Criticism in the Wilderness », *Critical Inquiry*, n° 8, 1981, p. 179-205.

13 I. Scheitler, *Gattung und Geschlecht...*, *op. cit.*, p. 42 sq.

voyage au féminin durant le XIX^e siècle. Mais s'agit-il bien d'un phénomène de l'écriture féminine ou – tout simplement – d'un phénomène historique ? Cette exaltation de l'intimité n'est que la contrepartie, comme on sait, de l'exclusion de tout ce qui a trait à une érudition trop sérieuse et, partant, associée à des caractéristiques qui seraient typiquement masculines. Il suffit de penser, en l'occurrence, au récit de voyage en Orient *Les Pays lumineux*, où Louise Colet se contente d'admirer le paysage du Nil sans se soucier de problèmes d'ordre archéologique, et en insistant sur le fait que c'est là un domaine masculin. Vers la fin de son admirable *Voyage en Amérique*, qui date de 1853-1854, Frederika Bremer, la George Sand suédoise, commente un livre de Susan Fenimore Cooper, *Rural Hours* (1851), en louant justement la capacité de l'auteure américaine – je traduis directement – « à captiver l'attention d'un public féminin, à diriger cette attention vers les merveilles quotidiennes de la Nature et la grandeur des petites choses de la vie de tous les jours »¹⁴. Les « petites choses de la vie de tous les jours », c'est le domaine domestique réservé, comme on sait, au type emblématique de l'« ange du foyer », mais qui ouvre ici un nouveau champ d'investigation, un registre intime qui échappe en général au regard du voyageur masculin. Habituee à vivre en lieu clos, comme l'a montré surtout Annegret Pelz¹⁵, la femme voyageuse célèbre sa libération, c'est-à-dire la transgression de cette domesticité à laquelle elle était confinée, et elle fait valoir la hantise héritée de cette domesticité comme objet de curiosité et comme un moyen de recherche. D'un autre côté, bien qu'on soit frappé par la polarité extrême des deux optiques valorisées par Frederika Bremer, force est de constater que les domaines de la nature et de la domesticité se trouvent liés par la notion du quotidien. Or, ce dernier aspect se prête difficilement à toute exaltation d'altérité. Le voyage féminin serait-il donc un véhicule de subversion à l'intérieur du genre du récit de voyage en ce sens qu'il estomperait les contours trop accusés de l'Autre et du merveilleux de l'Autre ? La subjectivité et l'intimité fonctionneraient-elles comme un antidote à la recherche obsessionnelle de l'Altérité ? L'exemple de l'Anglaise Mary Wortley Montagu et celui de Suzanne Voilquin ont servi à Natascha Ueckmann¹⁶ à discuter la fonction virtuellement démythifiante du regard féminin au contact avec la réalité féminine des pays musulmans. Ici comme ailleurs, la critique idéologique ne semble pas avoir le dernier mot. Une fois de

14 Frederika Bremer, *Durch Nordamerika und Kuba. Reisetagebücher in Briefen 1849-1851*, éd. Detlef Brenneke, Darmstadt, WBG, 2001, p. 322. L'original suédois *Hemmen i den Nya Verlden*, fut publié à Stockholm en 1853 et 1854.

15 Annegret Pelz, *Reisen durch die eigene Fremde. Reiseliteratur von Frauen als autogeographische Schriften*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 1993.

16 N. Ueckmann, *Frauen und Orientalismus...*, op. cit., p. 110 sq.

plus, ce qui est susceptible d'être interprété comme l'indice d'une « mentalité arriérée » se révèle être, à beaucoup d'égards, un moyen de déstabiliser ou de démythifier la notion masculine de l'exotique.

Autre trait généralement attribué au voyage au féminin et qui peut être facilement rapporté au registre intime : l'autobiographie et l'intérêt porté à la femme et à la féminité¹⁷. Je crois, en effet, que ces deux aspects sont intimement liés. Nul exemple ne le montre mieux que les *Pérégrinations d'une paria*, de Flora Tristan. Car, mis à part des récits de voyage insérés dans une autobiographie tels que les *Souvenirs d'une fille de peuple*, de Suzanne Voilquin, ou certaines parties de l'*Histoire de ma vie*, de George Sand, les *Pérégrinations* constitueront probablement le récit de voyage le plus autobiographique du XIX^e siècle. On peut se demander pourquoi, dans le récit de la traversée, l'amour du capitaine Chabrié et les conversations intimes entre Chabrié et Flora occupent tant de place. Mais il est évident que l'intimité féminine sert de préliminaire à l'analyse subséquente de la société péruvienne et que le registre de l'intimité érotique a pour fonction de préparer la prise de conscience successive d'une féminité missionnaire aboutissant à un large panorama de la condition féminine, depuis les soi-disant *rabonas*, les cantinières des armées péruviennes qui participent aux escarmouches d'une guerre civile ridicule, et les femmes de Lima auxquelles le voile donne une liberté érotique précaire et factice, jusqu'à la vie monacale de la cousine dont l'éducation manquée explique une émancipation manquée, ou bien les femmes esclaves dont l'exemple servira à Flora Tristan à éclairer les mécanismes de l'exploitation de la femme. C'est à travers la diversité de ces cas typiques que l'auteure prendra conscience de sa propre féminité et de sa mission sociale future – en réfutant les tentations érotiques et sentimentales qui se présentent au début et au cours du voyage. Les « pérégrinations » marquent en effet une série d'étapes initiatrices qui, une fois de plus, transforment la position inférieure initiale de la femme voyageuse en une position de supériorité intellectuelle et mentale. Ce que Flora Tristan décrit au moyen des éléments autobiographiques, c'est justement l'invention d'un regard féminin. « Dans le cours de ma narration je parle souvent de moi », admet-elle. Mais elle se dépêche d'accentuer la signification collective de ce discours autobiographique : « Ce n'est donc pas sur moi personnellement que j'ai voulu attirer l'attention, mais bien sur toutes les femmes qui se trouvent dans la même position, et dont le nombre augmente journellement »¹⁸. Le récit de voyage est précisément le compte rendu de ce processus qui implique aussi le registre intime du début :

17 *Ibid.*

18 Flora Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, éd. Stéphane Michaud, Arles, Actes Sud /Babel, 2004, p. 44.

quand Flora quittera Aréquipa et s'arrêtera sur les collines avoisinantes pour jeter un dernier regard d'adieu sur la ville et la maison de sa famille, elle renoncera en même temps à tous les projets possibles d'une existence féminine traditionnelle. Comme le dit Bénédicte Monicat en recourant à la dialectique analysée par Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* : « La voyageuse tente de parvenir à la reconnaissance de sa propre valeur mais pour ce faire elle doit s'interdire d'être femme : le rejet de la noirceur évoqué par Fanon est ici rejet de la féminité »¹⁹. J'ajouterais volontiers : de la féminité au sens traditionnel.

Il n'y a pas de doute que Flora Tristan représente un cas extrême de prise de conscience de la féminité. Cependant, à un niveau moins dramatique ou existentiel, l'intérêt que la voyageuse porte à la condition de la femme, voire à une certaine solidarité féminine, n'en forme pas moins une espèce de leitmotiv du voyage au féminin. Dans ce contexte, le thème du harem oriental qui est au centre du livre de Natascha Ueckmann et auquel Bénédicte Monicat a consacré un chapitre entier – il fait d'ailleurs partie des préoccupations de la critique allemande et anglo-saxonne –, ne représente que l'exemple le plus intéressant de cette solidarité liée à une intimité qui, depuis le cas bien connu de Mary Wortley Montagu, n'est accessible qu'à la femme et constitue donc une zone privilégiée de la rencontre des cultures²⁰. Indépendamment de ce paradigme dont l'importance saute aux yeux, il serait facile de trouver des exemples moins spectaculaires dans lesquels le récit de voyage au féminin tourne à l'enquête sur la condition de la femme. Contentons-nous de citer deux exemples. Le premier concerne la fameuse danse de l'abeille qui, dans le récit de voyage en Orient, joue un véritable rôle d'appropriation érotique de l'Orient par le spectateur occidental²¹, exemple paradigmatique quand il s'agit de confirmer les thèses bien connues d'Edward Saïd²². Des auteurs tels que Théophile Gautier, Gustave Flaubert et d'autres seraient susceptibles d'être cités en l'occurrence. Or, Louise Colet a assisté, elle aussi, à cette « pantomime voluptueuse » et elle ne se contente pas de décrire le spectacle en tant que tel : « l'Almée-courtesane [...] restée nue, se précipite et se pâme dans les bras du spectateur qu'elle a jugé le plus riche [...]. Mais l'abeille continue à bourdonner dans la chevelure ; elle ne cède qu'écrasée sous les nouvelles pièces d'or collées au front de l'almée par celui qu'elle a élu son sauveur »²³. Cependant, la spectatrice probablement

¹⁹ B. Monicat, *Itinéraires ...*, *op. cit.*, p. 31.

²⁰ *Ibid.*, chap. VI : « Paradoxe du harem », p. 94-111.

²¹ N. Ueckmann, *Frauen und Orientalismus...*, *op. cit.*, p. 75-76, a traité ce thème sous le signe de la sexualisation de l'Orient.

²² Edward W. Saïd, *Orientalism* [1978], trad. fr. Paris, Le Seuil, 1980.

²³ Louise Colet, *Les Pays lumineux. Voyage d'une femme de lettres en Haute Égypte (1869)*, éd. Muriel Augry, Paris, Cosmopole, 2001, p. 120.

scandalisée essaie aussi d'excuser et de sublimer cet érotisme en esthétisant la danse et en comparant les almées à des sculptures antiques. Au moment de la convulsion suprême, « un cri s'échappait alors des lèvres serrées de Badaouïa ; mais aussitôt, dominant son angoisse, elle se redressait superbe comme la Niobé antique défiant la flèche d'Apollon ». Et la voyageuse d'ajouter :

À l'égal de leur mère, les quatre jeunes almées avaient dans cette scène la beauté plastique des filles de Niobé du groupe des galeries de Florence. Le marbre s'était fait chair, et sans l'éclat du costume égyptien [...], l'illusion eût été complète²⁴.

Dans cette optique, la danse de l'abeille n'est plus le simulacre de l'Orient érotique et le premier pas vers la prostitution, mais le triomphe de la beauté et de l'expressivité féminine. C'est justement le contraire des soirées grivoises turques décrites peu après.

L'autre exemple concerne les écrits d'Isabelle Eberhardt, la femme probablement la plus excentrique de la galerie des voyageuses du dix-neuvième siècle. À la différence de celles qui voyageaient avec un but précis, elle a choisi le voyage comme un mode de vie, et à la différence de celles qui s'affichaient en tant que femmes, elle préférait se dissimuler sous un costume d'homme. En un sens, elle a fait sien le culte vitaliste de la fin du siècle – « Vivre seul, c'est vivre libre »²⁵, tout en abandonnant, semble-t-il, toute trace de féminité : « Ainsi j'aurai mieux le loisir de vivre de moi-même. Il me semble que j'entre dans ma vie en avançant dans les terres inconnues »²⁶. Et pourtant, cette femme déguisée en homme et qui dit avoir voulu accomplir non pas seulement un voyage réel, mais « un voyage dans les profondeurs de l'humanité »²⁷, rédige ses lettres au féminin et, au contraire de ce qui est vrai de la plupart des voyageurs européens auxquels Saïd a reproché la sexualisation de l'objet « Orient », elle déclare elle-même être l'objet d'amour de cet Orient : « J'ai voulu posséder ce pays, et ce pays m'a possédée »²⁸. Or, cette jeune femme excentrique à l'allure rimbaldienne et qui professe une mystique de la terre, est à la recherche de la sensualité orientale et semble être attirée par la Femme. D'abord, en se démarquant de la femme mondaine : « Les femmes ne peuvent pas me comprendre, elles me considèrent comme un être étrange »²⁹ ; puis en mettant l'accent sur un nouvel idéal d'égalité entre l'homme et la femme : « La femme deviendra la camarade de l'homme,

²⁴ *Ibid.*, p. 128.

²⁵ Isabelle Eberhardt et Victor Barrucand, *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1926, p. 37.

²⁶ *Ibid.*, p. 38.

²⁷ *Ibid.*, p. 48.

²⁸ *Ibid.*, p. 186.

²⁹ *Ibid.*, p. 109.

quand elle cessera d'être un joujou »³⁰. Mais, fait plus surprenant, en décrivant l'érotique primitive des femmes soudanaises et « cette sensualité éternelle », ce « jeu naturel »³¹ qui semble pourtant être opposé à l'idéal d'émancipation de notre voyageuse, elle se montre fascinée par le langage du corps féminin. Tout se passe donc comme si Isabelle Eberhardt s'interrogeait sur l'énigme de la féminité par le biais de rencontres fortuites de femmes enracinées, elles, dans des traditions séculaires. Par exemple, il sera question des gitanes du désert, « des femmes étranges »³², « les seules femmes qui sachent marcher d'un pas relevé », de sorte que « les misérables étoffes dont elles voilent leur nudité semblent faire corps avec leur architecture de bronze »³³, ainsi que des femmes noires qui, dans les délires de la fièvre de l'héroïne, apparaissent comme des spectres immatériels : « Leurs corps s'allongèrent, se tordirent, se déformèrent, tourbillonnant comme les poussières du désert aux soirs du siroco »³⁴. Toute une galerie de types de femmes primitives et originales apparaît, symbolisant les charmes du corps féminin, galerie qui trahit bien une certaine fascination de la part de celle qui semble avoir voulu échapper à sa condition de femme et qui méprisait manifestement la femme arabe. Là encore, on a l'impression d'assister à un acte de solidarité féminine, même si l'objet de fascination semble être devenu incertain, voire interchangeable ou franchement problématique. Car, en fin de compte, pourquoi Isabelle Eberhard décrirait-elle toutes ces femmes si ce n'est par rapport à sa propre féminité – féminité reniée et cachée, d'abord pour des raisons d'ordre pratique, mais certainement aussi pour des raisons plus intimes ou inconscientes.

Revenons à la dialectique initiale de l'infériorité transmuée en cachet de supériorité. Si tout voyage constitue, selon le critique américain Dennis Porter³⁵, un acte de transgression et une aventure mythique qui impliquent la rupture du quotidien, comment qualifier alors le départ de la femme considérée essentiellement comme une créature casanière qui ne voyage pas ? Serait-il licite de parler d'un acte de transgression au second degré³⁶, en ce sens que la dimension sociale s'ajoute à la dimension mythico-symbolique ? De ce fait, il semble évident que la voyageuse acquiert une supériorité du regard ; elle

30 *Ibid.*, p. 110.

31 *Ibid.*, p. 161 sq.

32 *Ibid.*, p. 163.

33 *Ibid.*, p. 164.

34 *Ibid.*, p. 171.

35 Dennis Porter, *Haunted Journeys. Desire and Transgression in European Travel Writing*, Princeton, N. J., Princeton University Press, 1991.

36 Voir, à cet égard, Brunhilde Wehinger, « Reisen und Schreiben. Weibliche Grenzüberschreitungen in Reiseberichten des 19. Jahrhunderts », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, n° 10, 1986, p. 360-380.

devient l'« inspectrice » de l'univers, celle qui justement n'est pas comme les autres femmes, celle qui est en mouvement face à un monde stable et qui, après avoir transgressé elle-même les limites de son être-femme, est alors à même de juger les autres. En d'autres termes, la femme qui voyage est en train de devenir une instance émancipatrice par excellence. Il serait intéressant de suivre systématiquement ce mécanisme psycho-social dans les quelques centaines de récits de voyage au féminin que nous a légués le dix-neuvième siècle pour vérifier à quel point *partir et écrire* équivalent à *juger*. Dans son chapitre sur le regard colonisateur, Bénédicte Monicat a bien rassemblé un certain nombre d'exemples à l'appui de notre thèse, mais il faudrait aller encore plus loin pour interpréter la femme voyageuse comme la représentante symbolique d'une philosophie de l'histoire en marche.

Un tel axiome n'est guère surprenant dans ces cas très spéciaux où l'écriture viatique s'apparente plus ou moins à celle de l'utopie. Suzanne Voilquin, issue des couches populaires de la société, est peut-être l'exemple le plus frappant d'une voyageuse en mission, et les événements tragiques de la peste en Égypte ne tarderont pas à lui conférer une fonction christique et messianique. Les *Pérégrinations* déjà citées de Flora Tristan préparent la carrière de la future socialiste : plus la distance est grande entre la patrie et le pays hospitalier, et plus est sévère la critique que la voyageuse ose émettre contre les abus politiques et sociaux du Pérou – critique nourrie par des présupposés éclairés concernant les droits de l'homme et de l'égalité des sexes et des classes sociales. La fameuse « Préface » fait bien valoir « le progrès graduel de siècle en siècle » et le « développement progressif de notre espèce » pour stipuler la nécessité des êtres messianiques, des « agents spéciaux de la Providence » qui « tracent la voie dans laquelle, après eux, l'humanité s'engage »³⁷. Flora Tristan, qui reproche à George Sand d'avoir caché son identité féminine dans ses écrits, n'hésite pas à considérer la condition féminine comme le critère même de toute civilisation : « On a observé que le degré de civilisation auquel les diverses sociétés humaines sont parvenues a toujours été proportionné au degré d'indépendance dont y ont joui les femmes »³⁸. Mais si les *Souvenirs d'une fille du peuple* et les *Pérégrinations* représentent de véritables paradigmes de leur genre, d'autres textes moins spectaculaires n'entrent pas moins, eux aussi, en ligne de compte. *Un Hiver à Majorque*, par exemple, est loin de l'emphase messianique dont témoigne le récit de Flora Tristan. Mais c'est le premier texte, après *Les Lettres d'un voyageur*, dans lequel George Sand avoue – au moins implicitement – son identité de femme voyageuse et dans lequel nous pouvons suivre le mécanisme de la transgression

³⁷ F. Tristan, *Pérégrinations...*, *op. cit.*, p. 36.

³⁸ *Ibid.*, p. 42.

dont il a été question. L'atmosphère inhospitalière et le manque de contact qui caractérisent ce voyage manqué résultent justement de la supériorité de la femme éclairée qui s'attire la haine d'une société archaïque et cruelle, dans laquelle la femme ne compte pas. « Plus on a le sentiment de cette perfectibilité, plus on souffre de la voir entravée par des chaînes du passé »³⁹. Le voyage et le séjour de la femme divorcée en compagnie de son amant malade et de ses deux enfants constituent littéralement un scandale, et le texte semble avoir pour fonction de nous faire voir l'abîme qui s'ouvre entre la population sédentaire, les femmes babillardes et bigotes que George Sand voit devant les portes des maisons, et la femme voyageuse supérieure qui a transgressé toutes les règles du couple traditionnel. Plus discrète, une Valérie de Gasparin, dans son *Journal d'un voyage au Levant* et dans ses autres récits de voyage, ne manque pas de faire, elle aussi, de la critique sociale et, en général, cette critique concerne le statut de la femme et du ménage, que ce soit la pauvre femme du pêcheur italien ou les femmes fellahs qui cachent leur visage et « laissent leur robe ouverte sur la poitrine »⁴⁰. Dernier exemple particulièrement intéressant et qui enchaîne avec ce que j'ai dit sur le corps et sur l'érotique féminine : le récit de voyage de Louise Colet aux *Pays lumineux* culminera dans des vers lyriques en alexandrins qui, outre qu'ils démontrent la maîtrise métrique de la romancière, sont un monument à la gloire des « femmes de Nubie à la taille enfantine »⁴¹ et de « leurs corps fermes et nus »⁴², dégradés pourtant par des coutumes immémoriales, le manque de progrès et d'hygiène. Là aussi, c'est la femme voyageuse qui se fait le porte-parole du credo selon lequel « Le bien libérateur, hostile à tous les maux, / Partout va refoulant la nuit sous la lumière »⁴³. Ce n'est qu'à la fin, face au ton emphatique de ces vers qui se ressentent de la tradition de l'humanitarisme social d'avant 1848, que le lecteur se rend compte qu'il a aussi assisté à une enquête sur la condition de la femme en Égypte et en Nubie.

Nous sommes presque arrivés à la fin de ce panorama volontairement succinct. Mais je ne voudrais pas terminer sans ouvrir une petite parenthèse en suggérant encore – à titre d'hypothèse – une autre dialectique du voyage au féminin, dont il a déjà été question dans la phrase de Frederika Bremer citée au début. Rappelons que cette dernière avait fait valoir l'attention spéciale que la femme, et la femme voyageuse en particulier, porte aux petites choses de la

39 George Sand, *Œuvres autobiographiques*, éd. Georges Lubin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, t. II, p. 1159.

40 [Comtesse de Gasparin], *Journal d'un voyage au Levant* [1848], Paris, Calmann-Lévy, 1878, t. II, p. 201.

41 L. Colet, *Les Pays lumineux*, *op. cit.*, p. 273.

42 *Ibid.*, p. 274.

43 *Ibid.*, p. 275.

vie quotidienne et aux merveilles de la nature. Y aurait-il alors une corrélation entre la perspective sociale féminine et la vision de la nature ? Y aurait-il une dialectique entre les deux sphères apparemment si contraires, corrélation plus étroite et plus systématique que celle qui commande le mélange des thèmes dans les récits de voyage masculins ? À la fin du livre déjà cité d'Isabelle Eberhard nous lisons la phrase suivante : « Quand j'ai senti mon cœur vivre en dehors de moi, c'était dans la nature et dans l'humanité, jamais dans l'exaltation charnelle »⁴⁴. La *nature*, l'*humanité* – il semble donc qu'il y ait là un contraste nécessaire, espèce de complémentarité qui, dans les pôles extrêmes, est régie par le regard féminin. Or, ce regard féminin paraît s'ouvrir de préférence sur la nature en tant que telle, une nature dont l'harmonie forme de la sorte un contrepoids aux abus et imperfections de la société. Ainsi, dans *Les Lettres d'un voyageur*, le moi décrit par George Sand fait tout pour éviter la société et pour garder le contact de la nature :

J'avais pris dans la journée, sous un beau rayon de soleil, quelques heures de repos sur la bruyère. Afin d'éviter la saleté des gîtes, je m'étais arrangé pour marcher pendant les heures froides de la nuit et pour dormir en plein air durant le jour⁴⁵.

Tout se passe comme si la recherche d'une existence *naturelle* de la femme était une recherche qui résulterait pour ainsi dire de la transgression de l'existence limitée et qui impliquerait la recherche de la nature pure. Mais cette nature pure, dans les termes esthétiques du dix-neuvième siècle, est surtout représentée par ce qu'on appelait le *sublime*. On sait que la découverte de l'esthétique de la nature, au siècle des Lumières et de la sensibilité, s'est produite sous l'égide des deux termes étroitement corrélés du sublime et du pittoresque, le sublime désignant le grand et l'illimité ressenti avec une horreur religieuse, alors que le pittoresque se réfère plutôt à l'harmonie en détail, à la variété esthétique et au spectacle plaisant de l'interaction entre la nature et la société. C'est une nature apprivoisée, humanisée qui s'offre de préférence au regard pittoresque. On sait d'ailleurs que le récit de voyage du siècle bourgeois est inimaginable sans cette terminologie omniprésente. Or, psychologiquement parlant, en se plaçant au niveau d'une symbolique sexuelle, le sublime sévère représente bien une catégorie masculine alors que le pittoresque aux lignes ondulantes semble se ranger plutôt du côté féminin. Quitte à exagérer beaucoup je voudrais donc faire encore un pas de plus en proposant une règle de complémentarité sexuelle :

44 Isabelle Eberhard, *Dans l'ombre chaude de l'Islam...*, op. cit., p. 194.

45 George Sand, *Lettres d'un voyageur*, éd. Henri Bonnet, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, p. 50.

si le récit de voyage au féminin est surtout caractérisé par l'amour du sublime et une esthétique masculine, le récit de voyage masculin, par contre, préfère les effets pittoresques et leurs connotations féminines.

30 C'est là, bien sûr, une hypothèse risquée, qui aurait besoin d'être étayée par un corpus de textes beaucoup plus représentatifs que ne l'est le mien. Il ne s'agit de rien moins que du problème de la sexuation de l'esthétique, abordée pour la première fois, chez les voyageuses, par Elizabeth A. Bohls⁴⁶. Par conséquent, je vais me contenter ici de quelques aperçus en commençant par la fin. Dans son *Journal de Voyage 1904-1917*, la voyageuse bouddhiste Alexandra David-Néel commence par se targuer de son intuition féminine qui lui ouvre le cœur des brahmanes : « Je comprends les choses auxquelles correspondent les termes dont il se servent »⁴⁷. Et elle dit se sentir enveloppée par « une sorte de voile de manteau magique » et bercée « dans une béatitude infinie »⁴⁸. Cette sorte d'*Entgrenzung*, de dépaysement esthétique et religieux, la voyageuse lettrée la retrouvera à plusieurs reprises dans les paysages du Tibet dans lesquels, « née une sauvage et une solitaire », elle croit retrouver « la vraie vie »⁴⁹. Décidée à courir le monde autrement qu'en « touriste Cook »⁵⁰, comme elle le souligne à plusieurs reprises, Alexandra David-Néel cherche toujours le grand et dédaigne le petit et le pittoresque. « J'ai réussi aussi complètement que le plus exigeant eût pu le rêver un voyage dont le pittoresque dépasse de beaucoup celui des voyages inventés par Jules Verne [...] »⁵¹. Ainsi elle se déclare incapable de décrire « l'impression qui se dégage de cette nature farouche » éclairée « par cette étrange lumière himalayenne unique et surtout saisissante par les jours de soleil » ; elle exalte la « luminosité blanche » qui enveloppe les choses et le rayonnement mystérieux « d'une clarté qui n'est ni soleil ni lune »⁵². Plusieurs fois, elle emploie l'adjectif « indescriptible » pour nous faire comprendre que « tout cela est grand, démesuré »⁵³.

L'exploration d'Alexandra David-Néel est liée à un credo religieux. Dans le cas de Flora Tristan, la mission sociale, qu'elle appelle un « sacerdoce », aura pour arrière-plan l'océan et le paysage sublime des Andes et spécialement des volcans d'Aréquipa. Ayant d'ailleurs étudié la symbolique religieuse de ces volcans

46 Elizabeth A. Bohls, *Women Travel Writers and The Language of Aesthetics, 1716-1818*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

47 Alexandra David-Néel, *Journal de voyage*, Paris, Plon, 1976, t. I, p. 75.

48 *Ibid.*

49 *Ibid.*, p. 207.

50 *Ibid.*, p. 198.

51 *Ibid.*, t. II, p. 240.

52 *Ibid.*, t. I, p. 138.

53 *Ibid.*, p. 142.

comparés à une trinité⁵⁴, je me bornerai ici à résumer l'essentiel. L'épisode en question est placé au bout de la traversée du désert, expérience horrible décrite comme une épreuve initiatique. Rappelons que le désert, lieu illimité et vague d'une transcendance religieuse pour Isabelle Eberhardt, constitue un espace sublime, espace de la mort symbolique qui a pour fonction de préparer la résurrection et la vision décisive. La voyageuse le commente de la façon suivante : « À la vue de ce magnifique spectacle, je perdis le sentiment de mes souffrances ; je ne vivais que pour admirer, ou plutôt ma vie ne suffisait pas à mon admiration »⁵⁵. Le paysage andin lui apparaît comme une « paroi » du ciel, et dans un élan mystique, elle croit voir dans les trois volcans un « immense flambeau à trois branches qui s'allume pour de mystérieuses solennités, symbole d'une trinité qui passe notre intelligence »⁵⁶. Dans un enthousiasme qui devient une véritable extase et qui correspond exactement à la définition classique du sublime, la voyageuse va comparer l'infini de la terre à l'infini de l'océan et à celui du ciel étoilé. « Cette sublime manifestation de Dieu »⁵⁷, comme dit l'héroïne qui n'hésite pas à se comparer elle-même à Moïse, représente donc une espèce de billet d'entrée dans la Terre Promise, et si cette promesse se révélera être un échec et aboutira à une désillusion, le sens de l'expérience n'en résidera pas moins dans la découverte de la mission sociale. Les volcans, cependant, figureront comme un leitmotiv de ce lent apprentissage, et il est intéressant de noter que, tout au long du récit, nous n'avons guère affaire à d'autres descriptions de paysages qui pourraient s'écarter du paradigme sublime. Dans cette perspective, il semble qu'avec Flora Tristan, on a seulement le choix entre ce dernier – ou rien.

Les *Lettres d'un voyageur* de la jeune George Sand sont imprégnées d'un bout à l'autre par l'amour du sublime, dont l'équivalent stylistique est bien représenté par la prose poétique, alors que, dans *Un hiver à Majorque*, il n'y aura que peu d'échappées vers le paysage, au profit du grotesque de la société. Dans les *Lettres*, le sublime sert justement de contrepoids à cette expérience décevante. Ainsi, George Sand commence par décrire la Chartreuse comme un édifice « pittoresque » qui domine un « tableau sublime » : « C'est une de ces vues qui accablent parce qu'elles ne laissent rien à désirer, rien à imaginer », parce que c'est un paysage religieux qui reflète l'œuvre de Dieu et l'impuissance de l'homme « à créer une expression quelconque de cette immensité de vie »⁵⁸. Plus tard

54 Friedrich Wolffzettel, « Flora Tristan et les volcans sublimes », dans *L'Invention du paysage volcanique*, Dominique Bertrand (dir.), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 113-127.

55 Flora Tristan, *Pérégrinations ...*, op. cit., p. 229.

56 *Ibid.*, p. 230.

57 *Ibid.*

58 George Sand, *Œuvres autobiographiques*, op. cit., t. II, p. 1117.

l'auteure décrit une scène de « formes bizarres » et d'« attitudes fantastiques » qui forme l'avant-scène d'une vision de l'abîme, et là, elle nous fait remarquer que « du fond de cet abîme une autre montagne s'élevait à pic jusqu'au ciel, une montagne de cristal, de diamant et de saphir »⁵⁹. Cette vision conclut une scène où, « comme par enchantement, nous nous trouvâmes au-dessus de la mer, au-dessus de l'immensité »⁶⁰. C'est bien, comme l'auteure le résumera par la suite, une vision pour laquelle « la nature s'était faite ce soir-là archi-romantique, archi-folle et archi-sublime »⁶¹. L'aspect sauvage, fantastique et grandiose de la montagne contraste visiblement avec la médiocrité du séjour et de la vie quotidienne.

32

Moins courageuse et moins géniale que George Sand, mais pourvue d'une sensibilité authentique, la comtesse calviniste Valérie de Gasparin est l'une des premières à exalter les effets cosmiques. Après Lamartine, elle a saisi la grandeur cosmique du soleil⁶² et pressenti ce que Gaston Bachelard a qualifié d'imagination matérielle. Dans son voyage en Égypte, à un certain moment, elle change de ton. Elle oublie les petites choses ridicules du voyage pour s'exclamer :

Que c'est beau ! Que c'est grand ! Des horizons où le regard s'enfonce comme il s'enfonce dans l'immensité des mers !

[...]

Oh ! Comme ces aspects parlent à mon âme !

Comme dans ces vastes horizons tout revêt un caractère solennel ! Ces larges lignes, ces silhouettes gigantesques, ce silence, cette nature riante, mais riante avec profondeur, [...].

L'infini est partout ; partout les régions de l'idéal. Elles sont là-bas, là où la terre et le ciel se fondent en une indéfinissable teinte [...]⁶³.

Là encore, l'auteure parle d'un « enchantement » et d'une « harmonie au-dessus de toute expression »⁶⁴. Le mariage du ciel et de la terre, thème mythique et sublime par excellence, est interprété comme un signe de Dieu : « Le doigt de Dieu s'est largement empreint sur ce sol »⁶⁵.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 1170.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 1168.

⁶¹ *Ibid.*, p. 1173.

⁶² Voir mon article « Sonne, Licht und Wahrheit: Zu einem Paradigmenwechsel im Reisebericht des 19. und frühen 20. Jahrhunderts », dans *Intellektuelle Redlichkeit/Intégrité intellectuelle. Festschrift für Joseph Jurt, Michael Einfalt et alii* (dir.), Heidelberg, Winter Verlag, 2005, p. 209-224.

⁶³ V. de Gasparin, *Journal d'un voyage au Levant...*, op. cit., t. II, p. 208 sq.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 209.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 210.

Malgré les différences de style et de tempérament, le voyage aux *Pays lumineux* de Louise Colet, publié en 1879, donc en pleine époque naturaliste, semble parfois faire écho au récit de voyage de Valérie de Gasparin imprégné encore par des habitudes romantiques. Ce qui frappe pourtant dans cette enquête sociale, c'est le rythme presque régulier avec lequel la partie sociale et réaliste du récit, mâtinée de pittoresque social, est compensée par des moments d'arrêt, de recueillement et de silence consacrés à l'expérience du sublime : « Ce jour-là, en voyant le premier soleil de la Haute-Égypte, je restai en extase et comme attendrie d'admiration et d'amour. La terre vivait et tressaillait à cette heure »⁶⁶, note Louise Colet au début du chapitre X qui marque l'initiation à l'Égypte : « Les monuments de l'art, même ceux de l'antique Égypte [...], ne causent jamais à l'âme l'émotion immense, et pour ainsi dire palpitante d'une grande scène de la nature »⁶⁷. Si les monuments dénotent le « néant de l'homme, dans ces sépultures qui durent depuis des milliers de siècles », c'est « l'éternité de la nature » qui l'emporte sur ces monuments et qui « revit et fleurit sans trêve dans le bleu d'un ciel étincelant »⁶⁸. Pendant son voyage sur le Nil, Louise Colet s'enivre, comme elle le dira, « de silence et d'espace »⁶⁹. Dorénavant, ce seront surtout les couchers de soleil qui permettront à la voyageuse de contraster la nature éternelle avec la sphère ambiguë de la société. Ce n'est pas l'effet pittoresque des ruines, ni des coins de la nature particulièrement propres à illustrer le caractère géographique du pays parcouru ; de tout cela, depuis Alexandrie jusqu'en Nubie, nous n'apprenons que très peu de chose. À cet égard-là, le récit de voyage au « pays du soleil » est presque complètement dépourvu du sens visuel. Mais nous ressentons le caractère grandiose de certains moments et le sublime d'un paysage au-delà du quotidien : « Oui, la terre vit ; elle a une âme qui, tour à tour, se communique aux nôtres et se les assimile sans les anéantir. [...] Nous voyons dans ces clartés ardentes ou douces les âmes aimées disparues dont les rayons nous brûlent et nous caressent »⁷⁰. Le sublime du paysage donne lieu à un véritable rêve, et, perdue dans son rêve, l'auteure a le sentiment d'avoir « la tête plongée [...] dans l'embrasement fluide du couchant »⁷¹ – jusqu'à la « contemplation de cette belle nuit toute étincelante d'astres »⁷² qui, elle aussi, est décrite comme un acte de transgression. Comme le notera une autre

66 L. Colet, *Les Pays lumineux*, op. cit., p. 215.

67 *Ibid.*, p. 214.

68 *Ibid.*, p. 191.

69 *Ibid.*, p. 242.

70 *Ibid.*, p. 216.

71 *Ibid.*

72 *Ibid.*, p. 252.

voyageuse fort peu connue, Madame J. Beaulieu-Delbet, dans ses *Souvenirs de Corse*, de 1897 :

Jamais je n'ai si bien compris la poésie sublime qui se dégage de toute la nature. Dans les promenades au bord de la grève, la nuit, lorsque les étoiles scintillent et que le pâle globe lunaire étend sa mélancolique clarté, comme tout parle à l'âme⁷³ !

Certes, Madame Beaulieu-Delbet s'intéresse, elle aussi, à la vie sociale et domestique de la famille qui l'a accueillie, aux problèmes soulevés par le progrès industriel et au phénomène du banditisme. Mais dans des moments pareils de recueillement et d'extase, elle oppose à toutes ces vicissitudes réelles le cri de l'âme, qui répond aux sollicitations du sublime :

C'est d'un long cri d'admiration, d'un de ces cris partant de l'âme, qui fait vibrer d'une douce émotion l'être tout entier, que j'ai salué la terre sauvage, la fière île, que peu de gens ont visitée et appréciée⁷⁴.

34

Je voudrais conclure sur ce registre enthousiaste qui a le mérite d'enchaîner avec un voyage au féminin rarement mentionné dans les travaux consacrés au problème du voyage féminin : *De l'Allemagne*, de Germaine de Staël. Car ce livre se termine justement par l'exaltation des « images lumineuses et pures d'un monde idéal »⁷⁵ et par toute une théorie de l'enthousiasme empruntée en partie à la philosophie de Kant. Or, l'enthousiasme, c'est, d'après Madame de Staël, le sublime de l'âme : « L'enthousiasme enivre l'âme de bonheur », « il laisse après lui je ne sais quelle trace lumineuse et profonde », il nous sert « d'asile à nous-mêmes contre les peines les plus amères »⁷⁶, bref l'enthousiasme « rassemble dans notre sein quelques étincelles de l'âme qui s'est envolée vers les cieux »⁷⁷. Le sentiment du sublime, c'est ici la récolte d'un long voyage, la leçon suprême d'une enquête qui n'avait apparemment aucun rapport avec la féminité. Ainsi, le sublime constitue-t-il peut-être la revanche de la voyageuse face au quotidien.

73 Madame J. Beaulieu-Delbet, *Souvenirs de Corse* [1897], Nîmes, Lacour, 1996, p. 57 sq.

74 *Ibid.*, p. 9.

75 Madame de Staël, *De l'Allemagne*, éd. Simone Balayé, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, t. II, p. 312.

76 *Ibid.*, p. 314.

77 *Ibid.*, p. 315.

PREMIÈRE PARTIE

La construction de soi

PARLER DE SOI PAR RICOCHET : LE VOYAGE AU FÉMININ
OU L'IMPOSSIBLE AUTOBIOGRAPHIE
(GEORGE SAND, FLORA TRISTAN, LÉONIE D'AUNET)

Roland Le Huenen

La question que je me propose d'examiner relève de la rencontre du récit de voyage et de l'autobiographie, rencontre qui, comme on le sait, trouve sa première formulation et sa mise en texte dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand. Rappelons la formule célèbre de la préface de la première édition : « Je prie donc le lecteur de regarder cet Itinéraire, moins comme un Voyage que comme des Mémoires d'une année de ma vie [...]. Au reste c'est l'homme, beaucoup plus que l'auteur que l'on verra partout ; je parle éternellement de moi, et j'en parlais en sûreté, puisque je ne comptais point publier ces Mémoires »¹. Sans doute tout récit de voyage s'écrit-il de façon générale à la première personne du fait qu'il renvoie à un événement unique dont le relationnaire est, la plupart du temps, le seul témoin oculaire. Encore ne faut-il pas confondre le *je* autobiographique, défini comme instance du moi subjectif et dont l'apparition reste tardive, avec ces autres modes d'expression du sujet, qu'il s'agisse du sujet rationnel et analytique qui se révèle dans le *Discours de la méthode* et se prolonge au sein du discours des Lumières, ou encore de ce *je* social et théâtral des salons que met en scène le président de Brosses dans ses *Lettres familières sur l'Italie*. Le moi autobiographique est davantage un rameau du moi sensible, phénomène nouveau en cette seconde moitié du XVIII^e siècle, que les écrits de Rousseau ont contribué à promouvoir, et qui trouvera, dans le registre du voyage, une manifestation éclatante avec les *Lettres sur l'Italie en 1785* de Dupaty Mercier, ouvrage qui connut plusieurs rééditions jusqu'en 1833.

Mais il s'agit aussi d'éviter de confondre le caractère simplement subjectif d'un projet narratif et sa visée délibérément autobiographique. Traditionnellement le récit de voyage oscille entre deux postures énonciatives : celle qui consiste pour le relationnaire à donner la préséance à l'objet, et qui procède d'une approche encyclopédique ou scientifique ; et celle où la recension de l'objet privilégie

¹ François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2005, p. 55-56.

la médiation du regard qui s'est posé sur lui. Dans les deux cas cependant c'est toujours l'objet dans sa réalité première qui conditionne l'avènement du discours. Il n'en va pas tout à fait ainsi dans l'autobiographie où le *je* ne se contente pas d'investir la scène énonciative mais vient en outre accaparer celle de l'énoncé, réduisant dans sa mouvance l'objet à n'occuper qu'une position ancillaire. Comme le fait remarquer à juste titre Jean-Claude Berchet à propos de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, l'écriture autobiographique du voyage présente un caractère hybride qui repose sur un double alibi : « parler de soi dispense de faire un *voyage* en règle ("connaître le pays") ; mais parler de "soi en voyage" dispense de répondre à la question autobiographique fondamentale : pourquoi parler de soi ? [...] Ni *voyage*, ni *Mémoires*, mais *mémoires de voyage*, voyage de la mémoire où le moi avance masqué, ne se montre que travesti »². Reste que le dessein autobiographique est désormais ce qui définit l'enjeu du récit, au risque parfois d'entrer en conflit avec les attentes propres à la relation de voyage.

38

Cette ambivalence du récit de voyage à finalité autobiographique offre sans doute à Chateaubriand à l'époque de son voyage en Orient une solution de compromis aux apories qui entravent son projet d'écriture de soi, dont le premier titre était *Mémoires de ma vie* et dont la première idée remontait à 1803, suite à la disparition de Pauline de Beaumont. Il semble que le retour et le désir d'écrire sur soi prennent une importance toute particulière aux moments de crise. Mais en même temps comment éviter le piège rousseauiste, comment éviter la rhétorique de l'aveu systématique, la sincérité qui frôle à tout moment la tentation de l'auto-complaisance, l'évocation intimiste de souvenirs, et les révélations susceptibles de porter préjudice à autrui³ ? En d'autres termes, il s'agirait de trouver le moyen de parler de soi en faisant semblant de ne pas en parler, proposition dont les termes sont quasiment inconciliables, ou encore ce qui est mieux, et ce sera la solution offerte par le récit de voyage, de parler ouvertement de soi alors que l'on prétend illustrer autre chose. Ainsi ce qui désigne en propre le récit de voyage à l'orée du Romantisme, c'est le remplacement d'une économie descriptive orientée vers l'objet au profit d'une économie narrative fondée sur le sujet, ou encore le passage d'un inventaire du monde à un usage du monde qui accorde au moi du voyageur une autorité régulatrice jusqu'alors inégalée. La phase suivante consistera à superposer au pacte référentiel qui traditionnellement définit l'écriture du voyage, le protocole

² Jean-Claude Berchet, « De Paris à Jérusalem ou le voyage vers soi », *Poétique*, n° 53, 1983, p. 92.

³ C'est l'argumentation de la lettre à Joubert reproduite au Livre XV, chapitre 7 des *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Le livre de poche, coll. « La Pochotèque », 1998, p. 712-713.

du pacte autobiographique qui assure l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage, l'originalité se manifestant désormais dans le fait d'accorder la préséance moins à l'objet classique de la relation, qu'il soit physique ou culturel, qu'au cheminement réflexif qu'il suscite chez le voyageur, en même temps que celui-ci vient à occuper en tant que personnage la scène de son récit.

Lettres d'un voyageur (1837) de George Sand, *Pérégrinations d'une paria* (1837) de Flora Tristan et *Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854) de Léonie d'Aunet sont des récits de voyage autobiographiques qui empruntent largement à ce nouveau modèle viatique, tout en le réarticulant selon des modalités qui leur sont propres et qui demandent à être identifiées et décrites. Ces trois récits de femmes ont en commun d'être écrits dans le bouleversement de crises identitaires marquées par la bâtardise, la condition intolérable faite à la femme séparée de corps et néanmoins assujettie à la puissance maritale, ou à la femme adultère condamnée à la prison ou à l'internement en maison conventuelle. Aux déplacements dans l'espace qui balisent une première étape dans la voie vers l'autonomie et qui correspondent physiquement et concrètement à un cheminement mental de libération, succède la relation écrite qui révèle aux protagonistes à la fois l'affirmation de soi comme sujet, le pouvoir libérateur et constitutif de la prise de parole et l'accès à une identité nouvelle, jusque-là insoupçonnée, indépendante de la filiation ou de l'alliance (mariage), celle de l'artiste conférée par la maîtrise et la toute-puissance de l'écriture. La difficulté que représente pour ces femmes en proie au mal d'être, le recours à l'autobiographie pure, trouve sa solution dans le choix de la relation viatique comme ouverture indirecte à la représentation de soi, comme seule façon de se dire par la médiation d'un discours dont l'objet premier en lui-même *exotique* sert de support à un travail d'édification *endotique* de l'identité personnelle. L'intention qui préside au projet d'écriture repose initialement sur le simple désir de révéler son malheur, de témoigner de l'injustice dont on est victime, de plaider pour un juste retour des choses, puis au fur et à mesure que s'exerce l'acte même de relater, se transforme en prise de conscience du pouvoir auctorial, de la capacité autogène à proclamer sa vérité, à inventer son existence individuelle au sein de la société civile. L'écriture est principe d'engendrement et ce qu'elle engendre par le truchement de cette représentation de soi comme sujet minorisé, représentation tantôt allusive, tantôt ostentatoire, c'est un autre soi-même libre et créateur, auteur responsable de son propre destin.

George Sand commente en ces termes le projet des *Lettres d'un voyageur* :

J'avais besoin [à l'époque des *Lettres d'un voyageur*] d'exhaler certaines agitations, mais non le besoin d'occuper de moi mes lecteurs. Je l'ai peut-être moins encore aujourd'hui, ce besoin périlleux chez l'homme et dangereux tout au moins chez

l'artiste. Je dirai pourquoi je ne l'ai pas, et aussi pourquoi je vais pourtant écrire ma propre vie comme si je l'avais, comme on mange par raison sans éprouver aucun appétit⁴.

S'affirment ici tout à la fois le besoin de se dire et l'embarras à le faire. À l'époque des *Lettres d'un voyageur*, c'est-à-dire en 1837, au moment où George Sand sort difficilement d'un procès en séparation qui aurait pu très bien tourner à son désavantage, alors qu'elle est l'objet de la méfiance des milieux bourgeois, dans une France dominée par une opinion conservatrice pour laquelle les droits de la femme sont quasi inexistantes, le projet d'écrire son autobiographie relève effectivement d'une ambition chimérique. Pourtant, le besoin existe, comme le dit clairement la citation ci-dessus, « d'exhaler certaines agitations » qui tiennent en grande partie à la douloureuse expérience d'un destin d'esclave, de dépendance civile et financière, selon lequel l'identité de la femme épouse n'a d'autre réalité que les volontés de son seigneur et maître. Ira-t-on dans son cas jusqu'à parler de trauma identitaire ? Le mot peut paraître excessif. Pourtant le ressentiment est lourd, comme en témoigne ce passage des *Lettres d'un voyageur* adressé à Éverard, pseudonyme de Michel de Bourges :

40

Une lutte affreuse a dévoré les plus belles années de ma vie ; je suis resté tout ce temps dans une terre étrangère pour mon âme, dans une terre d'exil et de servitude, d'où me voici enfin, tout meurtri, tout abruti par l'esclavage, et traînant encore après moi les débris de la chaîne que j'ai rompue, et qui me coupe encore jusqu'au sang, chaque fois que je fais un mouvement en arrière pour regarder les rives lointaines et abandonnées. Oui, j'ai été esclave [...] et l'esclavage, je puis te le dire par expérience, avilit l'homme et le dégrade. Il le jette dans la démence et dans la perversité ; il le rend méchant, menteur, vindicatif, amer, plus détestable vingt fois que le tyran qui l'opprime ; c'est ce qui m'est arrivé, et, dans la haine que j'avais conçue contre moi-même, j'ai désiré la mort avec rage, tous les jours de mon abjection⁵.

Une expérience similaire, quoique plus radicale, où le récit viatique vient servir de truchement au dire autobiographique, est au centre d'un autre ouvrage contemporain de *Lettres d'un voyageur*. *Pérégrinations d'une paria*, paru en deux volumes chez Arthus Bertrand en novembre 1837, relate le voyage au Pérou de son auteur, Flora Tristan, entre avril 1833 et juillet 1834. Née en 1803 d'une mère française et d'un père colonel au service du roi d'Espagne et appartenant

4 George Sand, *Histoire de ma vie*, édition établie, présentée et annotée par Brigitte Diaz, Paris, Le livre de poche classique, 2004, p. 61.

5 George Sand, *Lettres d'un voyageur*, éd. Henri Bonnet, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, p. 174-175.

à la riche et influente aristocratie péruvienne, Flora Tristan entreprit ce voyage pour plaider sa cause auprès de son oncle Pio Tristan, personnalité en vue de l'oligarchie coloniale. Les parents s'étaient épousés religieusement à Bilbao, mais en l'absence d'un mariage civil dûment enregistré auprès des autorités françaises, cette union était sans valeur juridique en France. Les enfants issus de celle-ci, Flora et son frère cadet Mariano Pio, étaient en conséquence illégitimes et privés de la succession paternelle. En se lançant dans ce voyage outre-mer, Flora Tristan fuyait aussi le domicile conjugal. Au retour elle ne reprendra pas la vie commune avec son mari, le peintre et lithographe André Chazal qui la poursuivra de sa rancune et tentera à la vie de sa femme en septembre 1838.

La part de l'autobiographie est manifeste dans le récit de Flora Tristan, au point que l'on peut concevoir l'objet de ce dernier comme une tranche temporelle correspondant à un paroxysme, à un concentré ponctuel de mémoires en puissance dont l'« Avant-Propos » de la relation offre d'ailleurs un aperçu sous forme de résumé programmatique. Là où Chateaubriand écrivait : « Je prie le lecteur de regarder cet Itinéraire, moins comme un Voyage que comme des Mémoires d'une année de ma vie »⁶, Flora Tristan fera écho : « Je vais raconter deux années de ma vie [...] »⁷. Et la seconde édition de la relation, publiée chez Ladvocat en 1838, portera un titre modifié qui rendra encore plus sensible cette dimension personnelle : *Mémoires et Pérégrinations d'une paria*. En outre, dans la préface sans titre aux *Pérégrinations*, la voyageuse consacre un long développement à la supériorité des mémoires sur les œuvres de fiction, et reproche à George Sand de n'avoir fait que pressentir dans ses romans « le malheur de la position que nos lois ont faite à la femme » au lieu d'avoir dépeint dans ses récits ses malheurs personnels⁸. Parler de soi, écrire sur soi, est pour Flora Tristan moins un besoin qu'un devoir, un devoir envers la masse souffrante de toutes ces femmes qui n'ont pas la possibilité de s'exprimer et sur lesquelles le discours sur soi permet d'attirer l'attention de par sa fonction emblématique.

Voyage d'une femme au Spitzberg est plus mesuré dans sa justification autobiographique, mais répond tout autant, par sa stratégie discursive, au besoin irréprouvable de présenter une image de soi dont le lecteur peut estimer qu'elle est produite pour contrer une image antérieure moins flatteuse, injuste et inexacte. Léonie d'Aunet ne s'étend pas sur les motivations de son récit, ni

6 F.-R. de Chateaubriand, *Itinéraire...*, *op. cit.*, p. 55.

7 Flora Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, préface, notes et dossier par Stéphane Michaud, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2004, p. 47.

8 *Ibid.*, p. 43, et aussi : « Quels retentissements peuvent avoir des plaintes que des fictions enveloppent ? Quelle influence pourraient-elles exercer lorsque les faits qui les motivent se dépouillent de leur réalité ? Les fictions plaisent, occupent un instant la pensée, mais ne sont jamais les mobiles des actions des hommes ».

ne théorise sur le pourquoi ou le comment du dire autobiographique ou encore sur la nécessité de prendre la parole quand se taire est devenu impossible. Elle se contente de glisser, à propos d'une visite qu'elle regrette de n'avoir pu faire au château de Frédensborg, cette référence à la reine Mathilde :

Pauvre douce reine ! si cruellement écrasée entre l'aversion de sa belle-mère et la mollesse de son mari ! Triste femme, prise entre ce que nous devons redouter : la violence de qui nous hait et la faiblesse de qui nous aime⁹ !

42

C'est là la seule allusion que Léonie d'Aunet fera dans son récit à son douloureux passé, mais quelle allusion ! Caroline-Mathilde de Hanovre, sœur de George III d'Angleterre, avait épousé en 1766 le nouveau roi de Danemark, Charles VII, atteint de folie et passablement débauché. Accusée d'adultère avec Struensee, le médecin du roi et aussi son premier ministre, elle fut répudiée en 1772 et enfermée au château de Celle en Hanovre, où elle mourut trois ans plus tard à l'âge de vingt-quatre ans. Le sort de Mathilde ne pouvait laisser indifférente Léonie, surprise un jour de juillet 1845 en flagrant délit de conversation criminelle en compagnie d'un certain vicomte Hugo, pair de France, auteur par ailleurs célèbre, et ayant en conséquence subi, elle seule Léonie, l'ignominie d'une détention à Saint-Lazare, la prison des prostituées, d'une condamnation et d'une réclusion de plusieurs mois au couvent des Augustines. La mention de la reine Mathilde est bien plus que l'un de ces détails curieux qui font souvent la pâture de la littérature de voyage. Elle devient ici le principe actif du récit, sa motivation intime. Il s'agira dès lors, pour l'auteur du *Voyage d'une femme au Spitzberg*, d'effacer, mais furtivement, sans faire d'éclat, l'image honteuse dont la société l'a affublée en superposant à celle-ci une image glorieuse empruntée à l'épopée de sa jeunesse qui lui avait à l'époque apporté admiration et célébrité. Le geste d'écriture est assez semblable à celui du peintre qui s'empare d'une ancienne croûte pour servir de support à un gracieux portrait, métaphore d'autant plus appropriée que le regard que notre voyageuse porte sur les paysages manifeste volontiers une justesse de coup d'œil acquise dans la fréquentation des ateliers. Qu'il y ait nécessité à se raconter pour corriger l'affreuse caricature fabriquée par le qu'en dira-t-on, cela ne fait aucun doute. Je n'en voudrais pour exemple que la trace goguenarde de l'incident du passage Saint-Roch laissée dans le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Le curieux qui y chercherait le patronyme d'Aunet est renvoyé à « Biard (Mme) », pour découvrir ensuite que cette entrée n'existe pas et qu'il lui faut se contenter de celle du mari où il peut lire :

9 Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1995, p. 54.

[M. Biard] part vers le pôle, il est en face d'un monde inconnu de la foule ; il nous le rapportera tel qu'il le voit, tel qu'il est, avec ses glaces éternelles, avec ses aurores si merveilleuses, avec ses avalanches, avec ses ours dévorateurs et ses scènes de deuil, qui ont jeté sur la côte tant de cadavres d'hommes et de navires. [...] Sa femme l'avait courageusement suivi dans ce voyage. [...] Aussi fut-on bien étonné, en 1845, de ne rien trouver de lui à l'exposition ; et tout le monde se demandait avec inquiétude s'il était arrivé quelque accident à l'aimable peintre, autrefois si fécond ; s'il était retourné au Spitzberg avec sa courageuse moitié, ou bien si quelque commande du roi l'avait convié à la retraite, ou enfin si quelque faux ami lui avait fait prendre la peinture des ridicules en aversion. Heureusement il n'en était rien ; les années suivantes M. Biard reparut plus brillant que jamais au Salon, et à l'heure qu'il est son talent est encore dans toute sa vigueur¹⁰.

Les trois récits de voyage que nous avons choisi d'examiner, *Lettres d'un voyageur*, *Pérégrinations d'une paria* et *Voyage d'une femme au Spitzberg*, présentent donc une composante autobiographique manifeste dont la mise en texte est cependant suffisamment autonome pour constituer chacun un modèle propre d'intégration du vécu dont il importe de prendre la mesure tout en évaluant les effets sur la forme canonique du récit viatique.

Pour George Sand l'enjeu autobiographique ne va jamais de soi et ne manque jamais non plus de faire intervenir un préalable plus ou moins complexe, plus ou moins crédible, d'arguments et de précautions. L'incipit d'*Histoire de ma vie*, le plus autobiographique des ouvrages destinés à la publication écrit à une époque où la notoriété de son auteur la mettait à l'abri de bien des critiques, souligne cependant « que ce n'est pas sans un grand effort que je vais descendre dans la prose de mon sujet »¹¹. Le projet mémorialiste ne peut être validé que s'il s'inscrit dans une visée d'exemplarité, selon un argumentaire qui sera aussi celui de Renan dans la préface à ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*¹². Loin d'éprouver le besoin d'entretenir son lecteur d'elle-même, ce serait un devoir de solidarité envers ses semblables « engagés dans le labyrinthe de la vie »¹³ dans l'attente d'un secours, d'un encouragement ou d'un réconfort, qui l'obligerait à se mettre en scène. Cette gêne à parler trop ouvertement de soi,

10 *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, seconde édition, Paris, Firmin Didot, 1857, t. 3, p. 139.

11 G. Sand, *Histoire de ma vie*, op. cit., p. 60.

12 « S'imaginer que les menus détails de sa propre vie valent la peine d'être fixés, c'est donner la preuve d'une bien mesquine vanité. On écrit de telles choses pour transmettre aux autres la théorie de l'univers qu'on porte en soi ». Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann-Lévy, 1897, *Préface*, p. iii.

13 G. Sand, *Histoire de ma vie*, op. cit., p. 63.

qui trahit un malaise à l'égard du Rousseau des *Confessions*, comme l'attestent les premières pages d'*Histoire de ma vie*¹⁴, est encore plus sensible dans les *Lettres d'un voyageur*. Comment exhiler ces agitations que George Sand associe au contenu de ce dernier ouvrage, sans personnifier le débat ? Paradoxalement, marquer l'autobiographique sera en masquer l'origine énonciative, car ce n'est pas tant la plongée introspective qui fait problème que l'aveu qui identifie le personnage représenté à l'auteur qui signe le livre. La solution sera l'emploi d'un artifice, d'un tenant lieu imaginaire qui empruntera les traits d'un voyageur et que l'auteur des *Lettres* définira comme « une sorte de fiction, un personnage convenu, masculin comme mon pseudonyme, vieux quoique je fusse jeune et dans la bouche [duquel] je mettais des impressions et des réflexions plus personnelles que je ne les aurais risquées dans un roman, où les conditions de l'art sont plus sévères »¹⁵. Il demeure que « ce problématique voyageur », selon les termes de la préface¹⁶, est une figure de médiation, qui permet à l'auteur de s'abstraire de son personnage pour en devenir le témoin « pensant et analysant »¹⁷, pour se faire regard, tout entier absorbé dans l'observation des allées et venues du moi évoluant dans le temps et l'espace comme un acteur sur une scène de théâtre, et dont l'existence ainsi objectivée autorise l'examen.

Un hiver à Majorque, postérieur de quatre ans aux *Lettres d'un voyageur*, est une relation de voyage moins engagée dans la voie de l'autobiographie. La figure de Chopin, par exemple, y est à peine évoquée. Pourtant, ce récit vient s'appuyer, lui aussi, sur une ambiguïté énonciative. L'auteur tantôt cherche à convaincre le lecteur qu'il n'a pas la prétention de l'intéresser aux accidents de sa vie personnelle, et tantôt fait volte-face, se récuse et affirme au contraire que ce serait une lâcheté « que d'écrire sous une autre impression que la mienne propre »¹⁸. L'enjeu ici est de préserver la subjectivité en tant qu'elle garantit les observations personnelles, mais en évitant que celles-ci trahissent la sphère du privé, ou encore le moi-femme, ce que rend assez bien la métaphore de la personnalité envisagée comme « lunette d'approche », c'est-à-dire la recherche d'une distance adéquate entre le moi intime jugé trop proche et le référent extérieur, événement ou objet, qu'il s'agit de décrire et d'apprivoiser. La relation qui s'établit entre le refus de parler de soi d'une part et le désir de donner

14 « À mon avis, cette manière de s'accuser n'est pas humble, et le sentiment public ne s'y est pas trompé. [...] Je souffre mortellement quand je vois le grand Rousseau s'humilier ainsi et s'imaginer qu'en exagérant, peut-être en inventant ces péchés-là, il se disculpe des vices de cœur que ses ennemis lui attribuaient », *ibid.*, p. 65-66.

15 *Ibid.*, p. 60-61.

16 G. Sand, *Lettres d'un voyageur*, *op. cit.*, p. 39.

17 G. Sand, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*, p. 717.

18 George Sand, *Un hiver à Majorque*, texte établi par Jean Mallion et Pierre Salomon, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1985, p. 77.

libre cours à ses impressions personnelles d'autre part, est moins contradictoire qu'il ne le semble à première vue. Elle définit le lieu énonciatif où le *moi* de la narratrice s'approprie le *je* de l'artiste dont l'être et le faire ne peuvent se conjuguer et se construire qu'au masculin. En d'autres termes, l'écriture sandienne ne saurait se concevoir et s'exercer que dans la médiation.

Si, dans *Un hiver à Majorque*, la conversion du voyageur en artiste est de peu de conséquence pour l'intégrité générique du récit de voyage, il n'en va pas de même dans les *Lettres d'un voyageur*, où s'effectue la mutation inverse, puisque c'est l'artiste qui se fait voyageur, tout en maintenant son droit à la fiction, même s'il meuble les pensées de son double imaginaire de ses propres souvenirs de voyage. Ce faisant, George Sand bouscule l'assise formelle sur laquelle repose la relation viatique. La primauté du pacte référentiel s'y trouve doublement mise en question : par le fait d'accorder la responsabilité du récit à un relais fictif, et par la liberté dont ce dernier jouit pour élargir le champ des expériences dont l'auteur voyageur est le dépositaire. Ainsi, ce sont bien les paysages de l'Italie qui s'inscrivent dans les premières lettres, mais réfléchis par le regard décalé d'un spectateur qui rêve son voyage plus qu'il ne l'entreprend. L'écriture joue non seulement de l'expérience du moi, de son vécu et de son quotidien, mais encore du déploiement de son imaginaire, avec pour conséquence le brouillage des frontières génériques, la mise en place d'un monde possible qui entretient avec le monde extérieur des rapports d'analogie au sein desquels le moi réel et le moi fantastique, pour reprendre les termes de George Sand¹⁹, s'engagent dans un jeu de miroirs indéfiniment recommencé. Retenons que ce n'est pas la composante autobiographique qui vient ainsi troubler la cohérence propre au récit de voyage, mais le traitement particulier que l'auteur choisit de lui faire subir en y mêlant une économie narrative largement informée par la fiction.

Il n'y a rien de fictif dans *Pérégrinations d'une paria* de Flora Tristan, ou plus exactement rien qui s'affiche comme tel. Un voyageur, disait Chateaubriand, « ne doit rien omettre ». Ce précepte, Flora Tristan entend le mettre en œuvre de manière systématique. Il n'est pas une rencontre qui ne donne lieu à un portrait, voire à un portrait exhaustif, minutieux, ouvert aux moindres particularités tant physiques que morales, soucieux du détail, cherchant la précision par respect inconditionnel de la vérité, même si celle-ci parfois gagnerait à rester voilée, sous peine de produire, gratuitement sinon délibérément, un effet déplaisant ou offensant. Le meilleur exemple de cet emportement descriptif est sans doute offert par le portrait de la cousine Carmen que la voyageuse affectionne, mais dont elle ne peut pourtant s'empêcher de souligner la laideur, atténuée il est vrai par la finesse d'un pied dont le rendu étonnamment surchargé trahit

19 G. Sand, *Histoire de ma vie*, op. cit., p. 717.

inopinément une préoccupation fétichiste²⁰. Un autre exemple en serait le portrait-charge qui prend pour cible le vicomte de Sartiges, jeune diplomate français en mission au Pérou²¹. Mais pour Flora Tristan tout doit être dit, et si toute vérité semble bonne à dire c'est que seule une franchise sans réserve accordera à l'observateur le mérite d'être cru. Encore faut-il remarquer que le caractère pléthorique de la description court paradoxalement le risque de diluer celle-ci dans l'irréalité, l'accumulation et le grossissement des détails faisant perdre de vue la forme et l'effet d'ensemble.

46

Dans ces circonstances, le récit de voyage ne peut être que fortement marqué par le référentiel, à commencer par le vécu de la voyageuse, et la torsion réflexive que celle-ci fait subir à l'écriture reste sensible jusque dans la façon selon laquelle le titre de la relation est libellé. Là où on s'attendrait à un titre façonné sur un modèle connu, légué par la tradition, comme *Voyage au Pérou* ou encore *Histoire d'un voyage fait au Pérou*, surgit un intitulé lourdement connoté affectivement, *Pérégrinations d'une paria*. Explicitement porteur de subjectivité, ce titre interpelle, intrigue, provoque et répond à ce besoin de publicité dont on ne saurait « méconnaître la grande utilité morale »²². Non seulement il inscrit d'emblée et emphatiquement la référence au sujet, mais il en prédique encore la présence au moyen d'un jugement qualitatif dont on ne peut sous-estimer la véhémence, ni le caractère oxymorique. Ainsi le sujet est-il d'autant plus présent que son absence est soulignée, que son identité est niée, que son exclusion sociale est affichée. Il est le lieu où s'exerce, dans la violence de la lettre, la prise de conscience d'une destitution doublement signifiée : par la dénotation – *paria* ; par le genre – *une paria*. Ce statut de paria annoncé et revendiqué par le titre, est assumé dans le discours préfaciel comme une identité en creux, un manque à être que l'incipit du récit traduira selon le registre de l'affect :

La présence de tout ce monde me rappelait comme un spectre horrible la société qui m'avait rejetée de son sein. À ce souvenir, ma langue resta glacée, une sueur froide me couvrit le corps, et usant du peu de forces qui me restaient, je demandai à Dieu, avec ferveur, la mort, la mort, comme le seul remède à mes maux²³.

20 Voir F. Tristan, *Pérégrinations*, op. cit., p. 259. « C'est à regret que je me vois forcée, pour être fidèle à la vérité, de dire que ma pauvre cousine Carmen Pierola de Florez est d'une laideur qui va jusqu'à la difformité [...]. Ma cousine Carmen a le plus joli pied, non seulement d'Aréquiipa, mais peut-être de tout le Pérou. Son pied est une miniature, un amour de pied, l'idéal qu'on rêve et que je me plais encore à contempler ».

21 *Ibid.*, p. 331-336.

22 *Ibid.*, p. 45.

23 *Ibid.*, p. 66.

Relation de voyage, mémoires, récit de vie où rôde à diverses reprises la tentation de la mort, souhaitée sous forme de prière, ou que l'on cherche à se donner dans des moments d'intense désespérance²⁴, *Pérégrinations d'une paria* est concurremment tout cela, plus un désir farouche et inextinguible de témoignage là où se taire apparaît aux yeux de la narratrice comme une faute répréhensible. La voyageuse exalte à la fois dans les préfaces à son livre et tout au long de celui-ci, la valeur du vécu et l'obligation de porter témoignage. Au nom de cette croyance, ou peut-être de ce qui devient un dogme chez une disciple du saint-simonisme, elle reprochera à George Sand et à certains auteurs de mémoires, dont Chateaubriand, leur tiédeur et leur manque de détermination, regrettant que la première ait dissimulée sa personne sous un pseudonyme masculin et sa vie derrière des œuvres de fiction, et que le second n'ait pas publié ses mémoires de son vivant, ce qui leur aurait donné plus de force et de vérité, alors que parus à titre posthume ils ne sont que « des rameaux d'un arbre abattu »²⁵. Mais peut-on raisonnablement penser que tout mémorialiste ou tout voyageur soit tenu d'observer, sans pouvoir dévier de sa route, des préceptes aussi austères que ceux énoncés dans la deuxième préface des *Pérégrinations* ?

Que tout individu enfin, qui a vu et souffert, qui a eu à lutter avec les personnes et les choses, se fasse un devoir de raconter dans toute leur vérité les événements dans lesquels il a été acteur ou témoin, et *nomme* ceux dont il a à se plaindre ou à faire l'éloge. [...] Dans le cours de ma narration, je parle souvent de moi. Je me peins dans mes souffrances, mes pensées, mes affections²⁶.

Mais il importe aussi de remarquer que cette relation de voyage est également et pour une bonne part un récit d'apprentissage. Si importante que soit la place occupée par le compte rendu d'événements, les descriptions de lieux, de monuments, de grands espaces ouverts, de personnes, de mœurs, de coutumes, de rites, de types culturels, on y trouverait encore de nombreuses pauses réflexives où la narratrice médite sur son expérience. Ces moments ponctuent des prises de conscience, des analyses de soi, l'intériorisation de l'inouï et parfois de l'intolérable révélé par le voyage : le spectacle insoutenable de l'esclavage aux îles du Cap Vert et dans une sucrerie de la côte péruvienne, les corridas

24 Voir F. Tristan, *Pérégrinations*, op. cit., p. 66 et 369 : « Pas de perspective à mes espérances ; pas une personne dans le sein de laquelle je pusse épancher ma douleur. Une sombre mélancolie s'était emparée de moi ; j'étais silencieuse et méditais les plus sinistres projets. J'avais pris la vie en aversion ; elle était devenue un fardeau dont le poids m'accablait. C'est dans ces circonstances que j'eus à lutter contre une violente tentation de me détruire » (p. 418).

25 *Ibid.*, p. 38.

26 *Ibid.*, p. 43-44.

sanglantes et les cruautés exercées sur les taureaux dans les arènes de Lima, la tentation de l'opportunisme et du cynisme à l'école de l'oligarchie créole d'Aréquipa, celle de l'arrivisme politique par le truchement d'un chevalier servant. Autant d'expériences qui donnent à réfléchir à notre voyageuse et qui sont pour elle des étapes majeures de son apprentissage du monde. Retenons, à titre d'exemple :

C'est vainement que nous tentons de changer notre nature. [...] ayant la ferme intention de m'endurcir, de devenir ambitieuse, je ne pus y réussir. Je portai toute mon attention sur Baldivia ; je l'étudiai et compris son ardent désir de domination, sa haine contre l'évêque ; mais aucun de ces sentiments ne put pénétrer en moi ; je sentis que l'existence du moine me serait antipathique²⁷.

48

Ce qui retient toutefois plus directement l'attention de Flora Tristan lors de son voyage, ce sont les mœurs des Péruviennes qu'elle a l'occasion d'observer de première main et qui confortent ses propres convictions relatives à la supériorité des femmes et à leur aspiration à une position plus juste et plus autonome dans la société. Si les vivandières du général San Roman, ces Mères Courage, pour reprendre une éclairante comparaison de Stéphane Michaud²⁸, représentent le pouvoir féminin en quelque sorte à l'état brut, dans sa manifestation native, primitive et tribale, les femmes de Lima, protégées par leur *saya* et leur *manto* qui les recouvrent entièrement à l'exception d'un œil, en représentent le vouloir. Ainsi masquées, à l'abri des indiscretions, échappant à la sagacité du regard le plus scrutateur, y compris celui de l'époux, elles jouissent d'une absolue liberté :

D'après ce que je viens d'écrire sur le costume et les usages des Liméniennes, on concevra facilement qu'elles doivent avoir un tout autre ordre d'idées que celui des Européennes, qui, dès leur enfance, sont esclaves des lois, des mœurs, des coutumes, des préjugés, des modes, de tout enfin ; tandis que, sous la *saya*, la Liménienne est *libre*, jouit de son indépendance et se repose avec confiance sur cette force véritable que tout être sent en lui, lorsqu'il peut agir selon les besoins de son organisation. La femme de Lima, dans toutes les positions de la vie, est toujours *elle* ; jamais elle ne subit aucune contrainte²⁹.

Être toujours soi, c'est pour Flora la bâtarde et l'épouse sans droit, le plus haut degré de la réalisation de l'identité personnelle dont un autre exemple lui est fourni, malgré les revers de fortune, par la señora Gamarra, l'ex-présidente de la république péruvienne, dont l'accès au pouvoir révèle cette fois la supériorité de

27 *Ibid.*, p. 420. Voir aussi p. 94-95, 521-522, 626.

28 *Ibid.*, p. 430, note 1.

29 *Ibid.*, p. 603-604.

l'intelligence et la capacité remarquable à s'approprier l'ordre du savoir. Pouvoir, vouloir, savoir, tels sont les attributs de la femme supérieure et libre dont le modèle est suggéré par le voyage au sein d'un espace culturel radicalement autre, qui est aussi l'occasion d'un cheminement intérieur, à la recherche et à la découverte de soi.

C'est une tout autre stratégie qui se trouve mise en œuvre dans le *Voyage au Spitzberg* de Léonie d'Aunet. Si le paradigme autobiographique continue d'y être présent, son intégration ne résulte plus de la manipulation d'un dispositif argumentatif, mais repose sur une structure d'effacement par substitution. Précisons d'abord les raisons de ce voyage qui se fit durant l'été 1839. Pour s'attacher le concours du peintre François-Auguste Biard, le médecin de marine Paul Gaimard, chef de la commission scientifique chargée d'explorer les côtes du Spitzberg sur la corvette *La Recherche*, où se trouvait également embarqué l'écrivain Xavier Marmier, avait consenti à prendre à bord Léonie qui avait mis cette condition à son intercession auprès de son compagnon qui devait devenir son mari au retour de l'expédition. Après être passé par la Hollande, le Danemark, la Suède occidentale, la Norvège, le couple avait rejoint Hammerfest, le dernier village nordique habité, qui avait été choisi comme lieu de rendez-vous, avant de s'embarquer pour le Spitzberg le 17 juillet 1839. Le retour s'était effectué par la Laponie, la Finlande, la Suède orientale avec une étape à Stockholm, la Prusse avec un séjour à Berlin où, suprême marque de respect et d'admiration, le baron Alexandre de Humboldt en personne, « notre maître à tous en voyages »³⁰, avait tenu à servir de guide à Léonie.

Ce périple fut très éprouvant pour l'apprentie voyageuse qui eut à subir non seulement les températures glaciales du Spitzberg, mais encore une marche épuisante dans les marais boueux de la Laponie, sous une pluie incessante, et la descente de rivières parsemées de rapides dans un canot où elle se tenait couchée, trempée d'embruns, transie de froid et de peur. Prêtons l'oreille à son récit corroboré par celui de Xavier Marmier qui faisait à quelques jours près le même trajet, mais en compagnie d'autres voyageurs, sous la conduite d'un autre guide :

Gênée par mes lourdes bottes, embarrassée dans mes vêtements chargés d'eau, je pouvais à peine faire un pas sans tomber, et je fis plus de chemin sur mes genoux que sur mes pieds. Enfin, après trois heures d'efforts inouïs, nous gagnâmes le plateau supérieur. J'étais à demi morte, et, à la vue d'un terrain plat, sans écouter aucune observation, je me couchai dans mon manteau sur la terre, et, malgré la pluie froide, je m'endormis de ce sommeil de plomb que procure

30 L. D'Aunet, *Voyage...*, *op. cit.*, p. 323.

l'épuisement. [...] Partout la terre était molle, fangeuse, crevassée ; partout les chevaux enfonçaient dans ce terrain mouvant. Quelquefois le sol n'était plus qu'un vaste borbier : alors les pauvres animaux ne pouvaient plus tenir pied, et il fallait les décharger pour les aider à se tirer du péril³¹.

Voici maintenant le témoignage de Xavier Marmier dans *Lettres sur le nord*, un ouvrage publié en 1840 dans l'année qui suivit l'expédition au Spitzberg, et qui contient parmi ses souvenirs de voyages dans les régions nordiques ceux de l'été 1839 :

50

Nous arrivâmes le soir au bord d'un marécage qu'il fallut traverser. Le premier d'entre nous qui essaya de passer enfonça jusqu'aux genoux, et son cheval tomba si lourdement dans la vase, qu'il fallut quatre hommes pour le relever. Un autre le suivit, et ne fut pas plus heureux. Son cheval resta couché dans l'eau, suant, soufflant, essayant d'étendre ses jambes d'un côté ou de l'autre, de se cramponner à quelques racines, et ne trouvant aucun appui. Si un cheval de bagage avait été engagé dans la même voie, il était infailliblement perdu. Nous allâmes à la recherche d'un autre chemin, et nous ne le trouvâmes qu'après avoir fait un long détour inconnu à notre guide. À peine ce premier obstacle était-il franchi que nous en rencontrâmes un second, puis un troisième ; et il fallait à chaque instant tâter le terrain, prendre les chevaux par la bride, les soutenir de chaque côté, ou leur faire faire de larges circuits pour les conduire sur la terre ferme³².

Ces deux passages donnent une assez bonne idée des épreuves endurées par les voyageurs et de la détermination exceptionnelle que Léonie, dont le physique était plutôt frêle, dut déployer pour en venir à bout. Les égards et la faveur dont elle bénéficia à son retour, notamment aux étapes de Stockholm et de Berlin, n'étaient donc qu'une juste reconnaissance de son immense courage et de son extraordinaire résolution. Pourtant elle n'éprouva pas le besoin de publier son exploit sur le moment. Il faudra attendre 1854 pour que la relation de son voyage paraisse en librairie, à n'en pas douter pour répondre au besoin de redorer une image ternie aux yeux du public suite à la mésaventure du passage Saint-Roch. Le récit se présente sous la forme de neuf chapitres qui se veulent autant de lettres adressées par Léonie à son frère Léon de Boynest³³, en fait pur artifice énonciatif puisque le frère est mort en 1851 à

31 *Ibid.*, p. 210, 212.

32 Xavier Marmier, *Lettres sur le nord*, Paris, Hachette, 1857, p. 374.

33 Le véritable patronyme de Léonie reste quelque peu mystérieux, selon sa biographe Françoise Lapeyre : « Non, Léonie n'est ni de petite ni d'authentique noblesse. Elle a toujours vu sa mère Joséphine, principal artisan de l'ennoblissement familial, bricoler des titres.

l'âge de vingt-quatre ans. On peut imaginer que la voyageuse, pour échapper au reproche d'opportunisme, a eu l'idée d'antidater son récit en feignant de le rendre contemporain de l'événement. La forme épistolaire, de caractère assez lâche d'ailleurs, tout en justifiant la rédaction de souvenirs personnels, présente aussi le bénéfice d'entretenir une ambiguïté de l'interpellation pronominale qui favorise l'intrusion du lecteur dans l'intimité de la relationnaire. Sous prétexte de s'adresser à son correspondant, celle-ci s'adjoint ainsi une audience plus large, de même que sous le prétexte d'écrire une relation de voyage, elle exhibe un récit de vie.

Ce dernier, dans les premières lettres, ressemble à bien d'autres recensions où défilent les paysages et les monuments de la Hollande et du Danemark, démontrant il est vrai un sens particulièrement aigu de l'observation, agrémenté de commentaires incisifs non dépourvus de finesse. Mais ce sont les lettres V, VI et VII ayant pour objets respectivement le village d'Hammerfest, le plus septentrional d'Europe, le Spitzberg et la Laponie, qui retiennent surtout l'attention. On remarquerait, y compris dans les trois chapitres susmentionnés, l'existence d'un double registre descriptif. L'un s'attache à réaliser la fonction didactique du récit de voyage en représentant les panoramas insolites ou grandioses, l'atmosphère des lieux, la flore et la faune locales, certains détails techniques liés à la navigation ou aux moyens de transports peu habituels, l'ameublement intérieur des maisons joujoux de Brouk ou des pauvres cabanes du Finnmark, les mœurs, l'aspect physique et la tenue vestimentaire des habitants, qu'il s'agisse des ultra-élégantes de La Haye qui, « ayant voulu être trop parisiennes, avaient réussi à être assez bizarres »³⁴ ou des femmes de Laponie dont la coiffure en forme de cimier les fait ressembler à « autant de Minerves burlesques »³⁵, enfin tout ce qui relève de l'exotisme du voyage. Le second registre opère un mouvement réflexif qui vient se fixer sur le film des impressions éprouvées par la voyageuse, sur le fil de ses pensées et de ses émotions et l'évocation de ses inquiétudes, voire de ses angoisses. Le récit s'écrit alors au rythme des pulsations de sa vie intérieure. Si Léonie d'Aunet souffrit du froid au Spitzberg, elle souffrit aussi de la peur engendrée par l'étrangeté du lieu, le jour continu, l'absence de sommeil, le bouleversement de ses habitudes

Avec le nom de son premier époux, *Thévenot*, elle a fait *Thévenot d'Aunet*, avec celui du deuxième, *Boynest*, elle a fait *de Boynest* pour aboutir, avec le nom de son père *Dorémieux*, à Joséphine d'*Oremieux de Boynest*. Faisant de l'état civil une affaire personnelle, elle ne s'est pas toujours attribué le même nombre d'enfants, a, négligemment, dénommé le fils et la fille connus Léon et Léonie, ne les a pas déclarés à leur naissance, donné à Léonie des âges flottants et des pères variables : en 1828, ce sera Thévenot d'Aunet, en 1833, de Boynest ». Voir *Léonie d'Aunet*, Paris, J.-C. Lattès, 2005, p. 18.

34 L. D'Aunet, *Voyage...*, *op. cit.*, p. 26.

35 *Ibid.*, p. 138.

qui faisaient qu'il lui « semblait traverser un cauchemar »³⁶, mais plus encore elle était hantée par la crainte d'un hivernage forcé. « Au reste, écrit-elle, je regardais ma mort comme certaine, dans le cas où nous aurions été pris [...] »³⁷. Elle fait ici allusion à ces brusques refroidissements qui peuvent survenir de la manière la plus imprévue et causer la fermeture de la baie de la Madeleine, où les navires avaient l'habitude de mouiller, par une infranchissable barrière de glace, emprisonnant les voyageurs ainsi surpris dans un hivernage fatal. La mort rôde en divers points de la baie, en particulier sur la *Presqu'île des tombeaux* où gisent éventrés par le froid de grossiers cercueils de sapin et leur cargaison d'os blanchis. Xavier Marmier lui aussi est frappé par ce sinistre spectacle :

Dans toutes les baies où nous avons posé le pied, nous avons trouvé le sol creusé par la bêche du fossoyeur, le cercueil et la croix de bois. [...] Cette terre est la terre des morts, les vivants l'ont abandonnée, les morts seuls sont restés. Il est triste d'errer à travers ces tumulus de pierre renversés par l'orage, ces cercueils usés par le temps sur cette côte que nul soleil n'égaye, que nulle fleur ne décore, au bord de cette mer où le son lugubre de la rafale, le gémissement de la vague, ressemblent à un éternel chant de funérailles³⁸.

Mais Marmier ne cède pas à son mouvement de mélancolie. S'il écrit un poème c'est en manière d'épithaphe, à la mémoire d'un disparu, plus que pour épancher son désarroi, et il se met bien vite à égrener des récits de survie et de sauvetage, des aperçus sur les tentatives de colonisation du Spitzberg que son savoir de l'histoire des lieux lui permet d'invoquer à titre d'exorcisme. Il en va toutefois différemment pour Léonie, incapable, semble-t-il, d'effectuer ce geste de détachement. Elle ne peut dégager son esprit de la vision des tombeaux, obsession renforcée par une conversation chuchotée qu'elle surprend et où il est question d'elle et de la faible résistance qu'elle offrirait aux rigueurs d'un hivernage, ainsi que par la terreur que lui procure un barrage de glace à l'entrée de la baie de la Madeleine qu'un ouragan disperse ensuite dans la nuit, incident que Marmier ne rapporte pas. En conclusion de la lettre VI, tout en déclarant sa fierté à être cette « femme ayant fait un voyage que *nulle* n'avait entrepris encore, et que nulle autre ne fera après »³⁹, Léonie ne cache pas son soulagement à quitter les rivages désolés du Spitzberg, se sentant « sauvée d'un danger imminent, le plus grand assurément que je pusse jamais courir, celui d'être emprisonnée dans ces horribles glaces et d'y mourir, comme nos prédécesseurs, dans les affreuses

³⁶ *Ibid.*, p. 175-176.

³⁷ *Ibid.*, p. 175.

³⁸ X. Marmier, *Lettres sur le nord*, *op. cit.*, p. 473.

³⁹ L. d'Aunet, *Voyage...*, *op. cit.*, p. 193-194.

tortures du froid »⁴⁰. Si ce voyage fut apparemment motivé par le projet d'émuler le courage de Rose de Freycinet qui accompagna son mari dans un voyage de circumnavigation sur la corvette *Uranie* qui fit naufrage aux îles Malouines en 1820, sa relation ne cherche pas à masquer que le courage consiste aussi à confronter sa peur et à reconnaître la fragilité de la nature humaine devant le danger présenté par les forces de la nature. Cette image d'elle-même que Léonie d'Aunet offrait à ses lecteurs de 1854 était certes digne de faire oublier, par son côté épique mais aussi profondément humain, les amours illicitement bourgeoises du grand homme des lettres et d'une charmante Parisienne.

Les trois récits que nous avons examinés, *Lettres d'un voyageur*, *Pérégrinations d'une paria* et *Voyage d'une femme au Spitzberg*, sont à lire comme des réponses au problème soulevé par l'autobiographie de la part d'auteurs femmes aux prises avec une situation identitaire dont le caractère plus au moins traumatisant appelle une résolution par le recours à l'écriture. Ces réponses trouvent dans le récit de voyage un mode d'expression détourné qui, sous le prétexte de parler de l'autre, permet aussi de parler de soi et donne ainsi à la prise de parole une forme de légitimité. Trois modèles se sont en l'occurrence dégagés qui, pour être différents, n'épuisent pas nécessairement les possibilités du paradigme. Il s'agit tantôt de laisser entrouverte, au sein du discours viatique, la porte à la fiction afin d'amplifier la capacité testimoniale du sujet, de lui accorder l'expansion requise pour mêler au réel les combinaisons de l'imaginaire, mais, ce faisant, c'est aussi une façon d'esquiver l'engagement auctorial ; tantôt de fournir un scénario qui, à l'opposé, relève d'un militantisme autobiographique avec les risques qui lui sont inhérents et dont la structure n'est pas sans rappeler celle d'une procédure d'instruction où les témoins à charge et à décharge sont appelés à comparaître tandis que sont réunies les pièces à conviction ; tantôt enfin il s'agit simplement de produire une image de soi que l'on juge plus authentique et apte à conjurer une ancienne perception estimée blessante, sans pour autant vouloir donner au débat un ton d'accusation ou une valeur exemplaire. Quel que soit le modèle envisagé et emprunté, il trahit un même dessein, ce combat avec l'ange où le topos de l'*homo viator* vient en fin de compte surdéterminer les objectifs et les enjeux de la relation viatique.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 190.

LE TRAVESTISSEMENT NARRATIF
DANS LES ÉCRITS D'ISABELLE EBERHARDT

Merete Stistrup Jensen

Si de nombreuses biographies¹ se sont penchées sur le « destin » et la « légende » d'Isabelle Eberhardt (1877-1904), plus rares sont les études littéraires s'intéressant à l'œuvre proprement dite². Fille naturelle, Isabelle Eberhardt est née à Genève dans le milieu de l'aristocratie russe et élevée en garçon par un précepteur anarchiste ne croyant pas en l'utilité de distinguer entre les deux sexes ; il lui tient lieu de père, s'il ne l'est pas. Elle voyagera en Afrique du Nord entre 1897 et 1904 sous le nom de Mahmoud Saadi, vêtue en cavalier arabe. Elle meurt à vingt-sept ans, emportée par un raz-de-marée à Aïn-Sefra, laissant derrière elle une œuvre de près de deux mille pages, dont seulement une partie a été publiée de son vivant, et uniquement en revue. Ses manuscrits, retrouvés presque pour la totalité sur le lieu où elle a péri, mais en mauvais état, aux pages éparpillées et abîmées par l'eau et la boue, seront pour une large part confiés à Victor Barrucand, directeur de l'*Akhbar*, journal auquel Isabelle Eberhardt avait collaboré avec des reportages et des nouvelles. Il revient à Victor Barrucand d'avoir sauvé de l'oubli cette œuvre, bien qu'il lui ait, d'autre part, porté préjudice dans la mesure où il n'a pas hésité à corriger les textes, à faire des raccords dans les pages à l'écriture effacée, voire à en réécrire certaines. Il faut attendre les années 1980 et 1990 pour que ces écrits soient à peu près restitués conformément aux manuscrits par les soins de Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu et, pour les *Journaliers*, par Eglal Errera. La difficulté d'accès aux sources proprement dites explique sans doute, pour une part, pourquoi l'œuvre a été relativement peu étudiée.

¹ La plus complète est d'Edmonde Charles-Roux, *Un désir d'Orient*, t. I ; *Nomade j'étais*, t. II, Paris, Grasset 1989 et 1995.

² Parmi ces études, je voudrais signaler l'ouvrage pionnier de Denise Brahimi, *Requiem pour Isabelle*, Paris, Publisud, 1983 ; le chapitre (plus critique) que Natascha Ueckmann lui consacre dans son volume *Frauen und Orientalismus*, Stuttgart, Weimar, J.B. Metzler, 2001, p. 193-206 ; ainsi que l'article de Hedi Abdel-Jaouad, « Isabelle Eberhardt: Portrait of the Artist as a Young Nomad », *Yale French Studies*, n° 83, vol. 2, 1993, p. 93-117.

Rédigés, en partie, à la première personne, les écrits d'Isabelle Eberhardt ont souvent suscité des lectures autobiographiques ; ils y invitent certes, mais considérer ses textes comme de simples reflets de l'auteure, à supposer qu'une telle transparence textuelle existe³, serait méconnaître la part de fiction qui les anime. Sans pour autant couper le lien entre vie et œuvre, je voudrais ici m'attacher aux textes eux-mêmes qui sont à l'évidence traversés par plusieurs voix, à commencer par une voix narrative qui tantôt se décline au masculin, tantôt au féminin. Qu'il s'agisse d'un discours littéraire (nouvelles, roman), journalistique (reportages) ou épistolaire (correspondance), les textes d'Isabelle Eberhardt témoignent d'une difficulté certaine à construire la figure narrative, à inventer l'œil à travers lequel le monde est regardé, ce *je*, *il* ou *elle* qui nous parlent, déclinés en instances énonciatives, qui à leur tour sont soumises à des contraintes génériques. C'est ce heurt avec les formes convenues de la littérature de voyage, ce rapport conflictuel, dans les termes de Bénédicte Monicat, entre la femme autre (la voyageuse) et le « texte central », référence « objective », valorisée et masculine⁴, que je me propose d'étudier ici en me concentrant sur le problème des voix narratives. Si la pluralité des voix a certes partie liée avec un va-et-vient entre l'assimilation du discours dominant et l'affirmation d'un discours autre⁵, cette pluralité se voit, dans le cas d'Isabelle Eberhardt, amplifiée par ce qu'elle appelle elle-même « la prodigieuse mobilité de ma nature » :

Cependant, je m'étudie de toutes mes forces, je dépense mon énergie pour mettre en pratique l'aphorisme stoïcien « Connais-toi toi-même ». C'est une tâche difficile, attrayante et douloureuse. Ce qui me fait le plus de mal, c'est la prodigieuse *mobilité* de ma nature, et l'instabilité vraiment désolante de mes états d'esprit qui se succèdent les uns aux autres avec une rapidité inouïe⁶.

Les déplacements identitaires sont effectivement nombreux : elle ne voyage pas seulement en Algérie mais fait de cette terre son pays d'adoption, elle apprend l'arabe, se convertit à la religion musulmane, elle y mène une vie de pauvre, alors que son milieu d'origine était plutôt aisé ; enfin, elle s'habille en homme. Ce dernier geste ne se limite pas à jouer avec une illusion extérieure mais implique aussi une identification masculine prolongeant, d'une part, l'éducation qu'elle

³ C'est le cas dans plusieurs articles sur Isabelle Eberhardt.

⁴ Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996, p. 34.

⁵ *Ibid.*, p. 113.

⁶ Isabelle Eberhardt, *Écrits intimes, Lettres aux trois hommes les plus aimés*, édition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Payot, 1991, p. 93 ; souligné par l'auteure.

a reçue toute jeune, et aiguillonnée, d'autre part, dans la société nord-africaine, par la forte ségrégation des sexes : pour voyager librement, il vaut mieux avoir l'air d'un homme.

L'HABIT FAIT L'ÉCRIVAIN

Je commencerai par ouvrir une parenthèse sur la pièce intitulée *New Anatomies*⁷, écrite en 1984 par Timberlake Wertenbaker, qui porte sur Isabelle Eberhardt écrivaine plutôt que sur le personnage légendaire, et dans laquelle la dramaturge s'intéresse au rapport entre vêtement et vision du monde. L'acte deux montre Isabelle dans un salon parisien, en compagnie d'une chanteuse de music-hall, d'une danseuse, d'une journaliste et d'une écrivaine en herbe, toutes sauf une étant habillées en homme. La conversation porte, en effet, sur le travestissement et la libération mentale, le regard à la fois actif et plus large qu'il offre à ces femmes se déployant dans différentes activités artistiques. Ainsi l'une d'entre elles dit avoir commencé à chanter à l'âge de trois ans, être pratiquement parvenue au bout du répertoire féminin à six ans, avoir envisagé de se retirer de la scène à sept ans, mais heureusement, un soir il lui est arrivé de mettre le chapeau et la cape de son père, artiste lui aussi. Se regardant dans le miroir, elle a eu la vision soudaine de centaines de rôles se présentant à elle. Depuis ce jour, elle ne chante qu'un répertoire masculin, déguisée en homme. C'est ainsi qu'elle est devenue célèbre. Et l'écrivaine d'ajouter : « *But when I dress as a man, I simply begin to think, I get ideas* »⁸.

Cependant, Isabelle cassera ce ton mondain : dans la pièce, elle parle et boit comme un docker et affirme avec force que, n'étant pas une femme, elle *est* Si Mahmoud. Devant l'admiration que suscitent ses costumes exotiques, elle rejette cette étiquette arguant que ce sont tout simplement ses vêtements. Isabelle se fait non seulement masculine, mais aussi indigène (*going native*), refusant le jeu. Dans l'ensemble, la pièce montre Isabelle aux prises avec une féminité imposée dont elle cherche obstinément à s'affranchir, voire qu'elle cherche à renier. Dans la liste des personnages, elle est significativement le seul à avoir une double identité : Isabelle Eberhardt/Si Mahmoud.

Dans sa correspondance, Isabelle Eberhardt revient à plusieurs reprises sur les motifs la poussant à s'habiller en homme : c'est plus commode (elle voyage à cheval), meilleur marché, elle s'y sent plus à l'aise, devient plus respectée en

7 Timberlake Wertenbaker, *Plays*, I, London, Faber and Faber, 1996.

8 « Mais quand je m'habille en homme, je commence tout simplement à penser, à avoir des idées », *Plays, op. cit.*, p. 38.

même temps qu'elle attire moins l'attention. Elle décrit l'un de ses premiers voyages en Algérie, en 1897, de la façon suivante :

Je commençai, selon mon habitude constante, par échanger mon stupide costume européen contre l'habit bédouin, commode et imposant, ce qui me permet toujours d'éviter la société fastidieuse des femmes arabes et de me mêler aux hommes dont j'aime l'admirable calme et la grande intelligence tout islamique d'ailleurs⁹.

La citation illustre la valence différentielle que l'auteure accorde à l'un et l'autre sexe, considérés selon une hiérarchie sociale. L'habit masculin représente pour elle un privilège, autorisant la transgression des rôles sociaux et des limitations imposées aux femmes¹⁰.

58

Adolescente, elle s'habille déjà en matelot en même temps qu'elle s'essaie à différents pseudonymes dans sa correspondance : Nadia, Myriam, Mania, Mériem, Isabelle de Moerder, Nicolas, Podolinsky ou N. Podolinsky, gardant une préférence pour ce dernier. Sans doute, le travestissement et le recours au pseudonyme masculin favorisent-ils son accès à l'écriture. C'est ce que laisse transparaître ce passage d'une lettre à Ali Abdul Wahab, datant du 8 novembre 1898 :

Encore bien que j'aie pu travailler ne fût-ce qu'un peu, écrire et lire, et surtout *penser*. Si nous étions réunis maintenant, mon chéri, vous ne reconnaîtrez jamais la Mériem plus ou moins détraquée que vous avez laissée à Annaba en octobre dernier. *Celui* qui vit maintenant, c'est Podolinsky, c'est-à-dire l'incarnation de ce qu'il y a de meilleur en moi. Je vis d'espérance plus que personne au monde – et en ce moment plus que jamais. La littérature est mon étoile polaire dans les ténèbres de la vie¹¹.

À Podolinsky, *moi* idéal, revient la part noble, spirituelle, littéraire, alors que Mériem fonctionne comme repoussoir, associée à une fausse vie sombre.

On peut lire la correspondance et les *Journaliers* comme un laboratoire permettant de faire des expériences avec la voix narrative et d'inventer une figure littéraire, double de l'auteure. Dans la correspondance avec son frère Augustin et notamment dans celle qu'elle entretient avec l'ami Ali Abdul Wahab, on est frappé par deux traits assez constants : la double signature et la voix androgyne. Le système combinatoire des deux traits recouvre en gros les

9 I. Eberhardt, *Écrits intimes*, op. cit., p. 107.

10 Voir aussi Guyonne Leduc (dir.), *Travestissement féminin et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan, 2006.

11 I. Eberhardt, *Écrits intimes*, op. cit., p. 220 ; souligné par l'auteure.

quatre figures suivantes : 1) la lettre recourt au *je* masculin mais est signée avec un nom féminin (Mérim, Isabelle, I, I.M. ou Mania) ; 2) la lettre emploie un *je* au féminin mais est signée avec un nom masculin (Podolinsky, le plus souvent) ; 3) la lettre pratique la double signature (par exemple « Mérim » suivi d'un PS, signé « Podolinsky », ou autre variante : « votre frère Mahmoud, un ami fidèle jusqu'à la mort », suivi de « Mérim bent Abdallah »¹² ; 4) la lettre alterne entre un *je* au masculin et un *je* au féminin. Les différents procédés semblent utilisés de façon aléatoire. Cependant, en comparant les occurrences où il y a soit double signature, soit alternance rapprochée d'un *je* au masculin et d'un *je* au féminin dans le courant d'une même lettre, il apparaît que le partage masculin/féminin recoupe plus ou moins le partage public/privé. Lorsqu'il est question de la vie publique (travaux littéraires, journalisme, traductions, matières religieuses), Isabelle Eberhardt emploie un *je* au masculin, alors que pour ce qui appartient au contexte privé (état moral ou physique, relations familiales ou expressions affectives), elle s'exprime au féminin.

Les destinataires de la correspondance ne se formalisent pas des pseudonymes, ni du travestissement grammatical, adoptant volontiers les mêmes termes au masculin (Cher Podolinsky¹³, Chéri¹⁴). Le double système référentiel est également respecté par Slimène Ehnni, son époux, qui l'aurait présentée à un fonctionnaire dans les termes suivants : « Voici Isabelle Eberhardt, ma femme, et Mahmoud Saadi, mon compagnon »¹⁵.

L'activité intellectuelle et créatrice apparaît donc comme associée à une position masculine, susceptible d'élargir l'univers, de libérer la parole de la seule référence féminine, ressentie comme contraignante. Enfin, se dessine dans certains passages de la correspondance l'idée de pouvoir fonctionner au-delà de la différence des sexes, de pouvoir s'exprimer avec une voix neutre, impersonnelle :

Pensez à tous les tracas matériels qui, nécessairement, m'incombent à moi *puisque je suis un homme* [en arabe dans le texte] [...] tout ce qui vient d'empêcher de faire les seules trois choses que j'aime et qui sont bonnes : penser, écrire [ou lire] et errer au trot d'un bon cheval dans la plaine, loin des hommes et du siècle, au milieu des immobilités séculaires où l'on n'entend que *la voix du vent* [je souligne, M. S. J.] dans les asphodèles en fleurs [...]. Et il me semble que [...] quand j'ai enfourché quelque bouillant cheval fort et alerte, et que je

¹² *Ibid.*, p. 178.

¹³ *Ibid.*, p. 90.

¹⁴ *Ibid.*, p. 165.

¹⁵ *Ibid.*, p. 271.

cours au hasard, ventre à terre dans l'immense plaine, – il me semble que je suis enfin sortie [je souligne, M. S. J.] de moi-même et que j'ai secoué tout le fatras atavique de conventions et d'agitations *inutiles*¹⁶ [l'auteure souligne].

Le travail littéraire et les chevauchées¹⁷ sont souvent évoqués comme les deux passions de l'auteure. Ces deux activités, reliées par l'image sous-jacente du Pégase, sont manifestement vécues comme transgressives. Si l'écriture de la fiction permet de sortir de soi, c'est que les pensées y quittent leur cours ordinaire, abandonnant les voies (et voix) contraignantes qui ne cessent de renvoyer le *je* écrivant au système binaire des sexes.

DE LA VOIX ANDROGYNE À LA VOIX IMPERSONNELLE

60

Dans les fictions et reportages, Isabelle Eberhardt maintient un *je* au statut variable, mais elle adopte également les formes narratives plus impersonnelles de la troisième personne ou un *nous* collectif, dans lequel le narrateur s'efface. La variété des formes traduit certes l'aspiration vers une écriture littéraire et non seulement journalistique, mais elle semble également prolonger un flottement dans le choix de la voix narrative. Écrire des reportages ou des tableaux de voyage de nature plus littéraire signifie effectivement que l'auteure doit se confronter à la tradition du récit de voyage et s'approprier un genre littéraire écrit (le plus souvent) à la première personne. Si le récit de voyage recourt en général au *je*, c'est qu'il se rapporte à une expérience vécue, personnelle, et que la première personne est conventionnellement la voix de l'expérience, celle qui conclut un pacte référentiel avec le lecteur ou la lectrice dont le but n'est pas la simple vraisemblance mais la vraisemblance au vrai, selon les termes de Philippe Lejeune¹⁸.

Or, le récit à la première personne est, en fait, sexuellement marqué en français, puisque la règle syntaxique de l'accord contraint celui ou celle qui parle à la première personne à signaler son sexe. Cela influe sur l'auteur-e, mais aussi sur la perception qu'en ont les lecteurs, car c'est d'abord le récit au féminin qui est ressenti comme marqué, particulier, voire un peu bizarre, alors que le récit au masculin est perçu comme non marqué, général, neutre.

¹⁶ *Ibid.*, p. 100-101.

¹⁷ Voir aussi le début du « Premier journalier » : « Qui me rendra jamais les chevauchées échevelées à travers les monts et les vaux du Sahel, dans le vent d'automne, chevauchées enivrantes me faisant perdre toute notion de réalité en une superbe ivresse ! », dans I. Eberhardt, *Lettres et Journaliers*, éd. Eglal Errera, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1987, p. 131.

¹⁸ Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 36.

Certains travaux, notamment ceux de Christine Planté¹⁹ et de Nicole Mozet²⁰, ont effectivement montré que lorsque les écrivaines recourent au pseudonyme masculin et à l'accord du *je* au masculin, cela traduit avant tout une aspiration à l'universel.

Pour ce qui concerne Isabelle Eberhardt, elle maintient dans ses reportages de nature journalistique une voix androgyne, très visible dans les textes qui sont centrés sur la voyageuse, plus discrète dans ceux qui portent sur la vie des indigènes. Dans un nombre assez limité de textes (huit, au total)²¹, signés Isabelle Eberhardt mais décrivant la vie nomade de Si Mahmoud, l'auteure met en scène un *je* d'énonciation au féminin (narratrice) et un *je* de l'énoncé au masculin (Mahmoud – les dialogues rapportés sont par exemple grammaticalement au masculin). Cela paraît assez logique, en ce sens que la voix androgyne correspond à la situation réelle. Ainsi la plupart de ceux que fréquente Isabelle Eberhardt n'ignorent pas son pseudonyme, ni son identité civile :

Ils savaient bien, par tant d'indiscrétions européennes, que Si Mahmoud était une femme. Mais, avec la belle discrétion arabe, ils se disaient que cela ne les regardait pas, qu'il eût été malséant d'y faire allusion, et ils continuaient à me traiter comme aux premiers jours, en camarade lettré et un peu supérieur²².

Le travestissement et la posture énonciative flottante offre alors à l'auteure un statut à part, lettrée et supérieure aux yeux de la population arabe, fascinante et énigmatique pour les Européens. Le statut ambigu lui permet de se soustraire à la division sexuelle dans la société et de contourner les préjugés dont serait potentiellement la cible, la « femme auteur ».

Dans les reportages (plus nombreux) se focalisant sur les habitants, les lieux et les mœurs, l'auteure use indifféremment du masculin et du féminin d'un texte à l'autre pour désigner un *je* qui se tient cependant en marge, n'intervenant qu'au

19 Christine Planté, « Mon pseudonyme et moi – discours sur la littérature et images de l'écrivain », dans Nicole Mozet (dir.), *Lire la correspondance de George Sand*, Saint-Cyr-sur-Loire, Éditions Christian Pirot, 1994, p. 230. Voir aussi Ch. Planté, « Le désir du neutre. Sur *Enfance* de Nathalie Sarraute », dans *Féminin/Masculin. Écritures et représentations*, Corpus collectifs, *Lieux littéraires/La revue*, n° 7-8, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2005, p. 145-166.

20 Nicole Mozet, *George Sand, écrivain de romans*, Saint-Cyr-sur-Loire, Éditions Christian Pirot, 1997, p. 30.

21 « Notes de route, automne hiver 1903 », « Hadjerath M'guil », « Chez le cousin de Bou Amama », « Dernières visions », « Transformation », « Chez les étudiants », dans I. Eberhardt, *Sud Oranais*, éd. Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Éditions Joëlle Losfeld, 2003 ; « *La Zaouïa* », dans I. Eberhardt, *Amours nomades*, éd. M.-O. Delacour et J.-R. Huleu, Paris, Joëlle Losfeld, 2003 ; « Dans la dune », dans I. Eberhardt, *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, éd. M.-O. Delacour et J.-R. Huleu, Paris, Éditions Liana Levi, 1986.

22 *Sud Oranais*, op. cit., p. 116.

début ou à la fin du récit. L'instance narrative évolue, en effet, vers un *je* de plus en plus anonyme, qui se résorbe dans le *on* ou le *nous* collectif (au masculin). À titre d'exemple, on peut citer « Dans la dune »²³ (1900), qui met en avant le *nous* de la vie nomade fondée sur la solidarité collective, nécessaire pour survivre dans le désert. Or, ce *nous* permet également de neutraliser le *je* au féminin, de faire oublier que l'auteure est la seule « femme » parmi ces nomades. Enfin, le *nous* sert à supprimer toute distance critique, toute implication personnelle. Le narrateur n'établit dans ce texte aucune mise en relation avec l'Europe, il ne pose pas de regard condescendant sur les populations locales. La description ne relève pas de l'exotisme ni du rabaissement des « indigènes », comme c'est le cas dans les discours coloniaux plus convenus. Ainsi peut-on lire dans la nouvelle « Le major » :

62

Il y avait cinq mois déjà qu'il était là. Il savait maintenant parler la langue du désert, il connaissait ces hommes qui, au début, lui avaient semblé si mystérieux et qui, après tout, n'étaient que des hommes comme tous les autres, ni pires, ni meilleurs, *autres* seulement²⁴.

LA PERSPECTIVE NARRATIVE DANS LES FICTIONS

Cependant, la majorité des textes d'Eberhardt (presque toutes les nouvelles et les tableaux à caractère fictionnel) fait disparaître le sujet de l'énonciation ; ne demeure qu'une instance narrative qui organise, sélectionne et instaure la perspective du récit – « l'œil de la maison », dira Isabelle Eberhardt dans « Vie nouvelle »²⁵. Cette voix plus impersonnelle est, conformément aux conventions et traditions littéraires du XIX^e siècle, celle de la fiction adoptant un point de vue omniscient ou se confondant, par moments, avec le *il* ou le *elle* de l'énoncé, lorsque nous avons l'impression de voir le monde à travers les yeux du personnage. Si la première personne était censée garantir l'authenticité et établir une certaine proximité ou connivence avec le lecteur, la troisième personne est moins concernée par le critère de la vraisemblance, apparaissant comme moins directement liée à la subjectivité de l'auteur-e. Cette subjectivité transparaît maintenant par le biais de la perspective du récit.

Avant d'aborder le caractère plus ou moins sexué de ce regard, je voudrais évoquer rapidement le point de vue adopté pour décrire l'autre culture.

²³ *Yasmina et autres nouvelles algériennes, op. cit.*

²⁴ *Ibid.*, p. 175-76 ; souligné par l'auteure.

²⁵ *Sud Oranais, op. cit.*, p. 180.

La perspective se situe ici résolument du côté des « indigènes »²⁶. Il s'agit autant, pour Isabelle Eberhardt, de révéler la culture de l'autre que de s'y fondre. Centrés sur des lieux (saints ou profanes, urbains ou, surtout, désertiques), ses textes décrivent des rencontres, des histoires qu'on lui raconte (de nombreux portraits), mais aussi des expériences mystiques ou transcendantes (religion, *kief*, érotisme). Peu focalisés sur les mœurs, ses écrits ne laissent pas pour autant de côté la réalité sociale du pays. Des nouvelles comme « Criminel », « Îlotes du Sud » ou encore « Les enjôlés »²⁷, dénoncent les injustices dont sont victimes les colonisés à cause de l'expropriation de leurs terres. Seuls les Noirs sont la cible de propos qu'on pourrait qualifier de racistes (menteurs, charpardeurs, bavards)²⁸ :

Une race où le suicide est encore possible est une race forte. Les animaux ne se suicident jamais, les Nègres non plus, à moins qu'ils soient exaltés par l'alcool²⁹.

Cela étant, dans un texte intitulé « Esclaves », l'auteure revient sur ses antipathies qu'elle qualifie alors de « puérides » :

Il faudrait, je le sens, être guéri du préjugé des races supérieures et des superstitions des races inférieures³⁰.

Isabelle Eberhardt s'intéresse aux groupes sociaux marginaux : les soldats de la légion étrangère, les nomades, les religieux, les malades mentaux, les femmes déchues, prostituées. Les portraits de ces exclus avec lesquels elle éprouve des affinités relèvent indirectement de l'introspection dans la mesure où l'auteure demeure elle-même une apatride au statut ambigu, pas vraiment intégrée dans la société maghrébine et considérée avec une méfiance certaine par les colons.

Si la perspective narrative semble toujours « marginale », le caractère sexué ou non de ce regard est cependant moins facile à identifier³¹. On sait que la question du double regard est un trait récurrent traversant plus profondément les écrits de femmes. La difficulté pour les écrivaines d'inventer d'autres histoires, de se voir en « propre », et non seulement comme l'autre dans le miroir qu'a transmis la littérature universelle et masculine –, cette difficulté les amènerait alors à inscrire une nouvelle identité ou un autre point de vue en creux du texte, en palimpseste, en fragments, en recourant aux récits emboîtés.

26 Voir Michelle Chilcoat, « Anticolonialism and Misogyny in the Writings of Isabelle Eberhardt », *The French Review*, vol. 77, n° 5, April 2004, p. 949-957.

27 *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, *op. cit.*

28 *Sud Oranais*, *op. cit.*, p. 203.

29 *Ibid.*, p. 213.

30 *Ibid.*, p. 182.

31 Hedi Abdel-Jaouad voit le travestissement d'Isabelle Eberhardt en homme *arabe* comme une aspiration à être à la fois dominant (homme) et dominé (arabe) dans le contexte de la colonisation, *op. cit.*, p. 110.

Largement défini par un regard masculin, le récit de voyage valorise en outre des communautés masculines (les littératures saharienne, polaire et maritime étant les formes les plus marquées) et, par conséquent, une narration qui met en avant les aventures et les exploits, bien éloignés de l'univers domestique et quotidien traditionnellement réservé aux femmes³².

Selon Bénédicte Monicat, le récit de voyage au féminin reflète en particulier une tension entre le discours traditionnel sur la femme et les expériences autres qu'acquiert la voyageuse. Tout en s'appropriant le discours dominant, les voyageuses seront réticentes à adopter « l'ensemble des mythes, stéréotypes, présupposés, croyances et valeurs qui sont développés autour d'une certaine conception de la femme »³³, ce « sous-texte » qui sous-tend le « texte central », masculin. Elles s'efforceront en revanche, du moins pour certaines, d'écrire le « hors texte » de *l'autre femme* : « celle que l'on n'écrit pas, celle qui ne s'écrit pas »³⁴. Mais si le fait d'écrire l'autre femme devient indirectement une façon de s'écrire soi-même, beaucoup de voyageuses se perçoivent en même temps comme femmes autres (émancipées, libres, instruites) par rapport à la femme « indigène ».

64

Qu'en est-il des écrits d'Isabelle Eberhardt ? Pourrait-on dire qu'ils illustrent cette idée du double regard ? On sait que bon nombre de ses nouvelles, s'inspirant de légendes ou d'histoires orales, sont passées par un relais narratif masculin, déterminant par conséquent l'image de la femme, bien que la mise en mots définitive revienne à Isabelle Eberhardt. Il est également vrai, comme l'ont montré les travaux de Denise Brahimi et de Natascha Ueckmann, qu'Isabelle Eberhardt reproduit un grand nombre de clichés masculins sur les femmes et qu'on peut regrouper ses personnages féminins selon les trois stéréotypes suivants : la mère ou la maraboute (figures de sainteté), les prostituées (la majorité des portraits de femmes), et la femme enfant (l'adolescente séduite et abandonnée).

Quant à la description du paysage, souvent support de fantasmes plus ou moins sexués, l'auteure s'aligne, en grande partie, sur un imaginaire masculin. Tout comme les voyageurs qui donnent au paysage les traits du corps féminin, elle recourt au trope sexuel, par exemple dans « Le Major » où la jeune prostituée arabe, Embarka, est l'incarnation de son pays³⁵, ou encore dans « Oujda » où la ville du même nom est décrite comme « sordide, affamée, prostituée [...]

32 Voir aussi Sara Mills, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London & New York, Routledge, 1991.

33 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin...*, op. cit., p. 34.

34 *Ibid.*, p. 34.

35 *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, op. cit., p. 175.

princesse déchuée »³⁶. Isabelle Eberhardt n'hésite donc pas à assumer ce genre de discours fondé sur les femmes comme signes plutôt que productrices de signes. En revanche, elle ne décrit jamais le pays en termes de domination sexuelle (exploration de terres *vierges*, qu'il faut *pénétrer* et *posséder*...) ³⁷, sans doute parce que le choix du désert comme paysage idéal relève non pas tant de la conquête que de la déperdition. Le désert est, en effet, chez toute une lignée d'auteurs (Jules Verne, Arthur Rimbaud, Isabelle Eberhardt, André Gide, Paul Bowles, J.-M.-G. Le Clézio), associé à un paysage infini, desséché, nu, stérile, austère –, écran sur lequel se projette le sentiment du déracinement, de la marginalité ou de la nostalgie de la mort. Labyrinthique ou majestueux, le désert est, en effet, un magnifique écran pour poétiser le vide intérieur, pour chanter la beauté de l'exclu. Or, loin d'être un espace féminin, le désert est plutôt un lieu de la virilité, connotée spirituellement³⁸.

Isabelle Eberhardt va donc bien loin dans l'assimilation du modèle masculin, sans pour autant s'y fondre. Dans « Réflexions dans une cour »³⁹, elle parle du regard des femmes, peu entraîné à l'observation, car « elles ont toujours été faites pour être regardées [...], leur costume attire les regards » ; au lieu de bien voir, elles se font remarquer. Pour être sujet, il faut, d'après l'auteure, renoncer à la parure féminine : « Je n'étais pas faite pour tourner dans un manège avec des œillères de soie »⁴⁰, avoue-t-elle. Malgré la mise à distance du rôle féminin traditionnel, l'auteure suggère que le regard féminin existe à peine.

Dans ses nombreux portraits de femme, le refus de la complicité et le maintien de la distance narrative à l'égard du personnage sont de rigueur. À titre d'exemple, on peut citer « Meriema », nouvelle dans laquelle le portrait d'une femme est incessamment mis en relief par le paysage environnant (Beni Ounif). À la nudité brûlante de la terre se superpose le corps nu et affaissé de Meriema, vieille prostituée vivant au milieu des ordures. Telle une métonymie narrative, le paysage détruit, aride et silencieux, tenu dans des couleurs brûlées, supplante le mutisme de Meriema. Cependant, le point de vue, d'abord impersonnel, se rapproche peu à peu de Meriema pour enfin livrer les sensations de celle-ci :

36 *Sud Oranais*, op. cit., p. 143-144.

37 À ce propos, on pourrait signaler la rhétorique d'une scène type dans le récit de voyage occidental, celle du « monarch-of-all-I-survey-scene », mise en évidence par Mary Louise Pratt dans *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London & New York, Routledge, 1992.

38 Voir Natascha Ueckmann, « Voyages en Orient au féminin – un discours marginalisé », dans Rotraud von Kulesa (dir.), *Études féminines/gender studies en littérature en France et en Allemagne*, Frankreich-Zentrum der Universität Freiburg, 2004, p. 139.

39 Fragment recomposé par Victor Barrucand.

40 *Sud Oranais*, op. cit., p. 172.

Mais Meriema ne voit pas la tuerie lamentable, les porcs immondes qui viennent retourner de leurs groins avides les débris saignants, lécher le sang coagulé. Elle ne sent pas l'affreuse odeur de mort. Elle prie, elle psalmodie, elle pleure, retranchée à jamais de la communion des êtres, plongée dans la solitude lugubre de son âme obscurcie⁴¹.

Aussi, le point de vue glissant et le fait que le fils perdu de Meriema s'appelle Mahmoud établissent une identification possible avec le personnage. On pourrait alors parler d'un double regard en ce sens que l'auteure donne une voix à celle qui était réduite à son corps, ou comparée à un animal (« singe énervé »), à celle qui était muette ou ne s'exprimait qu'en un « incompréhensible idiome aux consonances barbares »⁴², car venue d'une tribu lointaine.

À cause de son costume et de son pseudonyme masculins, Isabelle Eberhardt ne fréquente pas les femmes musulmanes ordinaires menant une vie domestique recluse. Cela explique en partie pourquoi elle met souvent au cœur de ses nouvelles des femmes déchues, plus ou moins prostituées et presque toujours décrites comme *silencieuses*. Si le point de vue dans ces portraits peut être caractérisé comme féminin, c'est en ce sens que l'auteure restitue une vie silencieuse, donne une voix à une vie sans nom. Dans une autre nouvelle, « Le Portrait de L'Ouled Naïl », où le nom propre est un terme générique englobant le statut de courtisane, de concubine et de danseuse, le narrateur évoque la photo connue de l'Ouled Naïl, mais en la dotant d'un nom personnel, Achoura, et en racontant la vie ignorée de celle-ci.

« Yasmina » est sans doute la nouvelle où Isabelle Eberhardt pousse le plus loin le croisement des perspectives masculine et féminine. Cette histoire d'amour entre un légionnaire et une jeune Bédouine, séduite et abandonnée, est racontée selon le point de vue du légionnaire, Jacques, sauf à la fin où la perspective s'inverse et où nous avons accès à l'intériorité de Yasmina par le discours indirect libre :

Il l'avait oubliée, il était marié et il aimait la *roumia*, sa *femme* !... Et elle, elle qui l'avait adoré, il ne lui restait plus qu'à se coucher dans un coin et à y mourir comme un chien abandonné. [...] Elle se redressa soudain, hardie, menaçante. – Alors, pourquoi es-tu venu me chercher au fond de l'*oued*, dans mon *douar*, où je vivais paisiblement avec mes chèvres et mes moutons ? Pourquoi m'y avoir poursuivie ? Pourquoi as-tu usé de toutes les ruses, de tous les sortilèges pour me séduire, m'entraîner, me prendre ma virginité⁴³ ?

41 *Ibid.*, p. 51.

42 *Ibid.*, p. 49.

43 *Yasmina et autres nouvelles algériennes, op. cit.*, p. 70.

Donner une voix à celles qui ne sont que des corps, à celles qui ont été laissées en dehors de la littérature et de l'Histoire, est un geste constamment reproduit dans ces portraits de femmes. À travers la fascination de ces corps superbes⁴⁴ ou détruits, nus ou vêtus d'oripeaux multicolores, mais décrits sans voyeurisme, transparait une vision d'érotisme tragique mêlant étroitement terreur et pitié.

LA SCÈNE PRIMITIVE

Dans les fictions qu'on pourrait qualifier de majeures parce que les plus élaborées et les plus longues, la perspective est presque exclusivement masculine. C'est le cas pour le seul roman d'Eberhardt, *Trimardeur*, laissé inachevé à sa mort et publié en volume, en 1922, par les soins de Victor Barrucand. Inspiré de sa vie et de celle de son frère Augustin, le roman a pour personnage principal un jeune Russe, Dmitri Orschanow, vivant à Pétersbourg où il est étudiant en médecine et membre d'un groupe révolutionnaire socialiste (le comité sibérien), dont il se détache peu à peu, se sentant davantage porté vers les idées anarchistes. Il est, en effet, à la dérive (titre prévu pour le roman), malgré sa longue liaison avec Vera, camarade du même comité, dans lequel l'égalité des sexes est de rigueur, et l'un des rares personnages féminins d'Isabelle Eberhardt qui ne suscite aucune pitié, mais se distinguant par un caractère fort et indépendant. Peu à peu, Dmitri se laisse attirer vers le monde de la pègre, de l'alcool et de la prostitution, avouant se sentir mieux parmi ces déclassés, sans pour autant devenir leur semblable. Il déteste la monotonie et finit par entreprendre un long voyage qui aboutira en Algérie dans la Légion étrangère (comme Augustin), en passant par Genève et Marseille. Le roman se termine par une lettre à Vera, dans laquelle il avoue que leur séparation était une meilleure chose pour lui, qu'aujourd'hui il se sent libre et heureux. La lettre est précédée de cette réflexion : « La pensée de la femme quittée lui fut bonne et mordante : elle l'aida à se sentir plus fort »⁴⁵.

Le motif de la femme quittée apparaît souvent dans l'œuvre ; il est, en effet, trop fréquent pour qu'on ne s'interroge pas sur sa valeur symbolique. Si Isabelle Eberhardt doit d'abord ce motif à Pierre Loti (*Le Roman d'un spahi*, 1881), elle s'en empare cependant de manière personnelle. On le retrouve dans les deux nouvelles majeures que sont « Yasmina » et « Le Major »⁴⁶, mais aussi dans « Légionnaire »⁴⁷ (où le personnage s'appelle également Dmitri Orschanoff), décrivant toutes les trois une liaison entre un spahi (légionnaire) et une femme

44 Voir notamment « Le magicien » et « Joies noires » dans *Amours nomades*.

45 I. Eberhardt, *Trimardeur*, Paris, Fasquelle, 1922, p. 279.

46 *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, op. cit.

47 *Amours nomades*, op. cit.

indigène. Le motif apparaît encore sous forme nettement autobiographique dans « La Rivale »⁴⁸ (d'abord publié sous le titre « Le Vagabond », en 1906), où le narrateur hésite entre la route du sud et la bien-aimée, finissant par préférer la première.

L'accès à la vie libre passe alors par l'abandon d'une femme tout comme l'accès à l'écriture se faisait par la neutralisation du point de vue féminin. Ce paradigme, se dessinant d'un texte à l'autre est, me semble-t-il, à rapprocher du tout premier texte publié par Isabelle Eberhardt. Il est toujours intéressant d'étudier les débuts littéraires d'un-e auteur-e, mais dans le cas d'Isabelle Eberhardt, cet exercice se révèle particulièrement troublant. « Infernalía », avec le sous-titre « Volupté sépulcrale », paraît en septembre 1895, dans *La Nouvelle Revue moderne*. Il est signé Nicolas Podolinsky et décrit, dans une salle de dissection, une scène de nécrophilie dont le sujet est un étudiant et l'objet une jeune femme. Cette femme est dépeinte avec la beauté pâle d'un martyr, tandis que l'étudiant l'étreint « en mâle sauvage »⁴⁹, honteux de ne pas pouvoir satisfaire ses désirs sur une femme vivante.

68

Cette entrée en littérature, passant par-dessus le corps-mort d'une femme, profilé par un désir (sexuel) coupable, n'est pas banale. La désignation de la jeune femme comme martyre pourrait être un souvenir de Baudelaire, dont la jeune Isabelle Eberhardt était une lectrice férue⁵⁰. Son poème « Une martyre » (*Les Fleurs du mal*) évoque dans des termes assez ressemblants le même désir de « baisers infernaux » à propos d'une jeune morte. Aussi étrange qu'il puisse paraître de voir une auteure s'approprier ce fantasme masculin, surgi des noirs combats que livraient les décadents avec l'image de la femme, le geste s'explique cependant à la lumière rétrospective éclairant l'œuvre. Enfiler les vêtements du maître, recourir aux postures narratives masculines, n'est pas un jeu anodin. C'est un choix qui implique toute une vision du monde, mais il rappelle aussi avec force l'interdit qui pèse (ou a pesé) sur la création féminine. Le motif de la femme quittée fonctionne alors comme une sorte de scène primitive de l'écriture, lieu originaire de la perspective masculine.

Si la mise à mort symbolique de la femme⁵¹ est interrogée (voire assumée) de façon radicale dans les écrits d'Isabelle Eberhardt, il n'est peut-être pas inintéressant de rappeler les propos de Virginia Woolf à ce sujet. Elle a également souligné la valeur transgressive du meurtre symbolique non pas de

48 *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, op. cit.

49 *Amours nomades*, op. cit., p. 161.

50 Ses principaux modèles littéraires étaient Pierre Loti, Baudelaire et Dostoïevski. Voir Denise Brahimi, *Requiem pour Isabelle...*, op. cit., p. 111.

51 En témoignent les corps mutilés ou les morts violentes réservés à bon nombre de ses personnages féminins.

la femme, mais plus modestement d'une certaine féminité. Dans son célèbre essai, « Métiers de femmes »⁵², elle recommande effectivement à toute femme qui, à l'époque victorienne, souhaite faire de l'écriture son métier de « tuer l'ange du foyer ».

Pour terminer, je voudrais rapidement revenir sur la difficulté pour Isabelle Eberhardt de construire l'instance narrative, en considérant cette aporie sur le fond de son rapport avec les femmes et le « féminin ». De nombreux exemples attestent le mépris dans lequel elle tient les femmes arabes caractérisées par les babillages sots, l'illettrisme, la coquetterie⁵³, mépris d'autant plus fort que l'auteure risque d'être confondue avec cette catégorie. D'autre part, elle n'hésite pas à dénoncer l'inégalité entre hommes et femmes :

Quand la femme deviendra la camarade de l'homme, quand elle cessera d'être un joujou, elle commencera une autre existence. En attendant, on les a instruites à ne respirer qu'en mesure et sur un thème de valse⁵⁴.

En attendant, l'habit et le pseudonyme masculins ainsi que le travestissement narratif, se présentent comme la solution la plus appropriée, apportant un élargissement imaginaire, intellectuel et de l'autorité à la parole, mais cette démarche implique aussi un rejet des femmes, et amène en quelque sorte Isabelle Eberhardt à renier son sexe.

Le travestissement agit, en effet, comme un révélateur social, dévoilant la construction du genre et la hiérarchie des sexes. Mais le travestissement maintient aussi cette hiérarchie, ce qui explique, pour une part, le malaise d'identité auquel Isabelle Eberhardt ne cesse de revenir dans ses écrits. Source de libération mais aussi d'aliénation psychique et sociale, le travestissement montre que le *je* cohérent est un terme impossible – idée exposée peut-être avec le plus de lucidité dans un passage des *Journaliers*, alternant entre un *je* au masculin et un *je* au féminin :

Pour la galerie, j'arbore le masque d'emprunt du cynique, du débauché et du je m'enfoutiste... Personne jusqu'à ce jour n'a su percer ce masque et apercevoir ma *vraie* âme, cette âme sensitive et pure qui plane si haut au-dessus des bassesses et des avilissements où il me plaît, par dédain des conventions et, aussi, par un étrange besoin de souffrir, de traîner mon être physique⁵⁵.

52 Virginia Woolf, *Essais*, Paris, Seghers, 1976.

53 *Écrits intimes*, op. cit., p. 108.

54 *Sud Oranais*, op. cit., p. 208.

55 *Lettres et Journaliers*, op. cit., p. 130 ; souligné par l'auteure.

DU DISCOURS DE L'AUTRE AU MOI DISSOCIÉ
ÉCRIRE LE VOYAGE CHEZ LOU ANDREAS-SALOMÉ
ET ISABELLE EBERHARDT

Isabelle Mons

Lou Andreas-Salomé, figure charismatique de la *Fin de siècle* européenne et Isabelle Eberhardt, nomade au destin unique, renvoient l'image d'une époque où écrire au féminin, véritable défi, relève d'une confluence dans l'opposition, fragile ouverture vers une possible influence sur les mentalités. Un regard croisé sur leurs œuvres respectives éclaire les diverses modalités de l'écriture du voyage et met en lumière deux sensibilités de femmes qui, écrivains et voyageuses, incarnent une singulière modernité. Leur marginalité tient au fait qu'elles sont des « femmes en mouvement » témoignant d'un entre-deux culturel et d'un entre-deux identitaire. Leur voyage contient en lui-même l'exil : en 1880, Lou Andreas-Salomé découvre Zurich après avoir quitté définitivement Saint-Petersbourg où elle est née en 1861 ; quant à Isabelle Eberhardt, 1897 marque son arrivée en Algérie et le début d'une vie d'errance. Ce que l'on appelle la pulsion d'errance est lié à la pulsion d'écrire, assouvie dans une écriture qui trahit un exil intérieur compensé par la découverte d'espaces étrangers. La conscience de l'altérité géographique, humaine, culturelle est, par définition, consubstantielle de l'écriture du voyage : penser l'Autre et être l'Autre sont les deux mouvements qui la constituent, alors réorientés lorsqu'ils entrent en corrélation avec la fragilisation du moi survenue dans le déplacement. En psychanalyse, la notion de déplacement renvoie à la transmutation de pensées primordiales et de pensées accessoires. Quelle motivation ce glissement de l'identité dissimule-t-il, qu'il s'agisse de l'identité spatiale – de l'origine vers l'étranger – ou de l'identité syntaxique – du féminin vers le masculin comme en atteste le discours d'Isabelle Eberhardt ? Déguise-t-il l'accomplissement d'un désir autre que celui de se construire soi-même en tant qu'être humain, plus qu'en tant que femme ? Là intervient le rôle capital du texte qui paramètre cet espace auquel renvoie la littérature. Le déplacement y apparaît tel un décentrement du *je*, cachant une autocensure,

voire un déni au profit de l'autoréalisation : en témoignent le journal¹ de Lou Andreas-Salomé, écrit en 1899-1900, et les journaliers² d'Isabelle Eberhardt, complétés par les notes de voyages et les lettres, l'ensemble couvrant les années 1897-1904. Le thème du déplacement identitaire revisite également l'écriture du voyage lorsque féminin et féministe deviennent à tort deux termes interchangeable. La problématique de la différence des sexes pourrait être un prisme d'interprétation. Mais est-elle ici justifiée puisque le sujet-auteur représente l'Autre au même titre que le Russe ou l'Arabe ? De plus, l'écriture du voyage répond-elle à une spécificité féminine si l'on considère que la femme transmet une réalité qui diffère de la réalité masculine pour de légitimes raisons historiques et biologiques ? Dans une perspective imagologique enfin, les images de l'altérité étrangère sont les signes du face à face de la culture regardée et de la culture regardante. Le journal de voyage de Lou Andreas-Salomé en est riche, mais il ne contient pas ou peu le témoignage du peuple russe. Quant au poète Rainer Maria Rilke, il fait bonne figure dans le titre allemand *Russland mit Rainer*, mais il est complètement occulté dans le texte. Il est pourtant en grande partie lié à ce retour de l'enfant au pays. Les lettres et journaux d'Isabelle Eberhardt illustrent en revanche la réciprocité, voire la relation fusionnelle de l'écrivain avec l'espace arabe. Le texte devient espace mais l'espace est d'abord langage, parole de voyageur, un espace littéraire qui relève d'un ordre où la femme-écrivain organise les symboles de l'altérité étrangère, la transcription poétique des processus sociaux et culturels. Est-ce cette fusion de l'auteur avec l'espace réel, vécu puis déconstruit par le langage, qui accorde à l'écriture du voyage son universalité ? Car l'humain, placé au centre de la reconstruction imaginaire, transforme le texte en une leçon d'anthropologie organisée autour de deux axes : le voyage comme espace littéraire, l'écriture du voyage comme discours de la mouvance identitaire.

L'ESPACE DU VOYAGE : LA QUÊTE DE L'ORIGINE

Lou Andreas-Salomé et Isabelle Eberhardt ont connu un destin où l'exil est un choix, et non un bannissement. Écrivain de langue germanique, Lou Andreas-Salomé (1861-1937) est une enfant de Russie. Les années 1890 la

1 Lou Andreas-Salomé, *Russland mit Rainer*. 1900, éd. Stéphane Michaud en collaboration avec Dorothee Pfeiffer, Marbach, Archives littéraires, Deutsche Schillergesellschaft, 1999. Trad. de Stéphane Michaud, *En Russie avec Rilke*. 1900, texte établi par Stéphane Michaud et Dorothee Pfeiffer, Paris, Le Seuil, 1992.

2 Isabelle Eberhardt, *Lettres et journaliers*, présentation et commentaires par Eglal Errera, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2003.

consacrent comme chroniqueuse des lettres européennes depuis son arrivée à Zurich en 1880 et depuis son échange, en 1882, avec Nietzsche dont elle écrit l'une des premières biographies (*Friedrich Nietzsche in seinen Werken*, 1894)³. À Munich, en mai 1897, à l'heure où Lou Andreas-Salomé rencontre le jeune poète d'origine pragoise Rainer Maria Rilke, Isabelle Eberhardt (1877-1904), d'origine allemande par sa mère et russe par son père, arrive à Bône en Algérie. Elle a vingt ans et derrière elle, une éducation aussi multiculturelle et pluridisciplinaire que fut celle de son aînée. Sans contrainte sociale ni discipline, elles vivent toutes deux une enfance marginale, voire libertaire. Leur jeunesse suisse en 1882 (I. Eberhardt à Genève, L. Andreas-Salomé à Zurich) les met en présence d'étudiants russes épris du rêve socialiste. La première les fréquente, contrairement à la seconde. C'est d'ailleurs à cette époque qu'Isabelle Eberhardt éprouve ce sentiment d'identification à l'Autre, à l'exilé, au paria. Elle s'éveille à un monde où la violence fait son incursion, contrastant terriblement avec l'univers familial autarcique et coupé de toute réalité, ce même milieu que la jeune Lou von Salomé fuit volontiers lors de son arrivée en Suisse en 1880. Apprendre est son objectif premier et elle fait preuve pour cela de qualités supérieures, selon son professeur de théologie Aloïs Biedermann⁴. Abou Naddara, le confident d'Isabelle Eberhardt en 1896, découvrira également chez son amie cette aspiration au savoir. Celle-ci prend son premier pseudonyme – masculin –, Nicolas Podolinsky, pour publier dans *L'Athénée*, en janvier 1897, la traduction des poèmes du Russe Simon Nadson. L'autodénomination masculine sera chez la jeune femme le symptôme de sa

3 Éd. par Ernst Pfeiffer, Frankfurt/Main, Insel 1983. Trad. de Jacques Benoist-Méchin, *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, Paris, Grasset, 2000 (1992, 1932).

4 Lettre d'Aloïs Biedermann à la mère de Lou Andreas-Salomé, Louise von Salomé, le 7 juillet 1883, dans Lou Andreas-Salomé, *Lebensrückblick, Grundriss einiger Erinnerungen* (1951), éd. Ernst Pfeiffer, Frankfurt/Main, Insel, 1984, p. 239 : « *Sie machte auf mich [...] den Eindruck eines bis auf den innersten Grund reinen und lauern Wesens, das aber mit einer ungewöhnlichen Energie sich ganz ausschliesslich auf das Interesse der geistigen Ausbildung concentrirt hat, unberührt von allem und darum auch unbekümmert um alles, was sonst in den natürlichen Beziehungen des Lebens Einfluss gewinnen und Macht ausüben kann auf das menschliche Fühlen und Wollen. All ihr wissenschaftliches Streben, ihre ungewöhnliche Begabung dazu und ihre Energie darin ganz anerkennend, [...]. Ihre Fräulein Tochter ist ein weibliches Wesen ganz ungewöhnlicher Art: von kindlicher Reinheit und Lauterkeit des Sinns und zugleich wieder von unkindlicher, fast unweiblicher Richtung des Geistes und Selbständigkeit des Willens und in beidem ein "Demant"* », trad. Dominique Miermont et Brigitte Viergne, *Ma vie. Esquisse de quelques souvenirs*, Paris, PUF, 1986 (1977), p. 241 : « Cette jeune fille d'une extrême pureté [...] a concentré avec une énergie inhabituelle tout son intérêt sur sa formation intellectuelle, et ne se sent ni concernée ni préoccupée par ce qui d'ordinaire joue un rôle dans la vie et peut déterminer les sentiments et les désirs des gens. J'ai bien reconnu là sa soif de connaissance, ses dons exceptionnels et son énergie [...]. Mademoiselle votre fille est une femme très particulière : elle a le caractère pur d'un enfant, et en même temps elle a un esprit qui n'a rien d'enfantin ni de féminin et une volonté autonome ; sur ces deux plans, elle est un "diamant" ».

métamorphose identitaire tandis que la jeune Lou von Salomé, devenue en 1887 Lou Andreas-Salomé, ne publiera en 1885 qu'un seul ouvrage sous le nom d'Henri Lou⁵. Leur voyage renferme la métaphore d'un jeu entre l'origine et l'ailleurs, le masculin et le féminin, pour lequel l'audace fonde l'élan de liberté. Leur activité comme chroniqueuse journalistique leur procure l'indépendance matérielle accordée d'ordinaire à l'homme. Lou Andreas-Salomé renvoie ainsi « l'image claire de la femme nouvelle, la femme moderne »⁶ dont parle Anaïs Nin à son sujet. La femme-écrivain illustre la confusion polémique qui lui vaudra les foudres de ses contemporaines féministes et souvent l'incompréhension de ses partenaires d'idées, parfois compagnons de vie. En revanche, Isabelle Eberhardt s'inscrit volontairement en marge du féminin : elle affirme un moi divisé, usant de l'identité masculine comme d'un passeport. Pourtant à la lecture de leurs écrits respectifs, il est frappant de constater que n'est pas féminine celle que l'on croit. Isabelle Eberhardt revêt peut-être les burnous du cavalier arabe, son discours conserve une forme d'appel au don de soi que l'écriture de Lou Andreas-Salomé ne contient pas. Un seul paramètre détermine cette différence : la relation à l'Autre. Si l'écriture du voyage contribue, selon Victor Segalen⁷, à une « esthétique du divers » qui pose l'altérité pour mieux s'en différencier, elle renouvelle aussi les modalités de l'écriture de cette altérité : Lou Andreas-Salomé peut témoigner de l'Autre russe, elle reste en partie dans une position d'observatrice et confère à son écriture une visée didactique ; l'écriture d'Isabelle Eberhardt mêle, quant à elle, l'épanouissement de soi comme Autre et fait du voyage le tremplin d'une médiation vers soi : la jeune femme doit « investir » l'Autre étranger pour porter un regard sur elle-même, elle doit « passer par » le masculin pour révéler et comprendre en elle le féminin. Isabelle Eberhardt se livre à une « anthropologie de soi comme Autre », partant à la conquête d'elle-même en terre étrangère.

Les modalités du déplacement

Le psychanalyste Daniel Sibony définit le voyage comme « la forme prégnante de l'origine à dévoyer et de l'entre-deux à franchir ou déjà à retrouver [...], le désir d'aller avoir sur le lointain, donc sur l'Autre, un regard neuf »⁸. Corrompre

5 Henri Lou, *Im Kampfum Gott*, Leipzig/Berlin, Wilhelm Friedrich, 1885.

6 La première biographie est américaine. Elle est signée Heinz-Frederick Peters, *Lou Andreas-Salomé: Das Leben einer aussergewöhnlichen Frau*, München, Wilhelm Heyne, 1992 (1964) (traduit de l'américain *My sister, my spouse*, 1962) La seconde édition est accompagnée de la préface d'Anaïs Nin. Voir Anaïs Nin, *Être une femme*, trad. de B. Commengé, Paris, Stock, 1977, p. 55-60, notamment p. 55.

7 Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Montpellier, Fata Morgana, 1978.

8 Daniel Sibony, *Entre-deux, l'origine en partage*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 303-304.

l'origine, c'est bien ce dont Lou Andreas-Salomé a envie lorsqu'en 1882, elle décide de rester en Europe. Elle agit au nom de « ce qu'il y a de plus magnifique et de plus difficile à obtenir sur terre, à savoir la liberté »⁹. Femme moderne car toujours en partance, elle répond à un élan intérieur, cet « élan vital » des post-nietzschéens qu'elle fréquente à Berlin dans les années 1890 – Georg Simmel, Wilhelm Dilthey –, élan dont elle apprendra dans le cercle freudien qu'il s'agit d'une pulsion viatique, pulsion de la marche et du voyage qui, selon Gérard Haddad, « introduit dans le champ psychique la catégorie de l'espace comme figure première et privilégiée du grand Autre, [et] permet au sujet d'habiter et de se mouvoir sans s'égarer dans l'infini de cet espace »¹⁰. Cet Autre, du latin *alius* ou *alior*, comprend l'idée de l'Ailleurs. L'appel de l'inconnu, dans l'œuvre de Lou Andreas-Salomé, est contenu dans le principe récurrent de l'expérience, au sens de *Erfahrung* par lequel la langue allemande traduit la notion d'apprentissage. L'étymologie du verbe *erfahren* renvoie au terme *ervarn* qui, en moyen-haut allemand, signifie « ce qui est découvert, reconnu par le voyage ». Le déplacement fonde les conditions de cet apprentissage. La femme-écrivain choisira le terme d'*Erlebnis* pour intituler chaque chapitre de ses Mémoires dont le premier éclaire la spécificité de sa pensée : la liberté est gagnée au prix d'une victoire sur la naissance. L'être humain projeté dans la vie dès sa venue au monde, doit subir une suite d'expériences vécues (*erleben*), interrompues certes par la mort, mais ouvrant sur une restauration de la conscience individuelle, de retour dans l'unité originelle (*die Ureinheit*), le Tout des métaphysiciens que les psychanalystes qualifieront de « stade prénatal ». Les retrouvailles avec la mère-patrie concourent à cette quête de Lou Andreas-Salomé pour retrouver le confort de l'origine. Isabelle Eberhardt, pour sa part, évoque souvent sa place dans « le grand Univers charmeur et décevant »¹¹. La portée métaphysique du déplacement semble participer à sa réinvention comme mode d'existence et de communication entre les êtres. Pour aucune des deux femmes, il n'est question de voyager en vue de parfaire leur éducation. Le voyage n'est pas seulement lié à leur imaginaire, il est un « voyage-action », selon Michelle Perrot¹² quand elle évoque les migrantes au long cours, soit le voyage de la transgression où la femme affirme sa liberté de sujet, brise le cercle de l'enfermement pour mieux

9 L. Andreas-Salomé, *Lebensrückblick*, op. cit., p. 78 : « Solche, für die man das Herrlichste und Schwersterrungene auf Erden aufgeben muss, nämlich die Freiheit » ; *Ma vie*, op. cit., p. 78-79.

10 Gérard Haddad, *Freud en Italie. Psychanalyse du voyage*, Paris, Hachette, coll. « Littératures », 1995, p. 27-28.

11 I. Eberhardt, *Lettres et journaliers*, op. cit., 1^{er} janvier 1900, p. 129.

12 Michelle Perrot, « Sortir », chap. 17, dans *Histoire des femmes en Occident*, Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), Paris, Plon, 1991, 5 vol., t. 4, p. 467-494, ici p. 484.

faire reculer les frontières de son identité sexuelle. Le voyage est pour la femme du XIX^e siècle, comme pour les entrepreneurs et les ouvriers, l'expression d'une mobilité sociale, d'une émancipation privée ou professionnelle¹³. Et l'Orient reste une destination privilégiée. Lou Andreas-Salomé n'échappe pas à l'attrait des Modernes pour l'exotisme. Par son mariage en 1887 avec l'orientaliste Friedrich Carl Andreas, originaire de Perse, par ses articles sur le voyage en Inde de Keyserling¹⁴, elle sait le conflit de l'Européen avec l'univers tandis que l'Orient est issu d'une culture à la recherche des harmonies. L'Orient de Lou Andreas-Salomé reste toutefois un « Orient rêvé » par opposition à « l'Orient vécu » d'Isabelle Eberhardt, et ses quelques témoignages montrent la grande permissivité de l'imaginaire occidental. Quant à son adhésion à la slavophilie européenne, elle est totale. La chroniqueuse expose le panorama de l'histoire sociale et culturelle de sa patrie : de Pouchkine à Tolstoï, elle relève les paradoxes de la littérature russe, partagée entre l'engagement politique et la fidélité à la tradition culturelle héritée du tsarisme. Elle retrace alors une captivante généalogie de la pensée révolutionnaire russe. Cette contribution journalistique (1897-1899) prépare son retour en Russie, couronné par la rencontre de Tolstoï en 1900. Deux voyages en 1899 et 1900 bouclent un exil qui aura duré près de vingt ans. Écrire le voyage participe de son affirmation en tant qu'Européenne, compatriote russe d'origine et témoin de valeurs politiques et religieuses, à l'aube de leur disparition. Mais l'étrangère est également investie d'une nostalgie de l'origine. La patrie devenue l'ailleurs la conduit sur les pas d'une résurrection de l'identité première, si bien que le voyage, loin de symboliser une rupture, marque une réconciliation de la femme-écrivain avec elle-même. L'écriture, entre orientalisme occidental et occidentalisme slave, est la médiation de cette reconnaissance de soi.

En revanche, Isabelle Eberhardt rediscute l'ordre culturel occidental pour mieux abolir son identité d'Européenne. L'orientalisme auquel elle adhère, initiatique, est bien ce métatexte défini par Colette Julliard¹⁵, espace du non-dit vers lequel l'Occidental menace de « déterritorialiser » son imaginaire. Contraires à toute interprétation trop radicale de l'Orient, les textes de la voyageuse regorgent d'images où l'on sent son hésitation entre un Orient fantasmé et une emprise du réel arabe sur son imaginaire occidental. Le déni de son imaginaire de femme contribue largement à l'introduire dans la réalité orientale. Rappelons-nous la photo la plus connue de ses vingt ans où elle apparaît métamorphosée en

13 Voir Peter J. Brenner, *Der Reisebericht in der deutschen Literatur. Ein Forschungsüberblick als Vorstudie zu einer Gattungsgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1990.

14 L. Andreas-Salomé, « Der Ruf des Philosophen Hermann Keyserling », dans *Der neue Merkur* (1920/21), 4^e année, p. 185-187.

15 Colette Julliard, *L'Écriture du désir : imaginaire et Orient*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 7.

cavalier, « seule, avide d'inconnu et de vie errante »¹⁶. Elle écrit même en avril 1903 revêtir gandouras et burnous blancs « pour plus de commodité et par goût esthétique »¹⁷. La première étape de ce déplacement identitaire est l'apparente négation du féminin. À cette déclaration s'ajoute celle de ses vingt-cinq ans, plus prudente : « Nomade j'étais, quand toute petite je rêvais en regardant les routes, nomade je resterai toute ma vie amoureuse des horizons changeants, des lointains encore inexplorés... »¹⁸. Pour Isabelle Eberhardt, l'exil est certes un choix mais il est aussi un voyage qui n'a pas su trouver son retour. L'expression de l'entre-deux s'inscrit dans une quête de l'origine qu'il nous faut, à tous, perdre, origine que la voyageuse cherche à recréer : il suffit de rappeler les zones d'ombre de sa biographie quand son père, le précepteur Trophimowsky, ami de Bakounine, disciple de Tolstoï, refuse de la reconnaître. De lui pourtant, elle reçoit les valeurs d'une éducation autodidacte partagée entre les idéaux révolutionnaires et l'apprentissage à domicile de la philosophie, de l'histoire et de six langues. L'âme slave et romantique de sa mère Nathalie de Moerder trouve un écho dans le romantisme oriental de sa fille. L'accompagnant à Bône en mai 1897, elle assiste à la renaissance identitaire de celle-ci, cautionne et valide sa dénomination renouvelée : Meriem pour Augustin le frère, I. de Moerder ou Nicolas Podolinsky pour James Sanua, maître du nationalisme égyptien et fondateur de la revue *Le Journal d'Abou Naddara*, à qui elle demande conseil pour apprendre le turc et l'arabe. C'est chose faite lorsque, seule avec sa mère, elle parle l'arabe et se convertit à l'islam. La mort de Nathalie de Moerder sur cette terre d'exil la marque à jamais du sentiment que plus rien ne la relie désormais à l'Occident. L'Afrique arabe devient sa nouvelle patrie, lieu du ressourcement résurrectionnel. Contrairement au journal de voyage de Lou Andreas-Salomé, au style ethnographique, son écriture de l'Autre exotique est frappante d'intimité. Qu'il s'agisse de sa correspondance, de ses notes quotidiennes ou de brefs récits, l'espace arabe est l'objet de véritables tableaux d'auteur : par instantanés, elle dépeint la géographie intérieure des musulmans. À l'observation de Lou Andreas-Salomé, la jeune Française musulmane préfère l'immixtion avec l'Autre qui quitte son statut d'étranger, l'Autre pour lequel elle devient « Si Mahmoud ould Bli, jeune lettré tunisien qui voyage de zaouïa en zaouïa pour s'instruire »¹⁹. Le nomadisme, le vagabondage bâtissent une double jouissance : de manière récurrente, elle dit son bonheur d'être à la fois là et déjà en partance. Sa joie intime est de savoir qu'elle abandonne ce qui, un bref

16 I. Eberhardt, *Lettres et journaliers*, op. cit., p. 325.

17 I. Eberhardt, Lettre au rédacteur de *La Petite Gironde*, *ibid.*, p. 325.

18 *Ibid.*, p. 25.

19 *Ibid.*, p. 403.

instant, l'a rendue heureuse : « Et moi, je goûtais la volupté profonde de la vie errante, la joie d'être seule, inconnue sous le burnous et le turban musulmans, et de regarder en paix le jour finir en des lueurs rouges sur la simplicité des choses, dans ce village où rien ne me retenait, et que j'allais quitter à la tombée de la nuit »²⁰. Ces *Impressions du Sud oranais* surgissent en 1903 au cœur d'une de ses missions comme chroniqueuse pour le journal l'*Akhbar* tandis que l'Union Républicaine l'accusait peu auparavant de tenir des positions anti-françaises.

Voyageuses au long cours, Lou Andreas-Salomé et Isabelle Eberhardt le sont certainement. La vie de la première est sédentaire dans les cercles intellectuels de Berlin jusqu'à son installation à Göttingen en 1903. Son retour en Russie symbolise une reconquête de l'origine, tandis qu'Isabelle Eberhardt choisit le nomadisme pour oublier son identité originelle. De l'émotion de la rencontre surgit l'écriture, une écriture du désir où à l'identité plurielle répond une langue nomade pour laquelle Luce Irigaray parle d'une sexualisation du discours²¹. La femme sexualise un discours que seul l'examen de sa nature biologique, de la relation avec sa mère permettrait d'éclairer. Mais elle n'est pas le « deuxième sexe » au sens d'une altérité vide de contenu. La différence qu'elle affiche par opposition au masculin fait d'elle « ce sujet qui n'en est pas un », non la simple négation ou l'Autre du sujet déjà masculin, mais une « intersection » dans l'économie de cette binarité entre les sexes. Le langage d'Isabelle Eberhardt peut en témoigner tandis qu'elle jongle avec les genres et révisé le statut de l'altérité masculine, fusionnant avec elle. En revanche, écrire l'altérité étrangère relève bien du principe de la différence identitaire et non du seul désir d'écrire le voyage au féminin en opposition au référent masculin.

Lou Andreas-Salomé ou le discours de l'Autre comme tremplin vers un retour à soi, Isabelle Eberhardt ou le moi dissocié avec le masculin comme expression d'un enseignement empathique avec l'Autre : tels sont les deux aspects illustrant l'écriture de la mouvance.

UNE ÉCRITURE DE LA MOUVANCE

Cette écriture de la mouvance suppose un mouvement de va-et-vient entre le je sujet et l'altérité étrangère. Elle est scandée par la temporalité et la dénomination géographique. Selon Daniel-Henri Pageaux, le récit de voyage repose sur « l'équation personnelle du voyageur » :

²⁰ *Ibid.*, p. 335.

²¹ Luce Irigaray, « L'ordre sexuel du discours », *Sexes et genres à travers les langues*, Paris, Grasset, 1990, p. 402-461.

L'écrivain-voyageur est producteur du récit, objet privilégié du récit, organisateur du récit, et metteur en scène de sa propre personne. Il est narrateur, expérimentateur et objet d'expérimentation, mémorialiste de ses propres faits et gestes, héros de sa propre histoire sur un théâtre étranger dont il se fait l'analyste, le chroniqueur et l'arpenteur privilégiés. Il est surtout persuadé, parce qu'il est voyageur, qu'il est un témoin unique²².

Qu'en est-il de ce sentiment d'exclusivité dans le journal ? Recueille-t-il simplement le détail du déplacement à seule fin d'informer le lecteur ? À cette fonction didactique s'ajoute-t-il une perspective affective ? De plus, le discours du moi est-il tout-puissant si, par définition, le récit de tout déplacement est un récit autobiographique ? Enfin, le souci de vérité inhérent à la description de l'altérité étrangère est-il biaisé par la subjectivité de l'auteur ? Le texte ne serait alors finalement qu'un prétexte au voyage.

L'unicité du témoignage de Lou Andreas-Salomé se confirme, tandis qu'en elle le féminin est accompli face au Russe de son enfance devenu étranger. Chez Isabelle Eberhardt, on peut relever le jeu entre l'imaginaire – l'Afrique arabe romancée – et l'imagerie culturelle – à travers le regard quasi clinique qu'elle porte sur l'Orient, prouvant son acculturation, pour ne pas dire son aliénation. Il arrive à Isabelle Eberhardt d'oublier qu'elle est une voyageuse. À l'exotisme russe de l'une répond l'*endotisme* oriental de la seconde accomplissant son désir de travestissement. À degrés divers, Lou Andreas-Salomé et Isabelle Eberhardt attestent que la littérature de voyage est un genre mixte, entre l'élan vers la découverte de l'Autre exotique et la réinitiation à soi.

LOU ANDREAS-SALOMÉ *AUS DER WELT* : HORS DU MONDE ET HORS TEXTE

La Russie offre le cadre privilégié de son retour aux sources. Au printemps 1899, puis de mai à août 1900, deux voyages se déroulent en compagnie de Rainer Maria Rilke, auquel Lou Andreas-Salomé est liée depuis 1897. Les questions de l'origine et de l'altérité, inhérentes à son écriture du voyage, connaissent une portée considérable dans l'œuvre rilkéenne. Le journal est certes dominé par l'évolution intérieure de la voyageuse, mais il n'est nullement le dépositaire de leur intimité commune. Au lieu d'y livrer les résultats d'une profonde introspection, Lou Andreas-Salomé témoigne et organise strictement son récit.

²² Daniel-Henri Pageaux, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », dans Pierre Brunel et Yves Chevrel (dir.), *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989, p. 151.

Le contexte spatio-temporel renferme les données du déplacement : de Kiev au Golfe de Finlande, Lou Andreas-Salomé inscrit, suivant le calendrier julien de l'orthodoxie, les étapes quotidiennes de son itinéraire. Le lieu donne, par exemple, son nom au chapitre, parfois sans être accompagné d'une date précise ; des interruptions dans le temps prêtent même aux notes un rythme saccadé. Dans sa retranscription de l'environnement, Lou Andreas-Salomé privilégie l'intertextualité : une multitude de descriptions architecturales et picturales constituant les paramètres d'une esthétique russe, l'étude minutieuse des Russes (habillement, traits du visage) forment l'arrière-plan de son discours. La narration quotidienne se détourne souvent au profit d'une visée politique, religieuse ou philosophique dont elle ne constitue plus alors que le prétexte. L'écriture s'inscrit dans un espace temporel dominé par le présent où dans un mouvement rétrospectif, la voyageuse est à la fois actrice et spectatrice de son quotidien. La vie dans une isba, succédané de la vie originelle, est par exemple le témoignage performatif mettant en relation l'action et la description de celle-ci. Par opposition à ce compte rendu de l'immédiat, Lou Andreas-Salomé se livre à des réflexions d'ordre métaphysique (Dieu, l'amour, la création, la nature personnifiée). Elles sont voisines de méditations sur le passé, à valeur autobiographique.

Enfin, écrire le voyage, c'est surtout en tant qu'auteur, narrateur et sujet d'une expérience vécue, saisir la différence dans un mode *d'observation participative*²³, où la voyageuse est à la fois présente et hors du monde (« *aus-der-Welt-sein* »). Le voyage s'avère être le tremplin pour une interprétation du Russe, figure médiatrice de l'origine, qui reconduit la femme-écrivain sur les pas de l'enfant qu'elle fut : il a le visage de l'homme de la terre à l'humilité exemplaire, à la foi salvatrice, il est l'intellectuel justicier chargé d'éduquer le peuple ou le prolétaire libéré aux visées révolutionnaires. La figure de l'Autre renvoie sa quête d'une médiation vers elle-même si bien que le voyage se fait pèlerinage, élan vers l'équilibre de la femme qui a retrouvé la paix intérieure pour réveiller en elle l'enfant *dérussifié* : « Je me dépouille de cet égocentrisme pour retrouver mes origines et m'abandonner à ce qui, indépendamment de moi, a mûri au fil de la vie. Et il est infiniment beau que ce mouvement se soit produit, ici, dans ma patrie – qu'il trouve ici la terre où donner ses fruits, et que ce mouvement de retour sur soi naisse d'une sortie de soi »²⁴. Lou Andreas-Salomé honore

23 Anna Tavis, *Rilke's Russia. A cultural encounter*, Evanston (Illinois), Presses de l'université de Northwestern, 1994, p. 150-151.

24 L. Andreas-Salomé, *Russland mit Rainer. 1900, op. cit.*, p. 92 : « *So kehre ich aus ihnen jetzt heim in die Hingebung an das, was "ungeachtet meiner", am Leben gereift ist, und unsäglich schön ist es, dass das hier, in meiner Heimat geschah, – hier den Boden findet, um sich auszublühen, hier sich also selbst wiederfand, indem es aus sich heraus ging* », *En Russie avec Rilke. 1900, op. cit.*, p. 112.

enfin le regard de l'Autre et se commémore. La construction de soi qu'elle a engagée lorsqu'elle quitta la Russie à vingt ans, pour choisir l'exil, et ne jamais y retourner, trouve un point final dans ce retour. La disparité des souvenirs, la discontinuité du mouvement rétrospectif revisitent la fonction première du journal qui devient l'espace d'une meilleure connaissance d'elle-même à quarante ans.

Isabelle Eberhardt n'a que vingt ans. À cet âge, toutes les deux s'éloignent de leur patrie en prônant l'individualisme comme corollaire de leur liberté. Contrairement à Lou Andreas-Salomé, Isabelle Eberhardt entretient le sentiment de l'exil durant toute sa vie : autant la Russie symbolise le retour attendu de Lou Andreas-Salomé dans la mère-patrie, autant l'Afrique représente la fuite nécessaire d'Isabelle Eberhardt loin de ses racines genevoises. Le voyage assouplit les interdits. La fusion avec l'ailleurs, l'absence de différenciation avec l'Autre créent une nouvelle patrie, redéfinissant l'origine. Et à juste titre, Sabine Boomers, dans son ouvrage *Reisen als Lebensform*²⁵, voit en Isabelle Eberhardt la représentante d'un transfuge culturel (*Überläuferin*). L'Occident affiche ses limites quand le 23 mai 1898, elle écrit son désir de retrouver « la terre bien aimée de là-bas » : « la nostalgie de l'Afrique, la nostalgie de l'Islam me ronge à toute heure »²⁶. Le changement de prénom, d'apparence est par hypothèse le symptôme des désordres de l'identité. Fait-il du discours du voyage un récit de la contradiction identitaire ? Ne s'agit-il pas simplement d'une revendication de sa liberté de femme ? Le masque du masculin garantit la reconnaissance du féminin : le nomadisme de la langue atteste cette identité fragmentée, morcelée mais unifiée dans la douleur et le paradoxe.

ISABELLE EBERHARDT OU LE NOMADISME DE LA LANGUE

« Je suis seul », écrit-elle dans son premier journalier le 1^{er} janvier 1900 :

Je suis seul [...] seul comme je l'ai toujours été partout [...]. Je suis seul et je rêve. [...] Pour la galerie j'arbore le masque d'emprunt du cynique, du débauché et du je m'enfoutiste. Personne jusqu'à ce jour n'a su percer ce masque et apercevoir ma vraie âme, cette âme sensitive et pure qui plane si haut au-dessus des bassesses et des avilissements où il me plaît, par dédain des conventions, et aussi par un étrange besoin de souffrir, de traîner mon être physique. [...] Je resterai donc obstinément le sôulard, le dépravé et le casseur d'assiettes [...]. Je n'ai qu'un désir : revêtir le plus vite possible la personnalité aimée qui, en réalité, est la vraie

²⁵ Sabine Boomers, *Reisen als Lebensform*, New York, Frankfurt/Main, Campus Verlag, 2004.

²⁶ I. Eberhardt, *Écrits intimes*, éd. Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot : voyageurs », 2003, p. 208.

et retourner là-bas en Afrique. [...] Ainsi nomade et sans autre patrie que l'Islam [...], je continuerai mon chemin à travers la vie, jusqu'à ce que sonne l'heure du grand sommeil éternel du tombeau [...]²⁷.

82

En 1900, la voyageuse se rend en Sardaigne et commence la rédaction de quatre cahiers intitulés *Mes Journaliers (1900-1903)*. De Cagliari à l'Afrique du Nord via Marseille, la terre étrangère, plus qu'un écho à la mode de l'orientalisme, est l'espace d'un « voyage en soi ». Les *Journaliers* renferment une introspection grave où résonne le culte des morts, empreinte de l'exil intérieur dont elle souffre. Seul le retour en Afrique peut l'estomper si bien qu'elle n'a qu'une hâte : revivre l'immensité de l'Afrique arabe. Tunis, Monastir, Sousse, le Sud Oranais marquent les étapes les plus importantes de son immixtion dans le monde musulman. Ses textes comportent des témoignages ponctuels, couvrant une semaine à peine, six mois parfois. D'une extrême précision – date, heure et lieu sont mentionnés –, ils contiennent une trame narrative obéissant à une dynamique complexe : écrire s'impose au voyage tout comme le voyage s'impose à l'écriture. Isabelle Eberhardt consigne les étapes de son déplacement dans une écriture salvatrice où la fiction prend le pas sur le réel : « J'écris parce que j'aime le processus de création littéraire, j'écris comme j'aime, parce que telle est ma destinée, probablement. Et c'est ma seule vraie consolation »²⁸. L'écriture naît, selon elle, d'une émotion transmise par cet Autre médiateur et guide inconscient dans sa quête intime. Son intérêt se manifeste pour le monde musulman dans son expression la plus populaire, si bien qu'elle témoigne des plus humbles et non de l'Orient des richesses et des colons. Le fantasme européen d'un Orient mystique, exotique et langoureux, n'est pas le sien.

L'Islam d'Isabelle Eberhardt se confond avec sa vie et il commence par la rédaction, en 1895 – elle a 18 ans –, de sa nouvelle *Vision du Maghreb*. Dans une lettre à Ali Abdul Wahab, son confident de Tunis, le 28 août 1897, elle confie sa venue en pays musulman. En 1900, elle signe Mahmoud Saadi (« Mahmoud le Chanceux »), elle qui écrit en mars 1900 que l'exil a pour but « d'adoucir les péripéties de ce drame inexplicable qui a nom la vie »²⁹. Lorsqu'en Sardaigne, elle rédige au masculin son désir d'endosser sa vraie personnalité, elle exprime l'urgence de redevenir Mahmoud, le vagabond, le sans-patrie, le voyou dégingandé, l'homme d'action au contact du désert. Tant s'en faut pour l'image qu'elle a choisi de renvoyer d'elle-même. L'Islam regorge d'images culturelles et l'on peut lire sous sa plume une scénographie de l'environnement : le désert et le danger de son immensité, les couleurs de ses paysages, de ses villages, la nostalgie

27 I. Eberhardt, *Lettres et Journaliers*, op. cit., p. 129-133.

28 Propos rapportés dans la préface d'Eglal Errera, « En vivant, en écrivant », *ibid.*, p. 15.

29 *Ibid.*, p. 141.

d'un soir, la joie des fêtes collectives. Il existe aussi un lieu donnant naissance à un double discours, l'introspection de la voyageuse et son adhésion à l'Islam : il s'agit de la zaouïa. En 1898, reliant Bône et Alger, et en 1904 près de Fez, elle fait son entrée dans cet établissement religieux. Ces deux extraits reflètent deux époques de son existence : autant le premier récit irradie d'espoir, autant le second annonce sa fin car Isabelle Eberhardt cherche, en 1904, une retraite pour s'assoupir³⁰. Lors de sa première visite du lieu sacré, en se dirigeant vers la zaouïa d'Alger au long des mystérieuses rues de la ville, elle accompagne deux hommes, Ahmed Rechid, jeune diplomate turc qu'elle faillit épouser, et Mahmoud, avec lesquels elle écrit découvrir l'ivresse violente et terrible des sens. Ahmed sait l'inconstance de son tempérament passionné issu du pessimisme propre à tout Occidental. L'Orient sensuel libère en elle une force de vie, une croyance en l'éternité à laquelle elle obéit sans détour dans la zaouïa. La foi interrompt l'errance. Revêtir « l'accoutrement » de l'homme est un passeport vers le lieu sacré. Être au plus près d'Allah exigerait presque d'être un homme. L'amour également freine son élan. Lorsqu'Ahmed lui dit que « sa nature est plus virile que la [sienne] »³¹ car plus apte à endurer la vie, il valorise en elle le féminin. L'image du masculin répond aussi à une quête de reconnaissance de la femme qui est en elle, une femme dont la double identité impose l'autorité. Aussi, elle écrit en juillet 1901 à son mari, Slimène, alors qu'il tarde à se manifester suite à l'une de leurs séparations : « Je suis ta femme devant Dieu et l'Islam. Mais je ne suis pas une vulgaire Fatma ou une quelconque Oucha. Je suis aussi ton frère Mahmoud, le serviteur de Dieu et de Djilani, plutôt que la servante de son époux qu'est toute femme arabe »³².

Sous le masque, le moi dissocié d'Isabelle Eberhardt, bâti sur l'affrontement des contraires identitaires, conduit à une réconciliation difficile de l'exilée avec elle-même. Le jeu du masculin et du féminin, tant dans le discours que dans le mode de vie, fonde la complémentarité des opposés. Le lien important entre féminité et corporéité sous-tend la transfiguration du féminin car son déni lui prête existence. Sa douleur d'exilée est certes liée au corps dissimulé mais le regard de l'Autre ne la rend pas étrangère : son intégration dans la vie bédouine et musulmane est telle que son étrangeté est invisible et lui laisse croire à une liberté, somme toute, illusoire.

Les deux axes autour desquels pivote l'écriture du voyage chez Lou Andreas-Salomé et Isabelle Eberhardt – l'origine et l'étranger, le masculin et le féminin – éclairent la question de l'exil. Peut-on y répondre ?

³⁰ *Ibid.*, p. 405.

³¹ *Ibid.*, p. 67.

³² *Ibid.*, p. 262.

La psychanalyse freudienne s'emploie à situer dans le roman familial le désir de voyager comme conséquence d'une insatisfaction. L'enfant, dans son désir œdipien, est déçu par le père et crée une figure idéale. Le voyage assouvirait-il le *Wunsch* œdipien ? Partir permettrait alors de renaître. L'histoire familiale des deux femmes-écrivains semblerait se conformer à une telle dialectique. La quête des origines russes, l'appel du désert correspondraient à des retrouvailles déguisées avec le Père disparu. L'adhésion d'Isabelle Eberhardt à l'Islam serait même une métaphore paternelle tant les valeurs orientales rachètent l'existence d'un père autrefois défaillant. Il faut que survienne sa disparition pour « faire mon entrée dans la vie consciente »³³, écrit-elle dans son journalier de 1901. Le voyage serait un appel déguisé au Père dont le regard est indispensable dans le devenir-femme de la jeune fille. Mystérieuse pour Isabelle Eberhardt, disparue pour Lou Andreas-Salomé alors qu'elle a seulement dix-huit ans, la figure paternelle libère les désirs dans l'attente de leur assouvissement. Le voyage symptomatise le désir de l'exil, peut-être l'exil du désir. Car Lou Andreas-Salomé et Isabelle Eberhardt, seules en présence de leur mère pour découvrir le monde étranger, l'Europe et l'Orient, ont déplacé, reporté, la valeur de l'amour paternel sur d'autres objectifs : être une autre en soi. Autre lieu, autre visage, se déconstruire pour mieux se reconstruire, quel que soit le prix à payer, ainsi pourrions-nous résumer l'élan des deux femmes-écrivains. L'écriture du voyage contiendrait ce que l'on appelle le signifiant étranger. Elle témoigne du déplacement comme nouvel espace de l'identité originelle. Il leur faut voyager pour exclure la douleur de « ne pas avoir leur place au Royaume du Père », de ne pas pouvoir s'identifier à celle qu'il aurait aidée à devenir s'il avait été présent.

L'argument psychanalytique n'explique pas tout, il peut même être réducteur, tel le motif de l'envoiement perçu comme symbole de retrouvailles avec la mère en faveur d'une fusion régressive. La problématique de la différence des sexes pose également des jalons afin d'évaluer la spécificité féminine de l'écriture du voyage.

Lou Andreas-Salomé se tient en arrière, conserve un regard autonome contrairement à Isabelle Eberhardt qui livre une description polysémique de l'Orient. Chacune montre sa tentative de reliance avec l'altérité. Autres en tant que femmes, en plus de leur nomadisme, elles ajournent en elles le féminin, elles le *diffèrent* au sens derridien du terme. Et l'on serait tenté de parler de la « différence des sexes » comme mouvement consistant à différer une identité à partir d'un donné et sans préjuger d'un état idéal. Au-delà même

33 *Ibid.*, 21 novembre 1901, p. 274. Trochimowsky est décédé en 1899.

de l'idée de transfuge évoquée précédemment, la *différance*³⁴, plus qu'un délai que l'être s'accorde, apparaît, telle une origine déjà présente, comme un acte dans l'entre-deux : la sexuaton du discours reste finalement de l'ordre de l'indécidable, ce qui laisse à la femme la liberté de bâtir en elle le féminin selon ses propres paramètres, ratifiant, contestant certainement l'ordre patriarcal. Elle « déconstruit » le féminin pour mieux redéfinir le rapport entre les sexes.

Un pas suffit alors pour franchir le seuil de « l'indifférence des sexes » : l'écriture du voyage au féminin place leur auteur en marge du regard social et de l'altérité masculine. Lou Andreas-Salomé et Isabelle Eberhardt prouvent que « l'être féminin », partenaire noble de vie et d'amour qu'expose Lou Andreas-Salomé dans « Der Mensch als Weib »³⁵, sait poser un regard spéculaire sur l'Autre dans une relation d'humain à humain. Toutes deux furent habitées par le même désir d'éprouver un sentiment d'appartenance à l'origine, dans la paix d'un ailleurs dont elles finissent par se réclamer et qui contribue à une autre « poétique du voyage » où l'intime féminin est redécouvert, voire réinventé.

34 Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence* (1967), Paris, Le Seuil, « Points Essais », 2006, en part. p. 296-304.

35 « Der Mensch als Weib », dans *Neue Deutsche Rundschau* (1899) 10, p. 225-243. Rééd. dans *Die Erotik*, Frankfurt/Main, Ullstein 1992, p. 9-44. Trad. d'Henri Plard, « L'Humanité de la femme », dans *Eros*, Paris, Minuit, 1984, p. 13-42.

VOYAGE EN COUPLE ET DÉGUISEMENT MASCULIN :
JANE DIEULAFOY (1851-1916)

Natascha Ueckmann

Outre sa renommée d'exploratrice, la voyageuse et archéologue Jane Dieulafoy s'est fait connaître comme journaliste, salonnière et femme de lettres, publiant de nombreux récits de voyage, des romans historiques et des pièces de théâtre révélant des positions conservatrices. Sa perception de l'Autre, notamment de l'Orient¹, et sa contribution problématique et contradictoire à l'historiographie, à l'orientalisme, au colonialisme et au féminisme de son époque se trouvent au centre de mon étude. Au-delà de la construction d'une héroïne², la question se pose de savoir comment s'articule la participation des femmes, généralement plutôt dissimulée, à une histoire dominée par les hommes.

Je pars du fait que lorsqu'une femme se met en route vers l'Orient, le discours culturel est élargi vers le discours sur le « genre » (*gender*)³. Les femmes traitent en général le problème du colonialisme d'une façon différente de celle des hommes, parce qu'elles sont colonisées et colonisatrices à la fois : « The intersection of colonial and gender discourses involves a shifting, contradictory subject positioning, whereby Western woman can simultaneously constitute "center" and "periphery", "identity" and "alterity" »⁴. Les voyageuses, dans la mesure où elles représentaient le pouvoir colonial, exerçaient un certain pouvoir sur les autres. À travers les pays étrangers colonisés ou dominés, elles pouvaient souvent se débarrasser des limites ou des restrictions associées à leur rôle féminin dans leur pays d'origine. Le voyage conduisait ainsi à déplacer l'objet de la domination : « The power of men over women is

1 Selon Edward Said, « l'Orient n'est pas seulement le voisin immédiat de l'Europe, il est aussi la région où l'Europe a créé les plus vastes, les plus riches et les plus anciennes de ses colonies, la source de ses civilisations et de ses langues, il est son rival culturel et il lui fournit l'une des images de l'Autre qui s'impriment le plus profondément en lui » (*L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 1980, p. 13-14).

2 Voir Ève Gran-Aymerich, *Naissance de l'archéologie moderne 1798-1945*, Paris, CNRS Éditions, 1991, p. 8.

3 Voir Natascha Ueckmann, *Frauen und Orientalismus. Reisetexte französischsprachiger Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 2001.

4 Ella Shohat, « Gender and Culture of Empire: Toward a Feminist Ethnography of the Cinema », *Quarterly Review of Film and Video*, n° 13, 1991, p. 63.

reproduced in the power of women over women »⁵. La question de savoir dans quelle mesure cette thèse peut être appliquée aux textes et au personnage de Dieulafoy, voyageant en habit masculin, reste à éclaircir. Dans la suite de mon travail, je m'appuie sur l'hypothèse selon laquelle les récits de voyage de Jane Dieulafoy forment une exception à ce que nous connaissons en général sur la « féminisation de l'Orient », soit sous la plume des hommes, soit sous celle des femmes. Elle ne décrit ni un Orient sexualisé, ni un Occident déssexualisé ; chez elle ce sont les édifices, les ruines et surtout le succès de la mission scientifique qui comptent.

QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES

88

Issue de la bourgeoisie toulousaine, Jane Magre (née le 29 juin 1851) est le « garçon manqué » dans une famille de cinq filles. Elle se marie à 19 ans avec Marcel Dieulafoy (1844-1920), un jeune polytechnicien et ingénieur des Ponts et Chaussées fasciné par l'Orient. Ils n'auront pas d'enfants.

Déjà dans les années 1871-1879 elle entreprend avec son mari plusieurs voyages en Algérie, en Égypte, au Maroc, ainsi qu'en Europe du Nord et du Sud⁶. Dans les années 80 du XIX^e siècle les Dieulafoy effectuent deux grands voyages scientifiques en Perse, patronnés par « le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts »⁷. Jane Dieulafoy fait la découverte, avec l'équipe de son mari, d'objets archéologiques devenus célèbres et se trouvant encore aujourd'hui au musée du Louvre. Elle fait le récit de ces expéditions dans la revue *Le Tour du Monde* et commence ainsi sa carrière journalistique et littéraire⁸. On peut lire dans sa biographie : « La Perse sera pour elle le lieu

5 Marnia Lazreg, « Feminism and Difference: The Perils of Writing as a Woman on Women in Algeria », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 1, 1998, p. 97.

6 De ces voyages, aucun récit ne témoigne. Voir È. Gran-Aymerich, *Naissance de l'archéologie...*, *op. cit.*, p. 35-36.

7 Jane Dieulafoy, *Une Amazone en Orient. Du Caucasse à Persépolis 1881-1882* [1887], vol. I., Paris, Phébus, 1989, p. 19.

8 Les récits de leur premier voyage en Perse se retrouvent dans les livres *Une amazone en Orient. Du Caucasse à Persépolis 1881-1882*, vol. I (*op. cit.*) et *L'Orient sous le voile. De Chiraz à Bagdad 1881-1882*, vol. II (Paris, Phébus, 1990). Ces livres sont parus pour la première fois en 1887 sous le titre unique *La Perse, la Chaldée et la Susiane, relation de voyage*. Dans la nouvelle édition de 1989, on regrette l'absence de l'introduction significative due à la plume de Jane Dieulafoy. *Une amazone en Orient* commence directement avec les données du journal intime du 29 mars 1881 qui documentent déjà l'arrivée en Perse. L'expérience de son deuxième voyage de recherche en Perse, Dieulafoy la garde dans son journal de voyage, *En mission chez les Immortels. Journal des fouilles de Suse 1884-1886* (Paris, Phébus, 1990), paru pour la première fois sous le titre *À Suse. Journal des fouilles, 1884-1886* (1888). Mes citations renverront le plus souvent aux éditions récentes.



MADAME DIEULAFOY

Madame Dieulafoy. Agence Roger-Viollet, Paris

de l'accomplissement : en Orient, elle devient écrivain »⁹. À partir de 1890 elle tient un salon renommé à Paris et contribue à la création du prix de *La*

⁹ È. Gran-Aymerich, *Naissance de l'Archéologie...*, *op. cit.*, p. 46. Le cas de Flora Tristan est identique, elle est devenue écrivaine lors de son séjour au Pérou (voir *Pérégrinations d'une paria, 1833-1834* [1835], Paris, Maspero, 1979).

Vie heureuse, dont elle est la première présidente, et qui devient ensuite le *prix Fémina*. Suite à ses explorations importantes et à ses activités littéraires elle parcourt avec son mari, à partir de 1900, l'Espagne et le Portugal. Au début de la première guerre mondiale, elle l'accompagne de nouveau au Maroc pour co-diriger les fouilles de la mosquée Hassan de Rabat. Elle meurt le 25 mai 1916 près de Toulouse, des suites d'une maladie contractée au service de l'ambulance à Rabat¹⁰.

Lors de ses voyages elle s'habille toujours en homme et même revenue à Paris, elle ne quitte pas son costume masculin. Certes, Jane Dieulafoy n'appartient pas – à cause de son déguisement – aux voyageuses « classiques » qui ont accompagné leur mari, mais à travers son personnage il est possible d'évoquer le terme polysémique de « mascarade » et les conséquences d'un tel *gender trouble* pour sa perception du monde et donc pour ses écrits¹¹.

90

LE DÉGUISEMENT MASCULIN ET L'ABSENCE D'UNE RHÉTORIQUE JUSTIFICATIVE

Tout comme Adèle Hommaire de Hell, Marie d'Ujfalvy-Bourdon, Wolfradine von Minutoli ou Raymonde Bonnetain, Jane Dieulafoy appartient au groupe de voyageuses qui ont accompagné leur mari lors de leurs expéditions scientifiques lointaines. On lit dans sa biographie : « Jane qui, en se mariant, est entrée de plain-pied dans une vie d'action et d'aventures, devient écrivain sur la terre d'Asie »¹². Voyager en tant que couple scientifique donnait l'occasion à ces femmes de lier leur rôle d'épouse avec leur statut de voyageuse, notamment à l'époque du *Code civil* (1804) qui renforce le pouvoir des hommes et donne aux femmes le statut de mineure. Le voyage devient le point de départ d'une activité professionnelle. C'est ainsi que Marie d'Ujfalvy-Bourdon compare par exemple la formation qu'elle reçoit à travers son mari à une maladie contagieuse : « Mon mari, en véritable archéologue, avait ramassé sur sa route ce qu'il avait pu

10 Voir Ève Gran-Aymerich, *Dictionnaire biographique d'archéologie 1798-1945*, Paris, CNRS Éditions, 2001, p. 225.

11 Dans ses études intitulées *Maskeraden und Metamorphosen. Als Männer verkleidete Frauen in der Literatur* (Würzburg, Königshausen & Neumann, 1994), et *Wenn Frauen Männerkleider tragen. Geschlecht und Maskerade in Literatur und Geschichte* (München, dtv, 1997), Gertrud Lehnert analyse l'histoire des motifs du transvestisme à travers plusieurs siècles de la littérature européenne. De ce fait, elle conçoit la mascarade comme étant la mise en liberté du potentiel de créativité de l'individu qui va au-delà des stéréotypes et clichés développés sur le plan culturel : « Maskerade bringt etwas Neues hervor, das gerade nicht auf ein Konzept von Authentizität angewiesen ist » (p. 37).

12 È. Gran-Aymerich, *Dictionnaire...*, *op. cit.*, p. 39.

rencontrer de fragments de briques émaillées [...] ; j'ai hâte d'ajouter que j'en fis autant : il paraît que l'amour de l'archéologie est contagieux »¹³.

Cette comparaison excuse en quelque sorte son désir de s'instruire, puisque l'on ne peut pas lutter contre une maladie : « And women, more than men, had to justify their travels, so an astonishing number searched for intellectual stimulation. This yearn to learn got them collecting or researching »¹⁴. La plupart des voyageuses sont obligées de justifier même leur décision d'accompagner leur mari et de livrer au public les résultats de leurs observations. Au début de nombreux récits de voyage, on tombe sur des justifications multiples et sur une tendance à douter de soi ; il y a peu de récits de voyage sans préface légitimant l'acte du voyage en même temps que l'acte de la publication¹⁵. L'élargissement des champs d'action, la pénétration dans des domaines d'habitude réservés aux hommes et la transgression des frontières établies par la société, – tout cela impliquait pour les femmes la nécessité d'une nouvelle légitimation. Bénédicte Monicat écrit ainsi : « Justifier son départ devient justifier sa féminité, justifier son récit devient justifier la validité d'une écriture au féminin »¹⁶. Évidemment, les femmes ne cessent pas dans leurs préfaces de souligner leurs modestes ambitions littéraires et d'appeler à user d'indulgence envers elles ; ce procédé est largement répandu. Ces récits de voyage montrent une forme d'auto-justification spécifique ; la légitimation devient un aspect caractérisant le genre du récit de voyage au féminin¹⁷.

Chez Jane Dieulafoy nous cherchons en vain une telle rhétorique de la légitimation ou de la (fausse) modestie. Au contraire, elle ne se dépeint jamais comme « la femme du savant », elle s'identifie entièrement aux projets de son époux. C'est à elle qu'incombe la tâche de donner une voix aux voyages à caractère scientifique et archéologique. Cette identification qui concerne même le travestissement du sexe entraîne le refus du féminin. Dans la préface de *La Perse, la Chaldée et la Susiane* (1887), Dieulafoy décrit d'une façon ironique

13 Marie de Ujfalvy-Bourdon, *De Paris à Samarkand. Impressions de voyage d'une Parisienne*, Paris, Hachette, 1880, p. 118.

14 Barbara Hodgson, *No Place for a Lady*, Vancouver, Greystone Books, 2002, p. 2.

15 Voir N. Ueckmann, *Frauen und Orientalismus*, op. cit., p. 63-67.

16 Bénédicte Monicat, « Les Lettres d'un voyageur : récits de voyage au féminin », *George Sand Studies*, vol. XII, Spring 1993, p. 11.

17 Voir *id.*, « Problématique de la préface dans les récits de voyages au féminin », *Nineteenth Century French Studies*, n° 23, Fall-Winter 1994-1995. Frank Estelmann illustre la même volonté de se justifier par rapport à Wolfradine von Minutoli : voir sa contribution ici même. Cette exigence de légitimation s'explique aussi par la proximité du genre autobiographique (voir Michaela Holdenried, « 'Ich, die schlechteste von allen.' Zum Zusammenhang von Rechtfertigung, Schuldbekennnis und Subversion in autobiographischen Werken von Frauen », dans Holdenried, Michaela (dir.), *Geschriebenes Leben. Autobiographik von Frauen*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1995.

les « tentations » et « plaisirs » d'une existence bourgeoise à laquelle elle devait résister pour pouvoir voyager :

Ces premières difficultés vaincues, quelques amis bien intentionnés tentèrent de me détourner d'une expédition, au demeurant fort hasardeuse, et m'engagèrent vivement à rester au logis. On fit miroiter à mes yeux les plaisirs les plus attrayants. Un jour je rangerais dans des armoires des lessives embaumées, j'inventerais des marmelades et des coulis nouveaux ; le lendemain je dirigerais en souveraine la bataille contre les mouches, la chasse aux mites, le raccommodage des chaussettes. Deux fois par semaine j'irais me pavaner à la musique municipale. L'après-midi serait consacré aux sermons du prédicateur à la mode, aux offices de la cathédrale et à ces délicates conversations entre femmes où, après avoir égorgeaillé son prochain, on se délasse en causant toilette, grossesses et nourrisages. Je sus résister à toutes ces tentations¹⁸.

92

Dieulafoy veut absolument s'aventurer en dehors du cadre domestique et échapper au prosaïsme de la vie quotidienne, à cette mise en scène de la monotonie, de l'ennui et de la contrainte. Il ne faut pas perdre de vue que le même vocabulaire est employé par la plupart des voyageuses pour illustrer la vie des femmes dans les harems, une vie qui décrit de manière caractéristique l'existence que les voyageuses menaient avant leur départ. Dieulafoy tourne le dos à cette vie de femme au foyer, elle décide d'affronter les défis d'une vie itinérante (elle note dans son journal : « Nous nous trouvâmes enfin libres, libres comme l'air, avec toute une année de liberté devant nous »)¹⁹ et surtout pour l'archéologie, un domaine également peu ouvert aux femmes²⁰.

Comme le souligne Billie Melman, l'activité archéologique offre de par son statut scientifique mal défini une place pour les orientalistes autodidactes (« self-educated, self-made orientalists »)²¹, donc aussi pour les femmes :

*[...] the new oriental sciences of Archeology, Biblical topography and Egyptology
[...] are the new orientalists, emerging in the 1870s and 1880s, on the periphery of*

¹⁸ Jane Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, Paris, Hachette, 1887, p. 2.

¹⁹ *Ibid.*, p. 2.

²⁰ Voir Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 40.

²¹ Billie Melman, *Women's Orient: English Women and the Middle East, 1718-1918. Sexuality, Religion, and Work*, London, Macmillan, 1995, p. 255. La première chaire d'égyptologie a été créée en 1892 en Angleterre ; ce qui revient à dire qu'auparavant, les explorateurs, tout comme les exploratrices en Égypte, n'avaient pas de formation scientifique sérieuse.

the metropolitan sites of knowledge about the Middle East, apprenticed outside the universities [...]»²².

Le fait qu'à cette époque l'archéologie se basait plus sur des spéculations et des hypothèses individuelles que sur des connaissances fondées, facilita pour les femmes, autodidactes exercées, l'accès à ce domaine. « La biographie de Jane Dieulafoy [...] donne une image de l'archéologie de terrain avant qu'elle ne devienne le domaine exclusif des professionnels »²³, écrit Ève Gran-Aymerich. Elle appartient désormais aux pionnières, c'est-à-dire à la première génération de spécialistes non-professionnelles dans ce domaine.

Dans l'introduction à *La Perse, la Chaldée et la Susiane* (1887), le départ de la France et le trajet pour arriver en Perse ne sont guère mentionnés par Dieulafoy :

Dès les premières étapes s'ouvrait tout un horizon de difficultés et de privations. [...] Jusqu'à Ériwan le voyage fut une longue suite de stations douloureuses. [...] Il serait monotone de narrer en détail nos déceptions et nos souffrances. J'ouvrirai donc mes notes en face du premier monument iranien²⁴.

Bien qu'elle ait écrit après son premier voyage en Perse : « [J]e me déclarai heureuse d'avoir vu la Perse : c'était le meilleur moyen d'être garantie contre tout désir de la revoir »²⁵, elle ressent une certaine nostalgie pour des horizons lointains. Elle part donc pleine d'espoir pour sa deuxième expédition scientifique. En tant que patriote et scientifique, elle pense tout d'abord au succès de la mission :

Autant j'avais affronté avec calme les hasards de notre première expédition en Perse, alors que nous engagions santé et fortune personnelle, autant j'étais devenue inquiète et nerveuse. Je ne redoutais ni les fatigues, ni les dangers, mais je tremblais à la pensée d'un échec²⁶.

Sa collaboration dans des missions exploratrices au nom du gouvernement français ne demande pas de justification. De plus, le recours à l'administration française était toujours possible comme l'anecdote stéréotypée suivante l'illustre ; elle dut, pour se faire respecter pendant son second voyage en Perse,

²² *Ibid.*, p. 255.

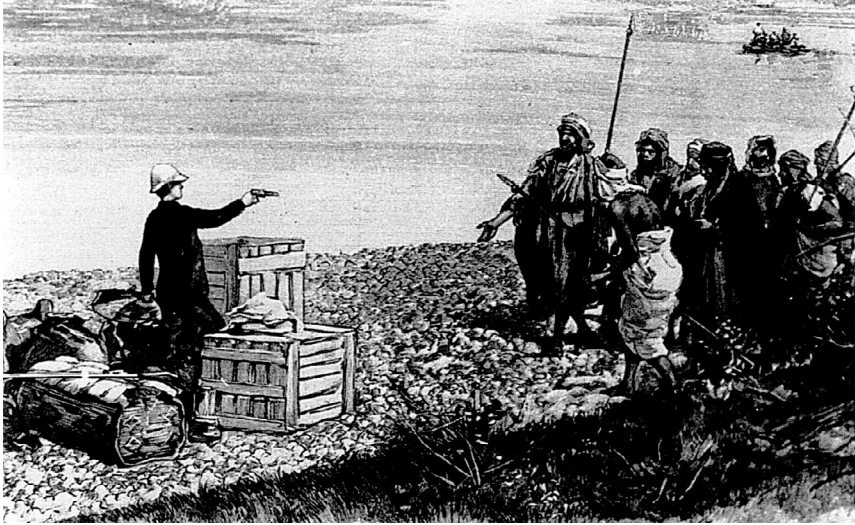
²³ È. Gran-Aymerich, *Naissance de l'archéologie...*, *op. cit.*, p. 11.

²⁴ J. Dieulafoy, *La Perse...*, *op. cit.*, p. 15 sq. On a le sentiment (trompeur) que Dieulafoy ne dit pas un mot du départ ni du passage de l'Occident en Orient car son introduction est absente dans la réédition moderne de son ouvrage, paru sous le titre de *Une amazone en Orient*.

²⁵ J. Dieulafoy, *En mission chez les immortels...*, *op. cit.*, p. 19.

²⁶ *Ibid.*, p. 24.

utiliser maintes fois la force des armes et des menaces²⁷. On lit dans son journal : « J'ai posé les carabines chargées à portée de la main, armé mon revolver ; puis, prenant ma plus grosse voix : "J'ai quatorze balles à votre disposition : aller chercher six de vos amis !" »²⁸.



94

« Jane affronte les maraudeurs sur les bords de la Kerkha, devant Suse »,
dans Gran-Aymeric, Eve et Jean, *Jane Dieulafoy, une vie d'homme*, Paris, Perrin, 1991

Les missions archéologiques des Français avaient un caractère officiel et représentaient par conséquent un intérêt national. Ces expéditions se déroulaient de plus selon un emploi du temps très serré. Bénédicte Monicat signale à ce propos l'attitude peu conventionnelle de Dieulafoy :

Elle est peut-être celle qui, de toutes les femmes [...], assume le départ avec le moins d'arrière-pensées et de culpabilité. L'assimilation est ici, semble-t-il, non-problématique. Il faudra donc s'interroger sur les répercussions de l'identification avec un projet (un sujet) masculin, qui entraîne le refus du féminin²⁹.

²⁷ Dans *Une amazone en Orient*, elle décrit comment elle réussit à s'imposer afin de visiter un mausolée aux environs de Zendjan. L'entrée leur avait été interdite car ils étaient considérés par les Orientaux comme étant des mécréants. De ce fait Dieulafoy avait proféré la menace suivante : « Si la porte du tombeau de Chah Kodah Bendeh ne nous est pas ouverte immédiatement, nous repartons pour Zendjan, où, sur notre demande, le gouverneur nous donnera les soldats nécessaires pour nous faire respecter » (J. Dieulafoy, *Une amazone en Orient*, *op. cit.*, p. 94).

²⁸ J. Dieulafoy, *En mission chez les immortels...*, *op. cit.*, p. 229.

²⁹ B. Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin...*, *op. cit.*, p. 69.

Ses activités et ses publications constituent une sorte d'auto-présentation : l'œuvre scientifique est tout à la fois motivation et légitimation. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que Dieulafoy se présente en tant que narrateur neutre. Elle parle la plupart du temps de son mari et d'elle : un « je » individuel et subjectif est remplacé par un « nous » collectif. C'est un procédé tout à fait caractéristique dans les récits de voyage du XIX^e siècle écrits par des femmes³⁰. Cela explique pourquoi Dieulafoy n'avait aucune ambition de s'engager sur le plan féministe. Le magazine *Fémina* constate autour de 1900 :

Détail curieux, M^{me} Dieulafoy n'est pas féministe et trouve ridicule les revendications des femmes qui brandissent le drapeau de l'égalité des sexes. Elle considère son cas comme une exception qu'elle ne souhaite pas voir se généraliser³¹.

Elle s'est déjà assurée une égalité formelle à travers son déguisement masculin. Ève et Jean Gran-Aymerich remarquent : « Quand elle se déclare “le collaborateur” de son mari, Jane dépouille volontairement sa nature féminine et affirme son appartenance au monde masculin de l'action, de l'aventure, de la responsabilité »³². Pour Dieulafoy, il ne s'agit pas d'un déguisement occasionnel destiné à la protéger pendant ses voyages. Elle garde sa « mascarade » même à Paris, si bien que ce travestissement constitue un mélange entre auto-protection nécessaire et mise en scène provocatrice. Questionnée sur ses motifs, elle met l'accent sur la commodité : « C'est uniquement par économie de temps. J'achète des costumes tout faits et la rapidité de ma toilette ainsi réduite me permet de consacrer plus de temps à mes travaux »³³. On peut supposer, toutefois, qu'elle ne revendiquait pas seulement une liberté physique. Après tout, se déguiser en homme est toujours garant d'un confort social et économique immédiat, et pour cause, l'habit masculin étant un vêtement codifié qui représente pouvoir et autonomie³⁴. Jane Dieulafoy s'estime davantage respectée si elle apparaît

30 On lit chez Marie d'Ujfalvy-Bourdon : « Je dis nous, parce que j'écrivais sous la dictée de M. de Ujfalvy [...] » (*De Paris à Samarkand, op. cit.*, p. 329).

31 *Fémina*, 1^{er} décembre 1904, cité par Chantal Edel et Jean-Pierre Sicre, « Introduction », dans Jane Dieulafoy, *Une amazone en Orient. Du Caucasse à Persépolis 1881-1882*, vol. I., Paris, Phébus, 1989, p. 13.

32 È. et J. Gran-Aymerich, *Jane Dieulafoy...*, *op. cit.*, p. 141.

33 Voir Marion Rhoen, *Cristina Belgiojoso, Jane Dieulafoy et Isabelle Eberhardt : trois femmes voyageuses et leur perception des femmes orientales*, Mémoire de maîtrise, Université d'Amsterdam – Faculté de Lettres – Département de Français, 1993, p. 63. On peut consulter cette étude à la Bibliothèque Marguerite Durand à Paris.

34 Elle se déguise de manière systématique, non seulement dans sa vie personnelle, mais aussi dans son œuvre, où les femmes travesties sont nombreuses, en particulier dans son ouvrage *Frère Pélagie* (1894), où elle plaide la cause du port de l'habit masculin pour toute femme dont la véritable vocation dépasse les limites ordinaires.

comme un homme dans sa vie quotidienne et professionnelle ; elle est donc dans la même tradition que George Sand, Rachilde ou Colette³⁵.

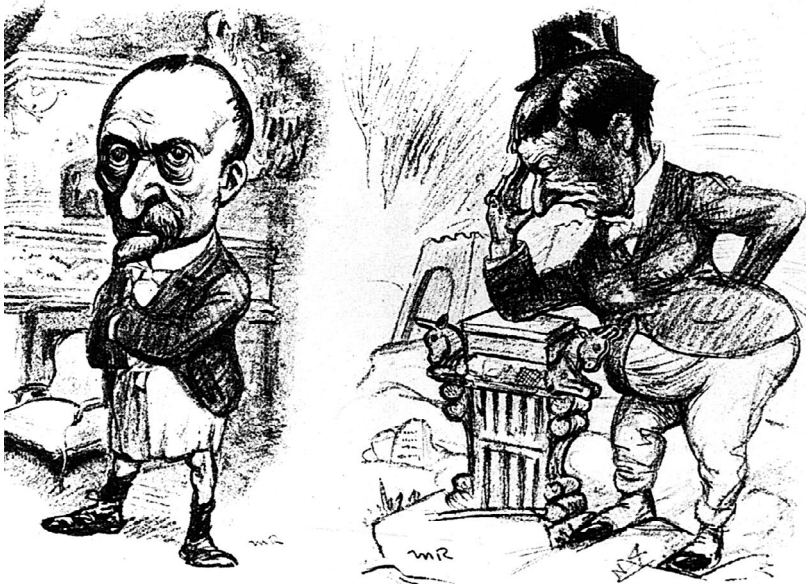
La question se pose donc de savoir comment le public a réagi à l'égard de ce type de travestissement. Dieulafoy avait beau posséder une « permission de travestissement »³⁶, sa pratique représentait bel et bien une contestation de l'ordre public. Le cross-dressing était réputé sous la Troisième République, comme Jann Matlock le rappelle dans son étude « *Masquerading Women, Pathologized Men: Cross-dressing, Fetishism, and the Theory of Perversion, 1882-1935* », comme « pathologique, immoral et menaçant l'ordre social »³⁷.

35 Gertrud Lehnert (*Maskeraden und Metamorphosen, op. cit.*, p. 11) affirme qu'une tradition comparable pour les hommes n'existe pas, car les femmes ne peuvent obtenir ce que la société leur refuse qu'en se masculinisant. Du fait de l'intrusion de femmes ambitieuses dans une hiérarchie figée, leur déguisement serait plus intéressant que celui des hommes ; et c'est ainsi que se serait formée dans l'histoire de la littérature européenne une tradition de femmes travesties. Je trouve la perspective de Lehnert problématique. Il existe en littérature (comme dans la vie) de nombreux exemples incarnant le cas inverse. On trouve par exemple une telle tradition littéraire dans le roman *Les Amours du chevalier de Faublas* (1787-1790) de Jean Baptiste Louvet de Couvray, dans le recueil de nouvelles *Les Crimes de l'amour* (1800) de Sade, ainsi qu'à l'époque de la Renaissance italienne. Le but de ce type de déguisement était souvent l'accès aux maîtresses. Pour les hommes portant des vêtements de femmes, ils n'avaient pas à craindre une répression, mais le ridicule, leur déguisement représentant souvent une perte du prestige. Ce travestissement reste rare puisque ces hommes se meuvent plutôt dans les régions inférieures de la hiérarchie sociale. Michel Vieuchange (1904-1930), par exemple, se déguisait en 1930 en femme berbère pour s'enfoncer en zone désertique dissidente entre le Maroc et la Mauritanie. Dans l'avant-propos de son récit *Smara. Carnets de voyage*, l'éditeur souligne toutes les souffrances supportées par Vieuchange. Le travestissement est ici un acte d'auto-dégradation : « Rien n'y manque : l'humiliation du déguisement, la fatigue, les déconvenues, les blessures qui refusent de guérir, la maladie, la trahison » (p. xiv). Vieuchange éprouve ce déguisement comme une forme de restriction : « Je ne saurais dire comme il est pénible de toujours se dissimuler. La chaleur, la fatigue ne seraient rien, mais c'est cette contrainte perpétuelle. J'en éprouve de vraies crises de rage. [...] tout m'énerve, surtout les femmes qui ricanent bêtement parce que je suis gêné par mes vêtements, que je souffle là-dessous comme un phoque » (*Smara. Carnets de voyage* [1932], Paris, Payot, 1993, p. 46).

36 Autorisation spéciale de déroger à l'interdiction formelle de s'habiller en homme hors du temps du carnaval. En 1890, seule une dizaine de femmes bénéficiait d'une telle autorisation (voir Christine Bard, « Le "DB58" aux Archives de la Préfecture de Police », *Clio*, n° 10, 1999, 5). Ch. Bard présente le dossier « DB58 » intitulé « Travestissement » des Archives de la préfecture de police de Paris, qui contient des textes réglementaires, notamment l'ordonnance de 1800, quelques autorisations accordées par la préfecture et un ensemble disparate de coupures de presse du XIX^e siècle à nos jours. Mais elle souligne que le « DB58 » avait surtout une portée symbolique, et qu'il était plus dissuasif que répressif (voir p. 12 sq.). Je renvoie aussi au travail de Nicole Pellegrin et Christine Bard sur les femmes travesties dans le même numéro de la revue *Clio*.

37 Jann Matlock, « *Masquerading Women, Pathologized Men: Cross-dressing, Fetishism, and the Theory of Perversion, 1885-1930* », dans *Fetishism as Cultural Discourse*, Emily Apter et William Pietz (dir.), Ithaca, NY, Cornell University Press, 1993, p. 43 [trad. S. Moussa]. J. Matlock ajoute cependant : « *Women's transvestism was a common and accepted practice*

De fait, la femme déguisée en homme met en cause l'organisation dichotomique de la société, et Jane Dieulafoy ne fut pas sans raison « l'une des cibles préférées des échetiers et des caricaturistes »³⁸.



MONSIEUR et MADAME DIEULAFOY (Monsieur Dieulafoy est à gauche)
1905, dessin de André Savatier, publié dans Les feuilles du mensuel Revue hebdomadaire

Caricature du couple Dieulafoy (1905). Bibliothèque municipale de Toulouse

On peut lire au début du xx^e siècle, dans *Le Journal* : « ... c'est à la Comédie Française que M^{me} Dieulafoy passe ordinairement ses soirées, car elle y possède une loge ; mais cette loge [...] n'a jamais vu les épaules de sa propriétaire »³⁹. Le fait que Jane Dieulafoy n'eut jamais d'enfants contribua également à un certain *gender trouble*⁴⁰. Mais, « [l]oin d'être un objet de scandale, Jane Dieulafoy fut acceptée

in certain circles until the last two decades of the century. Even then, as long as women were above the law, like Sand, Bernhardt, Eberhardt, or other women of the haute bourgeoisie, they could name their reasons for dressing as they pleased » (ibid., p. 51).

38 Jean Chalon, « La George Sand au désert », *Le Figaro*, 28 janvier 1991. Même dans le journal allemand *Neue Bahnen* on discute son déguisement ; Käthe Schirmacher écrit en 1897 : « Die einen nennen Madame Dieulafoy deshalb extravagant, die anderen unweiblich, die dritten empfinden es geradezu als ein persönliche Beleidigung, daß diese Frau darauf verzichtet hat, als Frau zu gefallen. Madame Dieulafoy's eigener Schwager, Arzt und Professor an der medizinischen Fakultät in Paris, soll jede Gesellschaft vermeiden, wo er riskieren könnte, Madame Dieulafoy in Frack und weißer Binde zu treffen ».

39 [Anonyme], « Madame Jane Dieulafoy », *Le Journal*, 12 février 1902, p. 6.

40 Malgré son habillement masculin, nous avons la certitude, à travers cette citation tirée d'un article paru en 1916, que Jane Dieulafoy était bel et bien une femme : « Mais, sous cet accoutrement viril, elle gardait toutes les grâces de son sexe ». Ce bref article se trouve dans un dossier portant sur Jane Dieulafoy à la Bibliothèque Marguerite Durand à Paris, mais il

par la communauté intellectuelle et scientifique de son temps »⁴¹, note Bénédicte Monicat. Et Marion Rhoen suggère que la raison pour laquelle son déguisement ne fut pas sanctionné serait son patriotisme prononcé : « Sa conduite est considérée comme un sacrifice et la récompense de ce sacrifice est le fait de se voir accorder ce statut spécial qui l'élève au-dessus des rangs strictement féminins »⁴². Sa capacité à s'adapter aux mœurs conservatrices renforça certainement son prestige social. Et surtout son opposition au divorce la rangea parmi les antiféministes⁴³. Pourtant elle s'engagea pour l'égalité professionnelle, et même pour la participation des femmes dans l'administration auxiliaire de l'armée⁴⁴. Mais la relation entre M^{me} Dieulafoy et son mari, en dehors de la question de la transgression vestimentaire, repose aussi sur un partage des rôles traditionnel – ainsi, c'est son mari qui est officiellement nommé pour diriger les expéditions et c'est lui qui négocie avec les fonctionnaires et qui paye les ouvriers.

LES EXPÉDITIONS EN PERSE DU COUPLE DIEULAFOY ET LE STATUT D'AUXILIAIRE DE JANE DIEULAFOY

Leur premier voyage d'exploration en Perse, qui dura 14 mois, les conduisit en 1881-1882 de Téhéran à Chiraz, en passant par Persépolis et Suse. Ils durent faire un inventaire des principaux monuments du pays ; au total ils accomplirent plus de 140 étapes et parcoururent plus de 6 000 kilomètres⁴⁵. Le résultat de leur deuxième séjour en Perse en 1884-1886, séjour qui inaugura les recherches françaises en Iran⁴⁶, enrichit aujourd'hui encore les collections des Antiquités

ne porte aucune indication bibliographique. Le fait que Dieulafoy refusait clairement des identités sexuelles figées reste encore méconnu du grand public, même 70 ans après sa mort. Comment, sans cela, Jean Chalon serait-il arrivé à la conclusion suivante : « Bien que portant pantalon, Jane Dieulafoy n'en reste pas moins femme et, comme telle, est admise dans l'intimité des séraïls » (J. Chalon, « Les arpenteurs du monde », *Le Figaro*, 4 décembre 1989, p. 7).

41 B. Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin...*, op. cit., p. 41.

42 M. Rhoen, *Cristina Belgiojoso, Jane Dieulafoy et Isabelle Eberhardt...*, op. cit., p. 62.

43 Son livre *Déchéance* (1897), un drame psychologique réaliste, est une critique violente du divorce et un plaidoyer en faveur du mariage indissoluble. Dieulafoy ne pouvait pas approuver le divorce car, étant donné la situation sociale des femmes en France au XIX^e siècle, elle ne voyait aucune autre alternative au mariage. C'est pourquoi il fallait selon elle d'abord assurer une égalité de sexe entre hommes et femmes.

44 Voir J. Dieulafoy, « La femme dans l'administration auxiliaire de l'armée », *Le Matin*, 2 juin 1913 ; voir également Louis Chevreuse, « Le rôle des femmes en cas de guerre... » (1913), et « L'intendance féminine » (1913), ainsi que Edouard Helsey, « Les femmes dans l'armée... » (1914), ces trois derniers articles figurant dans le *Dossier Dieulafoy* (Bibl. M. Durand).

45 Voir J. Dieulafoy, *Une amazone en Orient*, op. cit., p. 19.

46 Voir É. Gran-Aymerich, *Naissance de l'archéologie...*, op. cit., p. 258.

orientales au musée du Louvre⁴⁷. Comme on peut le lire chez Marie Dronsart⁴⁸, la mission Dieulafoy rapporta après de gros efforts 327 caisses et 45 tonnes d'objets archéologiques des ruines de Suse⁴⁹. Ils dégagèrent le palais de Darius, découvrirent les fameuses frises des Archers et des Lions et révélèrent l'art de la faïence à l'époque achéménide⁵⁰.

Dans l'avant-propos d'*Une amazone en Orient* nous apprenons que « M^{me} Dieulafoy s'était chargée de la rédaction du journal de voyage et de l'exécution des photographies »⁵¹. Il y avait une division du travail particulière à chacun des sexes. Marcel Dieulafoy était plutôt responsable de la recherche scientifique en vue de publications savantes sur des faits archéologiques⁵². Jane Dieulafoy assumait plutôt la partie scientifique-populaire : elle documente ses impressions en Perse dans le style des récits de voyage en vogue, s'adressant aux lecteurs sédentaires qui rêvent d'horizons lointains. Après leur retour elle les publia avec beaucoup de succès dans *Le Tour du monde*, revue des voyages semestrielle éditée par Hachette, avec, au plus fort du suspense, la mention : « suite à la prochaine livraison »⁵³.

Jane Dieulafoy fait apparemment partie des voyageuses les plus renommées de son époque, elle occupe une place de tout premier rang parmi les écrivains-

47 Autrefois, deux salles du Louvre étaient attribuées à ces découvertes. Dans la *Grande salle de Suse* qui fut inaugurée en 1888, se trouvaient la frise des archers et la frise des lions ainsi que la chapiteau achéménide. Au milieu de la *Petite salle de Suse* qui fut ouverte au public en 1891, se trouvait une reconstruction du Palais de Darius faite par Marcel Dieulafoy. Ces informations sont issues d'une correspondance entre Nicole Chevalier et moi. Nicole Chevalier est responsable des *Départements des Antiquités orientales* du Louvre. De nos jours, les fouilles de Dieulafoy sont gardées à l'aile Sackler du Département ; cette aile porte le nom de son mécène actuel.

48 Marie Dronsart, « Jane Dieulafoy », dans *Les Grandes Voyageuses* [1894], Paris, Hachette, 1909, p. 59.

49 Suse fait partie des plus vieilles colonies de la Mésopotamie et était considérée comme étant la métropole économique de l'empire achéménide. Au ^ve siècle av. J.-C., Darius le Grand (522-486) y fit construire une ville achéménide somptueuse. Après que les édifices furent réduits en cendre dans la seconde moitié du ^ve siècle av. J.-C., Artaxerxes II Mnemon (404-358) les fit reconstruire sous leurs formes anciennes. Les lieux de fouilles de Suse ne se présentent plus aujourd'hui sous la forme de ruines car celles-ci se sont entre-temps décomposées.

50 « Le chantier de Suse, repris en 1897 par Jacques de Morgan, directeur de la Délégation archéologique française en Perse, deviendra le plus important chantier européen du Proche-Orient, et aussi le plus durable, puisqu'il s'est maintenu jusqu'en 1979, quand fut suspendue toute activité archéologique étrangère en Iran » (È. Gran-Aymerich, *Naissance de l'archéologie...*, op. cit., p. 260).

51 J. Dieulafoy, *Une amazone en Orient...*, op. cit., p. 19.

52 Voir Marcel Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse, Achéménides, Parthes, Sassanides*, Paris, Des Fosse, 1884-1886, 5 vol.

53 *Le Tour du monde* rassemblait de 1860 à 1914 les récits des grands voyageurs de l'époque. Les éditions Phébus publient depuis une vingtaine d'années une série, « Le tour du monde », avec un choix des meilleurs de ces textes dans leur version intégrale.

voyageurs, une « héroïne charmante du patriotisme et de la science »⁵⁴, selon Anatole France. Marie Dronsart constate également vers la fin du XIX^e siècle, dans son recueil *Les Grandes Voyageuses* : « La plus justement célèbre de nos entreprenantes compatriotes, celle qui a le mieux mérité de son pays, de la science historique et de l'art, M^{me} Jane Dieulafoy [...] est une des femmes dont le dévouement à une idée aura produit les plus beaux et les plus utiles résultats »⁵⁵. Et Edmond Pottier met en évidence son influence marquante sur toute l'expédition, il souligne surtout son courage, son goût pour l'activité et son esprit résolu :

En Perse, son courage n'a jamais faibli, même dans les circonstances les plus périlleuses, et son sang-froid a été pour la mission un énergique réconfort. [...] Nous avons que les œuvres de bienfaisance, les amitiés de charité avaient leur belle part aussi dans cette vie si bien ordonnée. La bonté, au service de beaucoup de science, ce fut la caractéristique de sa généreuse nature⁵⁶.

100

Cependant, la renommée de Jane Dieulafoy ne put empêcher ses textes de tomber dans l'oubli pendant un siècle. Sa forte assimilation aux exigences conservatrices de la bourgeoisie – à part son déguisement elle reste assez proche de sa classe sociale – et son rôle difficile d'épouse vivant à l'ombre d'un homme célèbre, ont aussi contribué à la faire oublier.

La nouvelle édition de ses récits de voyage, à la fin des années 1980, aux éditions Phébus, et la biographie *Jane Dieulafoy : une vie d'homme* (1991) d'Ève et Jean Gran-Aymerich ont contribué à la redécouverte de cette femme jadis reconnue et réputée. Cette réception discontinue de son œuvre est en rapport avec son statut exceptionnel. En tant que « compagnon de route » de son mari et ultérieurement en tant que salonnière elle se trouva en quelque sorte toujours dans un espace semi-public. Dans la plupart des comptes rendus on mentionne d'abord son activité *aux côtés* de son époux, c'est-à-dire qu'elle ne dispose que d'un « statut d'auxiliaire »⁵⁷. C'est seulement en second lieu qu'elle apparaît en tant qu'archéologue amateur (comme son mari) et que femme auteur.

54 « Elle a suivi M. Marcel Dieulafoy sur les ruines de Suse, et sans craindre ni le soleil dévorant de la Perse, ni les pluies diluviennes, ni la faim, ni la soif, ni les fièvres, ni les coups de fusil des nomades auxquels elle répondait avec sa carabine, elle a participé avec l'ardeur d'un jeune savant et le courage d'un vieux soldat à ces fouilles fructueuses d'où sont sortis les archers de Xerxès, le taureau colossal et ces lions qu'on voit au Louvre [...] » (Anatole France, « Le roman historique – M^{me} Dieulafoy – M^{lle} Cantel », *Le Temps*, 7 décembre 1890, p. 2).

55 M. Dronsart, « Jane Dieulafoy »..., *op. cit.*, p. 52.

56 Edmond Pottier, « Madame Dieulafoy », dans Jane Dieulafoy, *Isabelle la grande reine de Castille 1451-1504*, Paris, Hachette, 1920, p. VI.

57 B. Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin...*, *op. cit.*, p. 79.

On trouve des descriptions multiples de mosquées, de palais, de ruines antiques et de leur histoire. La manie de collectionner, liée à cette perception de l'Autre, est actuellement très problématique, puisque les explorateurs du XIX^e siècle n'envisageaient pas vraiment de connaître de manière approfondie d'autres cultures. D'ailleurs, ils transportaient les œuvres d'art issues de leurs fouilles vers l'Europe, pour les exposer dans les musées des métropoles selon leurs propres principes, lesquels comportaient évidemment une part d'arbitraire. L'appropriation des biens culturels étrangers signifiait une sorte de « conservation » ou de « patronage culturel » sur fond de conquêtes coloniales européennes, avec pour objectif l'enrichissement des collections des grands musées. En outre, les chantiers archéologiques concouraient au prestige de la France en Perse, et favorisaient les intérêts économiques et politiques de la France dans cette région.

Il est frappant de constater que les écrits de Jane Dieulafoy semblent avoir une visée démythifiante, qui congédie en tout cas toute dimension mystique. Elle décrit par exemple Bagdad – cette ville légendaire des *Mille et une Nuits* – comme un grand cloaque :

[...] les rues, mal aérées, se transforment en cloaques de boue au milieu desquels il est difficile de s'aventurer avec des jupes européennes, et sont envahies par les immondices de toute nature que des tuyaux amènent dans des puisards à ciel ouvert creusés devant chaque maison⁵⁸.

Lorsqu'elle parle de la vie quotidienne, elle n'arrive pas à sortir des clichés habituels, elle parle de l'indifférence et de la fatalité des Orientales (« cette vie oisive et paresseuse [...] en Orient »)⁵⁹ ou plus généralement des Orientaux qui seraient « méfiants, c'est là leur moindre défaut »⁶⁰. Les observations prennent souvent la forme d'une hostilité ouverte envers l'Orient. Les descriptions nombreuses des us et coutumes se concluent très souvent par une remarque dégradante, tant l'Orient « réel » diffère apparemment des auteurs classiques qu'elle a étudiés en guise de préparation au voyage. Les édifices et les œuvres sont donc chargées d'histoire, mais l'historicité ne concerne jamais les êtres humains. Elle écrit ainsi, à la fin de son premier voyage : « Malgré les réelles jouissances que j'ai éprouvées en parcourant les monuments si remarquables de la Perse, [...] je ne souhaiterais jamais pareil plaisir à mon plus mortel ennemi [...] »⁶¹. Ses textes éveillent parfois l'impression d'une littérature d'exil :

58 J. Dieulafoy, *L'Orient sous le voile...*, Paris, Phébus, 1990, p. 187.

59 J. Dieulafoy, *Une amazone en Orient...*, *op. cit.*, p. 113.

60 *Ibid.*, p. 166.

61 J. Dieulafoy, *L'Orient sous le voile...*, *op. cit.*, p. 327.

Je suis encore sous cette désolante impression quand mon regard est attiré par le drapeau de la France flottant au sommet du mât consulaire. En revoyant ces trois couleurs, emblème de la patrie, j'oublie un instant les misères qui m'entourent pour reporter avec bonheur mon esprit vers le pays perdu⁶².

Pour Jane Dieulafoy, l'existence d'une Européenne en Perse se présente comme triste et monotone :

Enfermée dans l'étroit quartier arménien, elle [la voyageuse] ne peut franchir à visage découvert les portes de la ville musulmane sans voir s'attrouper autour d'elle une foule curieuse, avide de regarder une femme dévoilée. Le seul moyen, paraît-il, de passer inaperçue et de circuler librement est d'adopter le costume musulman : sacrifice des plus répugnants à une chrétienne⁶³.

102

Elle refuse catégoriquement de se voiler et de se faire passer pour une femme orientale, ce qui serait presque un péché pour elle. Son propre déguisement cependant (« en tenue de jeune cavalier : bottes, casque colonial – et carabine automatique »)⁶⁴, qui devrait conduire à une autre identification sexuelle et culturelle, ne lui cause pas du tout de problème.

LA PERCEPTION DE L'ORIENT : LE MONDE FÉMININ

Nous avons déjà mentionné plusieurs spécificités « masculines » de Jane Dieulafoy. Mais, grâce à sa condition féminine, elle peut aussi pénétrer à l'intérieur des harems ; elle y accepte toujours avec empressement les invitations :

[...] Jane, déguisée en homme pour le voyage, reprend parfois le costume féminin et, en « vraie khanoum », elle peut approcher les femmes isolées sous le voile, décrire, avec infiniment de réalisme et de trouble, ce que montre superficiellement la peinture orientaliste d'époque. D'instinct, elle est féministe quand elle se penche sur la situation de ses congénères⁶⁵.

Comme la plupart des voyageuses elle aime dénoncer l'imagerie orientaliste traditionnelle comme de purs fantasmes. Pourtant, la recherche du sensationnel est absente de ses descriptions :

L'imagination des Européens se surexcite vivement au seul mot d'andéroun ou de harem et se plaît à évoquer, pour se représenter ces demeures fermées, toutes

62 *Id.*, *Une amazone en Orient...*, *op. cit.*, p. 49.

63 *Ibid.*, p. 56.

64 *Ibid.*, p. 11 (Edel/Sicre, *Introduction*).

65 Nicole Zand, « Le tour du monde au pays des mille et une nuits », *Le Monde*, 13 juillet 1990, p. 30.

les splendeurs des récits des *Mille et une Nuits*. Nous sommes ici dans le palais d'une fille favorite du chah de Perse. Combien de femmes de notre bourgeoisie provinciale se plaindraient de la pauvreté de cette installation⁶⁶ !

Son attitude principale envers les femmes orientales porte le signe d'un ethnocentrisme persistant, mais on ne trouve pas chez elle les fulminations contre le harem, ni la critique véhémement de la « laideur » des Orientales, comme c'est le cas chez certaines voyageuses contemporaines⁶⁷. Elle ne juge pas la situation des Orientales en fonction de son propre point de vue féminin. Cette distance intérieure a pour conséquence qu'elle peut considérer la vie au harem de manière équilibrée. Détachée, du fait de son déguisement, du besoin de plaire aux hommes, elle peut examiner les femmes orientales de façon sereine. Du coup, sa perception de celles-ci échappe au sentiment de la jalousie. Les Orientales ne sont pour elle ni des rivales, ni des objets de désir⁶⁸. On a plutôt l'impression que la dimension érotique de l'Orient est inexistante pour

66 J. Dieulafoy, *Une amazone en Orient...*, op. cit., p. 170.

67 Suzanne Voilquin écrit dans ses *Souvenirs d'une fille du peuple ou la Saint-Simonienne en Égypte 1834-1836* (1866) : « Généralement les femmes arabes ne sont pas jolies ; les lignes si pures de l'ovale européen ne se retrouvent chez aucune d'elles [...] » (éd. Lydia Elhadad, Paris, Maspero, 1978, p. 260) ; ou encore ces autres remarques tirées du même ouvrage : « L'étranger ne voit ces femmes qu'affublées d'une ample robe sans forme, de voiles, du *borgal* devant le visage, et du *rhagara*, grande pièce carrée de soie noire. Enveloppée ainsi, cela fait un composé bizarre, fantastique, rappelant fort peu, je t'assure, l'idée de l'odalisque » (p. 298). « Tous les grands harems étant régis par les mêmes coutumes, il suffit donc de te faire connaître celui-ci avec détail, pour te donner une idée de la plupart de ces sortes de gynécées turcs, auxquels notre imagination et l'éloignement prêtent un prestige si poétique, mais qui me semblèrent à moi, lorsque j'en respirais la lourde atmosphère, si mortellement monotones » (p. 425). Et pour Cristina Belgiojoso, le harem ne suscite que répugnance ; elle conclut dans son récit de voyage *Asie Mineure et Syrie* : « Je détruis peut-être quelques illusions en parlant avec aussi peu de respect des harems. Nous avons lu des descriptions dans *les Mille et une Nuits* et autres contes orientaux ; on nous a dit que ces lieux sont le séjour de la beauté et des amours : nous sommes autorisés à croire que les descriptions écrites, quoique exagérées et embellies, sont pourtant fondées sur la réalité, et que c'est dans ces mystérieuses retraites que l'on doit trouver rassemblées toutes les merveilles du luxe, de l'art, de la magnificence et de la volupté. Que nous voilà loin de la vérité ! Imaginez des murs noircis et crevassés, des plafonds en bois fendus par places et recouverts de poussière et de toiles d'araignées, des sofas déchirés et gras, des portières en lambeaux, des traces de chandelle et d'huile partout. Lorsque j'entrais pour la première fois dans ces charmants réduits, j'en étais choquée ; mais les maîtresses de la maison ne s'en apercevaient pas. Leur personne est à l'avenant » (Paris, Lévy, 1858, p. 15 sq.).

68 Son travestissement donna fréquemment l'impression qu'elle se sentait plus attirée par les femmes que par les hommes. Selon Ève et Jean Gran-Aymerich, la présomption d'homosexualité, la concernant, ne serait qu'une pure diffamation. Cependant, Jean-Pierre Sicre, qui a publié deux récits de voyage de Jane Dieulafoy chez Phébus, prétend que « Jane se serait laissée attendrir par les beautés qu'elle rencontrait dans les harems » (J.-P. Sicre, cité par Jean Chalon, « Les arpenteurs du monde », *Le Figaro*, 28 janvier 1991, p. 8).

Dieulafoy. Elle décrit non seulement le physique des Orientales, mais aussi – et avec beaucoup d'intérêt – l'aménagement du harem :

Le mobilier est des plus élémentaires. Quelques coussins jetés sur des tapis de Farahan, des rideaux en soie de Yezd accrochés par des ficelles à de lourds crochets de fer donnent une médiocre idée de la richesse d'imagination des tapissiers persans. [...] Telle est, en peu de mots, la description fidèle de l'andéroun d'une puissante princesse. C'est pauvre, pour la femme de l'un des plus riches seigneurs de Perse, mais c'est un paradis pour de malheureux voyageurs⁶⁹.

104

En tant qu'observatrice et auditrice, Jane Dieulafoy s'efforce de témoigner, au discours direct, des propos qu'elle a pu recueillir à l'intérieur des harems. Les dialogues, qui occupent passablement de place, sont utilisés comme une « preuve » de l'authenticité des observations faites par la narratrice, qui prétend ainsi donner au lecteur une source première d'information. Cette démarche implique une certaine relativité du propre point de vue culturel. Dieulafoy nous fait ainsi participer à une conversation entre deux femmes persanes concernant la représentation qu'elle se font de la vie des femmes occidentales :

Dans le Faranguistan [France et pays avoisinants, N.U.], [...] les femmes sont bien moins heureuses que chez nous : les hommes les obligent à travailler. Celle-ci [Jane Dieulafoy] est ackaz bachy, d'autres sont mirzas ou *moallem* (savants) ; quelques-unes même comme la fille du chah des Orous (le tsar), ont obtenu le grade de général et font manœuvrer des armées. [...] Non seulement dans le Faranguistan il y a des femmes qui commandent des régiments, mais il y en a même une qui est chah. Interroge khanoum ackaz bachy, elle te dira que cette princesse a un elchi (ambassadeur) à Téhéran. Enfin [...] si la fille du roi des Orous porte un casque et des épauettes, la khanoum chah possède en outre de longues moustaches ». Évidemment, dans la pensée des Persanes, la supériorité de l'homme sur la femme est surtout prouvée par la forme de ses vêtements et par la barbe. [...] « La khanoum chah a-t-elle plusieurs maris enfermés dans son andéroun ? ». [...] Ici je juge opportun de dégager ma tête des voiles sous lesquels j'étouffe. Il est temps d'intervenir pour assurer que la reine d'Angleterre est imberbe d'abord, n'a eu qu'un seul époux ensuite, et que dans sa vie privée elle a toujours donné l'exemple de toutes les vertus domestiques⁷⁰.

Ce passage fait penser aux lettres de Mary Wortley Montagu (1689-1762), qui était l'épouse de l'ambassadeur anglais à Constantinople en 1717. Ses lettres –

69 J. Dieulafoy, *Une amazone en Orient...*, *op. cit.*, p. 171.

70 *Ibid.*, p. 192 sq.

certainement l'un des documents sur les harems emblématiques de la première heure (écrites de 1716 à 1718, ces lettres sont publiées en 1763) – prouvent la capacité de Montagu à pouvoir traiter de manière respectueuse des figures étrangères. Lors d'une visite dans un bain turc, les femmes orientales l'invitent à se dévêtir. Elle se rend ainsi compte de ses propres limites, puisqu'elle se sent serrée dans son corset, enfermée comme dans une prison. En se comparant à ces femmes orientales, elle discerne sa propre *étrangeté*, et, du coup, c'est elle qui se sent sexuellement opprimée : « *I look upon the Turkish women as the only free people in the Empire* »⁷¹.

De toute façon Jane Dieulafoy n'est pas obligée de « désenchanter » les femmes orientales sur le plan érotique. On ne tombe pas ici dans le renversement du beau rêve masculin transformé en cauchemar, comme dans la majorité des récits de voyage au féminin⁷². Les observations de Jane Dieulafoy relèvent d'une attitude plus ethnocentrique que misogyne. Les rencontres sont souvent marquées par une incompréhensibilité réciproque. Ainsi, à une question de la nouvelle mode en Europe, elle n'arrive pas à trouver de réponse et, d'une manière générale, elle demeure en reste vis-à-vis des attentes des femmes orientales :

— Je suis désolée de ne pouvoir satisfaire votre désir ; vous le voyez, je voyage comme un derviche, et, à part les instruments nécessaires pour les travaux de mon mari, quelques vêtements de rechange composent tout mon bagage.

— Pourquoi travaillez-vous ? Vous êtes donc pauvre ?

— Non.

— Mais alors pourquoi voyagez-vous ? Qu'êtes-vous venue faire en Perse ? Pour toute femme, le plaisir consiste à se reposer et à se parer.

— Vous employez donc toutes vos journées à vous embellir ?

— Certainement non, mais le soin de ma beauté absorbe cependant beaucoup de temps. Voyez comme le henné qui colore l'extrémité de mes doigts est bien disposé ! Combien mes sourcils et mes yeux sont habilement peints ! mes cheveux parfumés ! Croyez-vous que tout cela se fasse aisément et soit l'affaire d'un instant ?

— Quand vous avez terminé votre toilette, à quoi vous occupez-vous ?

— Je fume, je prends du thé, je me rends chez mes amies, qui sont heureuses à leur tour de me tenir compagnie. Vous voyez auprès de moi des khanoums venues pour s'amuser à vous voir⁷³.

71 Mary Montagu, *The Complete Letters, 1708-1720*, Oxford, Clarendon Press, 1965-1967, 3 vol., 1965, t. I, p. 329.

72 Voir N. Ueckmann, *Frauen und Orientalismus...*, op. cit., p. 79-158.

73 J. Dieulafoy, *Une amazone en Orient...*, op. cit., p. 164 sq.

Au lieu d'essayer de répondre à ses interlocutrices, Dieulafoy se contente de leur renvoyer une question. Une telle façon de communiquer évite d'entrer dans une tentative de compréhension approfondie. Irritée par ce qu'elle perçoit comme de l'indifférence et de l'immobilité, Dieulafoy se raccroche à ce qu'elle connaît. Lors d'une visite au harem à Téhéran, elle écrit ainsi :

A-t-elle dû être témoin de poignantes scènes de jalousie et de désespoir ! A-t-elle vu naître et grandir d'ardentes rivalités, cette paisible retraite où l'on parquait, pêle-mêle, des femmes infortunées destinées à satisfaire les passions d'un souverain dont l'indifférence paraissait encore plus redoutable que la brutalité⁷⁴.

La seule exception dans ce monde oriental est le cas particulier des nomades. Lorsqu'ils entament leur retour en France, les Dieulafoy parcourent une grande région désertique, ce qui donne l'occasion à la narratrice de louer le mode de vie primitif dans lequel vivent, selon elle, les populations qu'elle observe :

106

Éloignés de tout centre de civilisation, livrés à leur propre initiative, sans prêtres, à peu près sans religion, les nomades vivent sous l'empire de la loi naturelle. Un seul groupe social est solidement constitué : la famille⁷⁵.

Les femmes illiates sont d'ailleurs vaillantes et bien autrement méritantes que les Persanes des villes ; elles occupent dans leur famille, où la polygamie est à peu près inconnue, une place honorée, et se montrent dignes de la liberté qui leur est laissée. Leur morale, toute primitive, est pure, elles n'admettent pas le mariage temporaire et n'usent guère de la facilité de divorcer, ou plutôt de changer de mari, le divorce impliquant la reconnaissance d'un code civil ou religieux. La religion des tribus est [...] le mahométisme, mais un mahométisme rudimentaire, car, faute de mollahs, les nomades savent à peine quelques courtes prières et vivent, semblables aux antiques pasteurs de la Chaldée, sous l'empire de lois patriarcales⁷⁶.

Que Jane Dieulafoy préfère les femmes nomades aux femmes de la ville n'est pas surprenant, car les nomades ressemblent à sa propre façon de vivre, en voyage, et peut-être aussi parce que, comme le suggère Bénédicte Monicat, « le sujet féminin en mouvement mène au sujet au féminin valorisé »⁷⁷. Son admiration reste cependant limitée. Elle rapporte ainsi, dans *En mission chez les Immortels* : « Les femmes nomades ne se lavent jamais [...] aussi ne saurais-je

74 *Ibid.*, p. 119.

75 J. Dieulafoy, *L'Orient sous le voile...*, *op. cit.*, p. 261.

76 *Ibid.*, p. 105 sq.

77 B. Monicat, « Discours féminins sur les harems », dans Keith Busby (dir.), *Correspondances: Studies in Literature, History, and the Arts in Nineteenth-Century France*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1992, p. 147.

définir la couleur primitive de leur peau »⁷⁸. Contrairement aux femmes de la ville, « les femmes de la Susiane ne se servent jamais de miroir »⁷⁹. À cette restriction près, Jane Dieulafoy se sent plus proche des femmes nomades que des sédentaires, les premières lui semblant plus autonomes, plus mobiles et plus proche de sa propre vision de la famille.

J'en conclus que Jane Dieulafoy critique les rôles propres à chacun des sexes en les retournant, de façon à les sortir de l'ordinaire, à *dénaturaliser* le « genre » et à contester les fondements ontologiques d'une identité féminine. Le travestissement est pour Dieulafoy un moyen de diffusion majeur des rôles sexuels, car sa conception d'une « masculinisation des femmes » démontre l'égalité des sexes, mais implique aussi l'effacement de la différence en faveur d'un idéal masculin.

Son allure et son habit masculin différencient à maints égards ses textes des autres récits de voyage de femmes : d'un côté le renoncement aux justifications du voyage est en effet frappant, car à travers son travestissement et ses activités habituellement réservées aux hommes, elle a déjà choisi une existence hors normes. D'un autre côté, il est étonnant que le stéréotype de l'oppression féminine en Orient reste plutôt marginal, car les femmes orientales ne constituent pas l'objet principal de son attention. Certes, les remarques qui les discréditent ne manquent pas, mais ces critiques sont plutôt inspirées par l'ethnocentrisme que par la déconstruction consciente du cliché de la *femme fatale*. L'activité archéologique de Jane Dieulafoy se concentre sur la découverte des monuments du passé et sur les questions architecturales. Autrement dit, les missions exploratrices de Marcel et Jane Dieulafoy sont plutôt des projets axés sur des objets que sur des sujets. Cette perception de l'Autre reste prisonnière d'une conception étroitement colonialiste du patrimoine archéologique.

On tombe sur une contradiction « classique » chez la voyageuse : d'un côté un affranchissement des rôles en réponse à une discrimination, de l'autre côté une pensée coloniale fondée sur un privilège venant de la culture dominante. L'exemple de Jane Dieulafoy prouve avec insistance que la catégorie de *gender* tombe sous le feu croisé de la critique quand on l'élargit en faisant intervenir d'autres paramètres comme l'appartenance culturelle ou la classe sociale. Contrairement au discours d'émancipation qui est privilégié dans le corpus actuel des recherches sur les voyageuses, je plaide pour un traitement très différencié concernant le sujet « femme et voyage ». Au lieu d'interpréter les récits de voyage féminins principalement dans une optique d'émancipation,

⁷⁸ J. Dieulafoy, *En mission chez les immortels...*, op. cit., p. 134.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 135.

voire de libertinage, l'objectif de mon étude est de montrer la part de complicité des femmes dans les aspirations hégémoniques européennes, d'autant que les voyageuses gagnent en pouvoir, au XIX^e siècle, grâce aux nouvelles possibilités de se déplacer, en particulier dans des pays dominés par l'Occident. Dans cette perspective, l'appartenance culturelle semble même l'emporter sur l'appartenance au « genre ». Jane Dieulafoy, en tout cas, fait beaucoup plus valoir la première que la seconde.

« *A LADY IN CAMP* » : NATIONALISME,
DIFFÉRENCE SEXUELLE ET AUTORITÉ ÉNONCIATIVE DANS
INDIA OBSERVED 1837-1854, DE HONORIA LAWRENCE¹

Frédéric Regard

Dans un ouvrage ayant fait date, Anthony Giddens proposait de nommer « nation » toute collectivité réunie sur une scène *intérieure*, unifiée et délimitée par des frontières, soumise à une administration homogène². C'est en réaction contre une telle conception, « objective » (ou politique), de l'idée de nation, que Linda Colley, s'inspirant de quelques travaux fondateurs³, devait proposer sa théorie « subjective ». La nation britannique, invention du XVIII^e siècle, était selon elle une construction non tant politique que *culturelle*, élaborée à la faveur d'un rapport dialectique avec « l'autre » : l'identité nationale britannique dépendait étroitement de l'expansion maritime de l'Angleterre, dont l'effet avait été d'offrir aux citoyens britanniques l'occasion de fantasmer une unité collective imaginaire, qui aurait également transcendé les particularités internes, notamment les différences entre Anglais, Gallois, Écossais et Irlandais. La scène permettant à la nation de se produire serait ainsi un théâtre d'opérations *extérieures*⁴. Dans les mêmes années, Marie Louise Pratt affinait ce modèle,

1 Édition utilisée : *The Journals of Honoria Lawrence: India Observed 1837-1854*, édité par John Lawrence et Audrey Woodiwiss, London, Hodder and Stoughton, 1980, 253 pages (les numéros de pages donnés dans le corps du texte renverront à cette édition). Il s'agit du seul ouvrage disponible, rassemblant un choix de documents extraits d'un ensemble considérable conservé dans les archives de l'India Office (British Library, Londres). Les « journaux » réunissent de longues lettres, rédigées sous forme de journaux de bord ou de carnets de voyages, destinées soit à Henry Lawrence, soit aux parents et amis restés au pays, soit encore aux enfants envoyés en pension.

2 Anthony Giddens, *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, tome II: *The Nation-State and Violence*, Cambridge, Polity Press, 1985, p. 116.

3 Peter Sahlins, *Boundaries: The Making of France and Spain in the Pyrenees*, Berkeley, University of California Press, 1989 ; Eric Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1991.

4 Linda Colley, *Britons: Forging the Nation 1707-1837*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 6.

expliquant que si l'identité, individuelle et nationale, était en effet déterminée par le contact avec « l'autre », elle pouvait également en être affectée : les « zones de contact » (*contact zones*) étaient des espaces instables, où les positions identitaires de chacun pouvaient être amenées à se déplacer⁵. Quelques années plus tard, Linda Colley devait revenir sur le sujet et montrer à quel point le théâtre de la naissance de la nation britannique avait été hanté par le spectre de l'autre, perçu comme risque de contamination, physique, morale, religieuse. L'Empire, dont la formation avait pourtant favorisé la naissance de l'idée de nation, contenait en puissance le germe d'une négation de l'identité nationale, « the risk of going native », le risque d'une « indigénisation » du citoyen britannique, toujours menacé d'acquiescer ce que le rapport d'un haut responsable militaire en Inde nommait « *a certain degree of locality* »⁶. Or, précisait Linda Colley, fondant son analyse sur les archives militaires, certaines populations *britanniques* étaient réputées constituer ici un danger tout particulier : les Irlandais, représentants d'une minorité religieuse (les catholiques) dont le territoire avait été annexé à la couronne, étaient désignés comme le maillon faible du consensus nationaliste, susceptibles de ne pas offrir le même degré de résistance à la contagion⁷.

L'Irlandaise Honoria Lawrence (1808-1854) n'était pas issue de cette classe à risque. Fille de pasteur, elle avait épousé un protestant d'Irlande du Nord, Henry Lawrence, officier supérieur et ingénieur topographe de l'East India Company⁸, né à Ceylan en 1806, mort héroïquement au siège de Lucknow en 1857. Les futurs époux s'étaient brièvement rencontrés en Irlande en 1827, et neuf ans plus tard, en 1836, sans s'être jamais revus, Honoria devait accepter de rejoindre en Inde celui qui venait de la demander en mariage par lettre. C'est à bord du navire qui l'emportait vers son futur mari en avril 1837 – année du couronnement de Victoria, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande (1837-1901), future impératrice d'Inde (1876-1901) –, que Honoria amorcerait son « journal ». Le propos s'annonçait réduit, comme le précisait une entrée du 7 octobre 1837, puisque la jeune femme affirmait vouloir se contenter de mettre ses pas dans ceux de son mari, ne nourrissant d'autre ambition que d'être une simple adjonction (« addition ») au parfait ordonnancement réglé de toute éternité par la Providence divine : « *We are entering afresh the cares and duties*

5 Marie Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London et New York, Routledge, 1992, p. 6.

6 Linda Colley, *Captives: Britain, Empire, and the World*, New York, Pantheon Books, 2002, p. 313.

7 *Ibid.*, p. 323.

8 Fer de lance de l'empire britannique, l'East India Company était une entreprise commerciale et militaire extrêmement puissante, fondée en 1600, dissoute en 1858, qui gouvernait et exploitait la majeure partie de l'Inde. Voir John Keay, *The Honourable Company. A History of the English East India Company*, London, Harper Collins, 1991.

of an active life ; you to resume old habits, only modified by the addition of a wife; I to try my steps in a new path under your guidance. We have here learned that we can be all in all to one another, but have recognised the Giver of our precious gifts » (p. 51)⁹. Honoria avait retrouvé Henry à Calcutta le 17 août 1838 ; ils s'étaient mariés le 21, et le jeune couple remontait le Gange vers le campement de Gorakhpur, au sud-ouest de Katmandou. Débutait une vie déterminée par une acceptation préalable des positions et des rôles de chacun, dominée toutefois par un nomadisme incessant, n'admettant pratiquement pour seul répit qu'un long séjour au Népal, où aucune femme blanche n'avait encore pénétré, encore moins accouché et élevé ses enfants¹⁰.

C'est de cette singulière destinée qu'il sera question ici, dans le contexte particulier dont nous avons dessiné les contours. Comment une jeune Irlandaise, épouse d'un officier supérieur de la couronne britannique, affirmerait-elle son identité, nationale et individuelle, une fois prise dans les difficultés inhérentes à l'expatriation dans une contrée inexplorée ? Quel serait le rôle joué par l'écriture du journal ? Les positions de chacun resteraient-elles figées jusque dans la « zone de contact » ? L'ambition ultime de ce travail sera de mettre à jour ce moment étrange où le récit opère ce que Homi Bhabha a nommé un effet de « disseminatiON »¹¹. Par quoi on entendra plus précisément ceci : il semble que dans *India Observed* le récit produise des effets d'autorité qui contestent les structures hiérarchiques en vigueur, brouillent la répartition des fonctions sexuées, redéfinissent les valeurs fondant le sentiment d'appartenance nationale.

*

Dès l'arrivée du navire à Madras le 29 juin 1837, la fiancée consigne ses impressions en soulignant le choc culturel auquel elle est soumise. La fonction de ces lignes, où toute référence à l'Irlande est systématiquement oblitérée, est manifestement de souligner la différence entre le même et l'autre : vont s'opposer à plusieurs reprises, d'une part, ce que le texte nomme « *Home* » (p. 36, 45, 122, 129), c'est-à-dire l'Europe en général et la nation britannique en particulier, et, d'autre part, une réalité indigène, jugée dégoûtante, « *disgusting* », adjectif

9 « Nous entamons une nouvelle vie active, faite d'occupations et de devoirs : vous reprenant votre routine, à peine altérée par l'adjonction d'une épouse, moi explorant une nouvelle voie, guidée par vos soins. Nous avons appris ici que nous pouvons être tout l'un pour l'autre, et rendons grâce à Lui qui dispense ces dons du ciel ». Cette citation, comme les suivantes, est traduite par Frédéric REGARD.

10 Pour tous ces détails, voir l'introduction de John Lawrence, *India Observed*, éd. cit., p. 11-18, ainsi que les explications très fournies qu'il propose au début de chacun des quatorze chapitres de l'ouvrage.

11 Homi Bhabha, « DisseminatiON: Time, Narrative, and the Margins of the Modern Nation », dans H. Bhabha (dir.), *Nation and Narration*, London et New York, Routledge, 1990, p. 312.

récurrent qui qualifie jusqu'à la religion des Indiens (p. 64-66, 95). Une lecture plus précise permet d'établir que la plupart des énoncés s'ordonnent à une loi générale, qui est une règle de formation, à la fois des objets décrits et des sujets en charge du descriptif¹². Un seul exemple suffira : « *Judging however by the progress any nation has so hitherto made, generations must pass away before a healthy principle can be infused into so corrupt a mass as the Indian nations and the inflexible integrity of Europeans is one of the most likely means to improve native character* » (p. 90)¹³. La majeure partie des énoncés s'insère implicitement dans ce discours qui, dans le même temps qu'il rejette l'impureté, produit un effet de pureté pour celle et ceux qui revendiquent leur appartenance aux nations européennes. Le terme de « *Home* » a pour intérêt supplémentaire de gommer les différences entre les peuples, les classes et naturellement les sexes composant l'Europe. L'entreprise est massive et systématique. Seront déclarés impurs ces êtres humains proches de l'animalité que Honoria aperçoit d'abord sur des catamarans (« *all looked like mere animals* », p. 34 ; voir encore p. 39, 44). Viendront les serviteurs indigènes, rendus grotesques par la multiplication et la complexité des différences au sein de leur communauté (p. 40-42). Calcutta sera perçue comme « *half-civilized* » (p. 40). Tous les phénomènes d'hybridation seront tournés en dérision : des indigènes, aperçus dans un *buggy* ou habillés à l'occidentale, seront qualifiés de « singes déguisés » (p. 45 ou 67) ; l'imperfection de la maîtrise de la langue anglaise par la classe aisée sera tournée en ridicule (p. 46). L'hindouisme sera disqualifié en tant que « fausse religion », corrompue par la sensualité (p. 46). La vie quotidienne paraîtra intolérable, en raison notamment des confusions multiples entre la vérité et le mensonge, le licite et l'illicite, la débauche et la spiritualité (p. 46). Enfin, les règles floues régissant l'échange commercial, sans que le prix soit fixé de manière uniforme, déclencheront un violent rejet (« *I hate buying from the natives* », p. 54).

Tout au long du journal, ce discours de la pureté, emblème d'une nation arc-boutée sur sa culture puritaine¹⁴, fondement du « nationalisme » perceptible dans chacune des lettres, se cristallisera dans une « formation discursive » particulière, relative à la discipline et à l'éducation.

On peut en isoler trois aspects :

12 On saisit ce que cette formulation doit implicitement à Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 74.

13 « À en juger toutefois par les progrès accomplis par toute nation à ce jour, des générations entières seront nécessaires avant qu'un principe salvateur puisse être inoculé à un corps aussi affecté que les nations indiennes, mais l'inflexible intégrité des Européens est l'un des moyens les mieux à même d'améliorer le caractère indigène ».

14 Stephen Gregg, *Empire and Identity: An Eighteenth-Century Sourcebook*, Basingstoke et New York, Palgrave MacMillan, 2005, p. 7.

1. Le journal témoigne d'une tentative, clairement revendiquée, d'auto-discipline, dans la grande tradition de l'examen de conscience quotidien¹⁵. Loin de la métropole, soustraite au regard de son prochain, soumise à de nombreuses tentations (dont l'oisiveté et la paresse, si l'on en croit le journal), déstabilisée par les incessants déplacements du couple, Honoria Lawrence – en fait tous les Britanniques en général – est guettée par le spectre du désordre (p. 100, 104). Dans ces conditions, l'écriture du journal remplit deux fonctions majeures : il fournit l'occasion d'un travail régulier d'introspection, et il sert d'aide-mémoire, accueillant notamment la liste des tâches quotidiennes à accomplir (dont les occupations religieuses). On retrouve dans cet usage du journal le paradigme fondateur de la « robinsonnade », récit mythique dans lequel l'écriture quotidienne permet la sauvegarde, voire la réinvention, du soi et de la civilisation¹⁶.

2. Le journal définit ce que doit être l'éducation des enfants, mâles en particulier, au sein du noyau familial. Entre mars 1841 et octobre 1843 (p. 112-119), Alick (diminutif d'Alexander), le premier enfant du couple né en septembre 1838 sur la route d'Allahabad (p. 97), est la source de tous les soucis de sa mère : alors que la première « guerre afghane » (1839-1842) fait rage (désastre comparable à celui du Viet-Nam au xx^e siècle), et alors que son père vient d'être nommé au poste de « political officer », chargé des relations avec les forces sikh, le petit garçon ne fait preuve, selon sa mère, ni de rectitude ni d'ardeur au travail, ni même de courage physique. Cette faiblesse devient manifeste quand Alick se met à pleurer au bruit de la détonation d'un petit canon de cuivre qui lui a été offert (p. 111), ce qui conduit sa mère à lui infliger une correction pour « lâcheté » (« *cowardice* », p. 111). Les qualités physiques et morales qui façonnent les « héros d'empire »¹⁷ ne se retrouvent pas chez Alexandre, au nom pourtant prédestiné. Honoria multiplie donc les tests de virilité (« *manly exercises* », p. 114), destinés à sauver l'enfant du « mal » (« *the evil* », p. 117), c'est-à-dire de cette « efféminisation » que craignaient tant les victoriens au contact de l'Orient¹⁸. La virilité ou la mort. Une lettre écrite de

15 Voir Michael Mascuch, *Origins of the Individualist Self: Autobiography and Self-Identity in England, 1591-1791*, Cambridge, Polity Press, 1997.

16 Le célèbre roman de Daniel Defoe, *Robinson Crusoe* (1719) a depuis longtemps été analysé comme s'inscrivant dans une tradition spirituelle et autobiographique puritaine. Voir notamment G. A. Starr, *Defoe and Spiritual Autobiography*, Princeton, Princeton University Press, 1965.

17 Voir Richard Frohock, *Heroes of Empire: The British Imperial Protagonist in America*, Newark, University of Delaware Press, 2004, p. 34-35.

18 Voir Graham Dawson, *Soldier Heroes: British Adventure, Empire, and the Imagining of Masculinities*, London, Routledge, 1994 ; voir aussi Stephen Gregg, *Empire and Identity*, *op. cit.*, p. 21-24.

Katmandou, le dimanche 10 août 1845, à Alick, alors âgé de six ans, parti en excursion avec son père, résume clairement le point de vue de la mère : « *I have been most desirous for you to take this little trip, to become more acquainted with Papa, more independent of Mama, more of the man I want you to be. [...] I record to you my deliberate judgment that your death would be a slight evil to your parents, compared to seeing you grow up selfish, cowardly, untrue, forgetful of your Maker, Redeemer, Sanctifier* » (p. 165)¹⁹.

3. Enfin, le journal définit ce que doit être l'éducation des enfants, garçons et filles, à l'extérieur du noyau familial. Là encore, la discipline, morale et physique, est reine, destinée à lutter contre le manque d'hygiène tout autant que contre la corruption des mœurs, toujours dans cette tradition anglo-saxonne de ce qu'il est convenu d'appeler le « christianisme musclé » (« *muscular Christianity* »)²⁰. Sitôt arrivée à Calcutta, Honoria Lawrence chante les louanges d'une certaine Mrs Wilson (p. 46-47), fondatrice d'un orphelinat pour filles dans lequel « *the Christian standard of morals* » (p. 46) sert tout à la fois de matière d'enseignement et de principe de conduite. Honoria souligne la propreté de l'établissement, la santé des filles, leur soumission à une discipline de fer. Lorsque Henry quitte le Népal en 1845 et est nommé British Resident au Penjab, c'est-à-dire gouverneur, ses campagnes victorieuses contre l'armée sikh ne sont pas, selon son épouse, son seul titre de gloire : le gouverneur crée des jardins pour occuper les soldats, que l'oisiveté, entre les campagnes militaires, plonge dans la débauche (« *drunken, disorderly people* », p. 190). Surtout, Henry et Honoria fondent une école, Sanawar, destinée aux enfants des grades inférieurs. Dans une lettre du 30 mai 1849, adressée à Alick, Honoria décrit l'établissement, où l'on retrouve la même caractéristique fondamentale que dans l'orphelinat de Calcutta : une discipline, morale et corporelle, dont Honoria nous dit avec fierté qu'elle est inspirée du modèle des « *public schools* », et de la plus ancienne de ces prestigieuses écoles, Rugby, pépinière des héros d'Empire (p. 191, 195, 217).

Si ces énoncés prônent de manière explicite une autorité bien réelle, hiérarchique et morale, l'écriture même du journal, dès lors que celui-ci se conçoit comme un ensemble de lettres impliquant destinataire et destinataires, a aussi pour fonction de produire un *effet d'autorité* de la part de l'énonciatrice. Écrire, témoigner des

19 « J'ai ardemment désiré que vous entrepreniez ce petit voyage, afin que vous appreniez à mieux connaître Papa, que vous acquériez plus d'indépendance vis-à-vis de Maman, et deveniez un peu plus l'homme que j'appelle de mes vœux. [...] Je tiens à ce que vous sachiez qu'à mon sens votre mort serait un moindre mal à vos parents que de vous voir grandir dans l'égoïsme, la lâcheté, le mensonge et l'oubli de votre Créateur, Rédempteur, Sanctificateur ».

20 Voir Donald E. Hall (dir.), *Muscular Christianity: Embodying the Victorian Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 3-16.

choses vues, assortir ces descriptifs de jugements de valeur, et surtout faire de la missive le relais du discours du progrès moral, de l'hygiène et de la discipline, sont autant d'aspects d'une même stratégie. Il s'agit pour l'auteur de construire une identité, de se « subjectiver », tout en se laissant « interpeller » par l'idéologie dominante²¹, dont l'auteur-femme se fait en quelque sorte la porte-parole auprès de ses destinataires. Cette « interpellation » du sujet écrivant est aussi l'occasion pour l'énonciatrice de se produire comme sujet *britannique*, appartenant à cette communauté que dessine le réseau des destinataires, communauté nationale *imaginée* à partir de la « zone de contact »²². Le rapport avec « l'autre », capable de contaminer jusqu'à l'héritier mâle a priori destiné à poursuivre la légende patriotique, sert bien à renforcer un sentiment d'appartenance, la femme s'autorisant d'une supériorité culturelle qu'elle choisit d'incarner sans état d'âme.

Or, la conscience de cette supériorité conduit aussi Honoria Lawrence à affirmer avec force une certaine liberté, exceptionnelle pour l'époque, une liberté que seul en vérité l'exil pouvait procurer dans la culture victorienne²³. Car la jeune Britannique, en tant que *personne* et plus seulement en tant qu'*inscriptrice* du journal²⁴, se veut porteuse d'une autorité pratique et concrète. Sitôt débarquée à Madras, elle écrit à une amie pour lui expliquer que les ouvriers locaux sont incompetents, et que dès ses premiers pas sur la terre ferme, l'envie lui était venue de bondir hors de son palanquin pour apprendre aux maçons indigènes comment se servir correctement de leur truelle : « *I felt unclined to run up and take the trowel in my own hand to show them how it ought to be used* »²⁵ (p. 36 ; noter la force du modal, « how it *ought to be used* », traduisant une obligation extérieure *morale*). N'hésitant pas à revendiquer une autorité matérielle et pratique au nom de ce savoir supérieur où l'énonciatrice puise son autorité, libérée des contraintes culturelles définissant le comportement d'une « *proper lady* »²⁶, la jeune Britannique nourrit le fantasme d'une femme bravant

21 Voir Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » (1970), dans *Positions*, Paris, Éditions Sociales, 1976, p. 118-120.

22 L. Colley, *Captives...*, *op. cit.*, p. 284.

23 Voir Sara Mills, *Discourses of Difference: Women's Travel Writing and Colonialism*, London, Routledge, 1991.

24 J'emprunte ces catégories à Dominique Maingueneau, *Le Discours littéraire ; paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004. Maingueneau propose d'appeler « personne » l'individu doté d'un état-civil et passible d'une biographie ; l'« écrivain » la personne prenant pied dans un champ littéraire ; « l'inscripteur » l'énonciateur du texte, garant du contrat impliqué par la scène générique.

25 « J'eus envie de me ruer sur la truelle pour leur montrer de mes propres mains comment s'en servir ».

26 Voir Mary Poovey, *The Proper Lady and the Woman Writer: Ideology as Style in the Works of Mary Wollstonecraft, Mary Shelley, and Jane Austen*, Chicago, The University of Chicago Press, 1985 ; Frédéric Regard, *L'Écriture féminine en Angleterre*, Paris, PUF, 2002, p. 17-36.

les interdits, transgressant les codes, non seulement pour se mêler au peuple, aller au contact d'une autre « race » et d'une autre culture, travailler de ses propres mains, mais encore, et surtout, pour *en remontrer à des hommes*. Ayant à peine pénétré dans la « zone de contact », Honoria Lawrence se repositionne ainsi sur la scène des identifications sociales en se réinventant une identité en rupture avec les « coordonnées culturelles »²⁷ héritées du siècle précédent. La lettre adressée à l'amie restée au pays l'encourage à ne plus s'identifier en tant qu'Irlandaise, femme, petite-bourgeoise et célibataire, les quatre « marqueurs » établissant en théorie son identité individuelle ; dans l'espace du journal, avant même l'acquisition du statut d'épouse d'officier, le déplacement géographique est l'occasion d'effacer ces marqueurs d'inégalité pour souligner la souscription de l'auteur, en tant que personne et en tant qu'énonciatrice, à une identité nationale transcendant les différences sexuelles. Si dans *India Observed* l'homme est présenté comme le relais de la puissance économique, politique et militaire de la métropole, la femme se produit quant à elle moins comme objet sexué que comme « symbole de la nation »²⁸.

L'image que projette d'elle-même Honoria Lawrence à travers ses missives, son ethos²⁹, n'est donc pas celui d'une marginale, d'une rebelle ou d'une contestataire. Se produire comme sujet d'autorité, affirmer une certaine liberté à l'endroit des conventions régissant la distribution des rôles, implique chez elle l'acceptation de ce que nous avons nommé son interpellation. Les actes comme les énoncés proclament une insertion exemplaire dans cette structure idéologique. Au niveau de la personne, cette autorité est conditionnée à une identification sans faille au *statut* de l'époux, c'est-à-dire au pouvoir que celui-ci tire de ses fonctions officielles³⁰. On en donnera seulement deux exemples.

Sitôt arrivée à Gorakhpur, où est stationné Henry, la jeune mariée s'affranchit de « l'étiquette » (p. 63) en choisissant d'accompagner son mari dans ses excursions pour le compte du Revenue Survey, établissement chargé de dresser des cartes des provinces indiennes afin d'établir l'assiette de l'impôt exigé par l'East India Company. Le journal de Honoria annonce fièrement le 24 novembre 1837 que son époux l'initie à la technique du relevé topographique, technique

27 Pour la liste de ces « *cultural coordinates of identity* », voir Stephen Gregg, *Empire and Identity*, *op. cit.*, p. 4.

28 S. Gregg, *ibid.*, p. 20 : « *while imperial and national endeavour was associated with men, women – or the 'fair sex' – were deemed symbols of the nation* ».

29 Voir D. Maingueneau, *Le Discours littéraire...*, *op. cit.*, p. 214-222.

30 Voir Julie Diamond, *Status and Power in Verbal Interaction*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, 1996, p. 9.

traditionnellement productrice de masculinité³¹ : « *Yesterday evening darling you shewed me how to plot, and today I did two villages* » (p. 70)³². Honoria se plaît à souligner non seulement la précision de la mesure mais encore l'équité supposée de l'impôt (p. 73-74). La question de la légitimité et de la pertinence de la taxation des terres agricoles par les Britanniques, système qui devait pourtant ruiner l'économie rurale³³, n'est jamais posée, alors même que la jeune femme exprimera quelque réticence face aux taxes britanniques levées sur les pèlerinages hindous à Allahabad (« *Surely a time will come when it will not be believed that a Christian nation traded in idolatry* », p. 84)³⁴. De même, on constate qu'aucune relation intersubjective avec les habitants des régions cadastrées n'est consignée dans le journal, alors même que notre « *lady in camp* » prend soin de se distinguer des autres Européennes, ces « *ladies in cantonments* » (p. 87) qui ne vont jamais à la rencontre des indigènes. Honoria « fait des villages » (« *I did two villages* ») qui ne semblent jamais habités. L'autorité de l'énonciatrice vient ainsi de ce que l'expérience de la personne, qui n'hésite pas à affirmer mener la vie nomade (« *a wandering life* », p. 74) des ingénieurs topographes pour aller au contact de l'autre (« *In such a life we see more of the country and its inhabitants than can be known to the dwellers in bungalows and 'upper-roomed houses' [...]* », p. 74)³⁵, s'efface au profit d'une inscriptrice qui porte et explicite un discours idéologique selon lequel l'autre est à percevoir comme espace muet, malléable et exploitable : pour l'homme comme pour la femme, l'administration britannique, mettant un terme à de « terribles abus », apporte progrès et justice aux régions qu'elle administre. Le personnage que la jeune épouse dessine d'elle-même à la faveur de ces exercices de cartographie est celui d'une représentante et porte-parole de l'autorité, ayant eu la chance et l'honneur d'être initiée au pouvoir détenu en principe par les hommes³⁶.

Près de dix années plus tard, dans une autre province et dans des circonstances radicalement différentes (la seconde guerre anglo-sikh, 1848-1849), ce positionnement n'est pas fondamentalement modifié. Une lettre adressée à Alick, écrite de Lahore en date du 6 octobre 1849, fait état des combats menés

31 Richard Phillips, *Mapping Men and Empire. A Geography of Adventure*, London-New York, Routledge, 1997, p. 3.

32 « Hier soir, mon adoré, vous m'avez enseigné la technique du cadastrage, et aujourd'hui j'ai fait deux villages ».

33 B. M. Bhatia, *Famines in India: A Study in Some Aspects of the Economic History of India with Special Reference to Food Problem, 1860-1990*, Delhi, Konark Publishers, 1991, p. 7-8.

34 « Il ne fait pas de doute qu'un jour viendra où l'on ne croira plus qu'une nation chrétienne faisait du commerce parmi des idolâtres ».

35 « Cette vie que nous menons nous permet d'apprendre bien plus de choses du pays et de sa population que n'en peuvent connaître les habitants des bungalows et "villas à étage" ».

36 Voir R. Phillips, *Mapping Men and Empire...*, *op. cit.*, p. 45.

par Henry contre l'armée sikh, présentée comme un ramassis de rebelles et de traîtres (p. 197-198). On note que Honoria utilise la première personne du pluriel pour désigner les autorités britanniques (« our *government* » ; « *we could not suppose that they had any principle of truth* »). La tactique que trahit ce choix grammatical obéit à un double souci : il s'agit de mettre en exergue les valeurs – rectitude, courage, sens des responsabilités, magnanimité – incarnées par les officiers de l'East India Company, mais aussi par tous les Britanniques, tout en transformant cette guerre coloniale en une affaire familiale. Le « *we* » finit par inclure le destinataire de la missive en lui assignant expressément l'identité d'un fils et neveu, puisque les officiers supérieurs chargés des opérations sont nommés « Papa » et « *Uncle John* » (p. 197), présentés comme d'honnêtes pères de famille devant sans cesse déjouer des complots perfides pour épargner des souffrances inutiles aux populations locales : « *Papa was often made anxious by secret intelligence that the moofsids, rebels, were transgressing their rules. Just after Papa went away, Uncle got further accounts of their doings, and resolved on seizing them. [...] Their timely capture has probably averted much bloodshed and misery* » (p. 198)³⁷. En conjuguant ainsi la morale et l'émotion, la fibre patriotique et la fibre familiale, ce que permet le journal adressé à l'enfant, l'énonciatrice parvient à évacuer de son discours le véritable enjeu politique des événements décrits, à savoir la domination violente d'un groupe humain par un autre dans le cadre d'une guerre coloniale.

Il serait toutefois inexact d'affirmer qu'aucune relation intersubjective ne vient animer ce récit. Dans les pages que nous venons de commenter, Honoria se délecte à relater les audiences qu'accorde Henry sous la tente du quartier général, qui se trouve servir également de domicile aux époux (« *our tent* », p. 74). On comprend alors que les opérations de cadastrage ne vont pas sans provoquer quelques tensions avec les populations locales (« *there are continual references from the villagers and the camp-followers, who have frequent disagreements* », p. 74)³⁸. Or, ces scènes d'audiences sont présentées de telle manière que le comique l'emporte. Le point de vue est fixe, focalisé sur le couple, lequel est installé en position dominante, Henry assis nonchalamment dans un fauteuil, les pieds posés sur son bureau, Honoria debout derrière lui, amusée de la situation. La procession des plaignants défile sur un mode théâtral, comme si les interlocuteurs de l'officier étaient convoqués selon le bon-

37 « Papa était souvent inquiet des rapports secrets selon lesquels les *moofsids*, ou rebelles, ne tenaient pas leurs engagements. Peu de temps après le départ de Papa, Oncle fut plus amplement informé de leurs agissements, et prit la décision de s'emparer d'eux. [...] Leur capture survint à temps pour empêcher sans doute bien du sang et des larmes ».

38 « Les villageois et les travailleurs itinérants du campement multiplient les demandes d'audience en raison de leurs nombreux différends ».

vouloir de l'énonciatrice, qui ouvre et ferme chaque énoncé comme on lèverait et abaisserait un rideau, chaque personnage ou groupe de personnages étant introduit par « *there is* » ou « *there are* ». Il faut ajouter que les interlocuteurs du couple sont présentés moins comme des individus singuliers que comme des types caricaturaux (« *And there is, never-to-be-forgotten, the little old baboo [...]* »)³⁹. Enfin, les dialogues sont rapportés au moyen du discours indirect, choix énonciatif qui a pour effet de confisquer ou d'usurper la parole de l'autre⁴⁰, sauf lorsqu'il s'agit de ridiculiser les énoncés imparfaits du *baboo* (« '*One, two thing I do, no mistake can make, multiply, sine, co-sine. Sir, you are my sucking father, Sir. I no mistake make*' », p. 74)⁴¹. Confondue de manière très habile avec une sorte d'autorité naturelle, la simplicité informelle de la posture de l'officier, atténuant sa puissance statutaire, facilite la métamorphose de son épouse, dont le travail d'écriture finit de la porter au moins au rang d'égale de l'homme occidental. Car à se tenir debout à l'arrière-plan, à embrasser la totalité de la scène de ce regard amusé, englobant jusqu'à la posture contestable de son mari, et à construire ce petit théâtre comique, Honoria Lawrence se dote d'une autorité qui la hisse à un niveau bien supérieur à celui de tous les hommes, qu'ils soient indigènes ou britanniques.

La période clef semble avoir été 1844, date à laquelle Honoria perçoit le Népal, région où n'avait jamais pénétré une femme blanche, comme un laboratoire d'essais. La province est présentée comme un « modèle artificiel », échappant à l'outil classique de la comparaison, et donc favorisant l'imagination créatrice (« *It was unlike anything I ever saw, more like an artificial model than any actual scenery and suggested a crowd of new and strange ideas* », p. 147)⁴². C'est aussi une sorte de paradis biblique (« *This place in a peculiar manner brought Scripture to mind* », p. 153)⁴³. Ces deux images, d'apparences contradictoires, ont ceci en commun qu'elles semblent abolir les contextes et les contraintes qui définissent d'ordinaire l'identité de Honoria, en tant que personne mais aussi en tant qu'énonciatrice. L'esprit du journal se transforme d'ailleurs assez sensiblement, puisque l'épouse de l'officier paraît prendre ses distances par rapport à la communauté britannique. Le 12 avril, elle déclare que la société européenne

39 « Vient ensuite, inévitablement, le vieux petit *baboo* ».

40 Gillian Beer, « Speaking for the Others: Relativism and Authority in Victorian Anthropological Culture », *Open Fields: Science in Cultural Encounter*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 79-80.

41 « Un, deux choses, moi faire, pas erreur possible, multiplier, sine, co-sine. Monsieur, vous être mon père nourrisier, Monsieur. Moi pas faire erreur ».

42 « Cela ne ressemblait à rien de ce que j'avais jamais vu, moins un paysage réel qu'une maquette artificielle, d'où naissait une foule d'idées neuves et étranges ».

43 « De manière troublante, ce lieu rappelait à l'esprit les Écritures ».

de Katmandou « *is not the best* » (p. 150). La critique vise tout particulièrement deux hommes, représentants du savoir et du pouvoir britanniques, le capitaine Smith et le docteur Christie, chez qui la jeune femme dit ne pouvoir distinguer la moindre lueur de principe (« *I see no glimmer of principle in either* », p. 151). En outre, le docteur Christie manque d'esprit (« *wit* »), terme particulièrement intéressant comme nous allons le voir : « *Dr. Christie harmless and inoffensive in general, but ignorant on most general subjects, and without wit to make the most of what he does know [...]* » (p. 151)⁴⁴.

120

Lorsque quelques mois plus tard Henry s'absente pour prendre quelque repos dans sa résidence d'été, entre Katmandou et Trisuli, Honoria est amenée à fréquenter ce fameux docteur Christie plus que de coutume, ainsi que le capitaine Ottley et son épouse, pour lesquels elle nourrit un égal mépris, alors même que son admiration pour le peuple Nawar ne cesse de grandir (voir les entrées du 29 mai et du 6 août 1844, p. 156-157, 160-161). Le 14 août, excédée par la stupidité et l'incompétence de ses compatriotes, Honoria Lawrence conçoit une entrée étrange, unique dans son genre (du moins dans la seule édition aujourd'hui disponible), la seule également à être précédée d'un titre, « *A dramatic sketch, Mrs. Lawrence and Dr Christie* » (p. 165). Il s'agit d'un long dialogue de cinquante-sept lignes, rapporté sur le mode du discours direct, pas une fois interrompu par l'intrusion de la narratrice, chaque énoncé étant simplement précédé des initiales des personnages, L. et D., pour « Lawrence » et « Doctor ». La scène se veut comique, dans l'esprit de Molière (dont la « comédie de mœurs » anglaise devait s'inspirer)⁴⁵, destinée à ridiculiser non seulement les compétences, mais encore les manières et la rhétorique d'un médecin incapable de proposer un remède efficace à une patiente souffrant d'une rage de dents : alors que L., qui ne supporte pas le laudanum, cause pour elle d'insomnies, suggère à D. de lui prescrire plutôt de l'hyoscyamus et de la teinture de camphre, le médecin, particulièrement obtus, s'en tient au laudanum, avant de lui proposer pour toute alternative une chevauchée endiablée, suivie de l'ingestion d'une côte d'agneau, arrosée d'une bouteille de bière (p. 166). Au final, le médecin reprend à son compte les suggestions de la patiente et lui prescrit avec assurance le sédatif et l'analgésique dont elle lui avait elle-même soufflé les noms.

Les dernières lignes de cette entrée prennent soin de qualifier la scène d'« imaginaire » (« *imaginary sketch* », p. 166), mais Honoria précise

44 « Le docteur Christie, doux et inoffensif en général, mais inculte dans la plupart des domaines, et dénué du moindre esprit qui aurait pu lui permettre de mettre en valeur le peu qu'il savait [...] ».

45 Kenneth Muir, *The Comedy of Manners*, London, Hutchinson, 1971.

curieusement dans la même phrase que cet échange avec Christie est l'une des conversations les plus satisfaisantes qu'ils aient jamais eue (« *a sample of our most satisfactory conferences* », p. 166). Le comique s'exerce donc ici aux dépens d'un officier britannique nommément mis en cause, dépositaire de surcroît d'un savoir scientifique supérieur non seulement à celui des indigènes, mais aussi à celui des autres Européens, et des femmes en particulier (noter toutefois que l'initiale choisie n'est pas H. pour Honoria, le prénom, mais L. pour Lawrence, le patronyme). L'aspect le plus subversif de ces pages vient sans doute du fait qu'une telle scène envisage la possibilité que l'autorité de la jeune femme, en tant que *personne*, ne soit pas déterminée par un classique rapport statutaire, mais puisse se jouer en contexte, « linguistiquement », à l'occasion d'un échange communicationnel. L'interaction comporte bien alors un risque que les postures de chacun soient effectivement redéfinies⁴⁶. Or, la subversion n'atteint son comble que parce que Honoria Lawrence démontre aussi sa capacité à devenir une *inscriptrice* de la scène, c'est-à-dire à réécrire l'événement de cette conversation réelle sous la forme d'une saynète « imaginaire » ou « inventée » (« *an imaginary sketch* »), dont la théâtralité est en outre clairement affichée (« *a dramatic sketch* »). Honoria ne *dit* pas les choses, se gardant notamment de porter cette fois un jugement de valeur ; à la manière d'un dramaturge, elle *montre* une conversation, suggère sans la commenter l'inversion du rapport de force dans l'échange linguistique, neutralise sa voix propre, celle de l'auteur-narrateur de tout journal⁴⁷, pour solliciter le seul esprit critique de son lecteur (en principe Alick, âgé de six ans). Le texte ouvre alors un espace propre, dans lequel les personnes réelles, dont le statut comme les « coordonnées culturelles » sont gommés ne serait-ce que par l'utilisation des initiales, deviennent des personnages de théâtre, n'existant que par les traits caractéristiques, voire caricaturaux, que leur procurent la mise en scène et le dispositif énonciatif.

Que le journal ait été destiné à un Alick devenu adulte, comme le précise un court préambule⁴⁸, ne fait aucun doute. Mais à se projeter ainsi dans un avenir incertain, et à se donner pour destinataire un hypothétique lecteur idéal, singulier et collectif à la fois, capable de conférer un sens à une telle entrée et d'en saisir l'horizon intertextuel, c'est-à-dire la tradition de la « comédie de mœurs » anglaise, Honoria Lawrence trahit son désir de produire une œuvre littéraire et d'ajouter à la palette de ses figures d'autorité celle d'un véritable *écrivain*. Se donnant à voir comme personne dotée de cet esprit, ce « *wit* », qui

46 Pour ces questions, voir Alessandro Duranti et Charles Goodwin (dir.), *Rethinking Context: Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 22-23.

47 Voir Gérard Genette, *Fiction et diction*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 79-80.

48 John Lawrence, introduction au chapitre 10, p. 164.

fait tant défaut à la société britannique de Katmandou, l'auteur s'affirme aussi comme une énonciatrice prenant pied dans la tradition littéraire de la « *comedy of wit* »⁴⁹. Par la même occasion, Honoria réinvente ou « réimagine » une communauté britannique, dans laquelle le docteur Christie et ses semblables constituent désormais le corps étranger, le poison, la maladie, l'impureté à évacuer. La saynète farcesque joue ce rôle de catharsis, pour esquisser les contours imaginaires d'une collectivité nationale, éclairée et lettrée, soudée par l'humour comme par la perception de la naissance d'un genre nouveau, qui reste à définir, et qui pourrait se nommer la satire de mœurs anglo-indienne.

122

Lorsqu'au terme d'un long séjour auprès de sa famille et de sa belle-famille (en Angleterre, Écosse et Irlande), Honoria rejoint son mari au Penjab, au mois de décembre 1848, et alors même que Henry est accaparé par les guerres contre les sikhs, la jeune femme se sent chez elle en Inde (« *I always liked India and now I like it better than ever* », p. 188), à telle enseigne qu'en juin 1850, peu de temps après la naissance de sa fille Honoria Letitia (avril 1850), elle quitte seule Lahore et le Penjab pour monter plus au nord, au Cachemire, territoire sikh ayant gagné son indépendance au terme de la première guerre afghane. Son mari, véritable héros national en Angleterre, anobli par la reine (1848) et considéré comme « *the uncrowned king of the Punjab* »⁵⁰, l'a précédée, autorisé à effectuer un séjour de « repos studieux ». Une fois de plus, Honoria souligne la nouveauté inouïe de la situation : « *No white faced woman has ever visited Kashmir, nor had any entered Nepal till I went there* », p. 202)⁵¹. La jeune mère, tout juste accompagnée de son bébé et d'un certain docteur Hathaway, fait une halte le 17 juin 1850 à Bhimbur. Elle rapporte alors, dans une lettre en date du 3 juillet adressée à Alick, âgé désormais de douze ans, que le neveu du maharadjah Ghulab Singh, le rajah Jowahir Singh, a sollicité une entrevue. Honoria Lawrence se fait d'abord prier, prétextant la fatigue du voyage, puis, devant l'insistance du dignitaire, se voit contrainte d'accéder à sa requête. Les pratiques traditionnelles de l'hospitalité, l'importance sourcilieuse accordée au protocole, les formules de politesse convenues font l'objet d'un compte rendu blasé et ironique (p. 204-205), comme si l'épouse occupait la place laissée vacante par ce jeune officier nonchalant dont elle avait fait le portrait quelques années plus tôt dans les environs de Gorakhpur. Cette fois, Honoria se met directement en scène, s'accordant une place centrale et non plus marginale dans le jeu de l'interaction. D'ailleurs, s'il venait l'envie à son lecteur, Alick,

49 Voir Thomas H. Fujimura, *The Restoration Comedy of Wit*, Princeton, Princeton University Press, 1952.

50 John Lawrence, introduction au chapitre 11, p. 181.

51 « Jamais une femme blanche n'a visité le Cachemire, de la même manière qu'aucune n'était entrée au Népal avant que je ne m'y rende ».

de disposer de plus d'informations sur la dynastie des Singh, elle invite le fils à consulter le livre du père⁵², ce qui a pour effet de marginaliser un peu plus l'homme auquel elle doit pourtant son statut aux yeux du rajah. L'ouvrage en question devient d'ailleurs « *Papa's book* » (p. 204), dont le point de vue est censé venir simplement en appui ou en complément du sien propre. Autrement dit, ce que Honoria met en scène, contestant l'inévitabilité de la relation homosexuelle dans les scènes de rencontre sans pour autant se réfugier dans les facilités du « pittoresque »⁵³, c'est moins son statut d'épouse d'un homme de pouvoir, que sa propre posture, définie autant par une supériorité affirmée sur tous les hommes, indigènes et européens, que par une prise de position individuelle dans l'espace de l'échange communicationnel.

Le trait le plus saillant de cette entrée du 3 juillet est en effet le dialogue entre le rajah et la Britannique, rapporté principalement à l'aide du discours direct :

I rose, met the Rajah at the door, shook hands with him and his son – I was spared the embrace – desired them to be seated, and we had some of the usual conversation. « Are you well? » « Perfectly. » « Are you happy? » « Through your kindness I am. « This is a beautiful country your highness has got. » « Not my country, but yours. I am but your servant. » [...] « I am but a traveller and must soon move. So your highness may go. » « Not till you have received something from me. » « Have I not received your fruit and your kindness? » « But this is for your daughter. » « Quite impossible. » « Nay in the way of friendship. » « Is not friendship to bring my children here? » and so we went on much as if we had been acting a charade, ending however, in the Rajah actually leaving on the threshold two great bags of rupees, though we escaped the shawls and the pearl necklace (p. 205)⁵⁴.

52 Major H. M. Lawrence, *The Adventures of an Officer in the Punjab*, London, Henry Colburn, 1846.

53 Voir Sara Suleri, «The Feminine Picturesque », dans *The Rhetoric of English India*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992, p. 77.

54 « Je me levai, accueillis le rajah à la porte, lui serrai la main ainsi qu'à son fils – on m'épargna l'accolade –, les priai de prendre un siège, et nous eûmes le type de conversation habituelle. "Allez-vous bien ?" "Parfaitement." "Êtes-vous satisfait ?" "Je le dois à votre bonté." "C'est un bien beau pays que celui de votre altesse." "Pas mon pays, mais le vôtre. Je ne suis que votre serviteur." [...] "Je ne suis qu'une voyageuse, et dois repartir sans tarder. Votre altesse peut donc disposer." "Pas avant que vous n'ayez accepté quelque chose de ma part." "N'ai-je pas déjà bénéficié de vos fruits et de votre gentillesse ?" "Mais c'est pour votre fille." "Tout à fait impossible." "Allons, en gage d'amitié." "L'amitié ne consiste-t-elle pas à amener mes enfants ici ?" Et ainsi de suite, comme si nous avions entrepris de jouer une saynète, dont l'issue vit toutefois le rajah laisser effectivement sur le seuil deux énormes sacs de roupies, même si nous échappâmes cette fois aux châles et au collier de perles ».

Honorina souligne pour finir que cet entretien venait s'inscrire dans une suite copieuse de situations interchangeables, amusantes dans un premier temps, mais éminemment ennuyeuses à la longue : « *a sample of every meeting with a chief, amusing for once or twice, but becoming very tiresome* » (p. 205)⁵⁵. L'effet produit sur le lecteur est double : il apparaît nettement que pour la voyageuse le statut et les fonctions officielles de l'époux ont perdu de leur attrait, toute mission diplomatique étant réduite à une parodie de rencontre ; il ressort également que l'autorité de la jeune femme se fonde désormais en partie sur une parfaite maîtrise des codes communicationnels locaux. Elle sait ce qu'il convient de répondre au dignitaire indien, fait preuve d'« esprit », et déjoue les pièges de la conversation en saisissant les sous-entendus de cet entretien impromptu, qu'elle perçoit comme une tentative de corruption, pratique souvent dénoncée comme la gangrène du pays (par exemple, p. 82-83). Ce qu'un tel texte souligne, en somme, n'est pas le statut de l'Occidentale, lequel précéderait et contraindrait l'échange, mais son « rang », plus exactement ce « *local rank* »⁵⁶, cette supériorité fragile et aléatoire, et pourtant si concrète et autrement plus convaincante, que la personne de Honorina Lawrence parvient à acquérir dans l'interaction. C'est ce « rang » qui lui permet notamment de reprendre l'un des énoncés du rajah pour le congédier : l'énoncé du visiteur, « *I am but your servant* », formule de pure courtoisie, dénuée de toute signification réelle, devient dans la bouche de la jeune femme « *I am but a traveller* », énoncé parodique du premier, aussitôt réinvesti d'une effectivité bien réelle, puisqu'il permet à la « simple voyageuse » de dispenser le rajah d'une visite plus longue : « *You may go* », invitation polie à écourter la visite, qui sonne bien aussi comme un ordre donné à un « servant ».

Cette forme d'autorité, acquise par la personne sur le terrain, se conjugue nécessairement à celle de l'inscriptrice, dont le texte précis et nerveux est construit de telle manière que chaque énoncé semble en appeler un autre et que chaque citation paraisse étoffer une trame convenue. Cette impression générale de prévisibilité vient encore renforcer la posture de l'énonciatrice, qui se pare à nouveau du prestige de l'écrivain, se servant une fois de plus de la tradition du duel de « *wits* » pour subvertir la hiérarchie des sexes⁵⁷. Honorina Lawrence semble parachever ici son entreprise de construction d'une autorité hors-normes, se produisant à la fois comme femme de tête (une *personne* au

55 « Un échantillon de chacune de nos rencontres avec un chef, amusantes les toutes premières fois, mais tout à fait ennuyeuses à la longue ».

56 J. Diamond, *Status and Power...*, *op. cit.*, p. 11. Diamond précise que le pouvoir et l'autorité affirmés dans l'interaction impliquent la construction d'une image de soi, « *self-image* » (p. 15).

57 Voir Jacqueline Pearson, *The Prostituted Muse: Images of Women and Women Dramatists 1642-1737*, New York, St. Martin's Press, 1988.

tempérament exceptionnel), comme actrice sur une scène codée (les choix de l'énonciatrice ou inscriptrice), et enfin comme dramaturge (le travail de l'écrivain, qui ouvre un espace littéraire implicite).

Honoraria Lawrence ne devait pas tarder à mourir, emportée par une « fièvre » à l'âge de quarante-six ans, à Mount Abu, au Rajputana, ou Rajahstan, province où en 1852 Lord Dalhousie, gouverneur général en Inde entre 1848 et 1856, avait nommé Henry au poste de conseiller principal des autorités locales. On ne saura donc jamais de quelle manière auraient pu évoluer ces esquisses d'une reconquête, non pas d'un soi authentique⁵⁸, mais d'une *image* de soi, d'un ethos, c'est-à-dire en l'occurrence d'un effet d'autorité, construit par la transmutation littéraire de scènes de la vie quotidienne dans l'Empire. On perçoit déjà, malgré tout, comment l'expérience de l'étranger précipite ici une crise identitaire⁵⁹, qui prend la forme d'une démarcation de la femme par rapport au rôle traditionnel qui lui est réservé. Alors que cette posture classique est bien celle à laquelle Honoraria aspire dans un premier temps, notamment lorsque son journal s'adresse directement à celui qui vient de devenir son époux (« *A woman's profession is to be a wife* », p. 71), on voit de quelle manière le texte issu de la « zone de contact » en vient à malmenier cette image de la femme comme « *lady* » ou comme « ange domestique », pour reprendre le titre du célèbre poème de Coventry Patmore, chantre du statu quo victorien (*The Angel in the House*, 1854)⁶⁰. Dans un premier temps, cette démarcation ne produit toutefois d'autorité qu'au prix d'une substitution de la femme à l'homme occidental, dont le statut reste incontesté, à l'intérieur d'un cadre idéologique et d'une structure de pouvoir fondamentalement inchangés.

Or, on devine aussi à quel point, dans les contrées les plus reculées de l'Empire britannique, l'expérience du terrain et la connaissance approfondie des mœurs des uns et des autres parviennent peu à peu à une remise en cause des frontières culturelles, brouillant les cartes de la répartition entre le même et l'autre, dessinant les contours imaginaires d'une autre communauté nationale. Tout devient une question de stratégie sémiotique, car jamais Honoraria Lawrence ne se conçoit comme une rebelle. Les éléments réalistes consignés dans le

58 C'est la curieuse proposition de Ruth Jenkins concernant les voyageuses en règle générale, « *The Gaze of the Victorian Woman Traveller* », dans Kristi Siegel (dir.), *Gender, Genre, and Identity in Women's Travel Writing*, New York, Peter Lang, 2004, p. 19.

59 Sur cette question de la crise comme catégorie centrale pour une définition de l'identité anglaise au XIX^e siècle, voir Simon Gikandi, *Maps of Englishness: Writing Identity in the Culture of Colonialism*, New York, Columbia University Press, 1996, p. xii.

60 Sur ces questions voir Helena Michie, *The Flesh Made Word: Female Figures and Women's Bodies*, Oxford et New York, Oxford University Press, 1987.

journal sont dès lors mis au service d'un extraordinaire talent pour la mise en scène de personnages pris dans le jeu de l'interaction verbale. S'élabore ainsi une « géographie paradoxale »⁶¹, permettant à la femme tout à la fois de se reconnaître dans une sexuaction classique des rôles de chacun, et, dans le même temps, d'organiser *textuellement* la résistance à cette assignation à résidence. Magie de l'écriture, ou plus exactement des scènes d'énonciation : se soustrayant à l'injonction implicite lui commandant de se positionner dans un champ social et culturel défini, la « *lady in camp* » se fait effectivement figure nomadique⁶², passant outre les règles de la différenciation, tant sociales que sexuelles, tant raciales que nationales, redistribuant le pouvoir, précipitant d'autres formes d'autorité. Le journal d'une femme d'officier britannique esquisse alors le portrait en creux d'un auteur, d'une inscriptrice capable de faire des choix énonciatifs stratégiques, comme d'une écrivaine, en l'occurrence d'une dramaturge, capable de se rattacher à une tradition littéraire. S'accomplit la démarcation la plus subversive de ce curieux journal : cet écart générique qui fait que le récit de voyage, le journal intime, la correspondance, s'interrompent soudain au profit de la comédie de mœurs. C'est bien par le truchement du traitement textuel que la personne de Honoria Lawrence se fait figure de dissensus dans le consensus national et sexuel⁶³.

61 Voir Gillian Rose, *Feminism and Geography. The Limits of Geographical Knowledge*, Cambridge, Polity Press, 1993, p. 155.

62 Pour une conception du nomadisme entendu non comme déplacement géographique, mais comme figure de résistance aux stéréotypes culturels, voir Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects. Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, New York, Columbia University Press, 1994, p. 11-12.

63 Sur cette question du politique de l'esthétique, voir Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000, p. 57 sq.

DEUXIÈME PARTIE

Genre et altérité

PARIS DANS LES ŒUVRES NON-FICTIONNELLES
D'AUTEURES ALLEMANDES AUTOUR DE 1848
(IDA KOHL, FANNY LEWALD, SOPHIE LEO...)

*Gerhard R. Kaiser**

Entre 1789 et 1933, les livres consacrés exclusivement ou du moins en grande partie à Paris constituent un corpus à part dans la littérature non-fictionnelle de langue allemande, et notamment dans la littérature de voyage. Leur nombre atteint des centaines d'œuvres, sans compter les catalogues d'expositions universelles et les textes qui se réfèrent à un domaine professionnel spécialisé comme la médecine ou les guides de voyage, souvent réédités à plusieurs reprises. Parmi leurs auteurs, on ne trouve que très rarement des femmes¹, ce qui n'est pas étonnant, dans la mesure où Paris passait depuis longtemps pour un lieu de perdition érotique, et de surcroît, entre 1789 et 1871, pour la capitale des révolutions, ce qui faisait de la ville une destination spécifiquement masculine. Il est d'autant plus surprenant que dans les six années avant et après 1848 parurent pas moins de neuf récits rédigés par huit auteurs de sexe féminin : Ida Gräfin Hahn-Hahn, *Erinnerungen aus und an Frankreich*, 2 vol., Berlin, Duncker, 1842 (vol. 2, p. 108-269 : « Paris ») ; Magdalena Freifrau von

* Trad. Kaja Antonowicz.

1 Dans le cadre d'un projet de recherche financé par la DFG entre 1996 et 2000 et non encore achevé à ce jour, on a relevé les textes suivants : Anonyme [Sophie von Laroche], *Journal einer Reise durch Frankreich, von der Verfasserin von Rosalies Briefen*, Altenburg, Richtersche Buchhandlung, 1787 ; Helmina von Hastfer [Chézy], née von Klenk, *Leben und Kunst in Paris seit Napoleon dem Ersten*, 2 vol., Weimar, Verlag des Landes-Industrie-Comptoirs, 1805 et 1806 ; Johanna Schopenhauer, *Reise von Paris durch das südliche Frankreich bis Chamouny*, 2 vol., 2^e édition revue et augmentée, Leipzig, Brockhaus, 1824 (souvenirs d'un voyage effectué en 1803, 1804 et 1805, vol. 3 : *Reise von Paris durch das südliche Frankreich bis Chamouny*, Rudolstadt, Hofbuchhandlung, 1817) ; *Unvergessenes. Denkwürdigkeiten aus dem Leben von Helmina von Chézy. Von ihr selbst erzählt*, 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1858 ; Mathilde Weber, *Plaudereien über Paris und die Weltausstellung im Jahre 1878*, Herzberg a. H., C. F. Simon, 1879 ; Clara Schreiber, *Eine Wienerin in Paris*, préface de Ferd. Groß, Berlin, Wien, Leipzig, Hugo Engel, s.d. [1884] ; Käthe Schirmacher, *Paris! Illustrations d'Arnould Moreaux et F. Marks*, Berlin, Alfred Schall, s.d. [1900] ; Clara Biller, *Briefe aus Paris und Spanien*, Dresde et Leipzig, Carl Reißner, 1901 ; Annette Kolb, *Wege und Umwege*, Leipzig, Verlag der weißen Bücher, 1914 ; Martha Marquardt, *Die kleinen Leute von Paris*, Frankfurt/M., Carolus-Druckerei, 1933.

Dobeneck, *Briefe und Tagebuchblätter aus Frankreich, Irland und Italien mit einem kleinen Anhang von Compositionen und Gedichten*, Nuremberg, Johann Philipp Raw, 1843 ; Ida Kohl, *Paris und die Franzosen. Skizzen*, 3 vol., Dresde et Leipzig, Arnoldische Buchhandlung, 1845 ; Therese, l'auteur des *Briefe aus dem Süden* etc. [Therese von Struve/von Bacheracht/von Lützwow], *Paris und die Alpenwelt*, Leipzig, Brockhaus, 1846 ; Wilhelmine Lorenz, *Von Altenburg nach Paris*, 2 vol., Leipzig, Wienbrack, 1847 ; Fanny Lewald, *Erinnerungen aus dem Jahre 1848*, Braunschweig, Vieweg und Sohn, 1850, 2 vol. (vol. 1, p. 65-228 : «Der März in der französischen Republik») ; Anonyme [Sophie Leo], *Erinnerungen aus Paris. 1817-1848*, Berlin, Hertz, 1851 ; Anonyme [la même], *Personen und Zustände aus der Restauration und dem Julikönigthum von der Verfasserin der Erinnerungen aus Paris. 1817-1848*, Berlin, Hertz, 1853 ; Emma Niendorf [Emma von Calatin/von Suckow], *Aus dem heutigen Paris*, Stuttgart, Macken, 1854.

130

Dans son histoire de la littérature consacrée à l'époque du *Biedermeier*, Friedrich Sengle mentionne seulement en passant Hahn-Hahn, Lewald et Lützwow². Irmgard Scheitler fournit en revanche des informations bibliographiques sur toutes les auteures en question, à l'exception de Magdalena von Dobeneck et de Wilhelmine Lorenz. Elle cite aussi les références de leurs ouvrages sur Paris et en parle également de manière ponctuelle dans sa synthèse très documentée³. C'est seulement depuis quelque temps que Fanny Lewald et Ida Hahn-Hahn ont attiré l'attention de la critique⁴. Therese von Lützwow/von Bacheracht et Emma Niendorf ont également rencontré un certain intérêt⁵. Les livres sur Paris cités ci-dessus n'ont en revanche pratiquement pas été analysés de près, si l'on fait abstraction des travaux de Dietrich Schaefer, qui a consacré

2 Friedrich Sengle, *Biedermeierzeit. Deutsche Literatur im Spannungsfeld zwischen Restauration und Revolution 1815-1848*, vol. 1, Stuttgart, Metzler, 1971, vol. 2, 1972, vol. 3, 1980 (voir index).

3 Irmgard Scheitler, *Gattung und Geschlecht. Reisebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850*, Tübingen, Niemeyer, 1999.

4 Ainsi déjà chez Renate Möhrmann, *Die andere Frau. Emanzipationsansätze deutscher Schriftstellerinnen im Vorfeld der Achtundvierziger-Revolution*, Stuttgart, Metzler, 1977, et chez Elke Frederiksen, avec la collaboration de Tamara Archibald, « Der Blick in die Ferne. Zur Reiseliteratur von Frauen », dans *Frauen. Literatur. Geschichte. Schreibende Frauen vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, dir. Hiltrud Gnüg et Renate Möhrmann, Stuttgart, Metzler, 1985, p. 104-122 ; voir aussi Tamara Felden, *Frauen Reisen. Zur literarischen Repräsentation weiblicher Geschlechterrollenerfahrung im 19. Jahrhundert*, New York, etc., Peter Lang, 1993.

5 Voir l'édition de Werner Vordtriede, Therese von Bacheracht/Karl Gutzkow, *Unveröffentlichte Briefe 1842-1849*, München, Kösel, 1971 ; Hugh Powell, *Fervor and Fiction. Therese von Bacheracht and Her Works*, Columbia, SC, Camden House, 1996 ; Irmgard Scheitler, *Emma von Niendorf als Reiseschriftstellerin*, Eichstätt, Historischer Verein, 1991, p. 143-169 ; Karin de la Roi-Frey, *Emma von Suckow. Das Reisen als « Wissenschaft des Lebens » (1807-1876). Frauenleben im Biedermeier. Berühmte Besucherinnen bei Justinus Kerner in Weinsberg*, Leinfelden-Echterdingen, 1998.

aux *Souvenirs* de Lewald une édition partielle parue en 1969 dans la collection « sammlung insel »⁶, des contributions de Margarita Pazi⁷, de Roland Mortier⁸ et de Hanna B. Lewis⁹, consacrées également à Lewald, ainsi que d'un article de Wulf Wülfing¹⁰ comparant Heine et Hahn-Hahn pour souligner le contraste entre les deux auteurs. Walter Benjamin n'a utilisé pour son *Passagen-Werk* aucun des titres mentionnés¹¹. Pour une analyse détaillée de ces neuf ouvrages, je renvoie à la version allemande de cette contribution, plus complète que la version française¹². Ici il s'agira d'abord de présenter brièvement certaines spécificités des représentations féminines de Paris dont il est question (I), puis, dans un deuxième temps, de les comparer avec quelques exemples d'ouvrages sur Paris écrits à la même époque par des auteurs de sexe masculin (II).

Même si la multiplication des ouvrages sur Paris en langue allemande écrits par des femmes dans les six années avant et après 1848 peut être due en partie au hasard, il faut y voir aussi une certaine logique historique qu'on peut cerner à travers les catégories du temps (1), de l'environnement social (2), des choix thématiques et formels et de la mise en perspective qui en résulte (3), du jugement de l'auteur sur Paris et les Parisiens, voire sur la France et les Français (4) et, enfin, du rôle de Paris comme catalyseur des projets d'écriture spécifiquement féminins et des pratiques de modélisation de soi participant à la construction de l'identité féminine (5).

1) **Le temps** : Paris était déjà bien avant 1789 l'une des destinations préférées des voyageurs allemands et, à ce titre, objet d'une abondante littérature de

- 6 Fanny Lewald, *Erinnerungen aus dem Jahre 1848*, éd. Dietrich Schaefer, Frankfurt/M., Insel, 1969 (choix de textes de « Der März in der französischen Republik », p. 22-73). Voir aussi la traduction partielle anglaise, *A Year of Revolutions. Fanny Lewald's Recollections of 1848*. Translated, edited, and annotated by Hanna Ballin Lewis, Oxford, Providence, 1997.
- 7 « Fanny Lewald – Das Echo der Revolution von 1848 in ihren Schriften », dans *Juden im Vormärz und in der Revolution von 1848*, dir. Walter Grab et Julius H. Schoeps, Stuttgart/Bonn, Burg, 1983, p. 233-271.
- 8 « Une romancière allemande spectatrice de la Révolution française », dans *Littérature et culture allemandes. Hommages à Henri Plard*, dir. Roger Goffin et al., Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 147-163.
- 9 « Fanny Lewald and the Revolutions of 1848 », dans *Horizonte. Festschrift für Herbert Lehnert zum 65. Geburtstag*, dir. Hannelore Mundt, Egon Schwarz, William R. Lillyman, Tübingen, Niemeyer, 1990, p. 80-91.
- 10 « Reiseberichte im Vormärz. Die Paradigmen Heinrich Heine und Ida Hahn-Hahn », dans *Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur*, dir. Peter Brenner, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1989, p. 333-362.
- 11 Voir la liste des sources de Rolf Tiedemann dans Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, vol. V.2, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1982, p. 1277-1323.
- 12 Dans Gerhard R. Kaiser, *Deutsche Berichterstattung aus Paris. Neue Funde und Tendenzen*, Heidelberg, Winter, 2008, p. 113-150.

voyage¹³. Mais ce n'est qu'avec les révolutions de 1789 et de 1830 que cette littérature consacrée à Paris atteint un volume qui permet de la considérer comme un corpus distinct à l'intérieur de la littérature non-fictionnelle en langue allemande. La nette augmentation du nombre de textes en rapport avec ce thème s'accompagne d'un saut qualitatif pour les textes les plus réussis. C'est en tout cas ce qu'on peut dire d'un récit comme *Parisische Umrisse* de Forster (1793-1794) ou de la description de Paris dans *Reisen durch einen Theil Deutschlands, Ungarns, Italiens und Frankreichs in den Jahren 1798 und 1799* d'Arndt, pour la période après 1789, et des *Briefe aus Paris* de Börne (1832-1834) ou de *Französische Zustände* de Heine (1833), pour la période postérieure à 1830. La vogue des récits sur Paris écrits par des femmes commence quand les espoirs de changements positifs associés, après 1830, à la Monarchie de Juillet, ont été depuis longtemps déçus. Avec la consolidation du Second Empire au milieu des années 50, elle retombe de nouveau et n'atteint plus jamais, jusqu'en 1933, une intensité comparable. Les huit auteures s'inscrivent donc de manière visible dans un important champ discursif dominé par les hommes à un moment où celui-ci n'est plus au centre de l'intérêt public, comme c'était le cas en 1789 et en 1830 ou, de manière plus éphémère, en 1848, mais où il continue d'attirer l'attention des lecteurs. Elles profitent de l'engouement du public allemand pour les ouvrages sur Paris pour s'appropriier, après les genres programmatiquement subjectifs comme les lettres, le roman d'amour, le roman conjugal ou le roman familial, un genre « littéraire » dont la spécificité consiste dans sa référentialité et son rapport à l'actualité. Le plus souvent, elles le font d'ailleurs dans le contexte plus large de la littérature de voyage, que plusieurs d'entre elles pratiquent aussi en dehors de ce cadre. La quasi-disparition des voix féminines du discours germanophone sur Paris au milieu des années 50 s'explique moins par le manque de connaissances techniques nécessaires pour relater de manière compétente les Expositions universelles de 1855 et 1867, que par la connotation spécifiquement masculine du discours sur Paris qui devient, au fil du temps, de plus en plus obsédante. Vers la fin du Second Empire, la capitale française, présentée dans le prolongement de traditions plus anciennes comme une Babylone de débauche érotique, est en effet de plus en plus souvent chargée de représentations où se mêlangent la peur et la jouissance, et elle est en même temps placée, en lien direct bien que souterrain avec ces fantasmes, en position de contre-modèle imaginaire de l'Allemagne. La crise luxembourgeoise de 1867, la guerre franco-allemande de 1870-1871 et la Commune ou la guerre civile de 1871 achevèrent, en tant que thèmes spécifiquement « masculins »,

¹³ Voir Thomas Grosser, *Reiseziel Frankreich, Deutsche Reiseliteratur vom Barock bis zur Französischen Revolution*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1989.

de réduire la place d'un discours spécifiquement « féminin » sur Paris dans la littérature allemande¹⁴. Les rares témoignages postérieurs comme *Paris!* de Käthe Schirmacher (Berlin, s.d. [1900]), *Wege und Umwege* d'Annette Kolb (Leipzig, 1914) et *Die kleinen Leute von Paris* de Martha Marquardt (Francfort/M., 1933) parurent dans des conditions totalement différentes et restèrent d'ailleurs isolés.

2) **Environnement social** : parmi les huit auteures en question, un pourcentage inhabituellement élevé est d'origine aristocratique ou lié par alliance à la noblesse. Hahn-Hahn, fille de Karl Friedrich von Hahn appelé « le comte de théâtre », épousa en premières noces son cousin, le comte Friedrich Hahn-Basedow, et vécut ensuite avec le baron courlandais Adolf von Bystram. Dobeneck, née Feuerbach et d'origine bourgeoise, s'était liée à un baron von Dobeneck. Bacheracht, fille d'Heinrich von Struve, épousa Robert von Bacheracht puis, après la dissolution de leur mariage, son cousin Heinrich von Lützow. Derrière le pseudonyme Emma Niendorf se cache une fille naturelle de Karl Theodor, comte de Pappenheim, qui avait été anobli en 1819 sous le nom de Calatin ; elle épousa ensuite le capitaine wurtembergeois Friedrich Emil von Suckow. Kohl, fille d'un marchand de vin de Brême d'origine bourgeoise, épousa le comte Hermann Wilhelm Baudissin, un frère cadet du traducteur de Shakespeare. Sophie Leo, épouse d'un banquier et qui tenait avec sa sœur un salon à Paris, jouissait également d'une position sociale privilégiée. Lorenz, restée célibataire, était issue d'une famille d'intellectuels de la classe moyenne ; quant à Lewald, elle venait d'une famille de marchands juifs assimilés. La plupart de ces auteures ont dû séjourner à Paris dans des conditions relativement privilégiées, au moins du point de vue social, si ce n'est du point de vue financier. La sympathie pour la France qu'elles expriment toutes, à divers degrés, à l'exception de Hahn-Hahn, pourrait être liée en partie à la distance qu'elles entretiennent, en tant qu'aristocrates, bourgeoises fortunées ou marginales (Lorenz comme célibataire, Lewald comme Juive, Leo comme Juive et Franco-Allemande vivant à Paris) avec le courant dominant bourgeois et masculin de l'opinion publique qui, depuis la crise du Rhin en 1840, tendait à prendre souvent des positions nationalistes, quitte à verser dans la surenchère. Ce pourcentage élevé d'aristocrates parmi les auteures correspond au fait qu'au XIX^e siècle, ce furent surtout des femmes

14 Pour un panorama de la littérature non-fictionnelle sur Paris en langue allemande entre 1848 et 1933, voir Gerhard R. Kaiser, « 'Vulkan', 'Feerie', 'Lusthaus' [Sur les récits de voyage consacrés à Paris entre 1848 et 1884] », dans *Rom-Paris-London. Erfahrung und Selbsterfahrung deutscher Schriftsteller und Künstler in den fremden Metropolen*, dir. Conrad Wiedemann, Stuttgart, Metzler, 1988, p. 479-511 ; *id.*, « Parisbilder in der nicht-fiktionalen deutschsprachigen Literatur zwischen den späten achtziger Jahren des 19. und den dreißiger Jahren des 20. Jahrhunderts », dans *Paris? Paris! Bilder der französischen Metropole in der nicht-fiktionalen deutschsprachigen Prosa zwischen Hermann Bahr und Joseph Roth*, éd. G.R. Kaiser et Erika Tunner, Heidelberg, Winter, 2002, p. 1-60.

appartenant à la noblesse, par leur origine ou par alliance, comme Bettina von Arnim, Annette von Droste-Hülshoff ou Marie von Ebner-Eschenbach, qui contribuèrent à la disparition de la différence de niveau entre la création littéraire féminine et la littérature masculine de langue allemande. Déjà en 1851, Hermann Hettner remarquait avec lucidité, dans son portrait de Fanny Lewald, que les auteures allemandes avaient dû surmonter plus de résistances que celles des autres nations européennes, que les bourgeoises étaient soumises à plus de restrictions que les non-bourgeoises et que les Juives apparaissaient dans ce contexte comme plus désavantagées encore que les autres¹⁵.

134

Dobeneck était une écrivaine occasionnelle qui affronta le public sans doute seulement avec les *Briefe und Tagebuchblätter aus Frankreich, Irland und Italien*. Sophie Leo, qui ne publia que peu de textes, de surcroît séparés par des années de silence, peut également être qualifiée d'écrivaine occasionnelle. Kohl assista en revanche son frère Johann Georg, à l'époque un écrivain célèbre, dans la rédaction de l'ouvrage *Land und Leute der britischen Inseln. Beiträge zur Charakteristik Englands und der Engländer* (1844), et elle publia ensuite avec lui les *Englische Skizzen. Aus dem Tagebuche von Ida Kohl und J. G. Kohl* (1845), qu'elle signa de son nom, puis elle arrêta toute activité littéraire après son mariage avec Baudissin, intervenu peu après la parution de *Paris und die Franzosen* (1845), unique ouvrage qu'elle publia seule. Hahn-Hahn, Bacheracht, Lewald, Lorenz et Niendorf ont en revanche publié de manière continue pendant de longues périodes et produisirent une œuvre plus importante. Même si elles ne pouvaient vivre de leur plume que partiellement ou pendant des périodes limitées et dépendaient de revenus supplémentaires – Lewald jusqu'aux années cinquante des revenus générés par la fortune familiale, Lorenz du salaire qu'elle gagnait comme professeur de langues étrangères –, ou bien encore, comme Bacheracht, de la sécurité financière assurée par un mariage, voire un concubinage, elles incarnaient malgré tout une forme précoce du type de l'écrivain professionnel de sexe féminin. Chez au moins quatre auteures sur les cinq publiant de manière continue, la littérature de voyage constitue la dominante de la production littéraire.

15 « Nulle part au monde il n'est plus difficile qu'en Allemagne, pour une femme qui sent dans son sein le souffle du génie, d'accomplir cette auto-libération, sans laquelle on ne peut pas penser à traduire un tel élan en actes de façon créative. Du moins, si elle ne fait pas partie de cette sphère d'aristocratie qui s'était créé partout en Europe un espace plus libre d'interactions sociales [...]. Fanny Lewald, grandie dans le cercle le plus étroit de la vie familiale bourgeoise que l'esprit national de son peuple, particulièrement porté sur la famille, avait rendu encore plus étouffant, dut surmonter ces limitations allemandes à double, si ce n'est à triple titre au cours de sa trajectoire » (*Schriften zur Literatur und Philosophie*, éd. Dietrich Schaefer, postface de Ludwig Uhlig, Frankfurt/M., Insel, 1967, p. 119 sq. [trad. K. Antonowicz]).

Hahn-Hahn, Lewald, Kohl, Lorenz et Dobeneck ont clairement revendiqué leur statut d'auteur dans le paratexte de leurs ouvrages. Par ailleurs, aucune n'a renoncé entièrement à marquer son identité sexuelle. En mentionnant le prénom Thérèse, Bacheracht ose un demi-aveu, de même qu'Emma von Suckow avec le pseudonyme partiel d'Emma Niendorf. Quant à Sophie Leo, elle laisse au moins transparaître son sexe – d'abord dans le texte des *Erinnerungen aus Paris*, plus tard même dans le titre *Personen und Zustände aus der Restauration und dem Julikönigthum von der Verfasserin der « Erinnerungen aus Paris 1817-1848 »*¹⁶. Même dans le cas d'œuvres qui n'ont pas été signées ou qui l'ont été de manière abrégée, les contemporains pouvaient probablement reconstituer l'identité de l'auteure à partir du texte s'ils y étaient sérieusement intéressés.

3) **Dominantes thématiques et formelles** : la plupart des huit auteures séjournèrent à Paris seulement pendant quelques semaines, tout au plus pendant quelques mois, et tout à fait exceptionnellement pendant quelques années ou même quelques décennies. Dans le premier cas se trouvent Hahn-Hahn, Bacheracht, Niendorf, Lorenz et même Kohl, dans le deuxième Dobeneck, qui trouva à Paris un travail de longue durée comme gouvernante, et Leo, qui vécut dans la capitale française depuis son mariage pendant plus de trois décennies, à part une interruption de 18 mois après 1848. À la brièveté du séjour parisien de Hahn-Hahn correspond sa perception sélective, qui privilégie les monuments historiques, et son attitude marquée par les préjugés extrêmement négatifs à l'égard de la France postrévolutionnaire et contemporaine. À l'inverse, sans sa fréquentation prolongée de la bonne société parisienne, Leo n'aurait pas été en mesure de rédiger de si nombreux portraits de personnalités importantes ou de développer ses réflexions sur l'évolution de la France entre la Restauration des Bourbons et la révolution de 1848, réflexions souvent basées sur l'observation personnelle. Pour le panorama des mœurs de Kohl, qui part également de l'observation directe, un séjour de plusieurs mois à Paris fut indispensable,

16 Voir Barbara Hahn, *Unter falschem Namen. Von der schwierigen Autorschaft der Frauen*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1991 ; Susanne Kord, *Sich einen Namen machen. Anonymität und weibliche Autorschaft 1700-1900*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 1996. Récemment, Françoise Lapeyre a écrit au sujet des auteures des récits de voyage français du XIX^e siècle : « De nombreux titres où elles font sonner le féminin disent leur plaisir de se présenter en personnes indépendantes, riches d'une expérience hors du commun : *Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya, Une Parisienne au Brésil, Impressions d'une Parisienne à Chicago* [...]. En revanche, c'est avec une grande modestie qu'elles se mettent en position d'auteure. Plusieurs ne donnent même pas leur propre prénom, signant sous la tutelle du nom marital [...]. D'autres prendront même un pseudonyme, masculin tant qu'à faire [...] », *Le Roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, 2007, p. 115.

malgré toutes les lectures préparatoires, parallèles et postérieures. La relation entre la durée du séjour, le spectre thématique et le jugement général est cependant moins étroite que ne pourrait le faire supposer le cas de ces trois auteures. On peut en trouver sans peine des exemples dans les représentations de Paris des autres voyageuses.

Chez trois des auteures on peut observer une tendance subjective marquée, bien qu'exprimée de manière différente et à des degrés divers. C'est le cas de l'attitude aristocratique aux jugements tranchés, voire péremptoirs, que Hahn-Hahn met en scène avec autant de coquetterie que de sens de la provocation. C'est également le cas du ton sentimental et mélancolique qui domine chez Bacheracht et aussi, de manière beaucoup moins prononcée, de l'attitude de Dobeneck, qui souligne à plusieurs reprises face à son père, qui est le destinataire de ses lettres, le besoin de protection lié à sa situation de femme isolée. Les autres auteures évitent les références à elles-mêmes et misent sur Paris en tant que sujet du récit. Plus que Lorenz et Niendorf, Kohl, Lewald et Leo parviennent à conquérir ainsi pour la littérature féminine de nouveaux espaces discursifs et de nouvelles manières d'écrire. Aussi bien la description détaillée des mœurs (Kohl) que le regard rétrospectif sur la révolution de Février, encore assez proche dans le temps (Lewald), ou la forme des mémoires avec, au moins en partie, des accents de critique sociale (Leo), étaient jusqu'alors des domaines réservés de l'écriture masculine. Pour connaître la place précise des ouvrages de Kohl, de Lewald et de Leo dans le contexte plus large de la littérature sur Paris écrite par des femmes de langue allemande, mais aussi, plus généralement, de la littérature germanophone des femmes, il faudrait entreprendre une recherche plus poussée.

136

4) **Le jugement sur Paris et les Parisiens, sur la France et les Français** : la période qui nous intéresse (de 1842 à 1854) va à peu près de la crise du Rhin en 1840, avec l'éruption passionnelle de la rivalité franco-allemande qui l'accompagne, jusqu'au point culminant du Second Empire marqué par l'Exposition universelle et la victoire dans la guerre de Crimée en 1855. Les poussées révolutionnaires et contre-révolutionnaires provoquées par les révolutions de Février et de Juin 1848 ont joué pendant cette dernière période un rôle particulier. Cette décennie et demie vit s'effectuer – bien que cela ne se soit pas fait de manière linéaire, mais plutôt de façon discontinue – un déplacement d'accents qui eut des conséquences durables quant à la perception allemande de Paris et au jugement des Allemands sur la ville, tous deux largement dominés par les hommes. La métropole française, qui constituait vers 1830 un modèle de développement politique et social aux yeux de beaucoup d'Allemands, perdit peu à peu ce rôle, pendant la deuxième moitié de la Monarchie de Juillet, et ne le regagna en 1848 que de façon éphémère. L'impression qui ressort de la plupart des commentaires allemands

sur le Second Empire est soit l'effroi, soit – plus rarement – une approbation résultant de sa perception comme État autoritaire dont les Français, censés être naturellement labiles, auraient besoin pour trouver enfin – après 1789, la montée et la chute de Napoléon I^{er}, 1830 et 1848 – une forme de stabilité. Cette attitude ambivalente du point de vue politique et social s'accompagne d'une fascination, où se mélangent la peur et le désir, vis-à-vis de l'éclat de la civilisation française et de la force d'attraction érotique de la métropole qu'Hausmann était en train de réaménager dans le style impérial. Dans la mesure où le paradigme français d'émancipation politique et sociale pâlisait, on assistait ainsi à une revalorisation plus ou moins nationaliste des valeurs germaniques, laquelle, associée au désir d'unité politique allant à l'encontre des intérêts hégémoniques français, contenait déjà en germe le conflit germano-français, qui s'était déjà clairement manifesté lors de la crise luxembourgeoise de 1867 pour donner lieu, trois ans plus tard, à la guerre de 1870-1871.

Presque toutes les auteures en question mettent à peu près un signe d'égalité entre Paris et les Parisiens d'une part et la France et les Français d'autre part. Seule Hahn-Hahn fait entendre un ton franchement nationaliste, comme un écho tardif de la crise rhénane, et va jusqu'à formuler le souhait que la France sorte purifiée d'un échec militaire. Chez aucune autre auteure, on ne trouve de semblables remarques, ni chez Bacheracht, qui oppose de manière sentimentale l'univers parisien et le monde alpin, ni même chez Niendorf, chez qui des jugements dépréciatifs, parfois même cinglants, se retrouvent sans transition à côté de passages exprimant sa fascination pour le Paris contemporain. Chez Kohl, Leo et Lewald, on trouve en revanche une image extrêmement positive de la capitale française, bien qu'il s'agisse plutôt de questions de société, de l'analyse des mœurs ou, éventuellement, de la dynamique révolutionnaire après 1848. Elles ne décrivent pas Paris de façon agressive comme une sorte de monde opposé – de façon de plus en plus douteuse – à l'Allemagne, mais plutôt comme un lieu de vie moderne, un concentré d'urbanité métropolitaine vécu de manière heureuse, parfois même extatique, lieu qui permet non seulement à une immigrée bien intégrée comme Sophie Leo, mais aussi à des voyageuses étrangères, une liberté de mouvement relativement grande et la possibilité de participer à la richesse culturelle de la capitale.

5) **Modèles d'écriture féminine et pratiques de modélisation de soi contribuant à la construction de l'identité féminine**¹⁷ : Hahn-Hahn se

17 Voir Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Atlanta, Rodopi 1996, sur la littérature de voyage du XIX^e siècle par opposition à la littérature de voyage du XV^e au XVIII^e siècle (je fais ici abstraction du fait que Sophie Leo n'écrivait pas de littérature de voyage et que les autres auteures ne se consacraient pas non plus essentiellement, voire uniquement à ce genre littéraire) : « Ce qui pousse

présente dans le titre de *Erinnerungen aus und an Frankreich* explicitement comme « comtesse », elle adresse son ouvrage « À la comtesse Schönburg-Wechselburg » et fait aussitôt suivre ces indications par une formule topique de modestie qui lui donne en l'occurrence l'occasion de faire étalage de sa personnalité. « Toute personne qui a écrit en Allemagne dans les dernières décennies, a certainement écrit sur la France », note-t-elle ; toutefois, cette remarque n'est pas suivie par une tentative de justification de son entreprise, mais par les mots suivants, adressés à sa « Très chère Emy » :

Je n'entre en compétition avec personne et je me tiens bien modestement à ma propre compagnie, de sorte que si on me néglige au profit des autres [...], je ne le remarquerai même pas. [...] personne ne m'a encouragé à entreprendre ce travail et je ne peux pas non plus dire qu'une intuition nouvelle ou, au moins, une idée claire de celui-ci, me serait apparue. C'est juste qu'une envie irrésistible d'écrire s'empare de temps en temps de moi. Je m'assois alors et je note tout ce qui m'a occupé l'esprit suffisamment longtemps pour pouvoir le verser, comme du métal fondu, dans la forme qu'il me plaît d'utiliser¹⁸.

138

Elle se met ainsi en scène comme une femme du monde appartenant à la noblesse et maniant la plume à ses heures perdues, une aristocrate qui peut avouer sans rougir qu'elle a séjourné à Paris seulement pendant trois semaines¹⁹, qu'elle ne comprend pas grand-chose aux arts plastiques²⁰ et qu'elle ne cherche pas du tout à offrir une « description », mais plutôt à communiquer une « impression vécue »²¹ – tout cela sans se laisser détourner le moins du monde de sa manie de juger et de condamner. Bien au contraire : c'est de manière tout à fait consciente et même avec un certain sens de la provocation qu'elle se présente comme une représentante des classes

au départ implique alors ouvertement le personnel, et au-delà ce qui motive la mise en scène littéraire du voyage : le sujet qui voyage est l'objet du récit au même titre que les territoires évoqués » (p. 1). « En effet, il s'agit pour les voyageuses de justifier une entreprise doublement étrangère aux normes de leur société : hors normes du fait qu'elles s'éloignent du foyer familial et donc de leur définition première, hors normes parce qu'elles produisent, en conséquence des textes dont les sujets débordent largement du domaine qui est traditionnellement le leur, faisant de leurs auteurs des femmes sujets et donc doublement autres » (p. 64).

18 *Erinnerungen aus und an Frankreich*, Berlin, Duncker, 1842, vol. I, p. 1 sq. [trad. K. A.].

19 *Ibid.*, vol. II, p. 223.

20 *Ibid.*, p. 242 : « Ceux qui s'y connaissent en art me disent sans cesse que Rubens était un grand peintre qu'on ne peut pas traiter ainsi à la hussarde. Comme je ne m'y connais pas du tout en art, je veux bien croire qu'il a des mérites qui m'échappent. C'est pourquoi je le mentionne dans un contexte qui ne m'oblige pas à les expliquer » [trad. K. Antonowicz].

21 *Ibid.*, p. 268 sq. : « Et si vous me promettez de ne pas m'accuser d'injustice ou d'aveuglement par mon parti-pris dans cette affaire, je vous dirai ceci : c'est l'impression que donne un énorme cadavre animé et maquillé avec soin » [trad. K. A.].

supérieures qui manie sa féminité avec beaucoup de coquetterie et dont le dégoût pour la démocratisation des formes qui caractérise la sociabilité parisienne, la conception anachronique de l'art marquée par la religion et le souhait, ouvertement exprimé, de voir la France subir une défaite militaire, peuvent compter sur une approbation et un accueil chaleureux de la part du public.

C'est une image très différente de soi que se crée Dobeneck dans ses *Briefe und Tagebuchblätter aus Frankreich, Irland und Italien, mit einem kleinen Anhang von Compositionen und Gedichten*. Sur la page de titre, elle est évoquée comme « Freifrau » (« Baronne »), mais, à travers la mention « née Feuerbach », elle revendique en même temps ses origines bourgeoises. Paris est présenté chez elle dans une double perspective, conformément à la double nature de son livre : d'abord comme lieu de son activité professionnelle et de son perfectionnement musical, voire de son activité de compositeur, ensuite comme le point extrême d'une biographie hors normes, qui l'amène seulement après une grave maladie nerveuse sur des eaux plus tranquilles, tant du point de vue de la vision du monde, que de celui de la position sociale. Les *Briefe und Tagebuchblätter* sont l'histoire d'une guérison et, en même temps, d'une recherche de la voie artistique de l'auteure – dans les deux cas, le fait de surmonter ses doutes sur la vérité de la révélation chrétienne revêt une importance capitale. L'intérêt du public pour Paris, qu'elle présuppose encore au début des années 1840 dans sa description de la ville du début des années 1830, est pour Dobeneck l'un des moyens les plus efficaces pour attirer l'attention sur son histoire personnelle et sur les modestes résultats de son activité lyrique et musicale. Il faut souligner qu'elle garde de la France et de sa métropole un souvenir reconnaissant et parfois même amoureux, malgré la situation tout à fait différente au moment de la rédaction de son récit, tant du point de vue idéologique que social.

Le modèle de soi que Kohl développe à travers son écriture se présente de manière encore différente. Ses trois volumes à caractère panoramique, *Paris und die Franzosen*, sont des « esquisses », comme elle le dit dans le titre, uniquement au sens où ils essaient de traduire l'inépuisable potentiel de métamorphose de la métropole qui se transforme sans interruption. Déjà avec ce premier ouvrage, l'unique qu'elle ait signé seule, l'auteure se fait connaître comme une écrivaine professionnelle capable, à l'instar de Kolloff, quelques années à peine avant elle²², de proposer une conception originale et indépendante des mœurs parisiennes, quelque chose de comparable à la littérature sur Paris d'un Heine ou d'un Börne, orientés plutôt vers les questions politiques et sociales. Le discours

22 Eduard Kolloff, *Schilderungen aus Paris*, 2 vol., Hamburg, Hoffmann, 1839 ; *Paris. Reisehandbuch*, Paris et Leipzig, Franck, Gerhard, 1849.

sentimental sur « son propre cœur solitaire »²³ reste chez Kohl isolé. Sa propre personne, avec sa perception particulière liée à son identité sexuelle – son intérêt pour les formes de sociabilité parisienne, sa sensibilité artistique et son sens de la langue – est plutôt mise au service d’une représentation qui accrédite l’éloge métaphorique de Paris comme « bouquet »²⁴ par une description panoramique aussi détaillée qu’informée. En faisant dans une large mesure abstraction de la politique au sens strict et en se focalisant sur les mœurs – y compris la situation de la femme et les relations entre les sexes –, l’auteure se met en scène comme un organe féminin hyper-différencié et ultra-sensible, capable d’exprimer au moins partiellement la métropole bien-aimée, vécue comme quelque chose qui rend heureux.

140

Si Kohl suit le paradigme contemporain des mœurs, Bacheracht se concentre dans *Paris und die Alpenwelt* sur le paradigme sentimental, plus ancien que le premier. L’indication « Thérèse, l’auteur des *Lettres du Sud*, etc. », ne constitue que partiellement une revendication du statut d’auteur, mais elle ne laisse pas de doutes quant à l’identité sexuelle de celle qui écrit et à son ambition de mener une activité d’écrivain suivie. La « Préface » explicite l’étrange composition du titre et renvoie en même temps aux particularités du projet littéraire et de la modélisation identitaire qui l’accompagne :

Les oppositions : le monde parisien et le monde alpin sont en contradiction flagrante [...]. Est-ce qu’on ne projette pas trop souvent notre personnalité dans la vie et ne perçoit-on pas celle-ci en fonction du fait qu’on se trouve gai ou abattu, communicatif, plein d’espoir ou désespéré ? C’est la grande richesse de ce beau monde divin qu’il offre à chaque état d’esprit un asile qui lui convient : pour la tristesse, la chute solitaire des cours d’eau sauvages des Alpes dans les sombres abîmes, pour la joie, l’agitation euphorisante des métropoles²⁵.

Bacheracht se présente en effet comme une voyageuse sentimentale, ainsi que le montre par exemple sa relation d’une visite à Versailles. Si elle déclare, en pensant aux morts du Père-Lachaise, que chacun d’eux aurait pu prétendre avoir porté « la croix du renoncement »²⁶, d’autres passages trahissent qu’elle le

23 *Paris und die Franzosen. Skizzen*, Dresden/Leipzig, Arnoldische Buchhandlung, 1845, vol. I, p. 233.

24 *Ibid.*, p. III sq. : « On pourrait comparer Paris à un bouquet [...]. Le bouquet est un ensemble si parfait qu’il pourrait sembler qu’il s’agisse d’une seule fleur ; les couleurs se fondent si harmonieusement l’une dans l’autre qu’on a l’impression que la nature elle-même les a mises ensemble ; et les tiges sont toutes si intimement imbriquées qu’on ne peut pas se défaire de l’impression que toutes les fleurs ont poussé d’une seule tige. Mais ce n’est que de l’art, un bel artifice qui fait ici presque un avec ces enfants de la nature » [trad. K. Antonowicz].

25 *Paris und die Alpenwelt*, Leipzig, Brockhaus, 1846, p. V sq.

26 *Ibid.*, p. 281.

pense aussi d'elle-même²⁷. Pour le sentimentalisme comme pour le pathos de la souffrance, elle croit en tant que femme écrivain pouvoir compter sur l'intérêt des lectrices et des lecteurs contemporains. Visiblement à juste titre, comme le laisse entrevoir la préface²⁸.

Wilhelmine Lorenz présente son voyage comme la réalisation d'un désir de longue date d'une femme d'un âge déjà assez avancé²⁹ et elle se décrit comme une femme comblée, dont les attentes les plus élevées ont été satisfaites par Paris. Sa description est moins documentée, moins détaillée, nuancée ou vivante que celle de Kohl, ce qui est en partie lié au fait qu'elle ne voulait pas rédiger un panorama des mœurs mais, comme l'indique le titre, un récit de voyage. Si elle parle souvent des auteures françaises – Sévigné, Cottin, Genlis, la duchesse d'Abrantès, George Sand, seule cette dernière faisant objet d'une critique sévère³⁰ –, cela peut être considéré comme un geste à destination du lecteur pour l'inciter à consacrer un peu d'attention au livre, malgré ses imperfections admises à plusieurs reprises dans le texte, étant donné qu'il s'agit d'un récit de voyage de femme et en ce sens de quelque chose d'inhabituel.

27 Par exemple : « *Ach, daß der Zauber, der uns an die Hoffnung fesselt, so schnell verschwinden, daß jene Einfachheit verlöschen muß, in der wir uns beschränken, glücklich sein konnten! Was bietet die Welt? Wenig, was die Ansprüche des Herzens, die Erwartungen des Verstandes, die Träume eines ersten Frühlings befriedigen könnte* ». [« Oh, que le charme qui nous attache à l'espoir doit vite s'effacer, que cette simplicité, dans laquelle on pourrait se limiter et être heureux, doit vite s'évanouir ! Que nous offre le monde ? Bien peu de ce qui pourrait répondre aux aspirations du cœur, aux attentes de l'intellect, aux rêves du premier printemps »] (*ibid.*, p. 25 sq. [trad. K.A.]) Ou : « *Ach, daß es keine wahre Liebe ohne Märterthum [sic] gibt!* » [« Oh, pourquoi n'y a-t-il pas de vrai amour sans martyre ? »] (*ibid.*, p. 224). Ou encore : « *Das Leid [...] sei uns kein Fluch, sondern eine Erhebung; keine Bitterheit, nur eine Brücke zum Hinüber* ». [« La souffrance [...] ne doit pas être pour nous une malédiction, mais une occasion de s'élever, pas une amertume, mais un pont vers l'autre rive »] (*ibid.*, p. 242 [trad. K.A.]).

28 « *Meine Auffassungen der Natur und anspruchslosen Reiseberichte haben hie und da so viel Nachsicht gefunden, daß ich wiederum mit einem neuen, derartigen Versuche hervorzutreten wage* ». [« Mes idées sur la nature et les récits de voyage sans prétention ont trouvé ici et là tant de mansuétude que j'ose une fois encore m'avancer avec un nouvel essai de ce genre »] (*ibid.*, p. V [trad. K.A.]).

29 *Von Altenburg nach Paris*, Leipzig, Wienbrack, 1847, 2 vol., t. I, p. 4.

30 « *Madame Dudeffand [sic, pour Dudevand], oder George Sand, war wohl gegenwärtig, aber das Wenige, was ich bis jetzt von ihr gelesen, hatte mich durch sein unsittliches, unweibliches Unwesen so empört, daß ich sie verachtete [...]. Hätte ich damals schon ihre Consuelo gelesen, so würde ich wohl Gelegenheit gesucht haben, ihr für diese herrliche Blüthe zu danken* ». [« Madame Dudevand ou George Sand était certes une contemporaine, mais ce que j'avais lu d'elle jusque-là m'avait tellement indigné par sa nature immorale et contraire à la féminité, que je n'avais pour elle que du mépris [...]. Si j'avais lu à l'époque *Consuelo*, j'aurais probablement cherché l'occasion de la remercier pour cette fleur magnifique »] (*ibid.*, t. II, p. 70 sq. [trad. K.A.]).

Quant à l'image de soi et au projet littéraire de Fanny Lewald, ils constituent un phénomène singulier dans la littérature des femmes allemandes, même vus d'une perspective plus large et à plus long terme. La préface en forme de dédicace adressée à Bacheracht, une amie du temps où elles étaient ensemble à Paris, adopte, bien entendu, un ton d'intimité et de proximité, tout en utilisant la topique spécifiquement féminine de la modestie. Mais en même temps on trouve formulé déjà à cet endroit l'objectif, renvoyant explicitement à Heine, Börne et Raumer³¹, de fournir une contribution importante à l'histoire politique et sociale de la modernité. En tant qu'« écrivaine allemande »³² sûre d'elle-même et de ses positions, Lewald exprime sans ambiguïté sa conviction qu'il y a un devoir de témoignage face à une actualité dramatiquement accélérée et elle formule un plaidoyer pour le jugement personnel, forcément susceptible d'erreur, face à une histoire contemporaine embrouillée et insaisissable. Même là où ses appréciations rencontrent celles de Heine qu'elle admire – par exemple en ce qui concerne l'ambivalence avouée face à la révolution sociale qui est déjà en train de s'accomplir ou l'idée selon laquelle celle-ci se déroulerait en Allemagne de manière plus radicale qu'en France –, elle se présente comme un témoin de l'époque que ses observations personnelles et son indépendance de jugement rendent sûr d'elle et de ses opinions.

L'exergue des *Erinnerungen aus Paris, 1817-1848* de Leo est : « La Révolution française, produite parce que nous avons trop de lumières pour vivre sous l'arbitraire, a dévié de sa route parce que nous n'avons pas assez de lumière pour profiter de la liberté./ BENJAMIN CONSTANT ». Celui de son deuxième livre sur Paris, *Personen und Zustände aus der Restauration und dem Julikönigthum* :

31 En ce qui concerne ce dernier, voir les *Briefe aus Paris und Frankreich im Jahre 1830* de Friedrich von Raumer, Leipzig, Brockhaus, 1831, 2 vol., ainsi que les *Briefe aus Frankfurt und Paris 1848-1849*, Leipzig, Brockhaus, 1849, 2 vol. (les lettres de Paris, où Raumer séjourna dans le cadre d'une mission pour la « Paulskirche », ont été écrites entre le 24 août et le 22 décembre 1848 et concernent par conséquent une période plus tardive que celle dont parle Fanny Lewald, mais elles ont été publiées plus tôt). « *Die Schwierigkeit einer Geschichte der Gegenwart unparteiisch und allseitig zu schreiben, ist mit Recht so oft hervorgehoben worden, dass auch der Kühnste und durch seine Verhältnisse am meisten Begünstigte, von solch einem Unternehmen abgeschreckt werden kann. Wer hingegen Gelegenheit hat, einzelne Steine zu dem künftigen Bau einer allgemeinen Geschichte darzubieten, ist behufs rascher Förderung der Wahrheit, hierzu gewissermaßen verpflichtet* ». [« La difficulté d'écrire une histoire contemporaine de manière objective et sans parti pris a été à juste titre soulignée si souvent que même la personne la plus courageuse et la mieux placée peut se sentir découragée et être détournée de son projet. En revanche, celui qui a l'occasion de fournir des petites pierres au grand édifice futur de l'histoire générale, en a d'une certaine manière l'obligation pour faire progresser plus vite la vérité »] (Raumer, 1849, vol. 1, p. V [trad. K.A.]).

32 *Erinnerungen aus dem Jahre 1848*, Braunschweig, éd. F. Vieweg und Sohn, 1850, 2 vol., t. I, p. 18.

« Je n'enseigne pas, je raconte./ MONTAIGNE ». Déjà à travers le choix du titre et des épigraphes, l'auteure se positionne comme une mémorialiste dont la connaissance et l'analyse rétrospective du Paris des trois dernières décennies et demie sont dues à un long séjour sur place. Contrairement à ce que pourrait laisser attendre la citation de Montaigne, mais en accord avec la phrase de Constant, elle s'abstient aussi de toute propension à donner des leçons, mais pas du droit d'émettre des jugements. En citant Constant, Madame de Staël ou Courier, elle nomme d'ailleurs à plusieurs reprises ses auteurs de référence. Bien entendu, elle profite de l'intérêt politique pour la France, récemment réveillé en Allemagne par les poussées révolutionnaires de 1848, pour se livrer à une analyse des tendances de l'évolution de la France à plus long terme, analyse effectuée de la position privilégiée d'une femme en situation d'observation participante. Elle saisit de cette manière – mais aussi à travers la description détaillée de la vie musicale à Paris qu'elle voit s'améliorer sans cesse – une chance unique offerte par sa vie, chance qu'elle sait faire reconnaître comme telle au lecteur.

Enfin, Emma Niendorf, dans son livre *Aus dem heutigen Paris* publié en 1854, est la seule parmi les huit auteures qui se réfère au moins indirectement au Second Empire fondé en 1852. Elle se profile ainsi comme une chroniqueuse ayant un rapport particulier avec l'actualité, mais elle semble en même temps contrecarrer cet effet par l'épigraphe tiré de Marie de Gournay, qui donne une impression d'intemporalité : « L'homme est un songe, et son œuvre est son ombre ». La tension entre le titre soulignant le lien avec l'actualité et l'exergue baroque évoquant le motif de la *vanitas*, correspond dans le texte à celle entre la fascination éprouvée par l'auteure pour l'éclat de la civilisation parisienne qui s'intensifie sous le règne de Napoléon III – fascination qu'elle avoue à plusieurs reprises et met parfois en scène avec un plaisir évident – et ses jugements brusques, catégoriques et condescendants sur l'état de la France contemporaine et les sombres perspectives d'avenir qui en résultent. Cette tension n'est pas objet d'une réflexion dans le texte et encore moins d'une tentative de la surmonter. En la laissant telle quelle, Niendorf, à qui cela n'a sûrement pas échappé, revendique sans le dire le droit de s'exprimer aussi de manière contradictoire. On peut le considérer comme un pas supplémentaire sur le chemin de l'émancipation de l'écriture féminine ou, en tout cas, comme une revendication allant plus loin que l'expression stéréotypée de modestie placée à la fin du livre : « Sur ces feuilles on voit à peine quelques ombres grisâtres. Comment puis-je les justifier ? Je ne voulais que soulager d'une petite partie de l'effort à faire ceux qui n'ont pas le temps d'effectuer un voyage à Paris »³³.

33 *Aus dem heutigen Paris*, Stuttgart, Mäcken, 1854, p. 315.

La littérature non-fictionnelle sur Paris rédigée par les auteurs germanophones de sexe masculin dans les années 40 et 50 du XIX^e siècle, présente un grand registre de choix thématiques, formels et idéologiques³⁴. Du point de vue thématique, on peut citer des ouvrages parlant de la civilisation et des mœurs, de la politique et de la théorie politique ainsi que d'une problématique particulière (théâtre, hôpitaux, Exposition universelle de 1855...). Souvent il s'agit d'une thématique multiple, parfois même d'ouvrages à caractère panoramique, soit sous forme d'un aperçu à caractère très informatif, soit sous forme d'un kaléidoscope d'observations ponctuelles à caractère exemplaire, soit sous forme d'un regard posé sur Paris d'un point de vue surélevé, de préférence depuis le cimetière du Père-Lachaise. En ce qui concerne les genres choisis, on peut trouver aussi bien des guides de voyages au ton plutôt sec que des récits de voyage avec des accents personnels, des comptes rendus comme des feuilletons, des mémoires, des essais, des critiques de théâtre ou encore des guides artistiques. Les formes de base composant l'ouvrage appartenant au genre littéraire choisi peuvent être également multiples : lettre, journal, portrait, tableau, aphorisme, réflexion sentimentale, *ekphrasis*, catalogue, insertion fictionnelle... Idéologiquement, le registre va de la gauche à tendance internationaliste (Hess³⁵, Ruge³⁶) et des ouvrages à l'orientation libérale, d'habitude favorables à la France (Stahr³⁷, Rodenberg³⁸), jusqu'à la critique de Paris d'inspiration catholique (Deutinger³⁹, Brentano⁴⁰) et les ouvrages des anciens Jeunes Allemands dont les prises de position se font de plus en plus nationalistes et agressives (Gutzkow⁴¹, Laube⁴², Mundt⁴³).

34 Pour la suite, j'ai en partie recours à la bibliographie analytique non publiée de la littérature germanophone non-fictionnelle sur Paris dans les années 1789-1848 rédigée par Christoph Grubitz.

35 Moses Hess, « Briefe aus Paris » (1844), dans *Deutsch-französische Jahrbücher*, dir. Arnold Ruge et Karl Marx, 1^{ère} et 2^e livraison, nouvelle édition, Leipzig, Reclam, 1973, p. 215-227.

36 Arnold Ruge, *Zwei Jahre in Paris*, Leipzig, Jurany, 1846, 2 vol. (reprint Leipzig, Zentralantiquariat der DDR, 1975). Voir aussi *Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte* de Marx (1852).

37 Adolf Stahr, *Zwei Monate in Paris*, Oldenburg, Berndt, 1851, 2 vol. ; *Nach fünf Jahren. Pariser Studien aus dem Jahre 1855*, Oldenburg, Berndt, 1857, 2 vol.

38 Julius Rodenberg, *Pariser Bilderbuch*, Braunschweig, Vieweg, 1856.

39 Martin Deutinger, *Bilder des Geistes in Kunst und Natur. Gezeichnet auf einer Reise nach Paris im Jahre 1850*, Regensburg, Manz, 1851.

40 « Bilder und Gespräche aus Paris », dans *Clemens Brentano's Gesammelte Schriften*, éd. Christian Brentano, vol. 4 : *Der kleineren Schriften erster Theil*, Frankfurt/M., Sauerländer, 1852, p. 353-392.

41 Karl Gutzkow, *Briefe aus Paris*, Leipzig, Brockhaus, 1842, 2 vol. ; « Pariser Eindrücke », dans *Gesammelte Werke*, Vollständig umgearbeitete Ausgabe, vol. 12, Frankfurt/M., Literarische Anstalt, 1846, p. 385-478.

42 Heinrich Laube, *Paris 1847*, Mannheim, Hoff, 1848.

43 Theodor Mundt, *Pariser Kaiser-Skizzen*, Berlin, Janke, 1857, 2 vol. ; *Paris und Louis Napoleon. Neue Skizzen aus dem Französischen Kaiserreich*, Berlin, Janke, 1858, 2 vol.

Les livres sur Paris des auteures allemandes analysés dans cette contribution ne couvrent pas, ne serait-ce que par leur nombre relativement modeste, l'ensemble de cette palette. Du point de vue du genre, il manque des ouvrages très spécialisés comme *Briefe aus Paris*⁴⁴ de Devrient, qui se concentrent sur le théâtre, ou *Beschreibungen der königlichen Museen und Privat-Galerien zu Paris* de Kolloff⁴⁵. Du point de vue formel, des guides de voyage comme *Acht Tage in Paris* de Lenz⁴⁶ ou des ouvrages à caractère de feuilleton comme *Pariser Briefe über Leben, Kunst, Gesellschaft und Industrie zur Zeit der Weltausstellung im Jahre 1855* de Saphir⁴⁷, ne sont pas représentés. En ce qui concerne l'aspect idéologique, il n'y a pas (et cela ne saurait surprendre) de pendant féminin pour la littérature sur Paris se situant à l'extrême-gauche, mais il y a bien des équivalents pour les ouvrages à caractère libéral comme *Zwei Monate in Paris* de Stahr et des ouvrages à connotation religieuse, voire national-conservatrice comme les *Bilder* de Deutinger et *Kaiser-Skizzen* de Mundt.

Malgré ces restrictions, qui ne sont pas liées seulement au nombre plus restreint des auteurs de sexe féminin, le spectre thématique, formel et idéologique des textes sur Paris écrits par les femmes allemandes entre 1842 et 1854 reste impressionnant. Plus remarquable encore est la soudaine apparition des femmes dans un champ discursif réservé jusque-là presque exclusivement aux hommes, si l'on part du critère qualitatif défini comme la représentation d'une vision personnelle de Paris sous une forme plus ou moins exigeante du point de vue littéraire. Car si les productions de quelques-unes parmi les auteures, y compris Ida Hahn-Hahn, relativement connue, laissent à désirer du point de vue de la représentation, d'autres, comme Leo, au moins dans ses premiers mémoires parisiens, écrivent à un niveau tout à fait respectable et on peut dire que deux d'entre elles parviennent, dans leurs passages les plus réussis, au niveau des meilleures productions de leurs collègues de sexe masculin de l'époque : Kohl à celui des *Schilderungen aus Paris* et du *Reisehandbuch* de Kolloff, Lewald à celui de *Zwei Monate in Paris* de Stahr ou des *Kaiser-Skizzen* de Mundt. C'est aussi parce qu'elles écrivaient

44 Eduard Devrient, *Briefe aus Paris*, Berlin, Jonas, 1840.

45 Eduard Kolloff, *Beschreibung der königlichen Museen und Privat-Galerien zu Paris. Zum Gebrauch für Künstler und Kunstfreunde*, Pforzheim/Paris, Dennig, Finck et Cie, Brockhaus et Avenarius, 1841.

46 Adolf Lenz, *Acht Tage in Paris. Ein vollständiges Gemälde der französischen Hauptstadt und der nächsten Umgebungen. Ein unentbehrlicher und treuer Führer für alle Besucher der Pariser Industrie-Ausstellung*, Leipzig, Wigand, 1855.

47 M.[oritz], G.[ottlieb] Saphir, *Pariser Briefe über Leben, Kunst, Gesellschaft und Industrie zur Zeit der Weltausstellung im Jahre 1855*, Pest/Wien/Leipzig, Hartleben's Verlagsexpedition, 1856.

sur Paris et publiaient leurs livres chez des éditeurs aussi importants que Brockhaus, Vieweg ou Hertz, que les femmes allemandes ont trouvé le chemin pour entrer « en » littérature.

Ida Kohl, il faut le souligner une fois encore, fait entendre un accent bien particulier. Car si le français est souvent thématiqué dans la littérature consacrée à Paris, y compris dans la littérature non-fictionnelle, il ne l'est nulle part avec la même intelligence et avec le même sens de la langue qui distinguent cette auteure. Il n'est pas impossible d'y voir une particularité féminine⁴⁸, un trait spécifique lié au *gender*, car l'un des deux auteurs allemands qui s'approchent le plus d'elle est également une femme⁴⁹ : Käthe Schirmacher dans *Paris !*, paru à Berlin en 1900. Il se peut que les femmes, qui percevaient la culture des relations sociales transmise essentiellement à travers la langue, écoutaient mieux que les hommes.

48 Il faut toutefois limiter la portée de cette remarque en rappelant que la langue a joué un rôle prépondérant déjà dans les *Englische Skizzen* écrites à deux mains avec le frère de l'auteure sans qu'on puisse établir précisément qui a rédigé les passages en question.

49 L'autre étant Kolloff.

REGARD LIMITÉ OU PERSPICACITÉ FÉMININE ? VOYAGEUSES GERMANOPHONES EN GRÈCE

*Irmgard Scheitler**

La Grèce est une destination de voyage bien particulière : chargée d'émotions et de réminiscences historiques, elle fut au XVIII^e siècle une icône du classicisme, pour focaliser ensuite sur elle, à cause de sa lutte contre les Turcs, les rêves des libéraux européens.

Au XVIII^e siècle, il fallait encore un peu de courage pour se rendre dans ce pays à la fois arriéré et frappé d'insécurité – courage que Goethe n'avait pas trouvé, malgré tout son désir de voir les antiquités grecques. Des voyages de femmes semblent dans ces conditions difficilement imaginables, si ce n'est tout à fait impossibles. Et pourtant, quelques Anglaises, représentantes de la nation voyageuse de l'époque, s'étaient déjà aventurées en Grèce. Dès 1810, John Cam Hobhouse (1786-1869), le compagnon de voyage de Byron, notait : « L'Attique est actuellement plein de voyageurs. Même nos belles compatriotes montent déjà sur l'Acropole »¹. Des Anglais en voyage amenaient souvent avec eux leurs épouses, parfois même toute leur famille. Il faut toutefois noter que ces premières voyageuses en Grèce ne s'avisèrent que rarement de laisser à leur famille, voire à la postérité, des documents écrits à titre personnel².

Les lettres de Lady Mary Nisbet de Dirleton, comtesse d'Elgin, constituent de ce point de vue une heureuse exception. Elle était l'épouse du collectionneur d'antiquités Lord Elgin³, avec qui elle a fait entre avril et septembre 1802 un voyage

* Trad. de Kaja Antonowicz.

- 1 Kyriakos Simopoulos, *Voyageurs étrangers en Grèce 1810-1821* [en grec], Athènes, 1975, vol. 3.2, p. 315. Voir John Cam Hobhouse, *A Journey through Albania and Other Provinces of Turkey in Europe and Asia...*, London, James Cawthorn, 1813, 2 vol. « Attica at present swarms with travellers, and several of our fair countrywomen have assended the rocks of the Acropolis » (vol. I, p. 302).
- 2 Je dois à Simopoulos (*ibid.*, p. 315-323) les informations sur les premières voyageuses anglaises : Lady Elgin et sa mère, Lady Hester Stanhope et la princesse Caroline. Toutefois, pas une seule femme n'est mentionnée dans un autre ouvrage du même auteur, *Comment les étrangers voyaient la Grèce au temps des guerres d'indépendance. 1826-29* [en grec], Athènes, 1983, 5. vol.
- 3 Mary Christopher Nisbet Hamilton of Dirleton, Belhaven, Pencaitland & Bloxholm (morte en 1855) était mariée en deuxième noces à Thomas Bruce, 7^e comte d'Elgin, 11^e comte de Kincardine (1766-1841).

à travers la Grèce en compagnie de ses enfants, de leurs professeurs et de tout son ménage⁴. La mer était à cette époque si pleine de pirates, que la famille Elgin et sa suite durent effectuer le voyage dans les Balkans⁵ sous escorte d'un navire anglais. Lady Mary écrivait régulièrement à la maison et elle pouvait compter sur l'intérêt particulier que ses lettres allaient susciter, car ses parents, William Hamilton Nisbet of Dirleton & Belhaven (1747-1822) et la femme de ce dernier, Mary Manners, étaient déjà allés à Athènes. Mary Nisbet loge à Athènes chez la famille Logothetis, tout comme ses parents lors de leur voyage. En 1802, elle raconte à sa mère qu'elle écrit depuis la même chambre d'où sa mère lui écrivait à l'époque. À plusieurs reprises, elle rencontre des personnes qui lui parlent de ses parents ou qui conservent des souvenirs d'eux. On lui raconte par exemple : « *Ah Madame Nisbet was enthusiastic, she used to go almost every day to the Pnyx* »⁶.

La visite d'un bain oriental était, du fait que celui-ci n'était pas accessible aux hommes, presque obligatoire dans le programme de séjour en Orient d'une voyageuse. Déjà Lady Mary Wortley Montagu avait souligné qu'aucun homme ne pouvait relater une telle expérience⁷. Lady Elgin fut toutefois, à la différence de sa compatriote, quelque peu dégoûtée par cette visite : non seulement elle se retrouva au milieu d'une foule de baigneuses – elle parle de quelque 300 à 400 femmes – mais en plus, leurs danses lascives firent sur elle une impression extrêmement désagréable. Elle décida de ne plus jamais répéter l'expérience⁸.

En mai 1802, Lady Elgin fait un voyage en Morée, auquel elle s'était consciencieusement préparée⁹. Elle rédige lors de ce déplacement un journal de voyage suivi, dont elle fait cadeau à sa mère par l'intermédiaire d'une amie. Elle donne une description détaillée de la ville de Corinthe avec ses ruines, qui lui apparaît plus intéressante que le harem du bey, chez qui est logée la famille Elgin¹⁰. Ses commentaires sur les vestiges antiques témoignent de bonnes connaissances dans ce domaine. En plaisantant, elle commente une fois une querelle sur des questions archéologiques : « *we antiquarians agreed...* »¹¹. Évidemment, elle ne recule pas devant les désagréments. À Mycènes, elle n'hésite pas à ramper à quatre pattes à travers les accès aux bâtiments enfouis sous

4 *The letters of Mary Nisbet Hamilton of Dirleton, Countess of Elgin*, arranged by Nisbet Hamilton Grand, London, Murray, 1926, p. 173-209.

5 *Ibid.*, p. 174.

6 *Ibid.* [« Ah !, Madame Nisbet était absolument ravie, elle allait presque chaque jour au Pnyx »]. Cette traduction, comme les suivantes en notes, sont de Kaja Antonowicz.

7 *The Works [...] of lady Mary Wortley Montagu...*, 6^e édition, London, Longman, 1817, vol. II, p. 160.

8 *The letters of Mary Nisbet Hamilton...*, *op. cit.*, p. 177.

9 *Ibid.*, p. 179.

10 *Ibid.*, p. 181.

11 *Ibid.*, p. 182 ; souligné par l'auteur. [« Entre *antiquaires*, nous nous sommes mis d'accord... »].

terre, un exploit que même son guide grec n'ose pas reproduire, et elle fournit dans son journal les résultats de ces enquêtes et explorations scientifiques. On chercherait en vain chez elle des plaintes sur le mauvais état des routes ou les gîtes misérables. En revanche, elle raconte avec un grand amusement et de façon très vivante ses aventures avec la chaise à porteurs fermée, que les beys turcs lui mettaient à disposition afin d'éviter qu'une dame de la bonne société ne monte à cheval et ne soit ainsi vue de tous les passants¹². C'est seulement quand le pacha de Tripolizza, qui avait remis à Lord Elgin des firmans pour les fouilles à Corinthe, à Olympie, en Élide, etc.¹³, leur déconseilla de manière insistante d'autres déplacements dans le Péloponnèse, qu'on finit par revenir vers le nord en passant par Nauplie pour visiter Épidaure. De retour chez elle à Athènes, elle écrit à sa mère : « Je t'assure qu'un tel voyage est une entreprise incroyable pour une femme ; imagine-toi seulement que Masterman et moi étions sur un cheval 8 heures par jour ; un jour nous étions pendant 11 heures sur des routes, où tu aurais de la peine à croire qu'un cheval peut mettre ses sabots »¹⁴.

Le couple Elgin entreprend un deuxième grand voyage en juin. On visite diverses îles et on fait des fouilles à Marathon. Lors d'une excursion à Mycènes, Lady Elgin est témoin d'un enterrement orthodoxe et décrit les coutumes funéraires des croyants¹⁵. Mais les voyages en Grèce étaient dangereux. Ainsi, on apprend qu'au large de Delos, un bateau anglais était tombé sur un bateau des pirates, qu'il avait coulé¹⁶. Lady Elgin ne put donc pas accompagner son mari dans tous ses déplacements¹⁷.

Lady Hester Stanhope, qui devait devenir célèbre à cause de son séjour dans les pays arabes, s'était arrêtée en Grèce entre août et octobre 1810, avant de prendre le bateau pour Constantinople. Ce que nous savons de ses activités pendant cette période ne provient pas d'elle ; comme souvent chez les voyageurs de condition sociale élevée, c'est un compagnon de voyage qui se chargea de relater l'entreprise, en l'occurrence son médecin et futur biographe, Charles Meryon¹⁸. Ses notes ont néanmoins rarement un caractère qu'on pourrait

¹² *Ibid.*, p. 185 sq.

¹³ *Ibid.*, p. 188 sq.

¹⁴ *Ibid.*, p. 192. [« I can assure you, such a journey is an amazing undertaking for a woman ; think of Masterman and I riding 8 hours ; one day we were 11 hours over roads you would think impossible a horse could keep his feet »].

¹⁵ *Ibid.*, p. 206.

¹⁶ *Ibid.*, p. 207.

¹⁷ Ainsi elle renonça aux grottes d'Antiparos, *ibid.*, p. 209.

¹⁸ *Travels of Lady Hester Stanhope. Forming the Completion of her Memoirs. Narrated by her Physician*. In three Volumes, London, Colburn, 1846, vol. I, p. 29-45. Cf. *The Memoirs of Lady Hester Stanhope as related by conversations with her physician* (1845).

considérer comme typique pour un voyage de femme – à une seule exception près. Quand la compagnie séjourna chez le bey de Corinthe, Hester Stanhope accomplit la visite « obligatoire » du harem. Les visites au harem, comme les visites aux bains, faisaient partie des attractions réservées aux femmes. Les compagnons masculins de Lady Hester ne voulurent toutefois pas accepter cette règle. Avec la complicité de celle-ci, Meryon et ses collègues masculins se cachèrent dans une pièce adjacente et observèrent en secret la rencontre de Lady Hester avec les dames du harem. Le médecin raconte ainsi que les femmes turques commencèrent par comparer leurs vêtements avec ceux de la visiteuse. Ce faisant, elles enlevèrent leurs robes et restèrent pieds et seins nus. Les messieurs dans la pièce adjacente trouvèrent cette situation, comme le dit Meryon, très déplaisante (« *unpleasant* ») pour Lady Hester et ils l'en libérèrent (« *relieved* ») par un rire étouffé. Bien entendu, cela perturba fortement les femmes. Toutefois, Meryon ne semble éprouver dans cette affaire ni pitié ni honte¹⁹.

150

Six ans plus tard, la princesse Caroline (1768-1821), l'épouse du futur roi anglais George IV, visita elle aussi l'Hellade. Malheureuse en mariage, elle passa beaucoup de temps à l'étranger, où elle fut accompagnée par son amant, Italo Bergami. En 1814, elle entreprit un voyage plus long, qui la fit arriver en mai 1816 en Grèce. Elle visita la partie continentale et le nord du Péloponnèse. La princesse était, comme le souligne son biographe, la première personne que les Turcs aient autorisée à monter à l'Acrocorinthe²⁰. Après quelque deux mois, elle reprit le bateau pour se rendre à Constantinople et elle continua son voyage en direction de la Terre Sainte. Ses pérégrinations ont été consignées par A. T. Dequiron de St. Agnan, d'abord en français, ensuite traduites en anglais, mais aussi paraphrasées par d'autres auteurs. Les voyages d'une femme de condition élevée, de surcroît future reine, pouvaient compter sur un intérêt particulier du public²¹.

Pendant longtemps encore, les voyageuses britanniques restèrent les seules femmes à visiter la Grèce et à laisser des traces écrites de leurs visites. Ce n'était pas la conséquence d'un philhellénisme particulièrement marqué. En ce qui concerne l'enthousiasme pour la Grèce, les Allemands surpassaient

¹⁹ *Travels of Lady Hester Stanhope...*, *op. cit.*, vol. I, p. 30 sq.

²⁰ K. Simopoulos, *Voyageurs étrangers...*, *op. cit.*, t. V, p. 322 sq.

²¹ *Histoire du procès de la reine d'Angleterre, rédigée sur des documents recueillis à Londres, et sur des communications officielles*, par A. T. Dequiron de St. Agnan, Paris, Rosa, 1820. [Anonyme], *Voyages de S. M. la reine d'Angleterre* [Caroline de Brunswick]..., traduit de l'anglais, Paris, Locard et Davi, 1821. [Anonyme], *Voyages and Travels of Her Majesty Caroline Queen of Great Britain...*, London, Jones, 1821. *Journal des Voyages de S. M. la Reine en Afrique, en Grèce, et en Palestine*, édité par Louise Demont, London, Allman, 1821.

probablement la population d'outre-Manche²². Beaucoup d'entre eux se rendirent d'ailleurs dans le pays de leur idéal classique lors de la guerre de libération, entre 1821 et 1828, ou après la fondation de l'État grec.

À partir des années 30 du XIX^e siècle, les voyages en Grèce devinrent beaucoup plus faciles. Le jeune État commençait à se consolider. Ne serait-ce que parce qu'il était gouverné par un roi de la maison bavaroise des Wittelsbach et par une reine venant d'Oldenbourg, il se rapprocha sentimentalement de l'Allemagne. Les philhellènes allemands étaient convaincus qu'il existait une parenté spirituelle entre les Allemands et les Grecs²³. Pour la période allant des années 30 aux années 50, il existe quelque quarante relations de voyage écrites par des auteurs de sexe masculin. S'ajoutent à cela plusieurs guides de voyage qui se trouvaient à ce moment déjà sur le marché. Les recherches de Ludwig Ross, de Jakob Fallmeyer ou du comte de Prokesch-Osten, éveillèrent autant d'intérêt que les voyages d'un Pückler-Muskau, d'un Klenze ou du prince Maximilien. À la différence des Anglais, ces derniers voyagèrent sans leurs épouses, lesquelles s'étaient montrées peu désireuses de voir la Grèce. Les voyageuses indépendantes se sentaient, elles aussi, peu attirées par les Balkans.

La raison de cette divergence d'intérêts est la différence de conventions liées au sexe et aussi la différence entre le niveau d'éducation des femmes allemandes et anglaises. Depuis 1774, année où Wilhelm Heinse avait préconisé pour les premières une éducation sans livres et guidée uniquement par les principes de la nature, la situation avait, bien entendu, quelque peu évolué²⁴. Mais même après le

22 Plusieurs auteures ont publié elles aussi des poèmes, voire des recueils de poèmes à caractère philhellène ou des textes prenant fait et cause pour les Grecs, en particulier Friederike Brun, Amalie von Helvig et Luise Brachmann – voir Irmgard Scheitler, « Griechenlyrik (1821-1828). Literatur zwischen Ideal und Wirklichkeit », dans *Internationales Jahrbuch der Bettina von Armin-Gesellschaft*, n° 6/7, 1996, p. 188-234. En ce qui concerne la prose, on peut mentionner la contribution intéressante de Charlotte von Ahlefeld, *Eine Frau von vierzig Jahren. Eine Erzählung aus dem wirklichen Leben. Von der Verfasserin der Erna, Felicitas, Amadea, des Römhildestiftes, etc.*, Weimar, Hoffmann, 1829. Ce court roman contient un récit inséré qui parle d'un philhellène et de ses aventures pendant la guerre de libération grecque. La narratrice décrit également à cette occasion des paysages et des localités grecs.

23 Voir par exemple Friedrich Hölderlin, « Die Wanderung », strophe V, vers 10, dans *Sämtliche Werke. Stuttgarter Ausgabe*, éd. Friedrich Beissner, Stuttgart, Kohlhammer, 1951, vol. II, p. 140. Voir aussi Ludwig I., « Caffé Greco » : « Kunstverwandschaft vereint Griechen und Teutsche jedoch » [« Une parenté artistique réunit toutefois les Grecs et les Allemands »], dans *Gedichte des Königs Ludwig von Bayern*, 2^e partie, München, Cotta, 1829, p. 209.

24 « Frauenzimmer-Bibliothek », dans *Iris. Vierteljahrsschrift für Frauen*, t. I, 1774, n° 3, p. 53-77. Représentié dans Wilhelm Heinse, *Sämtliche Werke*, éd. C. Schüddekopf, Leipzig, Inselverlag, 1906, vol. III, 2^e partie, surtout p. 378-381. Heinse présente son idéal de la nature aussi dans « L'éducation des jeunes filles », dans *Iris. Vierteljahrsschrift für Frauen*, t. I, 1774, n° 3, p. 3-14 et t. II, 1775, n° 2, p. 106-114. Réédité dans Wilhelm Heinse, *Sämtliche Werke, op. cit.*, vol. III, 2^e partie, p. 269-279.

tournant du siècle, les langues classiques, l'histoire grecque et l'histoire de l'art ne faisaient pas partie du canon d'éducation d'une jeune fille allemande et un intérêt prononcé pour ces domaines pouvait même faire planer sur une jeune femme un soupçon de manque de féminité. D'après l'ouvrage influent de Caroline de la Motte Fouqué, *Briefe über Zweck und Richtung weiblicher Erziehung* (1811), l'objet de l'éducation des jeunes filles était « *das AllerEinfachste und Natürlichste* » [« la simplicité et le naturel mêmes »], car celles-ci « sont maintenues au milieu de cette simplicité par leur mode de vie tranquille et le sens même de leur existence »²⁵.

L'éducation était ainsi marquée sexuellement. C'est pourquoi le voyage comme instrument d'éducation était considéré comme inapproprié pour les femmes. Franz Ludwig Posselt, l'auteur d'un ouvrage relevant des arts de voyager (*Apodemika*), jugeait en 1795 que cette méthode ne pouvait pas être appliquée chez la femme « comme technique d'éducation de l'esprit et d'anoblissement du caractère », car, « vu la vivacité de l'imagination et des émotions ainsi que l'absence d'indépendance et de force de caractère qui caractérisent généralement le sexe féminin », les voyages pourraient devenir pour elles quasiment « dangereux »²⁶. Si une épouse, une sœur ou une fille se trouvait par hasard dans la situation d'accompagner son parrain de sexe masculin lors de son voyage, elle devait adopter pendant le voyage le rôle de maîtresse de maison et « considérer tout ce qu'elle verrait, ou entendrait avec égard pour *son sexe* »²⁷. Ces contraintes ne s'appliquaient évidemment pas aux femmes et écrivaines voyageant seules, lesquelles existaient bel et bien au début du XIX^e siècle, même si l'histoire de la littérature de Carl Barthel, parue en 1851, confirme encore clairement les limites fixées à l'activité littéraire des femmes²⁸. Mais l'idéal du

25 Karoline de la Motte Fouqué, *Briefe über Zweck und Richtung weiblicher Bildung*, Berlin, Hitzig, 1811, p. 75 (« *durch ihr stilles Leben und den Zweck ihres Lebens mitten in dieser Einfachheit gehalten werden* »).

26 *Apodemik oder die Kunst zu reisen. Ein systematischer Versuch zum Gebrauch junger Reisenden aus den gebildeten Ständen überhaupt und angehender Gelehrten und Künstler insbesondere*, Leipzig, Breitkopf, 1795, 2 vol., t. 1, p. 733 (« *bey der Lebhaftigkeit der Einbildungskraft und der Gefühle, die dem weiblichen Geschlecht größtentheils eigen ist, bey dem Mangel an Selbständigkeit und Festigkeit des Charakters* »).

27 *Ibid.*, p. 737 (« *alles, was sie sehen und hören, immer mit Rücksicht auf ihr Geschlecht betrachten* » [je souligne]).

28 Carl Barthel, *Die deutsche Nationalliteratur der Neuzeit in einer Reihe von Vorlesungen*, 2^e édition fortement augmentée, Braunschweig, Leibrock, 1851, dans le chapitre « Übersicht der literarischen Frauen », p. 516. Voir aussi, *ibid.*, p. 516 sq. : « Der Frauen Sphäre ist die engere Häuslichkeit, das Familienthum; der Frauen nächster Beruf ist und bleibt es immer, dieses zu erklären als Priesterinnen der Sitte, der Ordnung und der Zucht, und ihr eigenthümliches Talent ist das der stillen, sinnigen Beobachtung. Halten sie als Schriftstellerinnen diese Schranken ihres Berufs und ihrer Befähigung inne, so werden sie immer als die naturgemäße Ergänzung zur schriftstellernden Männerwelt gelten müssen; gehen sie aber als solche darüber hinaus, so fallen sie damit ohne Weiteres in die Kategorie der emancipirten, d. h. von ihrer wahren

« naturel » et les règles du *genre* imposant aux femmes diverses restrictions thématiques subsistait comme résidu de cette attitude anti-intellectuelle. La critique littéraire en Allemagne s'offusquait même de la description des monuments d'architecture classique d'Italie sous la plume d'une femme ; la Grèce se trouvait tout simplement au-delà de leur horizon d'attente²⁹.

L'image que se faisaient d'elles-mêmes les Anglaises était tout à fait différente. Non seulement elles n'hésitaient pas à voyager et à s'exprimer par écrit sur leurs voyages, mais encore leur intérêt s'étendait à tout ce qu'il y avait à voir et à apprendre, sans restrictions liées au sexe. La célèbre Mary Montagu n'était pas un cas isolé³⁰. S'ajoute à cela le fait que les Anglaises avaient généralement une meilleure éducation et disposaient d'un savoir plus vaste³¹.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, Athènes était très fréquentée par des familles anglaises et écossaises³². On peut trouver au moins cinq relations de voyage sous la plume de femmes de langue anglaise³³. Ce qui est sans équivalent

Natur abgefallenen Weiber und erregen mit Recht mehr oder minder Anstoß » [« La sphère des femmes c'est l'espace domestique au sens le plus étroit, la familiarité ; la première profession des femmes reste et restera celle des prêtresses de l'ordre, des bonnes mœurs et de la discipline qui glorifient cet espace par leur talent particulier, celui de l'observation calme et profonde. Si, en tant qu'écrivains, elles respectent les limites de cette profession et de ce talent, elles pourront toujours être considérées comme le complément naturel du monde des hommes de plume ; mais si elles en sortent, elles tombent aussitôt dans la catégorie des femmes émancipées, c'est-à-dire des femmes séparées de leur vraie nature qui provoquent à juste titre une indignation plus ou moins grande »] (*soulignement de l'auteur*). Ida Hahn-Hahn, par exemple, tombe sous la critique du manque de féminité formulée par Barthel (p. 517).

29 Voir Irmgard Scheitler, *Gattung und Geschlecht. Reisebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850*, Tübingen, Niemeyer, 1999 (= Studien und Texte zur Sozialgeschichte der Literatur, n° 67), p. 82, 147-151.

30 *Ibid.*, p. 37.

31 *Ibid.*, p. 147 sq.

32 Bettina Schinas, née Savigny, écrit que l'Acropole en était inondée et qu'elles détruisaient beaucoup de choses par pur plaisir de détruire ou par leur désir de ramener des souvenirs. Voir *Leben in Griechenland 1834 und 1835. Briefe und Berichte an ihre Eltern in Berlin*, texte édité et commenté par Ruth Steffen, Münster, Lienau, 2002, p. 131 et *passim*.

33 Mary Georgina Emma Dawson Damer, *Diary of a tour in Greece, Turkey, Egypt, and the Holy Land*, London, Colburn, 1841, 2 vol. ; Elizabeth Mary Grosvenor, marquise de Westminster, *Narrative of a yacht voyage in the Mediterranean during the years 1840-1841*, London, Murray, 1842, 2 vol. ; Frances Ann Vane Tempest, marquise de Londonderry, *Narrative of a visit to the Courts of Vienna, Constantinople, Athens, Naples, etc.*, London, Colburn, 1844 ; Felicia Mary Frances Skene, *Wayfaring sketches among the Greeks and the Turks, and on the shores of the Danube. By a seven years' resident in Greece*, London, Chapman and Hall, 1847 ; Judith Cohen, Lady Montefiore, *Private journal of a visit to Egypt and Palestine, by way of Italy and the Mediterranean*, London, J. Rickerby, 1836. S'ajoutent à cela les essais : Louise Swanton Belloc, *Bonaparte und die Griechen. Nebst einem Gemälde von Griechenland im Jahr 1825 von dem Grafen Pecchi*, trad. du français, Leipzig, Liebeskind, 1827 (la 1^{re} partie, contenant 300 pages, représente un traité politique de l'auteur sur la dictature de Bonaparte et le soulèvement grec. L'auteur s'était déjà fait connaître par une monographie en deux volumes sur Lord Byron).

en allemand. En ce qui concerne les récits de voyage au sens propre, on n'en trouve que deux, mais même ces deux-là se limitent à mentionner la Grèce sans vraiment la décrire. À cela s'ajoutent deux ensembles de lettres publiées postérieurement écrites par des femmes ayant vécu temporairement en Grèce et – mais ce cas est déjà en dehors du cadre chronologique de notre recherche – les livres d'Espérance Schwartz qui vécut pendant 20 ans en Crète. Comme les volumes de correspondance sont composés de lettres à caractère privé, il n'y a que les écrits de la Crétoise d'adoption et les deux récits de voyage – il s'agit de ceux d'Ida Hahn-Hahn et de Maria Schuber – que l'on peut considérer comme publications authentiques, c'est-à-dire comme des écrits destinés par leurs auteurs féminins à un public de lecteurs. Malgré les modes de publication différents, il n'y a toutefois presque pas de différence entre les lettres privées et les deux récits de voyage en ce qui concerne le caractère littéraire. Le style évoquant la communication privée qu'on rencontre dans les lettres est justement une marque de fabrique de l'écriture de voyage féminine. La critique l'attendait d'ailleurs absolument dans la première moitié du siècle³⁴.

On le voit très clairement en regardant de plus près l'œuvre d'Ida, comtesse Hahn-Hahn. La comtesse était un écrivain professionnel expérimenté. À côté de ses romans, elle était particulièrement connue pour ses récits de voyage et elle avait déjà bien gagné sa vie grâce à ses relations de voyages en Italie, en Espagne et dans les pays scandinaves. Son voyage en Orient (1843-1844) attira beaucoup l'attention : déjà pendant son parcours, les journaux tenaient les lecteurs curieux au courant de tous ses déplacements. Hahn-Hahn voyageait avec des domestiques et en compagnie de son compagnon, le baron courlandais Adolf Bystram qui, comme l'a formulé méchamment Karl Gutzkow, « lui évitait en même temps de s'encombrer d'une encyclopédie pendant le voyage »³⁵. Ses compagnons de voyage ne sont toutefois presque jamais mentionnés ; la comtesse parle exclusivement d'elle-même. Comme l'indique déjà le titre, *Orientalische Briefe* est rédigé sous forme de lettres³⁶. Celles-ci sont adressées à la mère, à la sœur, au frère ou à une amie proche et elles tiennent compte des intérêts supposés des destinataires. Les lettres adressées au frère sont un peu plus piquantes, et dans celles destinées à la sœur, l'auteure aime faire passer un peu d'instruction.

Du point de vue stylistique, la marque de fabrique de Hahn-Hahn est une spontanéité soigneusement cultivée. Ses remarques sont directes, ses opinions

34 I. Scheitler, *Gattung*, op. cit., p. 127.

35 Karl Gutzkow, *Werke*, éd. R. Gensel, Berlin, Bong, 1910 (rééd. Hildesheim / New York, 1974), vol. 11, p. 128.

36 Ida, comtesse Hahn-Hahn, *Orientalische Briefe*, Berlin, Duncker, 1844, 3 vol.

dictées par le sentiment, l'état d'esprit du moment ou les lubies personnelles, et ses expériences sont relatées sous une forme à peine rédigée. Dans les *Orientalische Briefe*, le lecteur trouve dès les premières pages l'aveu provocant que le livre regorge « de contradictions et d'inconséquences », de lacunes dues aux moments où « l'élan » avait fait défaut, de répétitions et de signes « de la candeur la plus complète »³⁷. La critique (qui était évidemment bien contrôlée par des hommes) fustigea ceci comme une lubie aristocratique et s'offusqua du style fragmentaire et de l'absence du travail rédactionnel³⁸. Mais d'un autre côté, c'étaient justement ces points qu'on admirait comme caractéristiques de l'écriture féminine. C'étaient surtout les critiques conservateurs qui étaient tout à fait prêts à considérer la subjectivité fantasque comme un style aimablement « capricieux », le refus de la forme littéraire comme un récit « sans artifice » et toutes les particularités stylistiques de l'œuvre comme typiquement « féminines » : « La femme se montre la plus intéressante et la plus ensorcelante quand elle suit librement les inspirations du moment et s'abandonne sans gêne à toutes les fantaisies et caprices de sa charmante nature »³⁹.

Wolfgang Menzel, pape de la critique littéraire du XIX^e siècle et juge habituellement très sévère de toutes les insuffisances stylistiques, se montre si enchanté par le style « féminin » de l'auteure et trouve « l'insolence » de ses jugements si attirante⁴⁰, qu'il n'hésite pas à affirmer que Hahn-Hahn dépasse, en ce qui concerne « la grâce féminine du style », aussi bien Lady Morgan que Madame de Staël et, pour ce qui est de la « profondeur du sentiment », même Madame de Sévigné et la comtesse d'Aulnoy⁴¹. L'un des caprices de Hahn-Hahn consista à affirmer, justement en Grèce, que « l'envie de voyager et d'écrire [l'avait] tout à fait abandonnée »⁴². Pourtant, lors de son voyage à l'est, en passant à côté de quelques îles grecques, elle s'émerveillait encore auprès

37 *Ibid.*, vol. I, p. 1, Dédicace à sa mère.

38 Voir *Zeitung für die elegante Welt* (1843), p. 69 ; *Literarische Zeitung* (1841), p. 167 sq. : « Es sind eben nur das Ennui et Amusement, die Fatigue und die Emotion, welche dieses Buch geschrieben haben » (« Ce n'est que l'ennui et la distraction, la fatigue et l'émotion qui ont écrit ce livre »).

39 « Das Weib zeigt sich am bedeutendsten und liebenswürdigsten, wenn es den Eingebungen des Augenblickes folgt und allen Launen und Grillen seiner zauberhaften Natur sich ungenirt hingibt » (*Repertorium der gesammten deutschen Literatur*, Leipzig, 1840, p. 460 sq.).

40 Compte-rendu de *Jenseits der Berge* (1840), p. 229. L'article de 1840, « Die deutschen Reisebeschreiber über Italien » dans la très conservatrice *Deutsche Vierteljahresschrift* de Cotta (signé P. S. M.), dans laquelle Ida Hahn-Hahn est l'unique femme mentionnée (p. 90 sq.), vante dans son récit de voyage « la vision spontanée et directe » et conseille d'imiter son style en tant que « modèle d'intelligence naturelle et d'aimable sincérité ».

41 Compte-rendu des « Reisebriefe », dans *Morgenblatt für gebildete Leser. Literaturblatt* (1842), n° 10, p. 37.

42 *Orientalische Briefe, op. cit.*, t. I, p. 403.

de sa sœur Clärchen : « Rien qu'à prononcer les noms Chios, Patmos, Samos, Rhodos – cela ne sonne-t-il pas comme un admirable accord ? Cela ne te fait-il pas une impression charmante, comme si tu prenais dans la main un bouquet de roses ? »⁴³. La formulation poétique est typique d'une attitude qui considère comme dignes d'être communiquées surtout les émotions et les associations d'idées plutôt que des observations concrètes. Les jugements politiques résultent eux aussi essentiellement de l'émotion et aussi d'un penchant pour l'aphorisme. Bien entendu, la voyageuse n'a vu les îles en question qu'en passant au large en bateau, elle ne les a pas visitées, mais cela ne l'empêche pas de tout savoir sur l'état de désolation qui y règne et d'informer sa sœur aussi en pointant du doigt le coupable :

Mais ce pouvoir turc représente, comme je te l'ai dit auparavant, plutôt un principe destructeur qu'un principe de conservation, de sorte qu'il peut bien ériger quelque chose sur le moment, mais il ne peut pas l'installer dans la durée. Son sceptre est comme la baguette d'une mauvaise fée : même sans intention de nuire, il provoque des dégâts partout où il se trouve⁴⁴.

156

C'est seulement à Rhodes que la comtesse fait une escale. Les quelques heures de séjour matinal sur cette île ont été suffisantes pour acquérir et rapporter en Allemagne une solide conviction sur l'influence bienfaisante de l'ordre de Malte à Rhodes et des méfaits du règne turc. « Le Turc s'est installé : c'est le chacal dans la maison du lion »⁴⁵. « Le chacal doit sortir – le Turc doit partir ! c'est ce que je me répétais sans cesse ; et je me suis imaginé un "roi des îles" qui rendrait toutes ces magnifiques îles libres et heureuses et qui les ferait fleurir, comme elles fleurissaient aux temps anciens »⁴⁶. L'expression des opinions politiques par les femmes était honnie par la critique littéraire allemande : on ne leur accordait aucune capacité de jugement⁴⁷. Ida Hahn-Hahn peut s'exprimer sur les formes

43 *Ibid.*, p. 321 (« Nur die Namen zu nennen Chios, Patmos, Samos, Rhodos – klingt das nicht wie ein lieblicher Akkord? Macht Dir das nicht einen holdseligen Eindruck, als ob Du einen Strauß Rosen in die Hand nähmest? »).

44 *Ibid.*, p. 324 (« Aber in dieser türkischen Herrschaft ist, wie ich Dir früher schon sagte, mehr ein zerstörendes als ein erhaltendes Prinzip, so daß sie zwar für den Augenblick etwas hinstellen – doch keine Dauer ihm geben kann. Ihr Scepter ist wie der Stab einer bösen Fee: auch ohne böse Absicht thut er Schaden wohin er fällt »).

45 *Ibid.*, p. 347 (« Der Türk zog hinein: der Schakal in die Wohnung des Löwen »).

46 *Ibid.*, p. 348 (« Schakal muß heraus – der Türk muß fort! so dachte ich immer und immer; und einen 'König der Inseln' dachte ich mir aus, der all diese wundervollen Eilande frei und glücklich machen und zu der Blüte emporbringen möge, die sie in alten Tagen gehabt »).

47 Scheitler, *Gattung...*, p. 28 et 151. Voir p. 128 le compte-rendu des *Orientalische Briefe* publié par Jakob Fallmeyer dans *Zeitung für elegante Welt* (1844) : « Um Ägypten interessant zu schildern bedarf's doch einer größeren Gelehrsamkeit als die Verfasserin besitzt, und um es richtig zu schildern, bedarf es eines längeren Aufenthaltes und einer gründlicheren

de gouvernement parce que le caractère pointu de ses opinions les disqualifie en leur ôtant tout caractère sérieux :

Mais les puissances européennes ne devraient pas prendre mon « roi des îles » sous leurs ailes ; cela lui porterait malheur. Je pense en disant cela au roi de Grèce, qu'on a transformé maintenant en plus en un roi constitutionnel. Pour combien de temps⁴⁸ ?

Que la Grèce moderne n'eût jamais vu le jour sans l'aide des puissances européennes et qu'elle n'eût pas duré longtemps sans leur protection, que l'erreur du roi Othon consistât non pas dans le fait d'avoir accepté une constitution, mais de l'avoir fait trop tard, tous ces faits historiques restent parfaitement étrangers à notre auteure allemande⁴⁹. Les critiques de la civilisation jetées un peu à la légère s'accompagnent logiquement d'une grande exaltation verbale. Elle assure ainsi avec un certain pathos : « Je voulais de tout mon cœur voir Pathmos et les autres belles îles »⁵⁰, mais ensuite la foule et le désordre sur le pont supérieur suffisent pour lui faire abandonner cette entreprise : la comtesse omet de regarder ce qu'elle voulait voir de tout son cœur à cause du tabac des pipes des matelots jeté par terre. Puis elle raconte pendant presque une page entière ce qu'elle n'a pas pu voir.

Une demi-année plus tard, l'auteure se trouve sur le chemin du retour après avoir visité la Terre Sainte et l'Égypte. En entrant au Pirée, la voyageuse est de nouveau envahie par l'enthousiasme : « C'est ici que Thémistocle a accosté après la bataille de Salamine et toutes les montagnes à l'entour l'ont vu ! – c'était ma première pensée là-haut, une pensée joyeuse »⁵¹. Mais l'enthousiasme est limité à Athènes qui n'existe qu'en imagination. Dans le Levant règne la peste et tous les voyageurs doivent se soumettre à une quarantaine. Cette période de calme imposée gâche l'humeur de la voyageuse. « Dans les voyages de Pückler et de Schubert, j'ai lu comment ces messieurs travaillaient pendant leur quarantaine. Moi j'en suis incapable ! ». Pendant

politischen Bildung » (« Pour décrire l'Égypte de manière intéressante, il faut quand même une érudition plus grande que celle de l'auteure, et pour la décrire de manière juste il faut y séjourner pendant une longue période et disposer d'une solide formation politique »).

48 Hahn-Hahn, *Orientalische Briefe*, op. cit., t. I, p. 349 (« *Aber die europäischen Großmächte dürften nicht meinen 'König der Inseln' in ihren Schutz nehmen; das bringt ihm Unglück. Ich denke hiebei an den König von Griechenland, den man nun auch zu einem constitutionellen gemacht hat. Auf wie lange?* »).

49 En 1843, une révolte éclata en Grèce, ce qui obligea le roi en 1844 à jurer fidélité à la constitution. Son père le lui avait déconseillé pendant des années.

50 *Ibid.*, p. 342 (« *Ich wollte für mein Leben gern Patmos sehen und die andern schönen Inseln* »).

51 *Ibid.*, p. 390 (« *Hier zog Themistokles ein nach der Schlacht von Salamis und all die Berge rund umher haben es gesehen! – das war mein erster freudiger Gedanke da oben* »).

des semaines, elle n'écrit pas une ligne. Même libérée de la quarantaine, elle n'a pas envie de faire des visites et encore moins de mettre ses impressions sur le papier. La comtesse ne possède guère de connaissances approfondies sur l'histoire et l'art grecs ; il lui manque la discipline pour les acquérir par la lecture. Ce sont donc de nouveau des jugements émotionnels de nature très générale qui sont mis à contribution :

J'ai passé deux beaux matins ensoleillés entre les temples de l'Acropole, dans lesquels le monde des dieux n'est pas enseveli, mais porté à son apothéose. La noblesse et la sagesse caractérisent l'architecture grecque⁵².

158

« Je me sentais comme paralysée... dans mon cœur », confesse la voyageuse⁵³. Peut-être souffrait-elle d'un choc culturel. « L'impression contradictoire et insatisfaisante que m'a faite Athènes se voit parfaitement à travers mon incapacité à écrire »⁵⁴. « De la lumière crue d'un monde primitif, je suis sortie dans la pénombre d'une quête désespérée de culture et de civilisation, avec laquelle l'Europe a ruiné dès le départ le destin de la malheureuse Grèce »⁵⁵. Ce qui est critiqué c'est l'éloignement de la Grèce de son état naturel présenté comme naïf. Au berceau de la civilisation et de la démocratie européennes, Hahn-Hahn éprouve des désirs tout à fait opposés : à la place de l'honnête roi Othon, la voyageuse rêve pour le jeune État d'un roi des îles sauvage ou d'un prince des palikares, – « conquérant, régner sans partage et d'une main de fer »⁵⁶ : fantasmes aussi éloignés que possible de la réalité des rapports politiques et de la situation délicate du jeune État face au concert des nations européennes. La comtesse ne doute pas de ses propres opinions, même face à celles, incontestables, d'un notable grec (Petro Bey)⁵⁷. Au contraire, on voit plutôt transparaître chez elle en ce moment un sentiment de supériorité occidentale qui lui fait considérer le vieux palikare comme un naïf. D'un côté, la comtesse considère les Grecs comme « barbares » et « rétrogrades »⁵⁸, d'un autre elle est convaincue que des centres de la civilisation occidentale comme Paris et

52 *Ibid.*, p. 404 (« *Zwei schöne sonnige Morgen verbrachte ich zwischen den Tempeln der Akropolis, in denen eine Götterwelt nicht untergegangen sondern verklärt ist. Adel und Weisheit bezeichnen den Charakter der griechischen Architektur* »).

53 *Ibid.*, p. 393 (« *Ich fühlte mich wie gelähmt am Herzen* »).

54 *Ibid.*, p. 403 (« *Daß der Eindruck, den Athen mir gemacht ein zerrissener und unbefriedigender war, spricht sich am deutlichsten in meinem Schreibvermögen aus* »).

55 *Ibid.*, p. 394 (« *Aus dem Licht der ungesitteten Welt trat ich in das Zwielicht europäischer Cultur und Civilisationsbestrebungen zurück, mit denen man von Anfang an das unglückselige Griechenland ruiniert hat* »).

56 *Ibid.*, p. 395 (« *erobierungslustig, mit eiserner Faust unumschränkt regierend* »).

57 *Ibid.*, p. 397.

58 *Ibid.*, p. 401-404.

Londres ne peuvent leur apprendre que des choses pernicieuses : une situation marquée par une sorte d'aporie dont l'auteure ne se prive pas d'exploiter tout le potentiel mélancolique.

Le public des lecteurs n'en voulu pas à la « *Reisendin* » (« voyageuse »), comme on l'appelait, pour son refus de décrire Athènes et les monuments des îles grecques, malgré les cinq semaines qu'elle avait passées dans le pays. Les *Orientalische Briefe* devinrent le plus grand succès éditorial d'Ida Hahn-Hahn. Elles parurent l'année même du retour de leur auteure, c'est-à-dire en 1844.

Maria Schuber (1799-1867/71), une enseignante à l'école de Graz dont elle était la directrice, voyagea en Orient d'octobre 1847 à septembre 1848 dans le cadre d'un pèlerinage qu'elle effectua seule, en partant de l'Autriche, et en passant par Rome, la Grèce et l'Égypte, pour atteindre Jérusalem par la route du désert. Elle soumet son livre⁵⁹ en toute connaissance de cause à « l'opinion publique » et « au jugement du public », mais elle insiste sur le fait qu'il s'agit « d'une relation épistolaire fidèle [...] avec tous les petits événements, observations et remarques faits en route »⁶⁰. En effet, les chapitres, présentés sous forme de lettres, donnent l'impression d'avoir été fort peu rédigés. On ne trouve pratiquement pas de résumés ou de prolepses. L'auteure souligne également avoir travaillé « sans modèle littéraire »⁶¹. L'objectif de la publication consistait surtout, selon elle, à donner aux autres femmes le courage d'effectuer un pèlerinage en Terre Sainte en montrant comment venir à bout d'une telle entreprise et à quel point cela en valait la peine. Les lettres s'adaptent aux intérêts de leurs destinataires, parmi lesquels se trouvent plusieurs ecclésiastiques. Ainsi, les questions religieuses y prennent beaucoup de place. À côté d'elles, l'enseignante s'intéresse surtout aux questions scolaires, en particulier à l'éducation des jeunes filles, mais aussi aux relations familiales. Les descriptions d'œuvres d'art sont particulièrement rares ; l'auteure les jugeait probablement inappropriées étant donné la différence du niveau d'éducation entre elle et ses correspondants. Bien qu'elle ait eu la chance de profiter à Athènes d'une visite guidée assurée par une autorité en la matière, le consul autrichien Prokesch⁶², un fin connaisseur du pays, ses commentaires sur l'histoire de l'art déçoivent.

59 Maria Schuber, *Meine Pilgerreise über Rom, Griechenland und Egypten durch die Wüste nach Jerusalem und zurück, vom 4. Oktober 1847 bis 25. September 1848*, Graz, Ferstl, 1850.

60 *Ibid.*, Préface, p. V (« die getreue briefliche Mittheilung [...] mit allen kleinen Begebenheiten, Beobachtungen und gemachten Bemerkungen »).

61 *Ibid.*, Préface, p. VII.

62 *Ibid.*, p. 158 sq. Voir Anton, comte de Prokesch-Osten, *Und nur das Wandern ist mein Ziel. Aus den griechischen Reise- und Zeitbildern*, édité par Georg Pfligersdorffer, Graz, etc., Styria, 1978.

Elle ne s'exprime pratiquement jamais sur la politique, même sur des questions aussi discutées que le règne de Méhémet Ali en Égypte ou l'état chancelant du gouvernement à Athènes. En revanche elle soutient l'idée que la Grèce trouverait son salut dans la réunification avec l'église romaine, en se référant à l'avis des hommes « qui connaissent mieux leur peuple »⁶³. En Europe occidentale, on avait généralement une idée assez négative de l'église grecque et de l'état moral d'un peuple ayant vécu si longtemps sous la domination turque. À Bâle existait même une société « pour l'éducation morale et religieuse des Grecs » disposant de son propre journal⁶⁴. Toute l'attention de Maria Schuber était fixée sur la rencontre avec les lieux de pèlerinage en Terre Sainte, son intérêt principal étant la religion. En tant que directrice d'un établissement scolaire de niveau secondaire, elle se rendait compte de l'importance de la Grèce ; mais l'objectif de son voyage n'avait rien à voir avec l'éducation classique, il s'agissait de tout autre chose.

160

Ida Hahn-Hahn et Maria Schuber ne faisaient toutes deux que transiter par la Grèce. Pour des raisons différentes, il leur était impossible de considérer ce séjour comme le point d'orgue de leur voyage. Bien entendu, elles expriment toutes deux avec beaucoup d'emphase leur admiration pour le pays et sa culture, mais celle-ci reste quelque peu abstraite et ne se manifeste pas à travers un intérêt personnel. Aucune d'elles ne veut s'engager dans une description des monuments antiques ; mais elles ne sont pas non plus trop curieuses du pays moderne qui vit une période de profonde transformation.

La situation ne se présente évidemment pas de la même manière chez les femmes qui étaient établies en Grèce. Bettina Savigny, fille du célèbre juriste Karl von Savigny et de Gunda Brentano, avait épousé en 1834 le savant et homme politique grec Konstantin Demetrios Schinas et vécu avec lui à Nauplie et à Athènes, jusqu'à sa mort prématurée en 1835. Ses lettres à ses parents, nombreuses et très détaillées, ont été publiées en 2002⁶⁵. Malgré le fait que Bettina Schinas rencontrât grâce à son mari presque toutes les personnalités de la vie publique et bien qu'elle l'accompagnât pendant ses voyages, ses lettres ne contiennent que des informations à caractère personnel. Les seuls passages qui dépassent le cadre personnel et possèdent un intérêt historique sont les rares descriptions de l'intérieur des maisons ou les informations sur le prix de la nourriture et l'état des constructions à Athènes.

63 M. Schuber, *Meine Pilgerreise...*, op. cit., p. 160 (« die ihr Volk genauer kennen »).

64 *Griechenblätter. Berichte und Mittheilungen des Vereins zur sittlich religiöser Einwirkung auf die Griechen*, édité par Wilhelm A. Leber de Wette, cahier 1-3, Basel (éd. inconnu), 1827-1828.

65 Bettina Schinas, *Leben in Griechenland, 1834 und 1835*, op. cit. (voir supra, n. 32).

En 1845 parurent à Leipzig les *Briefe einer Hofdame in Athen an eine Freundin in Deutschland. 1837-1842*. Leur auteur était Julia von Nordenflycht, femme de chambre de la reine Amalia. Le préfacier de l'édition posthume souligne : « Écrites sans prétention, elles ont été restituées sans changement » – habile pour attirer le public, il promet néanmoins aussi des informations sur la vie à la cour. En effet, la cour et l'installation d'une vie de cour correspondant aux standards européens, l'ameublement, les vêtements, les usages, les bals, les réceptions et les diverses distractions se trouvent au centre du récit. Les lettres de Nordenflycht ont un grand intérêt du point de vue de l'étude du *genre* dans la mesure où elles décrivent l'aspect féminin de la cour – avec sa focalisation sur le bien-être de la reine, mais surtout l'ennui d'une existence consacrée à la représentation et les efforts qu'il fallait déployer pour mettre malgré tout sur pied quelque chose d'amusant ou d'utile, par exemple une société féminine de bienfaisance. On apprend beaucoup sur les robes de gala et les costumes des dames grecques, sur les bals et les réceptions, mais peu sur la situation politique et presque rien sur les tensions personnelles à la cour. Grâce à sa discrétion et à sa bienveillance de principe, l'auteure réussit à ne faire que des allusions très vagues aux intrigues et aux divergences entre les Grecs phanariotes et les Grecs du pays, établis sur place de longue date. Elle dit aussi très peu des conflits existant entre les membres du gouvernement d'origine grecque et allemande, conflits qui se sont traduits en 1843 par un soulèvement populaire. En revanche, ses descriptions de la haute société grecque et occidentale ainsi que son passage en revue de la composition du corps diplomatique ont un intérêt historique certain. On peut conclure de ses propos qu'un nombre très élevé de familles ou de couples anglais visitait Athènes et restait parfois pendant des mois sur place⁶⁶.

Comme Nordenflycht passa cinq années à Athènes (1837-1842), elle put, malgré la distance résultant de sa vie à la cour, observer les transformations du pays. Les villes grecques s'étaient non seulement trouvées pendant des siècles dans un état extrêmement primitif – le compagnon de voyage de Lady Hester ne vit à Athènes et à Corinthe que de petites agglomérations composées de constructions en pisé –, mais le pays était en outre ravagé par la guerre, de sorte que l'agriculture et le commerce étaient également au plus bas. Alors que la comtesse Hahn-Hahn ne manifestait aucun intérêt pour les améliorations dans les campagnes et les villes – améliorations qu'elle considérait d'ailleurs souvent comme une forme d'invasion des influences étrangère –, les lettres de la camériste von Nordenflycht sont remplies d'énumérations concernant les belles réalisations du gouvernement bavaro-grec. Les jugements de Nordenflycht sont

66 « *Es wimmelt bei uns immer von Engländern* » (« Cela grouille toujours d'Anglais chez nous »), *Briefe einer Hofdame in Athen...*, Leipzig, J.C. Hinrichssche Buchhandlung, 1845, p. 154.

portés par l'amour et le respect, notamment pour le couple royal. Guidée par son préjugé favorable, en particulier pour la reine, elle admire l'activité bienveillante de celle-ci, mais aussi l'énergie et le sens du devoir du roi. Elle rapporte avec joie les améliorations visibles dans l'environnement urbain d'Athènes, mais aussi dans les paysages campagnards. Bien entendu, les possibilités d'observation de la femme de chambre royale étaient extrêmement limitées. Elle vivait très en retrait et elle n'était pratiquement pas exposée à la vie de tous les jours. Son attention était focalisée essentiellement sur les questions de la cour et de son étiquette. Une dégradation de sa toilette à cause du mauvais état des routes ou d'un accident de voyage⁶⁷ était pour elle une information plus importante que les progrès du commerce maritime. Cela dit, là où elle trouvait l'occasion de procéder à une vraie relation, elle était capable de développer d'étonnantes qualités littéraires. Ainsi elle « littérarise » la description de l'état des routes à Athènes sous la forme d'une excursion fictive avec une amie, en laissant à celle-ci le soin de commenter – en adoptant la perspective de son souvenir, encore tout frais, des conditions de vie au nord de l'Allemagne – leurs aventures en route pour la capitale grecque. Comme Nordenflycht n'était pas obligée de se frayer seule son chemin parmi les Grecs, elle n'a pas, malgré ses tentatives courageuses, fait de grands progrès dans la connaissance de la langue du pays. Ses erreurs massives, fréquentes dans les expressions et les noms de localité grecques qu'elle cite, ne peuvent pas s'expliquer toutes par les fautes dues à l'imprimeur. Il lui manquait donc des pré-requis linguistiques nécessaires pour juger la société grecque de la cour en toute connaissance de cause, et une formation classique solide pour visiter le pays avec profit. Ses récits de voyage restent, notamment pour cette raison, dans le domaine du privé. Nordenflycht a voyagé à plusieurs reprises avec le roi et la reine à travers le pays et elle en parle dans ses lettres. Même pendant ces voyages, elle restait néanmoins concentrée sur son rôle d'intendante de la cour et de dame de compagnie de la reine. L'étonnante superficialité de sa relation s'explique peut-être aussi, au moins en partie, par la hâte avec laquelle voyageait la cour d'Othon : l'objectif principal n'était pas de visiter les monuments mais d'inspecter le pays. Dans les lettres de Nordenflycht on trouve beaucoup plus de plaintes sur des hébergements douteux ou d'aventureux voyages nocturnes à cheval que de considérations intéressantes sur le pays et ses habitants.

Ce défaut saute d'autant plus aux yeux qu'on peut comparer la relation de Nordenflycht avec des relations fournies par une tout autre plume : celle de Ludwig Ross, qui participait aux mêmes voyages, mais en tant que guide,

67 Voir la description vivante figurant à la page 172.

par ailleurs excellent connaisseur du pays⁶⁸. La comparaison est évidemment injuste, car elle ne peut se faire qu'au détriment de Nordenflycht. Ross, que le roi Othon avait nommé conservateur en chef, était sans aucun doute un meilleur connaisseur du pays, il maîtrisait bien la langue vernaculaire et il disposait en plus d'un solide bagage historique. Ross (né en 1806) était déjà venu en Grèce comme jeune universitaire, grâce à une bourse danoise, et il avait effectué de longs voyages à travers le pays, souvent en compagnie de célébrités comme Prokesch. Il avait de surcroît un style excellent. D'ailleurs, ce que Nordenflycht « expédie » en une ou deux pages prend chez Ross au moins dix fois plus de place.

La comparaison montre que Nordenflycht manquait cruellement de références historiques, raison pour laquelle elle ne pouvait que découvrir et évoquer moins de choses que l'érudit Ross. Cela ne saurait étonner. Il faut toutefois admettre qu'il y avait des raisons objectives, pour lesquelles Ross était beaucoup plus intéressé par la description du paysage et de la végétation que la dame de cour. Même les aventures, par exemple la peur d'être attaqué par des brigands, font défaut chez Nordenflycht – peut-être par délicatesse pour l'amie à qui est destinée la lettre. Mais qu'elle ne raconte rien du feu d'artifice, dont Ross parle avec tant d'enthousiasme, et qu'elle se limite aux récriminations sur la pluie, doit résulter d'un accès de mauvaise humeur. Elle subissait ce genre d'accès régulièrement quand elle ne pouvait pas être en compagnie de la reine Amalia⁶⁹. Avec le temps, celle-ci avait trouvé de nouvelles personnes de confiance, ce qui provoquait la jalousie de Nordenflycht, bien qu'elle cherchât par tous les moyens à le refouler et le cacher. Au centre de ses manifestations de jalousie se trouvait, à côté de la nouvelle camériste de la reine, la jeune Grecque Botzaris, devenue rapidement le chouchou de toute la cour et qui, pendant les voyages, s'était en outre révélée une excellente cavalière. Une comparaison entre la facilité avec laquelle la jeune Botzaris supportait les difficultés du voyage et ses propres souffrances occupe Nordenflycht plus que la découverte des traces de ruines antiques au bord de la route, qu'elle mentionne tout au plus brièvement dans son récit.

68 Ludwig Ross, *Reisen des Königs Otto und der Königin Amalia in Griechenland*, 2 parties en un volume, Halle, Schwetschke, 1848. Cet ouvrage est reparu sous le titre *Reisen auf den Griechischen Inseln des Aegäischen Meers*, Stuttgart/Tübingen, Cotta, 1840-1845, 3 vol., puis *Reisen und Reiserouten durch Griechenland*, vol. 1 : *Reisen im Peloponnes*, Berlin, Reimer, 1841, enfin *Erinnerungen und Mitteilungen aus Griechenland*, Berlin, Verlag Rudolf Gästner, 1863.

69 « Il m'est particulièrement douloureux de ne pouvoir être à côté de la reine elle-même pendant tout le voyage, mais toujours devant ou derrière elle » (« *Besonders schmerzlich ist es mir, daß ich auf der ganzen Tour nie bei der Königin selbst bin, sondern entweder vor oder nachziehe* »). Il faut toutefois souligner que le cortège comportait, comme le relate Ross, quelques 100 chevaux !

Le séjour et les voyages dans un pays comme la Grèce, encore largement dépourvu d'infrastructures européennes, constituaient sans aucun doute une forme d'existence très différente de la vie en Allemagne. On peut même parler d'une sorte de libération du rôle féminin traditionnel, étant donné que celui-ci impliquait, outre la contrainte de la vie domestique, une forme de confort un peu amollissante. Mais aucune des voyageuses ou des femmes vivant à l'époque en Grèce ne présente les rudesses de la vie quotidienne en voyage comme incompatibles avec sa condition féminine. Aussi bien Ida Hahn-Hahn que Maria Schuber soulignent qu'elles étaient animées dès le plus jeune âge d'un désir de voir les pays lointains. Ce désir, elles l'avouent sans problème : ou bien elles arrivent à se détacher des rôles sexuels classiques ou bien elles assument la transgression en toute connaissance de cause. Les restrictions résultant de la tradition me semblent beaucoup plus intériorisées et persistantes en ce qui concerne l'éducation. Aucune des femmes mentionnées ici ne possédait de connaissances géographiques, historiques et artistiques qui seraient au moins comparables avec celles de leurs collègues masculins. Qui plus est, aucune ne souffrait de ce manque. Elles considéraient comme une évidence que les femmes sont dans ces domaines plus ignorantes que les hommes et elles ne nourrissaient pas d'ambitions exagérées. Cette modestie d'aspirations est particulièrement visible dans un pays comme la Grèce, mais elle devient particulièrement frappante quand on compare les voyageuses allemandes avec les Anglaises.

Je prends comme exemple *Diary of a tour in Greece, Turkey, Egypt, and the Holy Land* de Mary Georgina Emma Dawson Damer, qui est paru en 2 volumes en 1841 à Londres et qui relate un voyage effectué en 1839-1840. Les Damer étaient une famille de la noblesse campagnarde qui vécut dans la modeste « *Came House* » à Dorchester, maison qui existe encore aujourd'hui. Mary Damer voyageait avec son mari et sa fille et n'avait visiblement pas de souci d'argent, puisqu'elle pouvait même se permettre d'amener avec elle son propre dessinateur. Si on la compare avec Hahn-Hahn et Nordenflycht, on est surtout frappé par son côté éveillé et son intérêt pour ce qui l'entoure. L'auteure donne l'impression d'être toujours curieuse de voir des choses nouvelles et d'être ravie de ce qu'elle voit. Elle a par ailleurs une bonne dose d'humour. Mary Damer vient en Grèce avec de grandes attentes. La prépondérance de cette destination principale sur les autres étapes de voyage est si indiscutable que le voyage jusque-là n'est même pas décrit dans le texte, le récit commence avec l'embarquement à Trieste et la visite de Corfou. À Athènes, la famille anglaise a l'avantage de retrouver plusieurs concitoyens, avec lesquels elle garde le contact pendant tout le voyage en conservant ainsi un peu de patrie en terre étrangère. Au lieu de s'offusquer, comme Ida Hahn-Hahn, du rapprochement d'Athènes avec le monde occidental, Mary Damer prend le parti d'en rire. Ses attentes,

classiques écrit-elle, ont été déçues : d'un côté de la rue, elle a trouvé des publicités pour Guinness Porter et Hunts's Blacking et de l'autre, l'horaire de l'omnibus⁷⁰. En d'autres occasions, elle ne se lasse pas de rire des noms héroïco-classiques par lesquels on appelle de petits voyous dans les villages les plus reculés. On est frappé par l'abondance des observations détaillées de la vie quotidienne ou des scènes de rue. La voyageuse fait preuve d'une très bonne orientation en géographie et peut parfaitement situer les villages dont elle parle. D'Athènes, elle ne peut toutefois que donner l'image d'une ville désespérément en retard sur son temps : entre les maisons, les rues sont pleines de trous, mais le cocher, « en criant aux gens en mauvais allemand », avance si vite, qu'à la fin, on arrive quand même à destination⁷¹. Ce qui est caractéristique de la littérature de voyage anglaise est un irrespect rafraîchissant : le nouveau palais du roi a ainsi semblé avoir été bâti « tout à fait sur le plan d'un hôpital ou d'une maison de travaux forcés ». En même temps, les descriptions de la nature de Damer témoignent d'un véritable élan poétique. Ses connaissances en histoire de l'art, par exemple celles dont elle fait preuve lors de la visite de l'Acropole, sont étonnantes, elle s'intéresse également à l'actualité politique et communique aussi bien des détails démographiques que des événements politiques. Un passage particulièrement intéressant est celui où Mary Damer décrit une école athénienne qui avait été fondée et dirigée par des missionnaires américains, école qui était, en Grèce, unique en son genre. Mary Damer consacre trois pages très informées de son récit pour décrire l'établissement de M. et M^{me} Hill, qui existait à l'époque depuis sept ans et qui était fréquenté par 700 élèves en internat, garçons ou filles d'origines grecque et turque⁷². Ni Hahn-Hahn, ni Nordenflycht, Schinas ou l'enseignante n'ont pris note de cette école d'exception.

La seule voyageuse germanophone qui la mentionne est Marie Espérance von Schwartz, mais il s'agit là d'une exception à tous points de vue. Ses livres

70 Mary Damer, *Diary of a tour in Greece, Turkey, Egypt, and the Holy Land*, London, Colburn, 1841, t. I, p. 12.

71 *Ibid.*, t. I, p. 14 (« shouting, in bad German, to the people »).

72 En choisissant de se concentrer sur l'enseignement, Damer s'attache à un domaine qui méritait à l'époque une attention particulière. Au moment de la formation de l'État grec, l'enseignement était en effet dans un état déplorable. Entre 1830 et 1869, le nombre d'établissements scolaires passa de 70 à 1029, de sorte que la Grèce s'approcha du niveau des pays de l'Europe du sud qui ne s'étaient pas trouvés sous le joug ottoman. Voir Constantin Tsoukalas, *Dépendance et reproduction. Le rôle des appareils scolaires en Grèce*, thèse de l'université Paris-Descartes, 1975 ; ainsi que Heinrich Scholler, « Bildung und Gesetz als konkurrierende Grundlagen der Modernisierung Griechenlands. Zum Ideenkonflikt bei der Neugründung des griechischen Staates », dans Alexander Papageorgiu-Venetas, *Das ottonische Griechenland. Aspekte der Staatswerdung*, Athènes, 2002, p. 163 sq. L'objectif principal de l'enseignement était de combattre l'emploi des dialectes et langues autres que le grec.

sont jusqu'aujourd'hui presque inconnus, alors qu'ils étaient en son temps des phénomènes sans égal parmi les autres publications en langue allemande. Espérance Schwartz, qui s'était déjà fait un nom avec des récits de voyage⁷³ et la publication des mémoires de Garibaldi⁷⁴, vint en 1865 en Crète – bien entendu pour des raisons littéraires. Elle voulait écrire un récit de voyage. Lors du soulèvement en 1866, elle prit le parti des Crétois grecs ; elle s'engagea aux côtés de la population, mais, à la suite d'une maladie, elle dut quitter l'île. En route pour l'Angleterre, son pays de naissance, elle rencontra la veuve du philhellène Charles Eynard et remit à Rome une pétition à Gladstone pour lui demander de l'aide pour le soulèvement crétois, qui fut par la suite réprimé dans le sang. La réponse de Gladstone fut négative : « Qu'ils se battent pour cela tout seuls, dussent-ils périr jusqu'au dernier »⁷⁵. Pendant son absence de Crète, Schwartz voulut au moins avertir l'opinion publique européenne de ce qui se passait sur l'île. Elle publia donc en 1867, comme une sorte de déclaration de solidarité, *Die Insel Creta unter der ottomanischen Verwaltung*. Le livre commence par un compte rendu, avec de nombreux documents à l'appui, de la révolte de 1866 et se poursuit par une dissertation détaillée sur la situation politique, administrative et économique de la Crète.

En 1868, Schwartz est déjà de retour. De ce deuxième voyage, une traversée du pays avec de nombreux obstacles, elle a donné par la suite un court récit, très sophistiqué du point de vue littéraire⁷⁶. L'auteure resta cette fois-ci longtemps, elle apprit très bien la langue locale et elle avait à ses côtés des hommes de qualité avec lesquels elle traversa le pays, parfois dans des conditions aventureuses. Elle fixa le souvenir de ses expériences dans son volume le plus important du point de vue de l'écriture de voyage, *Erlebnisse und Beobachtungen eines mehr als 20jährigen Aufenthalts auf Kreta*⁷⁷. Espérance Schwartz – ou Elpis Meleni,

73 *Blätter aus dem afrikanischen Reise-Tagebuche einer Dame. 1. Theil: Algerien. 2. Theil: Tunis, Braunschweig, Vieweg, 1849. – Hundert und ein Tag auf meinem Pferde und ein Ausflug nach der Insel Maddalena, Hamburg, Hoffmann et Campe, 1860. – Blick auf Calabrien und die Liparischen Inseln im Jahre 1860, Hamburg, Hoffmann et Campe, 1861. – Der junge Stelzentänzer: Episode während einer Reise durch die westlichen Pyrenäen, Jena, F. Mauke, 1865.*

74 *Garibaldi's Denkwürdigkeiten. Nach handschriftlichen Aufzeichnungen desselben und nach authentischen Quellen, Hamburg, Hoffmann et Campe, 1861, 2 vol. Garibaldi in Varignano 1862 und auf Caprera im Oktober 1863, Leipzig, O. Wigand, 1864. Garibaldi. Mittheilungen aus seinem Leben. Nebst Briefen des Generals an die Verfasserin, Hannover, Schmorl und von Seefeld, 1884, 2 vol.*

75 Espérance Schwartz, *Die Insel Creta unter der ottomanischen Verwaltung*, Wien, Arnold Hilberg, 1867, p. 123.

76 *Von Rom nach Creta. Reiseskizzen*, Jena, Neuenhahn, 1870.

77 *Mit 14 Phototypien nach Originalen von Joseph Winckler und einer Karte von Kreta*, Hannover, Schmorl und von Seefeld, 1872.

comme elle se nommait désormais systématiquement –, joint à ce volume un recueil de traductions allemandes de chants populaires grecs modernes qu'elle appelle « L'Abeille crétoise »⁷⁸. Elle fut l'un des premiers ethnographes de la culture populaire de la Crète. Meleni avait pour atout une excellente connaissance du pays et de ses habitants. Elle étudia en profondeur les sources littéraires et les récits de voyage concernant son sujet, et cela en reculant dans le temps jusqu'au xvii^e siècle. Néanmoins, ce qui impressionne plus encore, c'est sa totale absence de préjugé. Au milieu du déchaînement des stéréotypes nationaux, des haines ethniques et des injustices collectives, elle essaie toujours de valoriser l'individualité, de garder le cœur ouvert aux souffrances de l'individu et de trouver les raisons objectives conditionnant ses choix. L'auteure a un sens aigu de l'humour et même de l'autodérision. Elle admet ouvertement avoir vu beaucoup de choses, au début, à travers les lunettes roses du philhellénisme⁷⁹. Parmi ses nombreux récits intéressants, on en mentionnera rapidement deux qui parlent de destins féminins. Dans l'un d'eux, elle parle d'une de ses excursions à l'intérieur de l'île, dans le monastère, jadis célèbre, des femmes Korakies⁸⁰. L'auteure connaît la vie dans les couvents italiens, mais aussi les préjugés de ses lecteurs allemands contre le système monacal. Devant ce fond, qui sert de contraste, elle décrit ses impressions de Korakies. D'abord elle reproduit les commentaires de son compagnon de voyage qui lui parle de la vie passée des nonnes, une vie active, indépendante et tournée vers les activités pratiques, tout en citant les récits de voyage plus anciens. Le monastère a été le dernier et le plus beau couvent féminin de Crète. Mais lors des combats en 1821, les Turcs l'avaient détruit entièrement. Les visiteurs sont d'autant plus étonnés de trouver encore dans les ruines deux nonnes, l'une d'elles très jeune, timide et ayant presque l'air d'une sainte, l'autre qui rassemblait en secret les filles des environs pour leur dispenser un enseignement scolaire⁸¹.

Un autre texte publié dans les *Erlebnisse und Beobachtungen* est remarquable à cause de l'étonnant destin féminin qu'il relate. L'héroïne de cet article est une

78 *Erlebnisse und Beobachtungen*, op. cit., p. 267-296. Première édition en grec parue à Athènes en 1873 ; en allemand : *Kreta-Biene oder kretische Volkslieder, Sagen, Liebes-, Denk- und Sinnprüche*, München, G. Franz, 1874. Avec ses recherches sur les chants populaires, Schwartz fait partie des pionniers. Le premier ethnographe et collectionneur de chants grecs fut Spiridon Zambelios. Son recueil de chants populaires grecs date de 1852. Voir Georgios Spyridakis, *Volksliedforschung in Griechenland*, dans *Jahrbuch für Volksliedforschung*, n° 13, 1968, p. 181-192.

79 *Erlebnisse und Beobachtungen*, op. cit., p. VIII (trad. fr. : « J'en profite pour remarquer ici que mon séjour de 24 ans en Crète a sérieusement entamé la bonne opinion que j'avais de ses habitants »).

80 *Ibid.*, « *Ausflug nach Akrotiri bis zu den Klosterruinen von Korakies* ».

81 *Ibid.*, p. 51-55.

amie très douée de l'auteure, Élisabeth Kontaxaki. Elle s'était fait remarquer dans l'institution du couple Hill dont il a été question plus haut, et elle avait acquis au fil du temps des connaissances stupéfiantes en langues anciennes, en histoire, etc. Son énergie était tout aussi grande que son intelligence, elle avait aussi une santé et une persévérance de fer. Elle devint une véritable attraction touristique. Carlyle et Lamartine la mentionnèrent dans leurs écrits, Regaldi et l'amiral Lyons faisaient partie de ses admirateurs. Et malgré tout, cette femme très douée n'était pas destinée à réussir dans la vie. Elle a échoué à cause de ses propres défauts, une certaine arrogance, un entêtement et un caractère borné hérité de sa famille, mais plus encore à cause de la situation politique de son pays : paradoxalement, ses préjugés se dirigèrent non pas contre les Turcs, mais contre son propre peuple, les Grecs. Elle voyait ses concitoyens plus modestes à travers les yeux des classes dominantes turques et elle les méprisait. Il faut toutefois dire que l'appât du gain pourrait avoir joué un rôle dans sa sympathie pour la classe régnante et son aversion pour les insurgés grecs. Mais c'est justement en pactisant avec les Turcs et en faisant aveuglément confiance à l'administration, qu'elle a fini par se priver de toute sa fortune. Au lieu d'acquérir à travers son activité littéraire la renommée qu'elle méritait par son savoir et ses talents, elle les a gaspillés en se battant contre des moulins à vent. « Élisabeth Kontaxaki aurait pu, seule écrivaine crétoise, ériger un *monument plus durable que l'airain* à sa patrie classique », conclut l'auteure avec regret⁸².

E. Schwartz est l'unique écrivaine de langue allemande qui puisse être comparée aux auteurs masculins en ce qui concerne l'importance de ce qu'elle rapporte sur la Grèce et la qualité littéraire de ses écrits. D'après moi, cela ne s'explique pas uniquement par le fait qu'elle écrivit bien plus tard qu'Ida Hahn-Hahn ou Maria Schuber, mais aussi par la grande confiance en soi qu'elle manifesta en abordant son œuvre. Elle était née en Angleterre, où elle avait reçu une bonne éducation primaire⁸³. C'est déjà à ce moment-là qu'était né son amour pour la Crète :

⁸² *Ibid.*, p. 69 (« Elisabeth Kontaxaki, als die einzige kretische Schriftstellerin, hätte ihrem klassischen Vaterlande ein monumentum aere perennius setzen können »). La citation latine provient des *Odes* d'Horace (3, 30, 1).

⁸³ Née en 1821 à Southgate, dans le comté de Hertford (Hollybush-Farm), Schwartz était la fille du banquier hambourgeois Brandt. Après que son premier mariage, contracté très jeune, se fut terminé une année plus tard par le suicide de son mari, la jeune veuve se rendit à Rome. Là, elle se maria en 1846 avec le consul et banquier von Schwartz, avec lequel elle visita la Grèce, la Turquie, l'Asie Mineure, l'Afrique du Nord et l'Égypte. Séparée depuis 1854 de son mari, elle noua une relation personnelle avec Garibaldi. Celui-ci lui confia le manuscrit de ses mémoires. À partir de 1865, Espérance Schwartz vit pendant presque vingt ans en Crète, puis en Suisse. Elle mourut le 20 avril 1899 à Ermatingen.

La Crète, cette île qui m'avait attirée depuis les années de ma plus tendre enfance de manière si puissante que je suis encore capable de me souvenir comment j'ai persécuté ma tante lors des leçons de géographie qu'elle donnait à mes frères aînés dans la modeste Hollybush-Farm, jusqu'à ce qu'elle me prenne sur ses genoux pour que je puisse admirer à satiété sur la carte l'île de rêve, où il y avait le labyrinthe avec le Minotaure mangeur d'hommes, l'héroïque Thésée et la secourable Ariane⁸⁴.

Jusqu'à la fin de sa vie, E. Schwartz garda la nationalité anglaise. Ayant reçu son éducation entre autres à Genève et à Rome, elle se sentit par la suite chez elle dans toute Europe et ne se laissa pas impressionner par l'étroitesse de l'Allemagne. La critique littéraire ne s'est pas beaucoup intéressée à elle, ni de son temps, ni plus tard. Son séjour de plus de 20 ans dans une Crète sous domination turque, où elle était comme coupée du monde, l'éloigna d'ailleurs fortement du paysage littéraire allemand. Malgré cela, elle occupe une place importante à l'intérieur du genre du récit de voyage ; en ce qui concerne ses écrits sur la Grèce, on peut même dire qu'aucune autre écrivaine du XIX^e siècle ne peut lui être comparée.

84 *Erlebnisse und Beobachtungen, op. cit.*, p. 24 (« Die Insel Kreta, jene Insel, die mich in meinen frühesten Kinderjahren schon so mächtig gelockt hatte, daß ich mich zu entsinnen weiß, wie ich meine Tante während des geographischen Unterricht, den sie den ältern Geschwistern im bescheidenen Hollybushfarm erteilte, zu quälen pflegte, bis sie mich auf den Schoß gehoben, damit ich das märchenhafte Eiland, wo es ein Labyrinth mit einem menschenfressenden Minotaurus, einem heldenmütigen Theseus und einer errettenden Ariadne einst gegeben, auf der Karte zur Genüge betrachten könne »).

LE REGARD FÉMININ D'ANNEMARIE SCHWARZENBACH SUR L'ORIENT

Patricia Almarcegui Elduayen

On examinera ici le regard féminin que la voyageuse suisse Annemarie Schwarzenbach (1908-1942) porta sur l'Orient¹. Le corpus est constitué des récits de voyage traitant des endroits qu'elle préférait et où elle aimait se rendre habituellement : *Winter in Vorderasien. Tagebuch einer Reise* (1934), *Tod in Persien* (1995), *Alle Wege sind offen. Die Reise nach Afganistán (1939-1949)* (2000). Ces récits parlent surtout de ses voyages en Iran, en Afghanistan, en Irak, en Turquie, en Syrie et au Liban. Le « genre » littéraire choisi, à savoir le récit de voyage, est particulièrement approprié pour favoriser la réflexion de la narratrice sur sa condition féminine. Les caractéristiques fonctionnelles et formelles de ce genre, en constante transformation et à la frontière de plusieurs disciplines, déterminent le regard féminin de Schwarzenbach. Parmi ces particularités, on distingue la voyageuse (qui dans les trois cas coïncide avec la narratrice) en tant qu'élément unificateur du récit, le caractère non fictionnel de *Winter in Vorderasien* et *Alle Wege sind offen*, et la fiction (à caractère réaliste) de *Tod in Persien*.

Pour mener à bien cette étude, il nous faudra revenir, tout au long de la vie et de l'œuvre de Schwarzenbach, sur les deux éléments fondamentaux du récit de voyage : le voyage en tant que concept et forme culturelle, d'une part, et sa mise en récit, d'autre part. Le premier élément est la composante la plus importante dont elle se sert pour se projeter dans la vie. Le voyage est pour elle (mais c'est un topos très ancien) une image de l'existence : « Notre vie ressemble à un voyage [...], et, plutôt qu'une aventure et une excursion dans des régions inhabituelles, le voyage me semble être une image condensée de notre existence »². Deuxième caractéristique : le mode de vie qui compose la structure du voyage, c'est-à-dire le déplacement. Le déplacement est déterminé par le mouvement et par une tension consistant à être à mi-chemin entre le point de

1 *Orient* renvoie aussi bien à la religion qu'à la culture de l'Islam, comme l'ont montré, entre autres, Hichem Djait, Thierry Hentsch et Maxime Rodinson.

2 Annemarie Schwarzenbach, *Où est la terre des promesses ? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940)*, Paris, Payot, 2002, p. 42. Édition allemande, *Alle Wege sind offen*, Basel, Lenos Verlag, 2003, p. 32.

départ et le point d'arrivée : « Une fois qu'on est en route, on oublie toute envie de savoir, on ne connaît ni adieu ni regret, on ne se soucie ni du point de départ ni de la destination »³, ou encore : « Partir, c'est la délivrance – ô unique liberté qui nous soit restée ! –, et il n'est besoin pour cela que d'un courage sans faille, chaque jour renouvelé »⁴. André Malraux, qui rencontre la voyageuse lors d'un congrès d'écrivains à Moscou, en 1934, lui demande pourquoi elle voyage : « C'est pour être très loin et renoncer à une vie confortable »⁵, répondra-t-elle. Elle s'identifiera tout au long de sa vie au modèle du voyageur, du vagabond, de l'individu qui erre, tous voués à se déplacer sans trêve. Ce type de voyageur reviendra sous forme récurrente dans sa vie et dans son œuvre⁶. Mais, pour la voyageuse, l'intensité du déplacement et son caractère épisodique sont sans doute les éléments qui définissent le mieux la valeur de l'itinéraire, car ils sont partie intégrante des récits de voyage contemporains :

172

C'est là le plus grand danger d'un long voyage : comme on est sans cesse en partance ou que l'on occupe son temps le plus utilement possible et sans trop de découragement jusqu'au prochain départ, que l'on refait ses comptes à chaque fois comme si c'était la dernière, on est sans cesse confronté à l'idée que passent ainsi des jours puis des mois, et qu'une vie entière ne se compose que d'un petit nombre d'entreprises de ce genre. Oui, tout ce temps passé en voyage révèle, de façon juste un peu moins travestie et plus concentrée, la manière dont nous vivons notre vie : au début, dans l'exubérance, avec une multitude de grands projets, mais nous ne tardons pas à nous satisfaire de ce que nous réalisons en cours de route, et il est rare que nous atteignons un but bien déterminé [...]. Dans la vie courante, qui se répète souvent pendant des années on gagne en stabilité, tout paraît bien sûr plus solide et plus durable ; la conscience de l'« épisodique » se perd, il est plus facile de croire que chaque jour contribue à construire un avenir, et l'on oublie que cet avenir prendra fin inéluctablement un jour ou une nuit⁷.

3 *Ibid.*, p. 21. Édition allemande, *op. cit.*, p. 16.

4 *Où est la terre des promesses*, *op. cit.*, p. 17.

5 Voir A. Schwarzenbach, *Tod in Persien*, Basel, Lenos Verlag, 2003, p. 27 et Dominique Laure Miermont, *Annemarie Schwarzenbach ou le mal d'Europe*, Paris, Payot, 2004, p. 145-146.

6 Voir par exemple Dominique Grente et Nicole Müller, *L'Ange inconsolable*, Paris, Lieu commun, 1989, rééd. 1991, p. 86 et *Tod in Persien*, *op. cit.*, p. 9. Voir également, sur la voyageuse et l'exil, Sabine Rohlf, *Exil als praxis*, München, Text und Kritik, 2002, et, sur elle-même et le nomadisme, Helga Karrenbrock, « Nomadische Bewegung. Annemarie Schwarzenbachs Falkenkäfig », dans Walter Fähnders et Sabine Rohlf, *Annemarie Schwarzenbach. Analysen und Erstdrucke*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2005, p. 60-74.

7 A. Schwarzenbach, *Hiver au Proche-Orient*, Paris, Payot et Rivages, 2006, p. 111. Édition allemande, *Winter in Vorderasien*, Basel, Lenos, 2002, p. 78.

Ainsi, pour Schwarzenbach, la narration est un voyage. Elle partage avec ce mouvement son déplacement, sa difficulté et son itinérance. La tension et l'intensité permanente dans laquelle elle vit font que l'art d'écrire devient un lieu possible. Elle écrit parce que c'est une manière de se définir elle-même, en privé, dans l'espace intime de l'immersion de l'écriture féminine et c'est ce qui lui permet d'*arriver à être*⁸. Ses récits sont liés à la vie et ses événements quotidiens deviennent dès lors des sujets littéraires. En fait, le voyage est double : le déplacement en soi et son écriture, qui s'agencent mutuellement, comme une manière de traverser le monde « en faisant » de l'expérience. C'est là une des causes pour laquelle la Perse et l'Afghanistan coïncident avec la réalité de son for intérieur. Il n'y a aucune raison spéciale, *a priori* dans le choix de ces pays, si ce n'est peut-être qu'en Perse se trouvent les restes les plus anciens des écritures, les tables des caractères cunéiformes, ou parce que Gertrude Bell et Vita Sackville-West⁹ s'y étaient aussi rendues (sources de ses voyages) ou bien parce que c'est l'endroit le plus éloigné de la guerre qui est sur le point d'éclater : « Que le lecteur me pardonne si je n'avoue nulle part d'une façon évidente les vrais motifs pour lesquels un être humain se laisse entraîner jusqu'en Perse »¹⁰. C'est là qu'elle découvre l'abandon, le silence et le vide, et que, solitaire et aliénée, elle trouve un écho dans les mots. Le récit n'est plus le regard réglé et transparent, ni l'adaptation à l'objet décrit qui caractérise le voyageur depuis l'Antiquité, mais plutôt une *vision*. Schwarzenbach interprète la réalité. Elle narre en toute liberté de savoir, sachant que son expérience est l'unique *pré-texte* ou la recherche textuelle possible dans le voyage : « La Perse n'est pas une destination, ce n'est qu'une vaste expérience »¹¹. Il en résulte d'ailleurs qu'elle façonne un monde figuratif :

C'est alors que je compris que, dans ce pays, on ne devait s'adonner à aucun sentiment et qu'il fallait se méfier de tout espoir qui essaierait de détenir

- 8 L'interdiction maternelle d'écrire est bien connue. On sait également qu'à sa mort, sa mère et sa grand-mère brûlèrent une partie de ses écrits. Sur ce thème, voir D. Grente et N. Müller, *Annemarie Schwarzenbach, op. cit.*, p. 9.
- 9 Sandra Hybels signale comme caractéristique de l'écriture féminine des récits de voyage, la difficulté que trouvaient les voyageuses à s'inspirer d'ouvrages de voyageuses antérieures. Voir « Travelling the World: Does Gender Make a Difference? », dans Santiago Henríquez (dir.), *Travel Essentials. Collected Essays on Travel Writing*, Las Palmas de Gran Canaria, Chandlon Inn Press, 1998, p. 99-110. Dans le même sens, Lydia Masanet relève la difficulté de trouver des modèles féminins, cette fois dans le genre de l'autobiographie féminine, *La autobiografía femenina española contemporánea*, Madrid, Fundamentos Editorial, 1998, p. 15.
- 10 A. Schwarzenbach, *Tod in Persien, op. cit.*, p. 10.
- 11 Annemarie Schwarzenbach, Klaus Mann et Erika Mann, *Wir werden es schon zuwege bringen, das Leben*, Zürich, Kein und Abert, 2001, p. 117.

l'engrenage de l'immense désolation [...]. Maintes fois, je me suis vue assaillie par ce pays, ce ciel, cette vaste plaine et par les montagnes qui l'entouraient... Et je me demandais où je pourrais me réfugier. Il n'y avait aucun soutien, aucun répit¹².

D'autre part, elle fait appel aux sensations comme pour enraciner sa destinée : « En Anatolie, c'était un embrasement, une symphonie de couleurs, une métamorphose spectaculaire. Il y avait presque toujours du vent et des nappes fuyantes de nuages, et les collines, qui faisaient à la ville une couronne noire¹³. » Cependant, la voyageuse est consciente de sa distance face à la réalité. C'est comme si le fait de ne pas pouvoir saisir la réalité de l'itinéraire, l'obligeait à en prouver l'impossibilité et la forçait à se projeter dans la représentation du discours. C'est ainsi qu'elle prend conscience de la différence entre l'expérience viatique et sa représentation. La trajectoire du voyage, caractéristique du déplacement, se projette dans le mouvement des figures rhétoriques et dans une certaine esthétique de la forme, de la couleur et de la lumière. En même temps, la grandeur exaspérante de l'Orient semble maîtrisable grâce au caractère minutieux et à la vigilance extraordinaire de la voyageuse, grande passionnée d'archéologie et de l'époque médiévale, qui sait donner à ses descriptions un caractère archéologique :

On pouvait voir de vieux livres ornés de miniatures dont les délicats traits dorés étaient à peine visibles sur le papier jauni, des bracelets finement tressés sertis de turquoises et de corail dont la juxtaposition offrait un fabuleux spectacle, de vieilles épées, des assiettes cassées peintes dans des couleurs introuvables aujourd'hui, des icônes russes avec des visages de saints dans un or tirant sur le rouge et des enfants de Dieu aux grands yeux, de vieux bouts de tissu aux broderies exquises¹⁴.

Entre 1933 et 1939, Schwarzenbach entreprend quatre voyages en Orient. Le premier, en 1933, en tant que photographe-reporter de la revue *Zürcher Illustrierte*. Elle accompagne pendant sept mois un groupe d'archéologues résidant à Istanbul et visite la Perse. Un an plus tard, elle collabore aux fouilles archéologiques américaines de la *Joint Expedition to Persia* à Rayss (à 45 km de Téhéran et au pied de la montagne de Damavand) où elle séjourne pendant trois mois. En 1935, alors qu'elle vient d'épouser le diplomate Claude Clarac, ils entreprennent tous deux un voyage en auto et parcourent Beyrouth, Palmyre,

12 A. Schwarzenbach, *Tod in Persien*, op. cit., p. 80 et 81.

13 A. Schwarzenbach, *Hiver au Proche-Orient*, op. cit., p. 77 et 79. Édition allemande, *Winter in Vorderasien*, op. cit., p. 53.

14 *Hiver au Proche-Orient*, op. cit., p. 25. Édition allemande, op. cit., p. 12.

Mossoul, le Kurdistan iranien, avant de s'installer dans le pavillon de réceptions du prince Firuz, à Farmanieh (à 20 km de Téhéran). Ils y habiteront pendant trois mois. Lors de ce séjour, elle attrape le paludisme, ce qui ne l'empêche pas de voyager avec une mission anglaise d'archéologie, de nouveau à Rayss. De ces trois voyages naîtront les œuvres suivantes : Le journal de voyage, *Winter in Vorderasien* ; le « journal impersonnel »¹⁵, *Tod in Persien* ; la narration poétique, *Das glückliche Tal* (1940) et le volume de récits, *Bei diesem Regen* (1989).

En 1939, en route vers l'Afghanistan, elle entreprend son dernier voyage en Perse. Elle s'y rend avec la fameuse voyageuse suisse Ella Maillart. Les deux femmes écrivains se trouvent alors au zénith de leur carrière. Maillart a visité auparavant le pays en autocar et, lorsque Schwarzenbach lui offre le cadeau que son père venait de lui faire, une Ford Roadster « Deluxe », Maillart accepte très volontiers la possibilité de voyager ensemble à travers la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan. Le regard porté sur le pays depuis l'auto traverse l'œuvre, c'est le véhicule d'une errance existentielle. Voyager dans de telles conditions comporte de nombreux inconvénients : réparations mécaniques, ravitaillements en carburant, curiosité et ébahissement des natifs, sans compter le fait que les voyageuses sont facilement identifiées. Toutes ces difficultés, fruit du périple de Schwarzenbach, font que le voyage devient un thème à part entière dans *Alle Wege sind offen*. Cette œuvre regroupe un ensemble d'articles, de récits et de reportages publiés entre juillet 1939 et septembre 1940 dans la *Weltwoche* et la *Nationale Zeitung*. Maillart écrit *La Voie cruelle* (1947). Ce livre sera révisé par Renée, la mère de Schwarzenbach, avant sa publication. Elle l'oblige à supprimer certains passages et à camoufler l'identité de sa fille sous le pseudonyme de Cristina. Annemarie voyage dans des conditions affreusement difficiles, désespérée par la guerre, exténuée par la drogue, follement amoureuse de Ria Hackin, elle sombre à nouveau dans la morphine, ce qui exaspère Maillart, qui voit dans cette addiction la vraie raison de sa fuite d'Europe : la vulnérabilité. Dans *Croisières et caravanes* (1951), elle précise que toutes les deux voyagent pour connaître le monde et pour se connaître soi-même¹⁶. À nouveau, on retrouve la recherche de cette parfaite coïncidence entre l'extérieur (le lieu de destination), et l'intériorité des voyageuses. L'unique manière possible, pour Schwarzenbach, de raconter son voyage, sera alors la poétisation de ses impressions d'Afghanistan¹⁷ : « C'est alors que dans la nuit claire s'éleva un nuage que je pris pour l'une de ces visions d'Orient, pour un mirage. Je le vis se dissoudre dans un horizon d'une netteté

15 Selon les propres termes de l'auteur, *Tod in Persien*, *op. cit.*, p. 73.

16 Note en bas de page dans la postface de Roger Perret à A. Schwarzenbach., *Où est la terre des promesses ?*, *op. cit.*, p. 199. Édition allemande, *Alle Wege sind offen*, *op. cit.*, p. 160.

17 Lettre de Schwarzenbach à Otto Kleiber, 20 décembre 1939.

surprenante – et c'est alors que surgit une pyramide striée, le volcan éteint, image douloureuse, profondément émouvante : l'immortalité »¹⁸.

La recherche de l'Absolu, écrit Maillart, réside chez tout voyageur dans la motivation (et non pas dans l'objet du voyage), mais c'est particulièrement vrai chez Schwarzenbach car, comme cet idéal reste hors de portée, il provoque une tension qui devient le principal moteur de sa vie. La tristesse est, pour elle, la condition indispensable de l'écriture. Les souffrances sont fécondes, en effet, c'est en elles qu'elle puise son inspiration. Dans ces circonstances, la mélancolie est l'une des conditions du voyage, c'est ce « quelque chose » qui a existé à un certain moment de notre vie et que l'on convoite : « Ces régions lointaines sont faites précisément pour nous faire trembler devant tout ce que l'on peut pressentir et qui néanmoins nous concerne »¹⁹.

176

Dans un premier temps, pour Schwarzenbach, le genre semble se définir et se redéfinir dans les différentes façons du *ne pas être*. Elle, aussi bien que Maillart d'ailleurs, se déplacent dans un Orient qui les observe avec curiosité. À plusieurs reprises, elles se font interpellé par les natifs qui remarquent leur condition de femmes et leur façon de voyager en solitaire : « Vous qui voyagez seules »²⁰, « Deux femmes parties seules sur les routes ! Comment avez-vous pu voyager ? Comment vous êtes-vous procuré à manger ? Où avez-vous dormi ? N'avez-vous jamais eu d'ennuis ? »²¹. Vêtues à l'européenne, sans voile, en auto et, la plupart du temps, sans guide ni traducteur, les voyageuses attirent l'attention sur elles. Schwarzenbach cherche depuis le début de son déplacement à s'affirmer par la différence. Son objectif est, du moins dans un premier temps, de se définir à partir de ce qu'elle n'est pas. « *No man's land* », disent fréquemment les Afghans lorsqu'ils les observent. Une expression qui indique qu'elle se place dans une condition *autre* face aux hommes, mais également face à ses semblables, les femmes d'Orient. Double connaissance de ce qui est *différent*, confrontée à l'homme et confrontée à l'Orient. Les femmes de ces pays ne se déplacent pas aussi facilement que le fait Schwarzenbach. Comparée à la femme d'Orient, la voyageuse est *différente* car elle a acquis un statut supérieur²², non seulement en tant qu'Européenne, mais aussi grâce à la classe sociale à laquelle elle appartient, qui lui permet d'accéder à l'Orient dans les circonstances singulières que nous

18 A. Schwarzenbach, *Où est la terre des promesses ?*, op. cit., p. 37. Édition allemande, *Alle Wege sind offen*, op. cit., p. 27.

19 Lettre de Schwarzenbach à Erich Maria Remarque, 30 septembre 1933.

20 A. Schwarzenbach, *Où est la terre des promesses ?*, op. cit., p. 27. Édition allemande, *Alle Wege sind offen*, op. cit., p.19.

21 *Où est la terre des promesses*, op. cit., p. 137. Édition allemande, op. cit., p. 103.

22 Voir Meyda Yegenoglu, *Colonial fantasies. Towards a Feminist Reading of Orientalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 73.

venons de voir. C'est une femme privilégiée. Cette prise de conscience se reflète dans ses écrits, quand elle se représente elle-même en tant qu'objet esthétique de ses propres descriptions : « Rien ne m'aurait empêchée de louer une chambre dans l'une des rues tortueuses de Beyoglu, sur les rives escarpées, et de rester assise à la fenêtre, un étage au-dessus du bruit creux de la rue, et de regarder en bas »²³.

La présence féminine dans ses descriptions traduit, par contre, un grand besoin d'abolir les divisions entre hommes et femmes. Si, dans les récits de voyage du XVIII^e et du XIX^e siècle, les images des femmes apparaissent toujours sous forme autonome, parfois comme des objets étranges, souvent après une série de monuments, ou après un paysage, voire après les us et coutumes des natifs, dans les textes de Schwarzenbach, au contraire, les femmes se situent au même niveau que les hommes. Cette dernière utilise d'ailleurs les mêmes structures syntactiques et le même espace pour décrire les hommes et les femmes : « Les hommes portent des gilets de couleur par-dessus leurs vêtements blancs, les femmes ont des chemisiers brodés et d'amples jupes qui se balancent »²⁴. « Pendant la journée, on voit dans les champs un turban blanc ou bleu clair, et le foulard rouge d'une femme »²⁵. Souvent, elle décrit d'abord la femme, puis l'homme :

Nous avons vu les femmes sortir de leurs cours et descendre au bord de l'eau avec des grandes cruches en terre cuite. Des petites filles traversaient la route en portant avec précaution des jattes remplies d'eau, une mère lavait le pied blessé de son petit garçon et l'enveloppait soigneusement dans un vieux morceau de tissu. Les hommes se tenaient en groupes sur le pont ou sur la rive, fumant, crachant, buvant du café²⁶.

En partant du principe qu'elle est femme et sachant que la femme orientale est difficile à représenter, elle consacre de longs passages à la situation de la femme en Orient. Il ne pouvait pas en être autrement, l'état de visibilité ou d'« invisibilité » causé par le port du voile est un sujet récurrent. Lors de son séjour à Téhéran, en 1935, au moment où le schah Pahlavi occidentalise le pays, elle décrit les sentiments des Persanes face à l'interdiction de porter le *kula* ou la casquette qui leur permet encore de rester cachées, juste après l'interdiction du port du *tchador* et du voile sur la voie publique. Se sentant

23 A. Schwarzenbach, *Où est la terre des promesses ?*, op. cit., p. 20. Édition allemande, *Alle Wege sind offen*, op. cit., p. 15.

24 *Ibid.*, p. 15. Édition allemande, op. cit., p. 12.

25 *Ibid.*, p. 112. Édition allemande, op. cit., p. 82.

26 A. Schwarzenbach, *Hiver au Proche-Orient*, op. cit., p. 140. Édition allemande, *Winter in Vorderasien*, op. cit., p. 98.

exposées, honteuses et troublées, les femmes persanes baissent la tête pour continuer d'être « invisibles », ce à quoi elles sont habituées. Schwarzenbach, quant à elle, conteste cette prohibition imposée à la femme, dictée par un monde masculin extérieur à la volonté féminine. Tout comme la recherche de la représentativité de la femme, la situation de l'Orient provoque en elle des réflexions qui contribuent à avancer dans sa propre identification féminine. La voyageuse, qui n'a pas coutume de porter un jugement critique sur ce qu'elle visite, trouve en Syrie une caractéristique qu'elle signale comme féminine. Face à l'homme, rempli de vitalité, la femme représenterait *la réceptivité et la spiritualité* : « Ce pays me semble beaucoup plus dangereux que l'Anatolie parce qu'il est plus composite et plus réceptif – féminin en quelque sorte, tentation et séduction de l'esprit. Là-haut, dans cette contrée plus âpre, régnait une énergie très virile qui résistait et ne se laissait pas vaincre »²⁷. Cette affirmation nous permet d'avancer que Schwarzenbach défend l'existence d'une esthétique féminine à partir de laquelle la femme, de par sa nature et son expérience, écrit d'une manière différente de l'homme. Ses récits sur l'espace privé et féminin en Orient le prouvent, – une thématique qui a d'ailleurs été rendue possible par sa condition féminine. Ce pouvoir, en revanche, est refusé à l'homme. La différence réside donc à présent dans le sujet choisi et dans la manière de le raconter : « Pendant que les femmes, avec un sourire craintif, rejetaient leur voile noir en arrière pour nous montrer leur bébé atteint de quelque maladie »²⁸, ou encore « À Qaisar, nous passâmes les heures chaudes de la journée en compagnie de la très digne et aimable épouse du maire et de leurs fort jolies filles »²⁹. On trouve également une façon spécifique de parler des femmes dans les réflexions théoriques sur les Afghanes qu'Annemarie Schwarzenbach entretient avec Ella Maillart et qui constituent une critique de la condition des femmes aussi bien en Orient qu'en Occident :

Nous avons l'impression de nous trouver dans un pays sans femmes ! [...]. Ces silhouettes camouflées et sans forme [...]. Ces apparitions fantomatiques n'avaient toutefois pas grand-chose d'humain [...]. Comment vivaient-elles, quelles étaient leurs occupations, qui suscitaient leur intérêt, leur amour ou leur haine ? [...]. Mais souhaitaient-elles vraiment découvrir le monde, avoir une autre vie ? Ou resteraient-elles toujours à Qasar, dans leur jardin ombragé entouré de murs de terre, sous la haute et quasi patriarcale surveillance de leur mère ? [...]. Nous ne pouvions imaginer pareille existence. Mais ces femmes étaient-elles particulièrement malheureuses ? On ne peut désirer que ce que l'on

27 *Ibid.*, p. 83. Édition allemande, *op. cit.*, p. 57.

28 *Ibid.*, p. 139. Édition allemande, *op. cit.*, p. 105.

29 *Ibid.*, p. 147. Édition allemande, *op. cit.*, p. 111.

connaît. Était-il bon, voire nécessaire, de les éduquer, de les instruire et de leur instiller le poison de l'insatisfaction³⁰.

Les choix de la forme et du fond du sujet narratif mettent en évidence la prise de conscience de son identité féminine et anticipent la position clé de la voyageuse : l'intériorisation du sujet féminin. Elle ne décrit jamais l'Orient comme une forme d'Altérité absolue. Étrangère à elle-même intérieurement, elle découvre dans cette destination lointaine ce même étonnement. Dans de telles circonstances, l'intérieur et l'extérieur coïncident et ne se distinguent pas : « Il faudrait se transformer en un morceau de désert, en une tranche de montagne, en une frange de ciel vespéral. Il faudrait faire confiance au pays et s'identifier à lui. Vivre en *opposition* à lui est d'une telle audace que l'on en meurt de peur »³¹. L'Orient ne lui est pas étranger, c'est le miroir de sa destinée.

La subjectivité féminine se trouve évidemment au sein de la voyageuse elle-même, et *Tod in Persien* sera l'œuvre la plus représentative pour en faire l'analyse, peut-être à cause des caractéristiques intrinsèques du journal et de son style sincère et désespéré. Lors de son séjour dans la vallée du Lahr (en Perse), où ont lieu des fouilles archéologiques, elle découvre la mort. Cette vallée est une sorte de frontière ultime, un lieu d'où l'on ne revient pas ; c'est le bout du monde. Mais paradoxalement, les mots y jaillissent. Dans ce lieu, elle est confrontée de nouveau à sa propre solitude, ou plus exactement à la solitude propre à tout individu. Une voix lui dicte alors que lorsque l'on touche le fond du désespoir, tout indique que le salut est bien proche. Dans la vallée, elle accepte sa destinée : la douleur de l'impuissance et de la résignation ; l'avenir est bien mort : « En Perse, dans cette vallée perdue, au bout du monde, je connus, pour la première fois, un de ces rares moments de lucidité presque visionnaires où subitement on arrive à se voir soi-même très clairement [...] on comprend [...] le passé, le présent et le futur »³². Et la mort montrera son vrai visage car c'est en Perse qu'elle rencontre et qu'elle perd son amour, Yalé. *Tod in Persien* est le seul de ses livres où elle raconte ouvertement un amour homosexuel. À l'occasion d'une fête organisée par le Ministre des Affaires Étrangères à Téhéran, elle fait la connaissance d'une jeune femme turque qui est malade. Alors qu'elles échangent à peine quelques propos, le père de la jeune fille lui interdit formellement de revoir l'écrivain. D'après une lettre adressée à Klaus Mann, elle envisage alors une fugue avec Yalé à Istanbul. Mais le lendemain,

30 A. Schwarzenbach, *Où est la terre des promesses ?*, op. cit., p. 86-90. Édition allemande, *Alle Wege sind offen*, op. cit., p. 62-66.

31 A. Schwarzenbach, *Das glückliche Tal*, Basel, Lenos, 2006, p. 54.

32 A. Schwarzenbach, K. Mann et E. Mann, *Wir werden es schon zuwege bringen, das Leben*, op. cit., p. 170.

Schwarzenbach doit être opérée de toute urgence d'un pied. Pendant les huit jours qu'elle est à l'hôpital, Yalé ne va la voir qu'une seule fois. Plus tard, l'état de santé de la jeune Turque est si alarmant que son père la fait hospitaliser dans un centre russe de Téhéran. Rétablie, la voyageuse se rend à un chantier de fouilles de la vallée. Elle sait que Yalé est sur le point de mourir, mais elle ne va pas la voir, bien que son souhait le plus cher soit d'être auprès d'elle. Elle ne s'y rendra pas car, comme elle l'écrit : « Tu sais qu'aucun être humain ne peut pénétrer, ne serait-ce qu'un très bref instant, dans le cœur d'un autre et se joindre à lui »³³. Cette visite qui n'aura pas lieu représente aux yeux de la voyageuse une figure de la mort.

180

Dans cet épisode et dans le reste du livre, elle emploie pour la première fois la forme impersonnelle comme sujet de la narration. Si, dans *Winter in Vorderasien*, elle utilise la première personne du singulier et si, dans *Alle Wege sind offen*, elle alterne la première personne du singulier et celle du pluriel, dans cet ouvrage elle parle d'elle sous la forme du « on » : « on pense », « on se sent », « on ne crie pas lorsqu'on est tout seul ». « *Es wird* » n'est pas l'équivalent de la forme impersonnelle « man », en allemand. L'expression « *man* » est issue de « *Mannon* » en dialecte germanique et signifie « *Mensch*, donc « homme », au sens d'être humain. En utilisant le terme « man », Schwarzenbach souscrit donc à une forme d'universalité : « Je tentais ainsi de préserver ma fierté de pouvoir exister, être humain parmi d'autres êtres humains »³⁴. Il arrive ainsi que les frontières qui délimitent l'écriture féminine et masculine soient abolies et que Schwarzenbach revendique ce qui avait été, jusque-là, une caractéristique réservée aux hommes. Il se peut que sous le caractère impersonnel du « *man* », il existe une dissimulation ou une occultation de l'amour homosexuel de la voyageuse, dans la mesure où le ton trop direct de certains de ses ouvrages antérieurs avait été mal accueilli par le public suisse³⁵. Néanmoins, comme le prouve la présente étude sur son regard, ce choix trahit aussi la revendication d'une production « féminine », sans pour autant nier l'amour homosexuel en tant qu'identité à part et, à la fois, partie intégrante du masculin.

Le voyage en Orient permet à Schwarzenbach de prendre conscience de son identité féminine. Le choix d'une destination « incommensurable », « surnaturelle », renvoie aussi à une réalité intérieure. C'est ainsi qu'elle

33 A. Schwarzenbach, *Tod in Persien*, op. cit., p. 108-109.

34 A. Schwarzenbach, *Où est la terre des promesses ?*, op. cit., p. 114. Édition allemande, *Alle Wege sind offen*, op. cit., p. 84.

35 Voir à ce sujet Roger Perret, postface à *Tod in Persien*, op. cit., p. 147 : « La transformation du je féminin de *Tod in Persien* dans le personnage quasiment asexué de la version publiée postérieurement, *Das glückliche Tal*, fut sans doute aussi une réaction tardive et renouvelée à cette critique et aux possibles objections de la mère ».

intériorise son sujet féminin, ce qui lui permet de se définir elle-même. La subjectivité féminine ne se trouve pas en dehors d'elle-même, mais dans sa lutte intérieure. Et sa lutte consiste à intégrer le voyage dans le mouvement de l'écriture, privilège réservé jusque-là, le plus souvent, aux hommes. Du coup, les frontières entre l'écriture féminine et masculine deviennent poreuses, conduisant à une forme d'universalité.

Le voyage, à cause de sa difficulté, de son étrangeté, de son mouvement et de son côté hasardeux ; l'Orient, à cause de l'« aliénation » à laquelle y sont soumises les femmes ; enfin le récit de voyage, à cause de son écriture qui permet d'exprimer à voix haute le silence ancestral auquel a été soumise la femme, incapable de se manifester publiquement, – tous ces éléments contribuent, grâce au regard féminin, à l'universalité et à l'ouverture dans le traitement du matériau narratif.

LE FÉMININ À L'ÉPREUVE DES ALTÉRITÉS
DANS LES *PÉRÉGRINATIONS D'UNE PARIA* DE FLORA TRISTAN
ET *UN HIVER À MAJORQUE* DE GEORGE SAND

Christine Planté

Les *Pérégrinations d'une paria* et *Un hiver à Majorque* apparaissent aujourd'hui comme deux classiques du récit de voyage au féminin pour le premier XIX^e siècle français. La célébrité de leurs auteures, exactement contemporaines¹, que l'opinion de leur temps a eu tendance à rapprocher, voire à confondre² ; les dates des voyages³ et de leurs publications⁴ ; la situation de ces voyageuses hors normes au regard de la morale de leur temps⁵ ; leurs liens avec la pensée socialiste, et la façon dont elles s'affichent en filles des Lumières, héritières des valeurs de la Révolution française, conduisent à rapprocher ces textes. Il faut cependant insister aussi sur ce qui les sépare, et ne saurait se résumer en une rivalité pour occuper le premier rôle féminin sur la scène médiatique de l'époque. Sand est alors un des « premiers romanciers de son temps ». Lorsqu'elle part pour Majorque, Buloz, le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, espère qu'elle va en ramener un texte publiable dans la *Revue*, dont il suppose les lecteurs plus friands de nouvelles *Lettres d'un voyageur*⁶ que de la prose métaphysique que la romancière paraît désormais portée

- 1 Flora Tristan est née en 1803, George Sand en 1804.
- 2 En septembre 1838, quand Chazal, le mari de Flora Tristan, furieux de la façon dont il est évoqué dans le livre de sa femme, tire sur celle-ci en pleine rue, le bruit court que George Sand a été victime d'une tentative d'assassinat. Voir Stéphane Michaud, « En miroir : Flora Tristan et George Sand », *Un fabuleux destin. Flora Tristan*, Éditions universitaires de Dijon, 1985, p. 198.
- 3 Flora Tristan s'embarque le 7 avril 1833 à Bordeaux, arrive à Valparaiso en août, séjourne à Arequipa de septembre 1833 à avril 1834, puis à Lima jusqu'au 15 juillet 1835. George Sand, après avoir pris le bateau à Port-Vendres pour Barcelone, se rend à Majorque où elle séjourne de novembre 1838 à février 1839, d'abord dans la maison de So'n Vent, puis à la Chartreuse de Valldemosa.
- 4 *Pérégrinations d'une paria* de Flora Tristan paraît à Paris en novembre 1837 chez Arthus-Bertrand ; la deuxième édition sort chez Ladvocat en 1838, avec un titre modifié : *Mémoires et Pérégrinations d'une paria*. Ce texte sera cité dans l'édition procurée par Stéphane Michaud, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2004. Le séjour de Sand est raconté en trois livraisons dans la *Revue des Deux-Mondes*, de janvier à mars 1841, sous le titre *Un hiver au Midi de l'Europe*, et publié à Paris chez Souverain en janvier 1842. L'édition citée est celle de Béatrice Didier, Paris, LGÉ, « Livre de poche classique », 2004.
- 5 Flora Tristan voyage seule en se faisant passer pour veuve ou célibataire ; Sand voyage avec ses deux enfants et son amant, Chopin.
- 6 Réunies en volume en 1837, pour la plupart d'abord publiées en revue.

à leur fournir. Flora Tristan n'a, pour sa part, lorsqu'elle s'embarque pour le Pérou, aucun titre à la notoriété. Séparée de biens de son mari, mère de trois enfants, voyageant sous une fausse identité, elle n'a déjà guère en France d'autre statut que celui de *paria*, si elle ne se donne pas encore ce nom. Le mariage religieux de ses parents, dépourvu de valeur juridique, a fait d'elle une bâtarde, et elle est avant tout en quête, dans ce voyage, d'une légitimité et d'une reconnaissance par sa famille paternelle. Elle a lu George Sand, qu'elle cite dans sa préface de façon admirative et cependant critique, puisqu'elle lui reproche de recourir au « voile de la fiction » pour dénoncer le sort des femmes. Sand, quant à elle, verra plus tard en Flora Tristan une « comédienne »⁷ « pleine d'orgueil, de confiance dans l'infailibilité de ses découvertes socialistes qui ne sont qu'enfantillages ». Quant à leurs livres, après avoir connu le succès en France et une indignation – très compréhensible – chez les populations des pays qu'elles ont visités, ils sont voués à des destins bien différents. *Un hiver à Majorque* se vend traduit dans de nombreuses langues aux Baléares, et continue à déclencher de virulentes réactions d'hostilité à George Sand⁸. D'abord brûlé en place publique, le livre de Flora Tristan lui vaut désormais au Pérou le statut de figure tutélaire de la République et de l'émancipation des femmes⁹, – mais il bénéficie d'une maigre reconnaissance dans l'histoire littéraire française.

Dans ces positions à la fois comparables et éloignées, je trouve l'occasion d'une réflexion critique sur la catégorie du féminin, guidée par l'hypothèse qu'une voyageuse ne saurait se définir entièrement comme *autre en tant que femme*. Il faut situer chaque femme, chaque écriture, au croisement d'une série de déterminations (sexuelle, nationale, sociale, politique, esthétique...) dont elle joue plus ou moins consciemment, le voyage et son récit constituant une occasion de mise à l'épreuve de ces différentes catégories identitaires, qui appelle leur redéfinition et infléchit la position du sujet.

TRAITEMENTS DU FÉMININ : LA PARIA ET LE VOYAGEUR

Que ni l'appartenance sexuelle, ni la position sociale ne commandent de façon simple la position d'écriture, les stratégies énonciatives adoptées par Sand et Flora Tristan le montrent clairement. On peut les résumer dans les noms par lesquels elles se définissent : *Une paria*, pour Flora Tristan, qui féminise, dès le

7 À Charles Poncy, 26 janv. 1844, *Correspondance*, Paris, Garnier, 1964-1987, t. VI, p. 410.

8 La plus récente : *George Sand, Chopin et le crime de la chartreuse*, « essai satirique » d'Adrien Le Bihan, Espelette, Cherche-bruit, 2006, 211 p.

9 Fernando Carvallo, « Double regard sur Flora Tristan », dans *De Flora Tristan à Mario Vargas Llosa : deux siècles de relations littéraires entre Europe et Amérique Latine*, dir. Stéphane Michaud, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 29.

titre, un substantif en vogue depuis Bernadin de Saint-Pierre¹⁰ – auteur qu'elle lit pendant la traversée. *Un (ex-)voyageur*, pour George Sand, qui fait précéder son récit d'une « Lettre d'un ex-voyageur à un ami sédentaire » adressée à son ami Rollinat, suggérant une continuité problématique avec ses précédentes *Lettres d'un voyageur*. Pourtant, voyageant en compagnie de ses enfants et de Chopin, George Sand se trouve en charge de fonctions traditionnellement considérées comme féminines, soigner et nourrir, qui devraient l'amener à affirmer la voix narrative comme celle d'une femme. Mais si le récit évoque en effet les difficultés de logement et d'alimentation rencontrées, il ne fait jamais intervenir un point de vue donné comme féminin, et en adoptant la voix auctoriale masculine qui lui est habituelle, Sand ne dévoile que de façon très allusive et incomplète sa situation personnelle. Au contraire Flora Tristan, provisoirement placée par sa solitude et la dissimulation de son identité véritable dans une situation de liberté rarement accordée aux femmes, en expose longuement les raisons, et n'en met pas moins en avant une position qu'elle revendique comme féminine. Au-delà de ce que son expérience comporte d'exceptionnel, la *paria* affirme vouloir écrire pour toutes les femmes malheureuses comme elle, et en leur nom : « Ce n'est donc pas sur *moi personnellement* que j'ai voulu attirer l'attention, mais bien sur toutes les femmes qui se trouvent dans la même position, et dont le nombre augmente journellement »¹¹. Toutes deux visent donc un au-delà de l'expérience individuelle. Mais alors que Flora Tristan le cherche dans la revendication d'une conscience de genre, Sand poursuit une leçon à valeur universelle, l'inscription de sa subjectivité lui apparaissant toutefois comme la condition même d'une transmission réussie :

Je voudrais bien entretenir le lecteur le moins possible de moi et des miens ; cependant je serai forcé de dire souvent, en parlant de ce que j'ai vu à Majorque, *moi et nous* ; moi et nous, c'est la *subjectivité* fortuite sans laquelle l'*objectivité* majorquine ne se fût point révélée sous de certains aspects, sérieusement utiles peut-être à révéler maintenant au lecteur¹².

Faisant le constat qu'il n'y a pas plus en voyage qu'ailleurs d'observation sans sujet, Sand refuse toutefois de se définir comme un sujet féminin.

Cette différence dans la définition de soi commande une différence de regard sur les femmes rencontrées. Flora Tristan montre sympathie et solidarité envers des femmes de conditions extrêmement diverses – religieuses, femme esclave

¹⁰ Sur l'usage du terme de *paria*, et les implications du titre, je me permets de renvoyer à mon article « Entre le rêve et l'action : *Les Pérégrinations d'une Paria* », dans *De Flora Tristan à Mario Vargas Llosa...*, *op. cit.*, p. 33-50.

¹¹ F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, *op. cit.*, Préface, p. 44.

¹² G. Sand, *Un hiver au Midi de l'Europe*, *op. cit.*, p. 44.

emprisonnée, femme de pouvoir comme la señora Gamarra. Elle accorde une grande attention à la condition de celles qui sont les plus éloignées d'elle, qu'il s'agisse des *ravanas*, ces vivandières des armées péruviennes dont elle peint la *laideur horrible*, l'endurance et le courage, ou des Liméniennes, dont elle apprécie une liberté qui la fascine, tout en condamnant l'usage qu'elles en font. Sa curiosité la pousse à se saisir de la situation de toutes les femmes rencontrées ailleurs pour mieux évaluer en retour celle des Européennes. Le préjugé qui voudrait que ces dernières aient la condition la plus enviable, parce qu'elles appartiennent aux pays les plus civilisés, en sort passablement ébranlé, et la découverte qu'il peut exister une plus grande liberté des femmes dans des pays moins développés met en cause tout fondement moral ou naturel de la soumission féminine. Toutefois, des considérations plus pragmatiques dictent aussi son attention à la condition des femmes. Flora Tristan trouve là en effet l'occasion de rentabiliser d'un point de vue littéraire la position particulière que commande son appartenance de sexe. Elle sait que, voyageuse, autorisée à se rendre dans des lieux où les voyageurs masculins ne peuvent aller (les couvents de femmes), capable de noter avec précision des détails et des usages qui risqueraient de leur échapper (ainsi, dans la description de la *saya*, ce voile porté par les Liméniennes), elle est à même d'apporter, dans un contexte français de débats sur la condition féminine, un témoignage inédit qui la légitime de prendre la plume. Aussi commence-t-elle par publier, dans la *Revue de Paris*, en 1836, justement les chapitres sur « Les femmes de Lima » et « Les couvents d'Arequipa ».

Sand au contraire n'accorde pas d'intérêt particulier à la condition des Majorquines, exécutées avec la même verve satirique que les Majorquins. Sur un point, elle concède une supériorité aux femmes prises comme un ensemble : « elles sont aussi dévotes que les hommes ; mais leur dévotion est moins intolérante, parce qu'elle est plus sincère. C'est une supériorité que, là comme partout, elles ont sur l'autre sexe »¹³. Mais elle se place alors d'un point de vue surplombant qui n'implique pas de communauté de condition, et le *voyageur* n'apparaît nullement solidaire des femmes qu'il décrit. Si la « plus gentille créature majorquine » qu'il rencontre, presque à la fin du séjour, se trouve être une jolie jeune fille, c'est l'humanité dans un monde inhospitalier, non la douceur de la féminité, qu'elle incarne à ses yeux : « Pauvre petite Périca, tu n'as pas su et tu ne sauras jamais quel bien tu me fis en me montrant parmi les singes une créature humaine douce, charmante et serviable sans arrière-pensée ! »¹⁴. Bien qu'accompagnée de ses enfants lors de cet épisode de promenade dont le

¹³ *Ibid.*, p. 165.

¹⁴ *Ibid.*, p. 196.

récit mentionne des détails très concrets, Sand ne s'y met pas en scène en tant que femme. Elle se montre, s'étant trop aventurée dans un sentier en pente, tombant « de la façon la moins poétique du monde, non pas en avant »¹⁵, mais ne dit pas si pour cette expédition elle portait une robe ou était vêtue en homme. Son corps reste gommé, invisible, – partant la perception que peuvent en avoir les habitants rencontrés, et les réactions que cette perception entraîne. Aussi l'intelligibilité de ces rencontres se trouve-t-elle incomplète, biaisée. Commentant cette promenade, Sand écrit : « je le sais aussi bien qu'un autre [...] ce qu'on voit ne vaut pas toujours ce qu'on rêve »¹⁶.

La (re)définition de soi de la voyageuse, en jeu de façon centrale dans les deux voyages à l'issue desquels l'une se proclame paria, alors que l'autre est devenue un ex-voyageur, ne fait donc pas intervenir la différence du féminin dans les deux cas, ni même cette différence plus subtile, mais certainement fortement éprouvée, de soi comme *femme pas comme les autres*. En revanche, les deux auteures se posent nettement en *voyageur pas comme les autres*.

RELATION À LA TRADITION DU VOYAGE

« Voyageuses consciencieuses », toutes deux se situent sur l'horizon d'une tradition et citent des ouvrages antérieurs pour compléter et préciser l'information donnée. Mais elles le font selon des modalités très différentes : Sand exhibe ses sources avec désinvolture, Flora Tristan ne leur restitue pas toujours explicitement le savoir fraîchement acquis qu'elle leur emprunte. L'écart tient certainement à leur position dans le champ littéraire : l'une n'a plus grand-chose à prouver, si ce n'est son originalité, l'autre n'a ni statut d'écrivain, ni légitimité dans son rapport au savoir. Dans la mention des autres voyageurs, connus ou anonymes, elles trouvent l'occasion de formuler les oppositions et les solidarités qui les définissent. Sand souligne ainsi la contrainte générique à laquelle elle se soumet avec une maladresse pleine d'ironie : « Voici toutefois mon article de dictionnaire géographique ; et, pour ne pas me départir de mon rôle de voyageur, je commence par déclarer qu'il est incontestablement supérieur à tous ceux qui le précèdent »¹⁷. Elle tient à se démarquer d'un exotisme superficiel qui impliquerait une indifférence aux conditions de vie réelle¹⁸, mais elle récuse aussi

¹⁵ *Ibid.*, p. 194.

¹⁶ *Ibid.*, je souligne.

¹⁷ *Ibid.*, p. 30.

¹⁸ « Les voyageurs ont coutume de faire des phrases sur le bonheur de ces peuples méridionaux, dont les figures et les costumes pittoresques leur apparaissent le dimanche aux rayons du soleil, et dont ils prennent l'absence d'idées et le manque de prévoyance pour l'idéale sérénité de la vie champêtre » (*ibid.*, p. 33).

toute prétendue objectivité des savoirs encyclopédiques, au nom des valeurs de l'humain : « J'oublie que, dans la rigueur de l'usage, l'article géographique doit mentionner avant tout l'économie productive et commerciale, et ne s'occuper qu'en dernier ressort, après les céréales et le bétail, de l'espèce Homme »¹⁹.

Ce n'est toutefois ni selon une sensibilité de femme, ni selon une pure position d'artiste qu'elle s'oppose à ces savoirs. Le dialogue dans les ruines d'un couvent, au chapitre IV de la deuxième partie, entre deux personnages fictifs qui s'opposent – un moine vieilli victime de l'Inquisition, un jeune artiste épris de la beauté des ruines – met en scène son propre débat intérieur, et une prise de distance, au nom du progrès, avec un certain esthétisme romantique. L'information attendue par les lecteurs, et prise aux sources les plus autorisées, est livrée dans un jeu de reprise critique, et les longues citations²⁰, affichées avec désinvolture, lui permettent de satisfaire au cahier des charges implicite du genre à peu de frais, en donnant d'autant mieux libre cours ailleurs à sa propre *subjectivité*. Ainsi, lorsqu'elle rend hommage à la compétence et la générosité de Joseph Tastu, qui lui a communiqué ses notes et l'a autorisée à y puiser :

Je ne le ferai pas sans prévenir mon lecteur que ce voyageur a été aussi enthousiasmé de toutes choses à Majorque que j'y ai été désappointé. [...] Mais j'aime encore mieux encourir le blâme d'un bienveillant redresseur que d'écrire sous une autre impression que la mienne propre²¹.

Loin d'une fonction classique de garants du savoir et d'autorisation du discours, ces références convoquent un horizon d'attente sur lequel le sujet prend son essor, s'affirme indépendant et original. La conception du récit est rapidement réorientée pour faire droit aux « impressions personnelles », – car le parti contraire apparaîtrait désormais à l'auteur comme « une lâcheté »²². Mais si le voyageur se définit décidément en opposition aux voyageurs qui l'ont précédé et dont il se nourrit, cette différence ne se donne aucunement pour informée par le féminin. Elle doit permettre d'atteindre une vérité relative à l'homme : « la morale de cette narration [...], c'est que l'homme

19 *Ibid.*

20 Elle cite *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque*, par J.-B. Laurens, dont elle présente la récente publication (1840) comme le déclencheur de son propre récit ; Juan Dameto, *La Historia general del regno balearico* (1632) ; Miguel de Vargas (en fait José de Vargas y Ponce), *Descripciones de las Islas Pitivisas y Baleares* (1787) ; André Grasset de Saint-Sauveur, *Voyage dans les îles Baléares et Pithiuses*, 1807 ; et les notes de Joseph Tastu, lettré imprimeur des romantiques.

21 G. Sand, *Un hiver au Midi de l'Europe*, *op. cit.*, p. 81.

22 *Ibid.*, p. 48.

n'est pas fait pour vivre avec des arbres, avec des pierres, avec le ciel pur [...] mais bien avec les hommes ses semblables »²³.

Chez Flora Tristan, qui elle aussi s'affirme en s'opposant, la reprise citationnelle est plus diffuse, voire masquée, et la différence se donne comme avant tout celle d'une voyageuse. Ainsi conclut-elle une longue séquence consacrée aux Liméniennes, non dépourvue de critiques :

J'ai dépeint les femmes de Lima telles qu'elles sont et non d'après le dire de certains voyageurs ; il m'en a coûté sans doute, car la manière aimable et hospitalière avec laquelle elles m'ont accueillie m'a pénétrée des plus vifs sentiments de reconnaissance ; mais mon rôle de voyageuse consciencieuse me faisait un devoir de dire²⁴.

Elle vient alors de faire intervenir la différence des sexes pour théoriser son rôle, rappelant que les Liméniennes n'agissent que par appât de l'or, même en amour. Mais

la vanité des voyageurs leur a fait déguiser la vérité, et, lorsqu'ils nous ont parlé des femmes de Lima et des bonnes fortunes qu'ils ont eues avec elles, ils ne se sont pas vantés qu'elles leur avaient coûté leur petit trésor, et jusqu'au souvenir donné par une tendre amie à l'heure du départ²⁵.

Son appartenance au sexe féminin est supposée exempter la voyageuse d'une telle vanité. Elle ne la rend pas pour autant insensible au désir. Évoquant le pouvoir de séduction des habitantes de Lima dans leur costume traditionnel, Flora Tristan s'abrite d'abord derrière des récits rapportés : « Un grand nombre d'étrangers m'ont raconté l'effet magique qu'avait produit, sur l'imagination de plusieurs d'entre eux, la vue de ces femmes ». Elle garde alors la distance critique de l'observatrice, mais peu à peu la description de la poursuite amoureuse entraîne un glissement, soit que la narratrice subisse une identification romanesque à ses informateurs, soit qu'elle ne soit pas restée elle-même insensible au charme de ces femmes :

Le désir ardent de connaître leurs traits [...] les fait suivre avec une ardente curiosité ; mais [...] il faut un travail d'attention bien soutenu pour ne point perdre dans la foule celle dont le regard *vous* a charmé : agile, elle s'y glisse, et bientôt, dans sa course sinueuse, comme le serpent à travers le gazon, se dérobe

²³ *Ibid.*, p. 204.

²⁴ F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, op. cit., p. 606.

²⁵ *Ibid.*, p. 605

à *vo*tre poursuite. Oh ! *je* défie la plus belle Anglaise, avec sa chevelure blonde, ses yeux où le ciel se réfléchit [...] de lutter contre une jolie Liménienne en *sayya*²⁶ !

Confondant alors sans distance son regard avec celui des voyageurs, la narratrice reprend momentanément leurs clichés. Ce registre ne domine pas dans le texte, mais ce passage témoigne bien d'une de ses caractéristiques. Toute désespérée qu'elle se dise, Flora Tristan s'y montre toujours accessible aux séductions de la nouveauté, des êtres, des sensations, se laissant saisir par le concret et le sensible de l'ailleurs pour les restituer, alors même qu'ils ne sont pas au service d'un message univoque dans son système d'explication du monde. Cette curiosité et cette disponibilité se remarquent en particulier dans la restitution des paroles entendues, données souvent en fragments de discours direct qui font que ce récit bruit de bien plus de voix que celui de George Sand.

190

ANIMAUX DE L'AILLEURS, OU L'ANIMAL COMME FRONTIÈRE DE L'HUMAIN

Parmi les rencontres du voyage, il y a celles des animaux nouveaux, source d'étonnement, de pittoresque ou de frayeur. Au XIX^e siècle, leur vision et leur traitement changent, et de façon révélatrice, dans le poème qui clôt les *Fleurs du mal*, les réponses des « étonnants voyageurs » aux questions des « cerveaux enfantins » ne feront plus à l'animal qu'une place minimale²⁷. C'est que celui-ci constitue désormais aussi et surtout un objet d'étude et de classifications scientifiques, un objet d'intérêt économique, tout en restant le support d'interrogations théologiques et philosophiques. On connaît mieux désormais les animaux lointains, grâce aux récits et aux dessins des voyageurs diffusés par la presse. Les Parisiens peuvent se familiariser avec eux grâce à la ménagerie du Jardin des Plantes (Jardin que Flora Tristan précise avoir visité²⁸), dont la singerie s'ouvre en 1837. Mais si la rencontre *ailleurs* d'animaux différents ne constitue plus au même degré une source d'émerveillement, elle suscite toujours, et peut-être plus que jamais, une réflexion sur les limites comme sur l'unité de l'humanité – d'autant plus si la « famille humaine » est une préoccupation centrale du voyageur, comme c'est le cas pour Sand et Tristan. Encore majoritairement perçu, dans un héritage religieux dominant, comme *autre de l'humain*, car il n'a pas été créé, comme l'homme, à l'image

²⁶ *Ibid.*, p. 598-599, je souligne l'emploi des pronoms.

²⁷ « Nous avons salué des idoles à trompe ; / [...] Et des jongleurs savants que le serpent caresse », « Le Voyage », Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, dans *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. I, p. 132.

²⁸ F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, *op. cit.*, p. 618.

de Dieu²⁹, l'animal devrait fournir une occasion de prendre conscience de l'unité anthropologique lorsqu'elle est mise en doute par la diversité des mœurs découverte en voyage. Ces autres hommes rencontrés ailleurs, si autres soient-ils, ne sont pas des bêtes, ils domestiquent des animaux, on peut s'unir avec eux contre une commune menace animale et, s'ils ne parlent pas la même langue, on leur reconnaît en partage la supériorité du langage articulé. Mais d'un point de vue plus empirique, le sort réservé à l'animal domestique ou comestible, comme son traitement religieux et symbolique, varie d'une culture à l'autre de façon si considérable que se manifestent là des différences aisément éprouvées comme insurmontables. La confrontation aux animaux de l'ailleurs, à la fois incarnations de la frontière par la rencontre de laquelle s'éprouve l'unité de la « race humaine », et révélateurs de la diversité irréductible de celle-ci, constitue donc une mise à l'épreuve de l'humanité – dans les deux sens d'appartenance à l'espèce humaine et, on le verra, de capacité de compassion.

Or cette épreuve a partie liée avec les représentations de la différence des sexes, comme d'ailleurs de la différence des races, impliquant des enjeux dont je ne peux ici que suggérer trop brièvement la complexité. La référence au règne animal intervient alors souvent dans les discours normatifs sur les femmes comme preuve et argument d'un ordre de nature qui doit leur imposer infériorité et soumission. Convoquée en modèle pour l'ordre humain, la nature peut toutefois, sous la figure animale, être à l'inverse constituée en repoussoir, la civilisation et l'humanité se mesurant au degré de maîtrise et d'éloignement de l'animal, et pourrait-on dire, de l'animal en soi. L'humain, ce sera alors le non-bestial, celui qui a triomphé de l'animalité, particulièrement dans le domaine de la sexualité. Une femme civilisée n'est pas une femelle. Les femmes cependant, généralement réputées plus proches de la nature, incarnent aussi la menace d'un possible retour de celle-ci, à moins qu'on ne les considère, comme la nature et l'animal, en victimes d'un ordre imposé par l'homme³⁰. L'idée d'une plus grande proximité des femmes avec la Nature et avec l'animal se décline de multiples façons, des interdits culturels et sociaux qui vouent les petites filles et, idéalement, les femmes à

29 Même si Linné a déjà envisagé de ne faire de l'*homo sapiens* qu'une espèce du genre *Homo*.

30 Ce que suggérera Michelet, dans *La Sorcière* ; ce que théoriseront Horkheimer et Adorno dans *La Dialectique de la Raison* : « La femme [...] entièrement conquise par la logique masculine, représente la nature, le substrat d'une subordination sans fin au plan conceptuel, d'une soumission sans fin dans la réalité. [...] l'homme fort, [...] paie sa force d'un plus grand éloignement de la nature et doit s'interdire éternellement toute angoisse. Il s'identifie à la nature en multipliant par mille le cri qu'il arrache à ses victimes et qu'il n'a pas le droit de pousser lui-même », Paris, Gallimard, 1974, p. 120-121.

une alimentation non carnée³¹, à la violente hostilité d'un Baudelaire pour qui « La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable »³². Cette proximité peut aussi se penser sous la figure d'une commune oppression par les hommes, ce qui explique la présence de nombreuses femmes, et de féministes dans les premiers mouvements de protection des animaux en France et en Angleterre³³. Au-delà de ces engagements bien réels, il y a là tout un réservoir de représentations et de fantasmes où viendront aussi puiser les romans de Rachilde, qui mettent en scène le désir de revanche des victimes, femmes et animaux, sur leurs persécuteurs³⁴.

Dans nos textes, écrits dans une période qui voit un premier essor d'une sensibilité à la condition animale³⁵ en Europe, quelques séquences faisant intervenir l'animal retiennent à première lecture l'attention. Ce sont, chez Flora Tristan, la rencontre d'animaux morts ou à l'agonie pendant sa traversée à cheval du désert entre Islay et Arequipa ; la description à la fois précise et idéalisée des lamas ; et celle, horrifiée, d'une corrida dans les arènes de Lima. Chez George Sand on est surtout arrêté par deux motifs récurrents, ceux des cochons et des singes. En dehors de ces passages remarquables, l'animal s'inscrit dans l'ensemble de ces œuvres sous deux registres opposés, à travers les motifs triviaux de l'alimentation et du déplacement, et comme support de préoccupations morales. L'alimentation constitue une préoccupation obsédante dans *Un hiver à Majorque*, car il faut à tout prix nourrir correctement Chopin malade, et les enfants, dans un pays où les aliments acceptables au goût des voyageurs sont rares et hors de prix, et où les habitants se montrent très âpres dans les

192

31 « Spectacle étrange de voir une mère donner à sa fille qu'hier encore elle allaitait, cette grossière alimentation de viandes sanglantes, et les dangereux excitants, le vin, l'exaltation même, le café ! Elle s'étonne de la voir violente, fantasque, passionnée. C'est elle qu'elle en doit accuser. [...] c'est une grâce d'amour d'être surtout frugivore, d'éviter la fétilité des viandes et de vivre plutôt des aliments innocents qui ne coûtent la mort à personne », Michelet, *La Femme*, Paris, Hachette, 1860, p. 52-53.

32 Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. I, p. 677.

33 Il s'agit d'abord de femmes des classes aisées, comme Frances Power Cobbe en Angleterre, mais l'engagement féminin et féministe pour la protection des animaux et contre la vivisection va concerner des femmes de milieux socialement et politiquement diversifiés. En France, Louise Michel, Maria Deraismes, Séverine, Marguerite Durand, par exemple, manifesteront leur engagement pour la cause animale. Sur cette question, on lira Kathleen Kete, *The Beast in the Boudoir: Petkeeping in Nineteenth-Century Paris*, Berkeley, University of California Press, 1994 ; Christophe Traïni, *La Cause animale, 1820-1980. Essai de sociologie historique*, Paris, PUF, 2011.

34 Ainsi dans *La Marquise de Sade*, ou *L'Animale*.

35 La *Society for the Prevention of Cruelty to Animals* est créée en Angleterre en 1824, elle devient société royale, protégée de la reine Victoria, en 1840. La Société protectrice des animaux est créée en France en 1846. Apparaissent des législations protectrices : le « Martin's Act » est voté en 1822, la loi Grammont en 1850.

transactions commerciales. Flora Tristan accorde à la question moins de place, mais note des détails qui la dessinent peu soucieuse de nourriture carnée, dans une attitude conforme aux stéréotypes contemporains du féminin sans y être réductible. Au moment où les voyageurs s'interrogent, pendant la traversée, sur ce qu'ils mangeront enfin arrivés à Valparaiso, elle souhaite : « Du café à la crème, des oranges et des glaces »³⁶.

Au plus loin de telles notations concrètes, l'animal vient par ailleurs ponctuellement porter une interrogation éthique. Lors de l'escale de Flora Tristan à la Praya, M. David, personnage qui voit « toujours l'espèce humaine sous le mauvais côté », entreprend de lui faire perdre ses illusions sur l'homme alors qu'elle vient de découvrir les cruautés de l'esclavage. Comme la voyageuse juge désolante la conception de la vie qu'il lui propose, il la console en lui suggérant le monde animal pour refuge :

Elle le serait en effet, si notre globe n'avait que des hommes pour habitants ; mais il est aussi peuplé d'animaux de toute espèce [...]. Vous aimez à dessiner le paysage [...]. Vous animerez vos tableaux en y mettant des animaux [...] et vous aurez ainsi l'occasion de représenter des qualités que vous chercheriez en vain chez les hommes, mais dont les animaux vous offriront des modèles³⁷.

Mais la proposition ne retient guère la narratrice, qui estime simplement que la méchanceté des hommes a étouffé les germes de bonté présents chez son interlocuteur. Flora Tristan pose donc comme une évidence implicite, jamais remise en cause par son voyage, quelles qu'en soient les déceptions, ce que Sand constituera, elle, en leçon fondamentale vers laquelle son récit s'achemine : l'homme est fait pour vivre « avec les hommes ses semblables »³⁸. La formulation de cette conviction telle qu'elle est livrée par le capitaine Chabrié – amoureux de la voyageuse – paraît cependant très ambivalente. On ne peut pas vivre, dit-il, sans aimer, « à moins qu'on appelle vivre boire, manger et dormir comme font les animaux ». Mais d'ajouter que « c'est ainsi que vivent la plupart des hommes », et ce constat fait naître « un sentiment de honte d'appartenir à la race humaine »³⁹. L'homme ne se laisse décidément pas facilement définir dans et par sa différence avec l'animal.

Quelques séquences tranchent par leur caractère plus exotique et pittoresque. Flora Tristan s'attarde sur le lama, animal caractéristique des Andes, longtemps réputé intransportable ailleurs⁴⁰. Sa peinture d'une créature inconnue, dont

36 F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, op. cit., p. 154.

37 *Ibid.*, p. 139.

38 G. Sand, *Un hiver au Midi de l'Europe*, op. cit., p. 204.

39 F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, op. cit., p. 99.

40 Comme l'écrit Buffon au livre XIII de son *Histoire naturelle*.

le rôle dans l'économie péruvienne est loin d'être négligeable, puisqu'il constitue le principal animal de trait, mêle le souvenir probable de lectures, que cependant elle ne cite pas et dont elle s'éloigne sur certains points, à une observation personnelle attentive. C'est avec un plaisir manifeste qu'elle évoque les précautions des Indiens pour convaincre les llamas de leur obéir : « [L'Indien] se met à cinquante ou soixante pas de la troupe, prend une attitude humble, fait de la main un geste des plus caressants à ses llamas, leur adresse des regards tendres, en même temps qu'il crie, d'une voix douce et avec une patience que je ne pouvais me lasser d'admirer : *ic-ic-ic-ic-ic-ic* »⁴¹. Elle a pu trouver chez Buffon l'impossibilité de contraindre cet animal, dans une évocation toutefois moins poétique que la sienne : « Lorsqu'on les excède de travail et qu'ils succombent une fois sous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever, on les frappe inutilement ; la dernière ressource pour les aiguillonner est de leur serrer les testicules, et souvent cela est inutile ; ils s'obstinent à demeurer au lieu même où ils sont tombés, et si l'on continue de les maltraiter ils se désespèrent et se tuent, en battant la terre à droite et à gauche avec leur tête »⁴². Écartant les détails trop concrets – son lama, à la différence de celui de Buffon ou de celui qu'immortalisera *Tintin*, ne crache pas – elle érige cet animal en symbole de la dignité dans la soumission et de résistance passive à l'oppression. « [S]eul des animaux que l'homme s'est associés, qu'il n'a pu réussir à avilir », il préfère se laisser mourir que de se laisser imposer une tâche. Rudoyé,

il redresse la tête avec dignité ; et, sans chercher à fuir pour échapper aux mauvais traitements (le lama n'est jamais attaché ou entravé), il se couche, tourne ses regards vers le ciel : de grosses larmes coulent en abondance de ses beaux yeux, des soupirs sortent de sa poitrine, et dans l'espace d'une demi-heure ou trois quarts d'heure au plus, il expire⁴³.

Elle le dote ainsi d'une conscience de la mort dans laquelle la philosophie a pu voir une ultime différence entre l'homme et l'animal, et en fait un modèle moral pour l'homme : « Nul autre homme que l'Indien des Cordillères n'aurait assez de patience, de douceur pour utiliser les llamas. C'est sans doute de cet extraordinaire compagnon, donné par la Providence à l'indigène du Pérou, qu'il a appris à mourir quand il exige de lui plus qu'il ne peut faire. Cette force morale, qui nous fait échapper à l'oppression par la mort, si rare dans notre espèce, est très commune parmi les Indiens du Pérou »⁴⁴.

41 F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, op. cit., 328.

42 *Œuvres complètes de Buffon*, Paris, Verdière et Lagrange, 1827, t. XXV, p. 249.

43 F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, op. cit., p. 329.

44 *Ibid.*, p. 330.

Sa description anthropomorphique prête au lama un caractère tout romantique qui semble ne rien devoir aux descriptions antérieures. Flora Tristan le présente d'abord, dans une vision providentielle et finaliste, comme compagnon des seuls Indiens – puisqu'ils sont les habitants d'origine du pays. L'animal de l'ailleurs est un double et un emblème de l'autochtone, dans une relation en miroir dont il faut souligner qu'elle paraît ici inversée par rapport à celle que présentait Buffon, qui écrivait : « leur naturel paroît être modelé sur celui des Américains ; ils sont doux et flegmatiques, et font tout avec poids et mesure ». Mais d'abord saisi dans une opposition de l'ailleurs et de l'ici, soulignée par l'utilisation du nom étranger, orthographié à l'espagnole avec deux *l* (une note venant souligner que le genre grammatical du mot, féminin, diffère en espagnol), il est ensuite réinterprété à la faveur d'un clivage opprimés/opresseurs, qui réunit dans un même camp, celui des opprimés mélancoliques, les lamas, les Indiens et la voyageuse. S'esquisse ainsi une solidarité des victimes (Indiens et animaux de trait), dont l'expérience peut valoir et faire leçon pour tous les humains (*notre espèce*). Le lama, double de l'Indien, est devenu un double de la voyageuse, qui confesse souvent au fil des pages son désir de mourir devant la dureté des épreuves vécues. Après avoir réactivé l'opposition ici/ailleurs, la figure animale l'interroge et la rend poreuse.

Il ne se trouve à Majorque aucun animal aussi étrange que le lama. Mais Sand traite en l'outrant l'étrangeté quand elle se présente de façon plus attendue. Un « calmar de la grande espèce » est acheté « pour avoir le plaisir de l'examiner. Je n'ai jamais vu d'animal plus horrible. Son corps était gros comme celui d'un dindon, ses yeux larges comme des oranges, et ses bras flasques et hideux, déroulés, avaient quatre à cinq pieds de long »⁴⁵. Dans cette description qui, classiquement, décrit l'inconnu par le connu, la narratrice, ne visant certes pas à la précision naturaliste, exagère sans vergogne pour l'amusement des lecteurs. L'animal familier devient occasion de souligner l'éloignement, et chèvres et brebis à Majorque se révèlent tout autres. Le lait nécessaire à l'alimentation des voyageurs étant régulièrement bu par les enfants supposés le leur apporter, ils ont dû se procurer « une belle petite chèvre d'Afrique, au poil ras couleur de chamois [...]. Ces animaux diffèrent beaucoup des nôtres. Ils ont la robe du chevreuil et le profil du mouton ; mais ils n'ont pas la physionomie espiègle et mutine de nos biquettes enjouées. Au contraire, ils semblent pleins de mélancolie »⁴⁶. Intégré dans l'univers domestique de la narratrice, et dissocié de l'espace étranger de l'ailleurs, l'animal s'individualise et s'humanise, et la chèvre devient « la plus douce et la plus aimable personne du monde ». Mélancolique, comme le lama

45 G. Sand, *Un hiver au Midi de l'Europe*, op. cit., p. 171.

46 *Ibid.*, p. 185.

péruvien, elle fournit, comme lui, une forme de médiation entre le même et l'autre, peinte comme à la fois typiquement majorquine, et proche par le sentiment des voyageurs français : « séparée du troupeau avec lequel elle avait coutume, non de gambader (elle était trop sérieuse, trop majorquine pour cela), mais de rêver au sommet des montagnes, elle tomba dans un spleen qui n'était pas sans analogie avec le nôtre »⁴⁷. L'attention que la narratrice lui prête reste toutefois très intéressée : il s'agit qu'elle fournisse du lait en quantité suffisante. Pour mettre un terme à sa mélancolie qui risque de la rendre improductive, on lui donne une compagne, « grosse brebis de laine blanche et touffue », « une de ces brebis comme on n'en voit chez nous que sur la devanture des marchands de joujoux ou sur les éventails de nos grand-mères ». Face à l'animal familier⁴⁸, Sand montre une verve de conteuse. Cependant, assez familière pour rassurer, la grosse brebis ne lui sert pas moins à souligner la différence entre le pays auquel elle appartient et *chez nous*.

196

En symétrique inverse de ce mouvement d'individualisation qui rapproche l'animal étranger du voyageur, l'animalisation intervient comme procédé satirique dans la peinture de l'autre homme. Classique, ce procédé connaît un regain d'utilisation au XIX^e siècle dans la satire imagée et la satire politique et, plus généralement, la littérature et les arts recourent alors à l'animal comme métaphore pour son pouvoir suggestif, poétique, comique ou analytique⁴⁹. Le procédé n'est pas absent des *Pérégrinations*, où Monsieur Tappe, ancien prêtre et odieux propriétaire d'esclaves rencontré à la Praya, se voit surnommé « le mouton anthropophage »⁵⁰. Loin d'être synonyme de douceur, ce mouton fait alors écho à l'expression de *race moutonnaire* qui un peu plus tôt est venue stigmatiser les comportements conformistes. L'animalisation satirique ne vise pas ici l'autre en tant qu'il est différent, mais en tant qu'il est esclavagiste, exploiteur sans respect de la vie humaine, dans un contexte où la découverte de l'esclavage oblige précisément à envisager ce qu'implique l'assimilation de l'homme à l'animal. Brandisco, un autre négrier, parle, un peu plus loin, de « ces chiens de Noirs »⁵¹, et la voyageuse s'indigne alors de le voir vanter sa marchandise (un jeune Nègre de quinze ans) en « retournant de tous côtés cet être humain, comme un maquignon eût pu faire d'un jeune poulain »⁵².

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Et familier de son univers romanesque : on trouve des moutons dans de nombreux romans de Sand, de *Valentine* (1833) à *Nanon* (1872).

⁴⁹ Rappelons que les *Peines de cœur d'une chatte anglaise* et *Autres scènes de la vie privée et publique des animaux*, datant de 1842, sont contemporains de nos textes, ainsi que l'avant-propos de Balzac à la *Comédie humaine*, avec sa référence à Buffon.

⁵⁰ F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, *op. cit.*, p. 106.

⁵¹ *Ibid.*, p. 115.

⁵² *Ibid.*, p. 116.

Attachée à maintenir une différence entre l'animal et l'homme, indignée de découvrir la réalité de « ce monstrueux outrage à l'humanité, l'esclavage »⁵³, elle retourne à l'esclavagiste le déni d'humanité qu'il inflige à ses esclaves, et utilise le procédé d'animalisation de façon sélective pour caractériser ceux qu'elle dénonce.

L'usage d'un semblable procédé est chez Sand plus systématiquement développé, non sans entraîner un certain malaise pour les lecteurs d'aujourd'hui. Les *cochons* lui fournissent un *leitmotiv*, introduit à la faveur d'un exposé de géographie économique dont la narratrice s'inflige à elle-même le devoir. L'évocation des principales exportations commerciales de Majorque – amandes, oranges, cochons – déclenche une envolée d'un lyrisme burlesque :

Ô belles plantes hespérides gardées par ces dragons immondes, ce n'est pas ma faute si je suis forcée d'accoler votre souvenir à celui de ces ignobles pourceaux dont le majorquin est plus jaloux et plus fier que de vos fleurs embaumées et de vos pommes d'or⁵⁴ !

Aux *pourceaux* cependant – le mot convoque les connotations immondes associées au porc dans les religions monothéistes – l'île doit son récent développement et sa principale source de richesse, et les voyageurs doivent le bateau qui les achemine, « joli petit steamer » qui « transporte une fois par semaine deux cents cochons et quelques passagers par-dessus le marché ». « C'est donc grâce au cochon que j'ai visité l'île de Majorque »⁵⁵, reconnaît la voyageuse. Mais son souvenir *subjectif* se surimpose à cette donnée économique, et elle garde un souvenir atroce du trajet en bateau, au retour surtout, et du traitement qui lui a été alors réservé. Sa vengeance combine brutalement animalisation de l'humain et humanisation de l'animal : « Il est beau de voir avec quels égards et quelle tendresse ces messieurs (je ne parle point des passagers) sont traités à bord, et avec quel amour on les dépose à terre. Le capitaine du steamer est un fort aimable homme, qui, à force de vivre et de causer avec ces nobles bêtes, a pris tout à fait leur cri et même un peu de leur désinvolture »⁵⁶.

Dénoncés pour leur confusion des valeurs (ils sont plus attachés au bien-être de leurs cochons, pour leur valeur marchande, qu'à celui d'étrangers dont ils se méfient), les Majorquins, vivant parmi et pour les cochons, seraient devenus (comme) des cochons. Le procédé choque davantage que chez Flora Tristan, car il est employé de façon plus massive, avec un mauvais goût que

53 *Ibid.*, p. 112.

54 G. Sand, *Un hiver au Midi de l'Europe*, *op. cit.*, p. 34.

55 *Ibid.*, p. 40.

56 *Ibid.*

Sand souligne elle-même : « La longueur de ce dernier article n'est pas de trop bon goût ». D'autant que la brutalité peu amène des commerçants majorquins, d'une tout autre nature que l'esclavage, ne saurait prendre figure de crime contre l'humanité. En outre Sand ne mobilise pratiquement jamais, dans sa peinture de Majorque, sa connaissance du monde paysan pour tenter de conférer quelque intelligibilité aux comportements hostiles et déroutants qu'elle rapporte. Dans son autobiographie, on retrouve, au cours de l'évocation de son enfance berrichonne, l'expression de son horreur pour les cochons, mais s'y rencontre aussi un beau portrait de Plaisir, le porcher, « être tout primitif, doué des talents de sa condition barbare ». Elle rappellera alors que « Walter Scott n'a pas dédaigné d'introduire un gardeur de pourceaux dans *Ivanhoé*, un de ses plus beaux romans »⁵⁷. Un tel honneur n'est pas réservé aux Majorquins (quelque chose de semblable s'esquisse fugitivement à propos de « Périca »), et pour Sand, le *marchand* de pourceaux n'est pas le gardeur de cochons. Aussi l'exploitation sans nuance du motif porcin fait-elle surgir une forte contradiction : le langage du mépris que constitue l'animalisation satirique s'inscrit en faux contre les valeurs humanistes qui fondent la critique des Majorquins menée par la romancière, qui refuse de leur reconnaître la dignité d'hommes.

La même figure de l'anthropophagie, déjà rencontrée chez Flora Tristan, vient renforcer cette stigmatisation des hommes dépourvus d'humanité, et inscrire une limite dont la rencontre met en échec les convictions universalistes et humanistes. Un homme qui mange ses semblables peut-il encore apparaître comme un homme, peut-il être considéré comme mon semblable ? Sa rencontre – métaphorique, dans les deux cas – est celle d'un inacceptable de l'autre qui n'apparaît désormais plus tout à fait humain. Ce motif, appelé encore par le cochon, ouvre le passage le plus choquant d'*Un hiver à Majorque*, dans un glissement de la satire animalisante à l'insulte raciste, qui passe de *les Majorquins sont (comme) des cochons* au *Les Majorquins sont des singes*. Suit une peinture de l'inhospitalité majorquine qui s'inscrit en faux contre les témoignages des autres voyageurs car cette hospitalité, dit Sand, est sélective et âprement intéressée :

Et pourtant ce paysan majorquin a de la douceur, de la bonté, des mœurs paisibles [...]. Il n'aime point le mal, il ne connaît pas le bien. Il se confesse, il prie, [...] mais il ignore les vrais devoirs de l'humanité. Il n'est pas plus haïssable qu'un bœuf ou qu'un mouton, car il n'est guère plus homme que les êtres endormis dans l'innocence de la brute. Il récite des prières, il est superstitieux comme un sauvage, mais il mangerait son semblable sans plus de remords, si c'était l'usage

57 G. Sand, *Histoire de ma vie*, dans *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, p. 816-818.

de son pays, et s'il n'avait pas du cochon à discrétion. Il trompe, rançonne, ment, pille, sans le moindre embarras de conscience. Un étranger n'est pas un homme pour lui. Jamais il ne dérobera une olive à son compatriote [...].

Nous avons surnommé Majorque *l'île des Singes*, parce que, nous voyant environnés de ces bêtes sournoises, pillardes et pourtant innocentes, nous nous étions habitués à nous préserver d'elles sans plus de rancune et de dépit que n'en causent aux Indiens les jockos et les oranges espiègles et fuyards⁵⁸.

La frontière entre l'homme et l'animal se voit en même temps réaffirmée et franchie dans cette séquence qui demande si celui pour qui je ne suis pas un humain peut être encore un humain à mes yeux, Sand y faisant exactement ce qu'elle reproche aux paysans majorquins : elle ne traite pas en hommes ceux qu'elle ne peut considérer comme tels.

Le vacillement perceptible des valeurs fondatrices de son récit appelle, au paragraphe suivant, une déclaration de principe sur la divinité et la perfectibilité de l'espèce humaine, et sur la tristesse qu'il y a à rencontrer son abaissement en certains êtres. Hésitant, d'un point de vue philosophique, entre l'affirmation d'une unité anthropologique et la référence à un schéma évolutionniste de fait (envisageant une sorte de *continuum* allant du singe à l'Européen civilisé en passant par l'Africain et le Majorquin comme étapes intermédiaires), cette déclaration renforce le malaise plus qu'elle ne le conjure. Une sorte de zoophobie idéaliste⁵⁹ y intervient au service d'un discours finaliste et humaniste, qui va de pair avec un radical mépris de l'autre, dont l'animalisation fournit le mode de stigmatisation privilégié. D'un point de vue politique, cette attitude commande, au mieux, une condescendance paternaliste pour ces (à peine) hommes si proches de l'animal. On peut se demander si la vision qui en est proposée justifie de leur accorder tous les droits de l'Homme, hérités de cette Révolution française à laquelle Sand se réfère dans le même texte avec fierté, et au nom de laquelle elle instruit le procès des Majorquins.

La qualité de semblables que Sand dénie aux Majorquins, Flora Tristan n'hésite pas à certains moments à la reconnaître aux animaux, dans une sorte d'humanité élargie par la conscience d'une solidarité des vivants. Après un pénible voyage en mer, le chapitre où elle décrit sa traversée du désert d'Arequipa en fait une nouvelle épreuve initiatique, les nombreux périls affrontés par la voyageuse prenant valeur d'avertissement et de symbole au seuil d'un pays nouveau. Une fois les voyageurs sortis de la pampa, l'angoisse du désert, redoublée par l'absence de vie animale, conduit la narratrice à s'éprouver comme *être vivant* :

58 G. Sand, *Un hiver au Midi de l'Europe*, op. cit., p. 180-181.

59 J'emprunte la notion à Élisabeth de Fontenay, *Sans offenser le genre humain. Réflexions sur la cause animale*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 38.

« Pas un oiseau qui vole dans l'air ; pas le moindre petit animal qui coure sur la terre » ; dans une perception aggravée par la conscience d'un rôle mortifère de l'homme :

L'homme, dans son passage, a encore augmenté l'horreur de ces lieux. Cette terre de désolation est jonchée de squelettes d'animaux morts de faim et de soif dans cet affreux désert : [...] la vue de ces squelettes m'attristait profondément. Les animaux attachés à la même planète, au même sol que nous, ne sont-ils pas nos compagnons ? Ne sont-ils pas aussi les créatures de Dieu ? Ce n'est que par un retour sur moi-même que je souffre de la peine de mes semblables ; la douleur excite ma compassion, quel que soit l'être qui l'endure, et je crois que c'est un devoir religieux d'en garantir les animaux qui sont sous notre domination. Aucun des ossements des diverses victimes de la cupidité humaine ne s'offrait à mes regards sans que mon imagination ne se représentât la cruelle agonie de l'être qui avait animé ce squelette. Je voyais les pauvres animaux, épuisés de fatigue, haletants de soif, mourir dans un état de rage⁶⁰.

200

Avant d'imputer le passage à un mouvement de sensiblerie féminine, il faut noter la précision de l'analyse. Posé comme semblable à l'homme par sa condition de créature souffrante et d'être terrestre, l'animal semble voir s'étendre à lui la portée du commandement *Tu ne tueras point*. Cette conscience d'une communauté du vivant n'empêche pas l'affirmation d'une position singulière de l'homme, qui tient à sa conscience et à son pouvoir. La responsabilité et le devoir de protection qui lui incombent de ce fait présentent des fondements à la fois religieux (les animaux sont des créatures de Dieu) et politiques (ils sont sous notre domination). La prise de conscience, redoublée le lendemain par la rencontre d'un mulet et d'un ânon à l'agonie : « La vue de ces deux êtres expirant dans des angoisses aussi horribles ; leurs sourds et faibles gémissements m'arrachèrent des sanglots comme si j'eusse assisté à la mort de deux de mes semblables. [...] C'est que, dans ces épouvantables lieux, les mêmes dangers menacent toutes les créatures »⁶¹, provoque une projection du sujet dans la souffrance animale, l'animal se voyant symétriquement doté de sentiments humains comme l'*angoisse* – qui suppose cette conscience de la mort déjà relevée dans la séquence sur les lamas.

La leçon porte au-delà de ces *épouvantables lieux* et trouve un saisissant écho dans la description d'une corrida à Lima, où la volonté d'observation vient contrecarrer, chez la voyageuse, les mouvements spontanés de l'émotion. Pressée par « des dames de [sa] connaissance » d'assister à « ce genre de spectacle », elle

60 F. Tristan, *Pérégrinations d'une paria*, op. cit., p. 238.

61 *Ibid.*, p. 240.

éprouve de la peine « à surmonter [sa] répugnance pour ces sortes de boucheries », et malgré la « peine réelle » éprouvée à ce « spectacle dégoûtant de barbarie », puis à l'obligation de le peindre, la narratrice s'emploie à le décrire avec exactitude, en analysant sa propre horreur. Elle opère une distinction entre les corridas andalouses⁶², ces représentations grandioses dans lesquelles « le danger est si réel et le courage si héroïque » qu'elles laissent concevoir l'enthousiasme, et les « scènes de boucherie » qu'au Pérou « rien ne vient poétiser », où « les taureaux sont sans vigueur, et les hommes sans bravoure »⁶³. Constat que partagent, écrit Stéphane Michaud, la plupart des voyageurs européens. Un autre étranger qui assiste à la scène lâche le mot : « Ce spectacle est *inhumain* et dégoûtant »⁶⁴. La confrontation à l'animal met ici encore en jeu la définition et les limites de l'humanité. Sortie de l'arène, la narratrice conclut par une méditation politique sur « cet attrait qu'offre à tout un peuple le spectacle de la douleur », et y voit « l'indice du dernier degré de corruption ». Cette attitude s'inscrit dans le contexte d'une réprobation de plus en plus marquée en France envers les spectacles sanglants, perçus comme propres à encourager une cruauté populaire dont les débordements sont à craindre⁶⁵.

À ce moment proche de la fin du livre où, à la faveur d'une prise de conscience suscitée par les rencontres et les déceptions, Flora Tristan se montre face aux choix qui ont fondé son identité présente (elle va décider de rentrer en Europe, d'assumer sa condition de paria et d'affirmer dans l'écriture sa solidarité avec tous les parias), elle semble tentée d'étendre au sort de l'animal la leçon de Fourier – qui veut que « le degré de civilisation auquel les diverses sociétés humaines sont parvenues [ait] toujours été proportionné au degré d'indépendance dont y ont joui les femmes »⁶⁶. Le traitement de l'animal et la politique des spectacles fourniraient ainsi de nouveaux instruments de mesure, et il n'y aurait pas de véritable civilisation là où règnent les jeux du cirque, qui détruisent aussi bien les animaux qu'ils avilissent les hommes. À travers de telles réactions, qui annoncent les arguments qui seront développés un peu plus tard en France contre l'importation de la corrida à l'espagnole, avec mise à mort, elle se montre probablement marquée par ses séjours en Angleterre, où la sensibilité à la question apparaît plus affirmée et plus

62 N'y ayant jamais assisté, F. Tristan doit se fier à des récits de voyageurs.

63 *Ibid.*, p. 592.

64 *Ibid.*, p. 593 ; je souligne.

65 On lira sur cette question Maurice Agulhon, « Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, 1981, n° 31, p. 81-110, et l'ouvrage de Christophe Traïni cité note 33.

66 Leçon rappelée dans la préface, p. 42, venue de la *Théorie des quatre mouvements*. La citation n'est pas littérale, mais l'emploi du mot *civilisation* indique la source sans ambiguïté.

précoce. Mais il est remarquable que Flora Tristan ne présente nullement ses réactions comme déterminées par un point de vue féminin. Portée à souvent rappeler que « par l'amour et le dévouement », « la femme a sur l'homme une supériorité incontestable »⁶⁷, elle ne fait en revanche à aucun moment intervenir la différence des sexes dans sa peinture de la corrida et dans sa réflexion sur l'animal. Elle rapporte certes avec ironie les propos aimablement sanguinaires des dames de la bonne société liménienne qui l'accompagnent :

le plus beau jeu est toujours pour la fin ; les derniers taureaux sont les plus méchants ; peut-être tueront-ils des chevaux, blesseront-ils des hommes. Et des dames appuyèrent sur le mot *homme* comme pour me dire : Alors ce serait plein d'intérêt⁶⁸.

202 Mais sans dénoncer au-delà ce qui pourrait être présenté, au regard des idéaux du temps, comme un manque monstrueux de sensibilité féminine. Cette abstention paraît d'autant plus remarquable que, dans un contexte comparable, l'interrogation figure explicitement sous la plume de Gautier. Aussi, au terme de ce parcours, peut-on quitter un bref moment les textes de femmes étudiés pour évoquer le point de vue d'un écrivain homme, – façon de rappeler qu'en bonne méthode, pour identifier des postures de voyage ou d'écriture comme *féminines*, il faudrait les soumettre à comparaison.

Le *Voyage en Espagne* de Gautier, quasi contemporain⁶⁹, contient plusieurs évocations de corrida marquées par cet *enthousiasme* que dit comprendre Flora Tristan. À ces corridas, des femmes assistent en grand nombre.

Dans nos idées, il semble étrange que des femmes puissent assister à un spectacle où la vie de l'homme est en péril à chaque instant, [...] où de malheureux chevaux effondrés se prennent les pieds dans leurs entrailles ; on se les figurerait volontiers comme des mégères au regard hardi, au geste forcené, et l'on se tromperait fort [...]. De ce qu'elles voient d'un œil sec des scènes de carnage qui feraient trouver mal nos sensibles Parisiennes, l'on aurait tort d'inférer qu'elles sont cruelles et manquent de tendresse d'âme ; cela ne les empêche pas d'être bonnes, simples de cœur, et compatissantes aux malheureux ; mais l'habitude est tout, et le côté sanglant des courses, qui frappe le plus les étrangers, est ce qui occupe le moins les Espagnols⁷⁰.

67 *Ibid.*, p. 600.

68 *Ibid.*, p. 593.

69 Publié dans *La Presse* de mai à septembre 1840 pour les chapitres envoyés pendant le voyage, puis par livraisons dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*, il paraît en volume en février 1843.

70 Théophile Gautier, *Voyage en Espagne* suivi de *España*, éd. Patrick Berthier, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1998 (1981), p. 336.

La réflexion amorcée sur la féminité se déplace rapidement vers une méditation sur la relativité des valeurs culturelles, au cours de laquelle Gautier paraît très éloigné de voir quelque preuve d'inhumanité ou de corruption que ce soit dans le spectacle de la corrida. La question de l'humanité de l'homme va pourtant resurgir plus loin, par le biais d'une anecdote particulièrement dérangeante.

La scène a lieu cette fois dans les arènes de Jerez. Un singe costumé en troubadour et attaché à un poteau provoque le taureau et amuse la foule par sa « bouffonnerie irrésistible ».

Quelquefois même, ne pouvant se tenir assez ferme au rebord de sa planche, bien qu'il s'y accrochât de ses quatre mains, il tombait sur le dos du taureau, où il se cramponnait désespérément. Alors l'hilarité n'avait plus de bornes, et quinze mille sourires blancs illuminaient toutes ces faces brunes. Mais à la comédie succéda la tragédie. Un pauvre nègre, garçon de place, qui portait un panier rempli de terre pulvérisée pour en jeter sur les mares de sang, fut attaqué par le taureau, qu'il croyait occupé ailleurs, et jeté en l'air à deux reprises. Il resta étendu sur le sable, sans mouvement et sans vie. [...] Chose singulière, de noir il était devenu gros bleu, ce qui est apparemment la manière de pâlir du nègre. Cet événement ne troubla en rien la course : « *Nada, es un moro* » ; ce n'est rien, c'est un noir, telle fut l'oraison funèbre du pauvre Africain. Mais, si les hommes se montrèrent insensibles à sa mort, il n'en fut pas de même du singe, qui se tordait les bras, poussait des glapissements affreux et se démenait de toutes ses forces pour rompre sa chaîne. Regardait-il le nègre comme un animal de sa race, comme un frère réussi, le seul ami digne de le comprendre ? Toujours est-il que jamais je n'ai vu douleur plus vive, plus touchante que celle de ce singe pleurant ce nègre, et ce fait est d'autant plus remarquable qu'il avait vu des *picadores* renversés et en péril sans donner le moindre signe d'inquiétude ou de sympathie⁷¹.

La scène, où le nègre paraît proche parent du singe, et où le singe se montre capable de plus d'humanité que bien des hommes (européens) exigerait une longue analyse. Je me contenterai de constater qu'ici, une fois de plus, l'évocation de l'animal et de son traitement fait surgir avec acuité celle de l'humanité des hommes, et de l'unité de l'espèce humaine.

Ce détour du côté de Gautier confirme que toute réflexion sur l'altérité, si elle ne veut pas participer d'une pure reconduction des catégories qu'elle interroge, avec leurs stéréotypes, doit passer par une mise en jeu de plusieurs types de catégorisations, au croisement desquels se situent le sujet, son regard et sa parole. Il suggère une instabilité fondamentale de la catégorie du féminin

71 *Ibid.*, p. 429-430.

qui, à l'occasion de la corrida qui peut sembler l'appeler comme grille de lecture par sa brutalité sanglante, n'est pas invoquée par la voyageuse, Flora Tristan – qui prétend pourtant parler comme femme, pour les femmes et au nom d'une expérience féminine –, mais par le voyageur, Gautier, qui ne la fait intervenir que pour souligner aussitôt sa relativité culturelle, pour ne pas dire son arbitraire.

204

La reconnaissance de cet arbitraire est aussi imposée par la comparaison des textes de Flora Tristan et Sand, faisant apparaître, malgré tout ce qui justifie leur rapprochement, un écart d'autant plus remarquable qu'il se retrouve dans chacun des champs explorés. Qu'il s'agisse du statut du féminin dans l'autodéfinition du sujet de la relation de voyage ; du regard porté sur les autres femmes ; de la position adoptée par rapport aux autres voyageurs ; du traitement de l'autre langue ; ou de celui de l'animal, les deux textes divergent, voire s'opposent, cet écart contribuant à révéler la forte cohérence de chacun. De tous ces points de vue en effet, Flora Tristan, malgré son inexpérience de voyageuse et d'écrivain, se montre plus consciente de l'altérité, plus soucieuse de lui faire droit dans son texte, tout en y trouvant un élément dynamique de définition de soi. George Sand au contraire, malgré les valeurs humanistes généreuses qu'elle affirme, et qu'on la voit ailleurs mettre en œuvre, multiplie les formulations où perce une intolérance doublée d'une irritante bonne conscience. Devant l'embarras que plusieurs séquences d'*Un hiver à Majorque* commentées ici peuvent susciter, et qu'il serait absurde de nier, on rappellera toutefois que, d'une part, ils ne constituent pas la totalité d'un texte qui contient d'admirables pages de méditation ou de description, qui en font aussi ce « grand texte romantique » qu'y voit Béatrice Didier. D'autre part que ces pages gênantes ont du moins le mérite de rejeter toute correction politique avant la lettre, la voyageuse refusant avec verve de s'enfermer dans les idées et les admirations reçues, et n'obéissant qu'à la dictée de l'expérience subjective. Mais cette expérience peut-elle être pleinement restituée avec les silences que comporte le récit – y compris sur sa situation concrète de femme ? La relecture qu'on vient de proposer permet d'en douter, suggérant une interaction et une cohérence des différentes catégories et altérités interrogées, au croisement desquelles se définit le sujet.

Ainsi deux conclusions, apparemment opposées, paraissent-elles pouvoir être tirées de ce parcours. La première, résolument universaliste, déduirait des différences incontestables relevées entre ces deux femmes écrivains qu'il n'y a d'unité du féminin que dans les préjugés et les stéréotypes, et qu'il existe au moins autant de diversité parmi les voyageuses que parmi les voyageurs. Une diversité que la recherche d'un féminin à tout prix risque de faire manquer et interdit de penser dans toutes ses conséquences. L'autre, attachée au contraire à l'affirmation d'une différence, postulerait que c'est l'occultation première de sa

position de femme par George Sand qui commande le traitement analogue des autres formes d'altérité. Résolument attachée à l'affirmation de valeurs humaines universelles, la romancière ne sait quel statut donner aux différences finalement perçues comme des obstacles, des infériorités, des retards, relativement à un idéal qui est aussi une norme, et hésite face à ces différences entre leur négation et leur dénonciation.

Aucune de ces deux conclusions ne me semble rendre compte pleinement des textes, parce que toutes deux manquent la médiation du féminin comme construction, et le nécessaire détour par le regard des autres et son intériorisation. L'universalisme univoque fait bon marché de ce que Sand, qu'elle l'ait ou non voulu, était perçue comme femme (certes exceptionnelle), à coup sûr quand elle voyageait, mais aussi, quoique de façon plus complexe, quand elle écrivait. De cela, il lui a bien fallu, empiriquement, s'arranger. Ce préjugé du féminin auquel elle ne cessait de se heurter, pour ne pas lui faire toute la place et ne pas s'y laisser empiéger, elle ne veut lui faire, ici, aucune place. Or il ne peut être traité par ce radical silence, qui risque de rendre incompréhensibles les situations vécues, comme les réactions et jugements de celle qui est aussi une femme, au moins dans le regard des autres, et qui affirmera, dans *Histoire de ma vie*, être une femme (presque) comme toutes les autres. La lecture différentialiste fétichise au contraire et substantialise une différence instable, en occultant la part d'imaginaire, de relativité, de construction qu'elle comporte. Ce n'est pas parce qu'elle est femme et laisse parler sa sensibilité et sa nature féminine que Flora Tristan porte un regard plus humain sur les autres femmes, les autres cultures ou les animaux. C'est que l'assomption résolue de sa propre différence stigmatisée par les regards contemporains – pour lesquelles elle est une femme, et une « mauvaise » femme –, retournée, dans un renversement dialectique, en puissance rédemptrice mise au service de tous les méprisés, dominés et hors normes, lui fournit un point de vue cohérent permettant de faire que les expériences et remises en cause du voyage débouchent sur un sens dont elle cherche à convaincre. Ce n'est pas parce qu'elle renie sa part féminine que Sand se montre capable d'incompréhension et de mépris, voire inhumaine, mais parce qu'elle prétend adopter de façon volontariste un point de vue et des valeurs universels, qui ne pouvant accueillir les écarts de l'expérience (les siens, ceux des autres), transforment l'idéal en norme, au nom de laquelle elle refuse aux différences et aux êtres différents intelligibilité et dignité.

Cette double lecture pousse donc à reconnaître une valeur heuristique, mais aussi de fortes limites, à la catégorie du féminin, qui ne peut trouver une pertinence qu'à être historicisée, et sans être jamais utilisée isolément en grille de lecture unique, ni univoque.

TROISIÈME PARTIE

Formes du voyage
et possibles narratifs

SCIENCES DU VOYAGE :
LE DISCOURS SCIENTIFIQUE À L'ÉPREUVE DES GENRES

Bénédicte Monicat

Le récit de voyage s'est avéré pour bien des femmes un mode de participation à la constitution et à la transmission des savoirs que l'écriture à la première personne et la fonction éducative du genre surent souvent maintenir – dans un équilibre certes parfois précaire et rhétoriquement difficile à gérer – comme domaine acceptable de leur activité intellectuelle. Dès lors que se constituent et se renforcent les institutions (sociétés de géographie, instruction publique, missions gouvernementales) régulant la matière première de ce type de discours, qu'advient-il de la pratique d'un genre littéraire dont les rapports à la chose publique sont souvent définis dans leurs dimensions domestiques¹ ? Les dernières décennies du XIX^e siècle voient se constituer une identité publique de la voyageuse, voire de l'exploratrice, qui couronne et normalise un siècle d'expériences et d'écriture féminines du voyage². Si cette tradition est constituée en majeure partie par des textes qui situent explicitement l'écriture du voyage dans le cadre d'une subjectivité féminine de bon aloi, elle inclut également un nombre important d'ouvrages associés plus directement aux milieux savants où le récit de voyage a souvent des visées disciplinaires. Comment les récits de ces voyageuses dialoguent-ils alors avec les objets et les modes d'écriture des discours scientifiques ? Par « discours scientifiques », je fais référence à une approche de l'écriture du voyage où la représentation refuse l'impressionnisme, où la pensée procède de manière rigoureuse à l'analyse de l'objet, où la construction du sens est élaborée dans un cadre théorique, bref une écriture du voyage où le processus de validation est implicite ou extérieur à la personne.

1 Je ne renvoie pas seulement ici à la volonté d'inscrire ces ouvrages dans un contexte familial et féminin (destinataires, statut d'accompagnatrice des voyageuses, portée minimisée de leurs propos ou souci de privilégier les éléments personnels du récit tant dans ses objets que dans sa facture). Il faut également qualifier de « domestique » la fonction pédagogique qui a souvent servi de justificatif à leur publication.

2 Voir à ce sujet les anthologies d'Amélie Chevalier, *Les Voyageuses au XIX^e siècle*, Tours, Mame, 1888, et de Marie Dronsart, *Les Grandes Voyageuses*, Paris, Hachette, 1894.

L'objet des remarques qui suivent est d'examiner plus précisément la manière dont les écrits de certaines voyageuses, sans appartenir à la catégorie des « voyages scientifiques », sont inclus dans les contextes institutionnels et éditoriaux associant le voyage à la science. Si l'on peut postuler que la pratique féminine de l'écriture du voyage met « toujours déjà » les savoirs et leurs modalités à l'épreuve des genres (littéraires et sexués) étant donné les paramètres qui définissent plus généralement la production écrite des femmes³, les textes et individus situés dans les contextes où sont élaborés les discours scientifiques témoignent-ils de rapports différents à l'écriture ? Les écrits des femmes membres des sociétés de géographie sont-ils par exemple moins tenus à une volonté de reconnaissance qu'à un devoir de connaissance ? J'aborderai la question de manière très circonscrite à travers les écrits de deux voyageuses, Isabelle Massieu et Louise Bourbonnaud, toutes deux membres de sociétés de géographie dans la dernière partie du XIX^e siècle. Leurs récits permettent cependant d'amorcer une réflexion plus générale sur la production écrite des femmes dans des contextes où on l'imagine rare et où elle semblerait poser problème.

Nombreuses sont les écrivaines qui, de fait, participent à l'élaboration et à la transmission du savoir géographique dans le cadre de ce que l'on pourrait nommer une para-littérature scientifique ouvrant aux femmes les portes d'un savoir « à sa place ». La rédaction des livres scolaires permet ainsi à des auteures comme la comtesse Drohojowska de publier de très nombreux ouvrages dans ce contexte didactique⁴. Par ailleurs certaines voyageuses s'adressent dans leurs écrits à un jeune lectorat et, comme Clara Filleul de Pétigny, elles sont parfois des auteures prolifiques d'ouvrages pour enfants⁵. D'autres enfin se consacrent à la vulgarisation scientifique. Ainsi Léonie Meunier⁶, qui présente *De Saint-Petersbourg à l'Ararat* (1899) comme un récit de voyage typiquement féminin (celui d'une épouse)⁷, est l'auteure, entre autres, d'un volume de la

3 Voir à cet effet les travaux de Christine Planté, notamment sa contribution ici même.

4 La comtesse Drohojowska a publié un nombre important d'ouvrages de vulgarisation qu'elle signe parfois d'un pseudonyme masculin. Citons parmi ses manuels de géographie *L'Abyssinie* (publié en 1886 chez Lefort à Lille sous le nom de A. S. de Doncourt) ou encore *Les Grandes Îles de l'Afrique orientale : Madagascar, La Réunion, Maurice* (Lefort, s.d.).

5 Voir *Souvenirs de voyage dans l'Asie, le nord de l'Afrique. Syrie, Algérie, Tripoli, Tunis, etc.* (Limoges, E. Ardant, [1884]), mais aussi *Les Jeunes Voyageurs en Palestine* (coll. « La Mosaïque de la jeunesse », Paris, Picard, 1843), ou encore *Voyages en Suisse, description des curiosités naturelles, détails sur les mœurs et les coutumes, sur la division politique de chaque canton* (Limoges / Paris, Martial Ardant frères, 1851).

6 Il s'agit de « M^{me} Stanislas Meunier », épouse du savant géologue Stanislas Meunier.

7 Que Léonie Meunier soit l'épouse d'un savant a bien entendu un impact sur le récit d'une expérience qui incorpore à ses propos la réflexion scientifique mais veut rester témoignage autobiographique : « Des théories scientifiques nous avons retenu seulement

Bibliothèque des merveilles⁸. La situation est plus délicate pour celles qui sont associées à des « lieux de savoir » explicitement liés à des « lieux de pouvoir » politiques et économiques dont l'image publique est masculine. C'est le cas en particulier des sociétés de géographie où le statut et l'activité des femmes illustrent les promesses et les limites d'une présence féminine qui est à la fois reconnue et contenue par l'institution.

Dans un ouvrage retraçant l'histoire des sociétés de géographie en France, Dominique Lejeune rend compte du caractère d'exception de la présence des femmes dans ces organismes. Il faut le citer longuement pour poser les paramètres historiques d'une question que je traiterai plutôt dans ses perspectives textuelles :

[...] À Londres, les femmes ne pouvaient adhérer à la Royal Geographical Society, qui fut agitée à ce sujet par un débat en 1893, mais un référendum trancha en faveur du maintien de l'interdiction. En France, le problème est posé différemment : les sociétés de géographie sont de fait, sinon de droit, des associations masculines ; certes, les femmes n'en sont pas exclues, et de même qu'on recherche leur présence aux réunions et *a fortiori* aux assemblées générales, on savoure leur adhésion, mais il s'agit d'une présence très faible, et cette faiblesse n'est pas vraiment déplorée, on la considère comme normale. Je l'interprète comme logique d'un point de vue statistique : les employés représentent une grosse part des géographes, or les femmes n'apparaissent dans les administrations qu'à la fin du XIX^e siècle et au sein des ministères qui fournissent peu de monde aux sociétés de géographie. Au contraire, les ministères très géographiques de la Marine et des Colonies sont parmi les derniers à introduire les femmes dans leur personnel. En 1869, présence infinitésimale, il y avait sur les 582 membres de la Société de géographie de Paris seulement deux femmes, M^{me} Alexandre Kerr, Londonienne entrée en 1852, et Hélène Dora D'Istria, comtesse Koltzoff-Massolsky, admise en 1866, et résidant dans sa villa de Florence. Dix ans plus tard, la même société comptait 27 femmes sur 1833 membres et elle en admet 258 de 1864 à 1914, soit 3,75 % des entrées.

En province, les pourcentages sont à peu près comparables [...]. La femme n'est que très rarement admise dans le but que cette nouvelle adhérente joue un rôle actif : il avait fallu attendre 1881 pour trouver la trace dans un procès-verbal de l'intervention d'une femme, M^{me} Carla Serena, à la séance parisienne du 4 février ; la plupart du temps elle est là dans un souci mondain, pour un sous-patronage de

celles qui nous expliquaient la nature. Je voudrais avoir fait un livre qui fût l'équivalent exact de nos souvenirs » (Paris, Société française d'éditions d'art, 1899, p. 1).

8 Léonie Meunier, *Les Sources*, Paris, Hachette, 1886.

comtesse étrangère (cas d'Hélène Dora d'Istria) ou plus simplement d'épouse de membre, ce dernier cas étant, finalement, le plus fréquent⁹.

Une consultation rapide de la table des matières du *Bulletin de la Société de géographie de Paris* confirme cette faible représentation, et plus encore celle des Françaises¹⁰, puisqu'un nombre important de celles qui y sont mentionnées est de nationalité anglaise¹¹ (avec bien sûr quelques exceptions, on y retrouve ainsi l'incontournable Ida Pfeiffer).

La remarque que Lejeune ajoute à ce constat est importante pour le contexte nous concernant ici : « De même, les exploratrices, car il y en a quelques-unes, sont évoquées en tant qu'«explorateurs», et jamais allusion n'est faite à leur sexe : la vision de la femme-explorateur est totalement aseptisée »¹². Ce phénomène n'est pas seulement manifeste dans la terminologie utilisée, il est également patent d'un point de vue stylistique ainsi que le démontre le cas de Carla Serena. En 1880 la célèbre voyageuse publie dans le *Bulletin de la société de géographie de Paris* une relation de voyage (« De Petrovsk à Astrakan. Devet-Faat, le Volga, les Kalmucks ») qui fait contraste dans sa mise en forme sèche et détachée avec la perspective narrative dramatique adoptée par l'écrivaine dans les récits de voyage qu'elle publie séparément. De manière significative, Serena justifie la portée savante de sa relation, notamment sa composante historique, par les visées utilitaires du texte¹³. La même année, le procès-verbal du cinquante-neuvième

9 Dominique Lejeune, *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 181-182.

10 On y retrouve ainsi Adèle Hommaire de Hell, ainsi que M^{mes} Quillet, Saint-Amant, Albrand, Delanglard.

11 M^{mes} Kerr, Elwood, Hofland, Holderness, Holley, et la vicomtesse de Saint-Jean parmi d'autres. Anne-Liz Drouot-Bouche précise, dans le mémoire qu'elle a consacré aux récits de voyage des Françaises en Afrique du Nord entre 1830 et 1930 : « Il semble donc que malgré la pesanteur de l'ère victorienne, il soit plus aisé de voyager pour les Anglaises. Il faut en outre souligner que la couronne britannique a favorisé plus tôt et plus efficacement que l'État français l'émigration des femmes aux colonies. La "United British Women's Emigration Association" a motivé les départs féminins, encourageant surtout les actions philanthropiques, considérées comme typiquement "féminines". La création, sur le même modèle, en 1897, de la Société française d'émigration des femmes aux colonies a suscité en France moquerie ou hostilité » (« Genre », *voyages et colonies : Une lecture des récits de voyage de femmes en Afrique du Nord, 1830-1930*, mémoire de DEA en Histoire, Université de Strasbourg, 2000-2001, p. 16-17).

12 D. Lejeune, *Les Sociétés de géographie en France*, *op. cit.*, p. 182.

13 Serena y parle de commerce, de transports, et décrit les populations dont elle présente aussi l'histoire. Cet aspect de la relation est plus précisément justifié : « Pour qui s'achemine dans un pays qu'il ne connaît pas et afin de ne pas y arriver ignorant totalement ce qu'il va y rencontrer, il est utile de se familiariser autant que possible aux nouveautés qui l'attendent. La vue des Kalmucks à Devet-Faat explique donc cet aperçu de l'histoire des Mongols qui peuplent les steppes du Volga » (Carla Serena, « De Petrovsk à Astrakan. Devet-Faa, le Volga, les Kalmucks », *Bulletin de la Société de géographie*, Paris, Ch. Delagrave, 6^e série, t. 20, juil.-déc. 1880, p. 336).

anniversaire de la fondation de la Société de géographie fait cependant état de l'expérience personnelle dont Serena joue avec talent dans ses autres récits : « Le Président signale la présence dans l'assemblée de M^{me} Carla Serena [...]. Il félicite M^{me} Carla Serena de l'énergie dont elle a fait preuve pendant un voyage aussi long et pénible. M^{me} Carla Serena remercie le Président du bienveillant accueil dont elle est l'objet et qu'elle considère comme une compensation des fatigues de son voyage »¹⁴. La voyageuse peut certes fonctionner « dans le style de la maison », mais la marque du féminin demeure. Elle est constitutive de la présence des femmes dans l'institution. Elle y joue parfois même un rôle de premier plan qui ne correspond pas à l'hygiène intellectuelle d'aseptisation sexuelle soulignée par Lejeune.

De fait, elle définit de manière contrastée mais centrale les parcours de Louise Bourbonnaud et d'Isabelle Massieu, voyageuses que l'on retrouve dans les annales de la Société dans les années 1890 et qui s'avèrent des cas exemplaires. La première y a littéralement une place nominale : un prix portant son nom est attribué, nous dit le *Bulletin de la Société de géographie de Paris* daté de 1893, à un « explorateur de nationalité française ». Le Prix Louise Bourbonnaud est décerné cette année-là à Léon Teiserenc de Bord « pour ses voyages scientifiques au Sahara » (p. 150). Variation sur le thème du « marrainage », avatar scientifique de la muse poétique, ou reconnaissance d'un réel pouvoir financier puisque Bourbonnaud a de la fortune¹⁵, la voyageuse ainsi définie par rapport à l'institution s'en fait la bienfaitrice, l'inspiratrice, et peut-être aussi la bonne conscience.

Isabelle Massieu se trouve dans la position inverse, puisqu'elle est elle-même récipiendaire du Prix Alphonse de Montherot, « Grande médaille d'argent » de la Société de géographie de Paris, qui lui est décerné en 1899. Le rapporteur commente : « Par l'attribution du prix Alphonse de Montherot à M^{me} Isabelle Massieu, la Commission n'a pas seulement voulu marquer la sympathie que lui inspire l'intrépidité d'une voyageuse qui ne craint pas d'affronter des fatigues et des dangers auxquels son sexe n'a pas coutume de s'exposer. C'est un véritable mérite d'exploratrice que la Commission a prétendu consacrer »¹⁶. Le rapport précise plus loin :

Le caractère particulier des explorations de M^{me} Massieu consiste en ce que les difficultés semblent vraiment s'évanouir sur son passage. Partout elle est

¹⁴ *Ibid.*, p. 474.

¹⁵ Françoise Lapeyre précise que le mari de Bourbonnaud avait été « un grand entrepreneur parisien proche du baron Haussmann » (*Le Roman des voyageuses françaises*, Paris, Payot, 2007, p. 36).

¹⁶ *Bulletin de la Société de Géographie*, 1899, p. 172-173.

bien accueillie ; même les fonctionnaires étrangers mettent à son service un empressement dont, peut-être, ils seraient plus avares envers des hommes. « J'ai toujours vu, écrivait-elle un jour, que les voyages sont bien plus aisés qu'on ne pense ». Et de fait, tandis qu'elle supporte allègrement les privations et les fatigues, sa bonne grâce lui concilie le concours des indigènes de tout ordre, respectueux du rare exemple qu'elle donne et conquis par l'aimable humeur qui ne l'abandonne jamais.

En même temps que ses voyages profitent à la géographie, la façon dont elle les exécute laisse, parmi les populations traversées, une impression de sympathie tout à fait favorable au bon renom de la France. Ce n'est que justice de le reconnaître en attribuant à M^{me} Massieu une des récompenses dont dispose notre société¹⁷.

214

La voyageuse porte-drapeau est-elle alors aussi porte-parole d'une émancipation féminine, pour ne pas dire féministe ? La figure de l'exploratrice s'avère être l'enjeu de relations de pouvoir pour le moins complexes : sa présentation témoigne de l'insertion dans le savoir géographique d'un pouvoir politique ancré dans la distinction sexuelle.

L'examen des éléments paratextuels qui définissent les récits de l'une et l'autre voyageuse est à cet égard des plus révélateurs. Toutes les publications de Bourbonnaud inscrivent dans leurs pages de titre les marques de ses rapports à l'institution du savoir géographique. L'auteure est « Membre de la Société de géographie » pour *Les Amériques : Amérique du Nord, les Antilles, Amérique du Sud*, « Membre de la Société de géographie, Médaille et diplômée » pour *Seule à travers 145,000 lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage, Europe (45,000 lieues : Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc)*, et « Officier d'Académie, Membre de la Société de Géographie, Médaille et diplômée » pour *Les Indes et l'Extrême-Orient : Impressions de voyage d'une Parisienne*. De manière significative, ces deux derniers ouvrages sont « en vente chez l'auteur ». Leur facture, privilégiant le rapport personnel à un savoir dont la narratrice va faire l'outil d'une politique nationaliste, explique peut-être en partie le contexte « domestique » de cette publication. Ces écrits témoignent en tout cas d'une tension entre l'affirmation d'un savoir et la légitimation d'une expérience qui fait de la science un outil du pouvoir collectif et exprime le désir de connaissance selon un modèle héroïque de relation au monde. Ils élaborent un discours émancipateur centré sur la valeur des femmes et sont en même temps d'une misogynie sans complexe. Mixtes d'informations factuelles et de réflexions racistes, les ouvrages de Bourbonnaud articulent l'expérience de la voyageuse

17 *Ibid.*, p. 173.

dans le contexte d'une entreprise pourvoyeuse d'autorité qui, politique ou narrative, conforte les hiérarchies en place.

La relation personnelle s'y veut certes transformatrice tant au plan de l'expérience que du savoir. D'une part, l'auteure dit vouloir témoigner de ce que la femme peut entreprendre sans hommes et contrer par là des notions « bien vieilles et hors cours »¹⁸. Le discours héroïque a par exemple pour sujet le corps de la voyageuse et Bourbonnaud fait ainsi cas des dangers particuliers auxquels est exposée la femme en voyage¹⁹. D'autre part, Bourbonnaud ne cesse de proclamer sa curiosité intellectuelle. *Les Amériques* s'ouvre ainsi sous le signe de l'aspiration au savoir :

Je suis seule et la vie me semble monotone, insipide ; et le monde pourrait m'offrir ses distractions ; pourtant je ne me plais pas dans le monde. Ce que je veux c'est m'instruire, c'est savoir, c'est me mouvoir au milieu de larges horizons, voyager et voyager bien loin, voir la planète, c'est-à-dire voir les mers, les terres nouvelles, presque inconnues.

Quelle ambition et quel rêve !

Pourquoi ne le réaliserais-je pas ? Ne suis-je point libre ?

Oui.

Qu'importe ! puisque je me sens aussi indépendante qu'énergique.

.....

Un grand navire, le *Canada*, cent vingt hommes d'équipage, est arrivé au Havre, il y a huit jours, et repart prochainement.

Aujourd'hui, le 18 juillet 1885, je m'embarque sur le *Canada*²⁰.

Le journal de bord qui suit, mêlant le texte d'observation à la réflexion autobiographique, reste somme toute un projet conservateur :

Que n'es-tu avec moi, my dear husband, que n'es-tu avec moi, mon cher mari !

[...] Que n'es-tu là dirigeant mes pas comme autrefois ? Et je marche seule pourtant, bien loin de la patrie où reposent tes cendres ! [...] Eh bien ! mon

18 Louise Bourbonnaud, *Seule à travers 145,000 lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage, Europe (45,000 lieues) : Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc, Paris*, en vente chez l'auteur, s.d., p. 2.

19 Voir le passage où elle raconte une visite guidée par un curé entreprenant : « Tout à coup, brusquement, il me mit la main dans la poitrine (*los pechos*). Cet acte, auquel j'étais si loin de m'attendre, me causa une telle stupéfaction indignée, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en le repoussant : "En voilà encore un !" Et je m'enfuis en murmurant : Eh bien, vrai, merci, les curés ont une singulière manière de vous faire voir les choses ! » (*ibid.*, p. 9).

20 Louise Bourbonnaud, *Les Amériques : Amérique du Nord, les Antilles, Amérique du Sud*, Paris, Léon Vanier, 1889, p. 1-2.

darling, je t'écrirai comme si tu devais recevoir mes lettres. Je tâcherai de ne pas rendre inutile cette portion de ma vie qui se prolonge après la tienne car si tout passe, tout existe néanmoins. Et quelle raison aurais-je d'exister sinon de cultiver mon esprit et de le cultiver sans cesse puisque de cette façon seule j'apprendrai à connaître le vrai. Et vouloir connaître le vrai c'est vouloir connaître le juste, le bien²¹.

La voyageuse solitaire ne fait que vagabonder et son désir de savoir ne vaut que parce qu'il reste désir : « Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que j'ai étudié, hélas ! imparfaitement, je le sens, my dear husband, mais j'ai témoigné par ces longues et fatigantes excursions mon désir sincère d'apprendre et de m'instruire »²². L'impulsion seule, devenue instinct, en arrive à définir le sens du voyage. Bourbonnaud écrit encore : « [je suis] une femme amoureuse de la Terre que je voudrais pouvoir embrasser toute d'un coup d'œil. C'est pourtant vrai, my darling, que ce goût des voyages, que tu m'avais donné d'abord, quand nous parcourions ensemble notre France aimée, est devenu, chez moi, depuis, une inguérissable passion »²³. La « soif inextinguible de connaître »²⁴ multiplie sans doute ses objets mais la connaissance ne constitue pas l'armature des textes.

De fait, le discours patriotique sert de relais au texte d'observation dans des ouvrages où le moteur du récit devient la justification nationaliste. La voyageuse émet nombre d'opinions tranchées et racistes justifiant la supériorité des Français mais servant également à définir la figure de l'exploratrice. La préface des *Indes*, qui consiste en un article de journal consacré à Bourbonnaud, est à cet effet révélatrice. Déplorant que les explorateurs soient devenus des « gens d'affaires, surtout depuis l'introduction des voyageurs de race anglo-américaine »²⁵, l'article signale comme autre nouveauté que « le beau sexe apparaît sur le terrain de l'exploration »²⁶. Dressant une généalogie de l'exploratrice qui inclut entre autres la comtesse de Chabrilan, Jane Dieulafoy, et celles qui « accomplissent le tour du monde en quatre-vingts jours, en soixante-douze jours », le préfacier distingue « la hardiesse et la volonté des femmes yankees » mais affirme que ces dernières n'ont fait qu'imiter « en faisant tapage, ce que des femmes françaises avaient exécuté avant elles, avec modestie »²⁷. Bourbonnaud est donc distingué pour un type d'exploration très particulier : « Cette manière originale de voyager

21 *Ibid.*, p. 25.

22 *Ibid.*, p. 121.

23 *Ibid.*, p. 131.

24 *Ibid.*, p. 203.

25 Louise Bourbonnaud, *Les Indes et l'Extrême-Orient : Impressions de voyage d'une Parisienne*, Paris, en vente chez l'auteur, 35, boulevard Barbès, s.d., p. V.

26 *Ibid.*

27 *Ibid.*, p. VI.

comme un pionnier national, M^{me} Bourbonnaud aura eu l'honneur de l'avoir inaugurée. Si elle n'a pas scruté avec soin les mœurs et les coutumes des contrées traversées par elle, si elle n'en a relevé que les points saillants pour sa curiosité féminine, [...] son effort patriotique n'en aura pas été moins important »²⁸. Le récit qui suit glorifie l'entreprise coloniale et célèbre celle de la voyageuse, témoignant d'une collusion de forces idéologiques dans une relation de pouvoir et une relation au pouvoir où la voyageuse trouve son compte.

Ces rapports persistent mais sont gérés différemment dans le cas d'Isabelle Massieu. En 1899, la Société normande de géographie publie dans son *Bulletin* le texte d'une conférence de la voyageuse, *Les Anglais en Birmanie*, précédée par l'« Allocution du Président » où sont précisées les circonstances dans lesquelles Massieu a entrepris son périple :

Après la mort de son mari, avocat distingué du barreau de Caen, M^{me} Massieu, pour qui la vue de ces endroits, où s'était écoulée une existence d'un bonheur sans mélange, évoquait de pénibles regrets, résolut, avec une décision qui fait honneur à son caractère et à sa volonté, d'aller demander non pas l'oubli, mais un soulagement momentané, à la contemplation des spectacles majestueux de la nature, de ces espaces immenses où vivent des peuples de mœurs, de caractères, de coutumes si différentes et si curieuses²⁹.

« L'abandon d'un foyer désormais vide »³⁰ mène donc Massieu d'Égypte en Syrie, du Liban en Grèce, puis, lors d'un second voyage, de Ceylan aux « Indes anglaises »³¹ et au Tibet, et enfin, dans un troisième voyage, du Cambodge en Chine et du Japon en Sibérie. Ce qui était geste contemplatif se transforme en rôle actif puisque Massieu devient « chargée de mission » auprès du Ministère de l'Instruction publique « sur les questions de colonisation comparée »³². Massieu jugera ainsi le système colonial anglais supérieur dans de nombreux domaines (recrutement des fonctionnaires, émoluments), mais tout en admirant le respect avec lequel les Anglais se font traiter par les populations locales sans avoir recours à la violence, elle estime leur entreprise faible sous un rapport important :

Les Anglais ne s'assimilent pas les indigènes. Il reste entre eux l'antipathie de race, le mépris, le dédain du blanc pour le jaune ou le noir ; contrairement à ce que je voyais en Sibérie et au Turkestan, où tous les peuples annexés deviennent membres de la famille. [...] À l'œuvre si bien entendue des Anglais

²⁸ *Ibid.*, p. VII.

²⁹ *Bulletin de la Société normande de géographie*, 1889, p. 3-4.

³⁰ *Ibid.*, p. 4.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

il manque une chose sans laquelle on ne fait, me semble-t-il, œuvre qui vaille en ce monde, il y manque l'amour³³.

Si la question du développement économique est de première importance dans son analyse, et si le but de l'intervention de Massieu est de « dégager quelques détails qui puissent servir utilement l'œuvre que nous poursuivons parallèlement dans la vallée du Mékong »³⁴, le rapport doit malgré tout se définir dans le domaine dévolu au féminin censé servir la cause nationaliste. Il le fait cependant en dernier recours, la part accordée au féminin y étant maintenue dans les marges d'un texte qui fait une plus large part au discours de l'observatrice. La volonté d'ancrage factuel des récits de voyage d'Isabelle Massieu est manifeste dans l'usage qu'elle y fait des cartes, des photos, et de la citation qui confère à tant de récits de voyage une autorité scientifique légitime en les associant à un projet collectif³⁵.

218

Le paratexte de *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine : Birmanie, États Shans, Siam, Tonkin, Laos* (1901)³⁶ illustre la relation malaisée entre les genres (féminin et récit de voyage) et le discours scientifique (objectif, analytique et porteur d'un sens théorique) en installant dans les pourtours du texte sa charge sexuée. Une photo de « Jeunes filles Tchins » orne la couverture, à laquelle fait suite une photo de Massieu vêtue d'un costume garant d'une féminité qui ne saurait être érudite. Vient ensuite la dédicace « À Octave Massieu le plus cher compagnon de ma vie et de mes voyages passés », hommage et visa conjugal tout à la fois. Une préface de Ferdinand Brunetière souligne alors les qualités d'un livre que le critique dit apprécier pour son manque d'exotisme :

On ne saurait mieux voir que M^{me} Massieu, plus nettement, ni mieux rendre ce que l'on a vu, plus fidèlement, plus discrètement, sans nulle préoccupation de « couleur locale » ou d'« orientalisme », et sans autre souci que de « faire vrai ». Les lecteurs de nos jours, un peu fatigués d'« exotisme », n'en trouveront dans les descriptions de M^{me} Massieu que tout juste ce qu'il en faut quand on revient de Bangkok ou de Luang-Prabang³⁷.

33 *Ibid.*, p. 11.

34 *Ibid.*, p. 13.

35 Autre exemple de ce phénomène, Fanny Lemire publie, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* de Lille de juillet 1894, le récit d'une excursion en Indochine, *Voyage à travers le Binh-Dinh jusqu'aux Moïs de Téh-Lakong (à l'Ouest de l'Annam central)*, Lille, Imprimerie L. Danel, où sont incorporées de nombreuses et longues citations.

36 La *Revue des Deux Mondes* publie en 1900 un article de Massieu intitulé *Le Haut Laos et le Mékong* qui sera repris dans *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine : Birmanie, États Shans, Siam, Tonkin, Laos*, Paris, Plon, 1901. Le texte de la *Revue des Deux mondes* a été réédité en 2005 chez Magellan & Cie.

37 Isabelle Massieu, *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine...*, *ibid.*, p. II.

En quoi le « faire vrai » en question consiste-t-il ? Pour Brunetière,

[les lecteurs] lui sauront gré d'avoir été généralement plus curieuse des mœurs que du paysage, d'ethnographie que de botanique, et plus attentive à s'informer pour nous instruire, qu'à faire des effets d'« écriture » pour nous émerveiller.

Car, nous savons bien qu'un nègre ne ressemble pas à un autre nègre, ni un Annamite à un autre Annamite ; mais par quels traits il en diffère, c'est ce que nous savons moins bien ! Nous nous faisons de l'homme jaune une psychologie « globale », si j'ose ainsi parler³⁸.

Les paramètres de cette écriture du voyage, effaçant ses qualités « physiques » (paysages, botanique, style), mettent en valeur ses rapports aux sciences dans ce qu'elles peuvent « humaniser » par le savoir de l'entreprise coloniale³⁹.

Finalement, dernier volet de ce paratexte, Isabelle Massieu elle-même intervient dans un avant-propos d'une modestie convenue⁴⁰ où elle minimise le caractère exceptionnel de son périple sans en sous-estimer les enjeux : « Je ne prétends qu'au modeste rôle de vulgarisateur ; ce qu'une femme seule peut entreprendre est à la portée de tous. Et il me semble que nous avons toujours intérêt à élargir ce qui se fait au dehors, à observer d'autres initiatives que les nôtres, d'autres manières de comprendre la vie »⁴¹. Massieu conclut sur une vision du voyage qui en intellectualise l'expérience : « Le voyage est le livre vécu qui nous abstrait de notre propre vie »⁴². Définie dans sa dimension biographique mais refusant de s'y soumettre, cette relation au voyage (cette relation du voyage) peut alors s'inscrire dans le projet scientifique et politique de l'institution.

Massieu n'ignore pas la portée de ses observations, mais elle refuse d'endosser la responsabilité de leur interprétation : « Je laisse à d'autres plus compétents le soin de dégager les réflexions économiques ou politiques que peuvent susciter les pays que j'ai parcourus. J'ai voulu simplement noter mes impressions personnelles, sincères autant qu'ineffaçables »⁴³. Cependant son texte ne manque pas d'autorité. La dernière partie du livre (« L'éducation des peuples »)

38 *Ibid.*, p. III.

39 Brunetière poursuit ainsi : « Nous comptons maintenant en Indo-Chine 12 ou 15 millions de sujets ; nous leur devons quelque chose en échange de ce que nous leur avons pris ; et comment le leur donnerons-nous, si nous ne commençons par les étudier ? On en trouvera les moyens dans le livre de M^{me} Massieu ; et ce serait beaucoup si, comme je l'espère, elle réussissait sur ce point à troubler un peu la sérénité de notre indifférence » (*ibid.*, p. IV).

40 « Une Française en exploration dans l'Extrême-Orient est, paraît-il, chose peu commune. Cela explique le bienveillant accueil qui lui est fait quand elle revient sur le sol français, et l'intérêt qu'on veut bien attacher au récit de son voyage » (*ibid.*, p. IX).

41 *Ibid.*

42 *Ibid.*, p. XI.

43 *Ibid.*, p. 282.

réaffirme des relations de pouvoir où le projet colonial « formateur » a pour outils principaux la femme et la religion, « notre meilleur moyen d'action »⁴⁴. La conclusion de l'ouvrage se veut triomphante : « Notre renaissance coloniale au dix-neuvième siècle est une des belles pages de notre histoire. Elle peut et doit adoucir l'amertume et la tristesse de nos désastres, puisqu'elle prouve que nous sommes demeurés les dignes fils des Champlain et des Duplex »⁴⁵. Elle est également pragmatique : l'appendice du livre (un rapport de M. Macey sur la production de l'or, suivi d'une carte) ancre les objectifs géo-politiques de la narration dans ses objets économiques.

220

Massieu est ainsi associée à un projet politique et une culture géographique décidément masculins. Dans *Népal et pays himalayens* (1914) la voyageuse évoque ses rencontres avec le père Desgodins et avec Sven Hedin⁴⁶. Elle situe son expérience dans le prolongement de celle des Français l'ayant précédée (Gustave Le Bon en 1885 et Sylvain Lévi en 1898). Point donc de généalogie de l'exploratrice, comme chez Bourbonnaud, mais la conscience d'appartenir à un lignage européen distingué dont l'intégration de Massieu elle-même à l'institution géographique veut témoigner. La fin de l'ouvrage, résumé succinct du récit, est conçue à cet effet : « Nous avons exposé et éclairé au moyen de documents illustrés, les résultats politiques, sociaux, artistiques, religieux et proprement népalais de ces conditions naturelles d'isolement »⁴⁷. Phénomène intéressant, cette synthèse est précédée de ce que l'on pourrait appeler une « pré-fin » où Massieu fait sur plusieurs pages son autobiographie de voyageuse. Ce passage constitue-t-il un détour obligé ? Signifie-t-il la difficulté à tenir le savoir à distance ou serait-il le garant de son intégrité ? Le récit, tout en démontrant une rigueur méthodologique absente de celui de Bourbonnaud⁴⁸, tient également son autorité scientifique d'un environnement idéologique où la catégorie du féminin est reconnue comme entité politique.

Lorsqu'il s'inscrit dans le contexte de celui des sociétés de géographie, le projet des voyageuses est inévitablement un projet colonialiste s'appuyant sur

44 *Ibid.*, p. 382.

45 *Ibid.*, p. 396.

46 Auteur du *Tibet dévoilé* qu'elle avait connu à la Société de géographie de Paris.

47 Isabelle Massieu, *Népal et pays himalayens*, Paris, Alcan, 1914, p. 216.

48 Voir par exemple le passage suivant où Massieu évoque la manière dont elle appréhende les mondes qui lui sont inconnus : « Tout est nouveau pour moi dans ce pays qui n'est plus l'Inde et qui n'est pas encore la Chine. L'art et les coutumes m'intéressent au plus haut point. Pour les comprendre et les expliquer, il me faut pénétrer d'abord le sens des conceptions religieuses ; mais la tâche est pleine de difficultés. [...] Chaque jour, je dresse une liste de problèmes dont la solution importe à mon besoin de savoir ; le colonel la remet au capitaine népalais attaché à la Résidence. [...] Mon questionnaire est transmis aux *pandits* qui forment la classe des lettrés, et le soir ou le lendemain les réponses me sont rendues » (*ibid.*, p. 79-80).

l'autorité qui lui est conférée en tant qu'instance féminine. Le processus de sa validation ne peut être implicite ou extérieur à l'identité sexuée de l'écrivaine. Au-delà de la cartographie politique qu'ils dessinent, ces récits incarnent et révèlent ainsi – telle l'épreuve photographique – une géographie culturelle des lieux et des modes de production des savoirs où le féminin a une valeur fonctionnelle dans ses rapports avec les composantes factuelles et analytiques des discours scientifiques. La « particularité » des contributions de ces voyageuses au travail des institutions qui constituent l'identité publique d'une France professionnalisant sa politique colonisatrice et « disciplinant » les modes d'appréhension du savoir constitue un justificatif puissant et problématique à leur inclusion, car ce n'est pas seulement en s'installant sur les bancs du savoir que les femmes transforment les relations de pouvoir. Cependant, leur participation à l'élaboration du savoir collectif dans le cadre des institutions qui le constitue ne peut avoir qu'une incidence importante sur ces relations, tout d'abord en signifiant leur existence – leurs ouvrages en témoignent –, mais aussi la possibilité de les transformer. Qu'elle soit construite comme un geste affirmant la différence (Bourbonnaud) ou qu'elle témoigne d'une volonté d'assimilation (Massieu), l'identité de l'exploratrice fonctionne sur le mode d'une intégration politique dont les difficultés et la complexité demeurent pertinentes aujourd'hui.

Tout aussi pertinents sont les prolongements théoriques que peuvent inspirer leurs écrits, prolongements qui sont d'ailleurs implicitement ou explicitement formulés dans les textes et leurs encadrements. Ainsi, les types de paratextualisation qui constituent les figures imposées du féminin avec lesquelles ces écrits négocient laissent des traces textuelles dont les retombées épistémologiques ne sont pas étrangères à la philosophie contemporaine puisqu'elles dénotent la prééminence de la notion de « savoir situé »⁴⁹ sur laquelle s'appuient en partie des théories comme celle du positionnement⁵⁰. L'objectif de et dans ces récits ne peut être compris que par le biais d'une perspective *réfléchie* dans les deux sens du terme : révélée à travers le prisme du féminin et révélatrice d'une position critique. La matière de ces ouvrages prend tout son sens dans le cadre politique de leur énonciation et celui de la réflexion théorique qu'ils génèrent à partir de leurs ancrages dans les discours entrelacés de la science

49 L'expression (« *situated knowledge* » en anglais) est utilisée par l'historienne des sciences Donna Haraway, notamment dans « Sited Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspectives », *Feminist Studies*, 1988, p. 575-599.

50 Je fais allusion ici aux travaux de la philosophe Sandra Harding, figure centrale du courant de pensée développant la notion de « standpoint theory ». Pour une présentation de ses multiples dimensions, voir l'anthologie *The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies*, New York/London, Routledge, 2004.

et des genres. Conflictuels ou interdépendants, ces discours constituent un terrain identitaire et épistémologique qui reste encore à explorer et que le récit de voyage, mieux que toute autre forme de créativité littéraire, permet de mettre en lumière.

ÉGYPTE SAVANTE, ÉGYPTE PITTORESQUE :
PARCOURS D'UN COUPLE EN VOYAGE
À L'ÉPOQUE ROMANTIQUE
(WOLFRADINE ET HEINRICH DE MINUTOLI)

Frank Estelmann

Le voyage en Égypte que Wolfradine de Minutoli entreprend entre 1820 et 1821 avec son mari, Heinrich, ne va malheureusement pas s'effectuer sans encombre ; bien au contraire : il tourne franchement mal. Pourtant, l'aventure qui mène le couple sur les traces de l'expédition de Bonaparte en Égypte est de bon augure. Après une importante carrière militaire, longue de dix-sept ans, au service de la Prusse, le général Heinrich von Minutoli, bourgeois d'origine genevoise, anobli par le roi de Prusse en 1820, précepteur du prince Charles de Prusse et auteur de quelques traités d'histoire militaire et d'histoire ancienne¹, réussit à obtenir la faveur de deux années sabbatiques. Il a d'abord l'intention de réaliser un plan forgé depuis longtemps : un voyage à travers la Grèce, l'Italie et la Sicile. Après réflexion, il songe à étendre l'itinéraire prévu initialement pour effectuer plutôt une expédition archéologique en Égypte².

- 1 Voir *Abhandlungen vermischten Inhalts*, herausgegeben von Menu von Minutoli, Generalmajor und Gouverneur des Prinzen Karl von Preußen Kön. Hoh.; Ritter des rothen Adlerordens dritter Klasse; der Akademie nützlicher Wissenschaften zu Erfurth und einiger andern gelehrten Gesellschaften Mitglied, Berlin, Maurersche Buchhandlung, 1816. Dans ce livre se trouve par ailleurs le récit d'un voyage dans les Alpes (« Fragment einer Reise von Mailand nach St. Maurice durch das Aoster-Thal, und über den großen St. Bernhard »).
- 2 Pour des informations complètes sur Heinrich von Minutoli, voir Olivier de Beaumont, « Prologomènes à une histoire des Genevois en Égypte », dans *Voyages en Égypte de l'Antiquité au début du xx^e siècle*, Genève, Musée d'art et d'histoire et La Baconnière/Arts, 2003, p. 169-172, et les références suivantes : Conrad Weidmann, *Deutsche Männer in Afrika: Lexicon der hervorragendsten deutschen Afrika-Forscher, Missionare etc.*, Lübeck, Nöhring, 1894 ; Albert de Montet, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois qui se sont distingués dans leur pays ou à l'étranger par leurs talents*, Lausanne, Bridel, 1877-1878, 2 vol. ; Warren R. Dawson et Eric P. Uphill, *Who Was Who in Egyptology: a Biographical Index of Egyptologists of Travellers, Explorers, and Excavators in Egypt etc.*, 2^e éd., London, Egypt Exploration Society, 1972 ; « Heinrich, Freiherr Menu v. Minutoli », dans *Neuer Nekrolog der Deutschen*, Jg. 24, 1846 (1848). Avec la précaution requise par la date de publication, on peut également consulter l'ouvrage suivant : *Soldatisches Führertum*, éd. Kurt von Priesdorff, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1937-1942, 10 vol.

La préface de son récit de voyage *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach Ober-Aegypten in den Jahren 1820 und 1821*, qu'il publie en 1824 et dédie à Friedrich Wilhelm III, ne dit rien quant à ce changement de plan, si bien qu'il faut sans doute attribuer celui-ci à l'égyptophilie répandue dans toute l'Europe depuis l'expédition française en Égypte : « J'ai pris la décision de visiter ce pays mystérieux qui est depuis des millénaires l'objet des recherches et de l'enthousiasme, le berceau le plus ancien de la civilisation, l'école des peuples, la part d'héritage des pharaons et des Ptolémées, je veux dire l'Égypte »³.

Véritable blanc sur la carte des archéologues, l'ancienne Cyrène, destination exacte choisie par le général, compte parmi les plus prestigieuses. Depuis le début du XVIII^e siècle, nombre de voyageurs européens avaient tenté, plus ou moins en vain, de faire des recherches dans cette partie de la Libye actuelle et d'en rapporter des descriptions détaillées⁴.

224

Pour soutenir Heinrich dans son projet, l'Académie des sciences, l'institution scientifique du roi la plus renommée, désigne alors trois de ses membres pour accompagner le voyageur en Égypte : le professeur d'architecture Liman et les docteurs en médecine Hemprich et Ehrenberg, tous deux naturalistes. À Rome, l'orientaliste Scholtz, et plusieurs assistants se joindront également à ceux-ci. Ainsi, le groupe est déjà considérable quand Heinrich décide de le compléter par des compagnons de son propre choix⁵. En vérité, il ajoute avant tout une personne à la liste des participants à l'expédition : Wolfradine, sa seconde épouse. Heinrich von Minutoli s'était marié pour la première fois en 1801 et avait divorcé en 1812. Le mariage avec Wolfradine von Schulenburg, descendante d'une famille prussienne d'ancienne noblesse, a lieu, avec l'approbation du roi, à Trieste, le 3 août 1820, peu de temps avant la date de l'embarquement pour l'Égypte⁶. L'expédition scientifique en Égypte présente ainsi un caractère tout à fait particulier : c'est en fait un voyage de noce. En 1820, Wolfradine a 26 ans,

3 *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach Ober-Aegypten in den Jahren 1820 und 1821*, von Heinrich Freiherrn von Minutoli, königlich-preussischem General-Lieutenant, Ritter des Rothen Adler-Ordens zweiter Klasse mit Eichenlaub und des preussischen Johanniter-Ordens, Ehrenmitglieder der Akademie der Wissenschaften zu Berlin etc., Berlin, August Rücker, 1824, p.3-4 (traduction de F.E.). (« *Ich fasste den Entschluss, auch jenes geheimnisvolle Land zu besuchen, das seit Jahrtausenden der Gegenstand der Forschung und Bewunderung war, die früheste Wiege der Kultur, die Schule der Völker, das Erbtheil der Pharaonen und Ptolemäer, ich meine Aegypten* »).

4 Farley Brewer Goddard, « Researches in the Cyrenaica », *The American Journal of Philology*, vol. 5., n° 1, 1884, p. 31-53.

5 Heinrich von Minutoli, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon*, op. cit., p. 4 (« *Später vermehrte sich meine Gesellschaft noch durch andere Begleiter von meiner eigenen Wahl* »).

6 Baronne Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, Paris, Nepveu, 1826, 2 t. en 1 vol., t. 1, p. XXII (« Préface »).

c'est-à-dire 12 ans de moins que Heinrich. Quant à elle, l'idée de se rendre en Égypte l'enchantait : « [...] ce projet était bien fait pour émouvoir une tête jeune comme la mienne et qui se plaisait dans toute entreprise extraordinaire »⁷. Son récit de voyage sera publié en langue française en 1826, c'est-à-dire deux ans après celui de son mari, sous le titre *Mes souvenirs d'Égypte*.

On peut facilement imaginer que la caravane que Heinrich von Minutoli équipa à Alexandrie avec l'aide de Rosetti, l'ambassadeur du roi de Prusse, n'arriva pas aux vestiges de l'ancienne Cyrène. Malgré un firman de Mohammed Ali qui était favorable à l'expédition, un interdit du pacha de Derna et des ennuis avec des Bédouins contrarièrent le plan des voyageurs qui, finalement, ne purent pas aller plus loin que l'oasis de Siouah, lieu de culte de Jupiter Ammon. De fait, les circonstances obligèrent Heinrich à rentrer à Alexandrie sans avoir atteint le but de son expédition. C'est pourquoi il se limita par la suite à visiter Le Caire, où Wolfradine l'attendait déjà.

En effet, au lieu de participer à l'excursion à travers le désert de Libye, Wolfradine de Minutoli avait passé quelques semaines dans la maison consulaire, dans le quartier franc du Caire. Elle qui aimait particulièrement les « courses les après-dîners » pour « connaître et étudier le caractère du peuple arabe », avait déjà parcouru la ville et ses environs « dans toutes les directions »⁸. Le couple resta au Caire pendant un certain temps. Si l'on s'en tient à la description de Wolfradine, ils firent notamment une promenade dans la voiture du pacha, « qui l'a[vait] fait venir par curiosité de Marseille »⁹. Ils admirèrent l'imposant tableau que présentait la Citadelle, s'enthousiasmèrent pour les jardins de Choubrah. Ils s'intéressèrent aussi aux divers effets de ce qu'ils appelaient le « fanatisme religieux »¹⁰ des Égyptiens. Et ils visitèrent, bien sûr, les pyramides. À cette occasion, Wolfradine se déguisa en homme ; elle mit le « costume mamelouck » « sans trop savoir pourquoi »¹¹. Après avoir suivi un programme de visites typique¹², Heinrich décida, à la fin de l'année 1821, de procéder comme prévu, c'est-à-dire de continuer le voyage et de remonter le Nil jusqu'à Assouan. Il était

7 *Ibid.*, p. XXI (« Préface »).

8 *Ibid.*, p. 49 et 52.

9 *Ibid.*, p. 61-62.

10 *Ibid.*, p. 87.

11 *Ibid.*, p. 98.

12 On peut toutefois signaler le récit (rare) de l'achat d'un jeune esclave au Caire : « Nous achetâmes nous-même un jeune garçon que nous menâmes plus tard en Europe, et qui montra les dispositions les plus heureuses. Ce jeune enfant, qui apprit plusieurs langues en fort peu de temps, nous conta plus tard de quelle manière il avait été enlevé avec plusieurs de ses frères et sœurs, au moment où ils jouaient tous dans un jardin. La plupart de ces nègres sont païens » (*ibid.*, t. 1, p. 148-149). À propos du rôle des femmes dans l'histoire coloniale, voir par exemple *Western Women and Imperialism. Complicity and Resistance*, Nupur Chaudhuri et Margaret Strobel (dir.), Bloomington, Indiana University Press, 1992.

accompagné par une partie du groupe, dont son épouse. « Munis de lettres de recommandation du vice-roi pour le pacha commandant les troupes de la Haute-Égypte »¹³, ils visitèrent en quelques semaines les fouilles de Hermopolis, de Girgeh, d'Abydos, de Keneh, d'Abadieh, de Denderah et de Thèbes, où ils arrivèrent le 17 janvier 1822. Ils firent ensuite escale à Assouan, puis, après deux mois et demi d'absence, ils rentrèrent au Caire au mois de février pour y passer encore le mois de mars et la moitié du mois d'avril¹⁴. Après ce deuxième séjour dans la capitale, ils prirent le chemin du retour vers l'Allemagne en passant par Alexandrie, Damiette (où la révolution en Grèce obligea le couple à renoncer à aller en Syrie et en Palestine) et l'Asie Mineure. En face de Corfou, Wolfradine évoqua le souvenir de son grand-oncle paternel, Johann Matthias von der Schulenburg, qui, en 1716, avait sauvé cette île de l'attaque de l'Empire ottoman, au nom de la république de Venise¹⁵. Finalement, le couple débarqua à Trieste le 27 août 1822.

226

Mais le malheur s'était acharné sur l'expédition. Plusieurs compagnons de voyage avaient péri en route. Au total, ils furent neuf à avoir laissé leur vie au Moyen-Orient : le professeur Liman de Berlin, le docteur Hemprich, un drogman français, un philhellène danois du nom de Burghardt, et cinq assistants. Quatre ans plus tard, en 1826, Alexander von Humboldt se vit obligé de dresser ce triste bilan de l'expédition devant l'Académie des Sciences de Berlin. Il signala tout de même poliment qu'elle avait enrichi « de la manière la plus mémorable » la recherche¹⁶. Le ton du naturaliste Ehrenberg qui avait exploré la Syrie et l'Abyssinie après l'Égypte et qui, pendant ce voyage, avait perdu son compagnon et ami Hemprich, est moins sobre et même assez déconcerté. Il note dans son récit de voyage publié en 1828 :

Dans six des neuf cas, les décès furent causés par des fièvres nerveuses de longue durée et des fièvres typhoïdes intermittentes, en partie épidémiques, dont quatre de nos compagnons moururent près de nous, les deux autres après s'être séparés de nous ; l'un se noya dans le Nil ; un autre mourut de la peste après avoir imprudemment touché un ami qu'il savait venir d'Alexandrie, ville

13 Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, op. cit., t. 1, p. 112.

14 *Ibid.*, t. 2, p. 50.

15 *Deutsche Biographie Enzyklopädie*, éd. Walther Killy et Rudolf Vierhaus, München, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998, t. 9, p. 182-183.

16 *Bericht über die Naturhistorischen Reisen der Herren Ehrenberg und Hemprich, durch Ägypten, Dongola, Syrien, Arabien und den östlichen Abfall des Habessinischen Hochlandes, in den Jahren 1820-1825. Gelesen in der Königlichen Akademie der Wissenschaften von Alexander von Humboldt*, Berlin, Königliche Akademie der Wissenschaften, 1826, p. 3 (traduction de F.E.).

pleine de pestiférés ; un autre encore décéda de dysenterie pour s'être alimenté imprudemment, au mépris de nos avertissements explicites¹⁷.

Ajoutons à ce témoignage que, visiblement, les éléments se conjuguèrent également contre l'expédition. La riche collection d'antiquités et d'histoire naturelle que le baron de Minutoli avait recueillie en Égypte sombra avec le bateau qui la transportait en Allemagne. Des marins trouvèrent par hasard quelques caisses sur la plage de Brême et sauvèrent ainsi une partie du trésor.

Bien que Heinrich et Wolfradine de Minutoli aient eu la chance de voir l'Égypte et qu'une minime partie du butin ait pu être sauvée *in extremis*, l'aventure égyptienne devrait donc être qualifiée de « *bad trip* ». Mais, à la différence des récits de voyage rassemblés dans une anthologie qui porte ce titre¹⁸, les récits de voyage que publièrent Heinrich (en 1824) et Wolfradine (en 1826) semblent être à peine entachés par les revers de fortune vécus sur la route. À vrai dire, ils sont dépourvus de toute évocation de ces aléas.

Il n'y a pas si longtemps, *Mes souvenirs d'Égypte* de Wolfradine de Minutoli, qui est le seul témoignage qu'elle nous ait légué pendant sa courte carrière d'auteure, était encore relégué assez loin dans l'annexe de l'histoire des voyages en Égypte¹⁹. À l'inverse, celui de Heinrich a marqué le début d'une carrière académique remarquable²⁰. Parmi les souscripteurs de son récit de voyage richement illustré,

17 *Naturgeschichtliche Reisen durch Nord-Afrika und West-Asien in den Jahren 1820 bis 1825 von Dr. W. F. Hemprich und Dr. C. G. Ehrenberg*, éd. Dr. Ehrenberg, Berlin, etc., Ernst Siegfried Mittler, 1828, p. XXIV («Vorwort») (traduction de F.E.). («*Der Grund der Todesfälle waren von den neun Fällen sechs Mal langwierige Nervenfieber und typhöse, zum Theil epidemische Wechselfieber, an diesen starben vier unsrer Begleiter in unserer Nähe, zwei nachdem sie sich von uns getrennt hatten; Einer erkrankte im Nil; Einer starb an der Pest wegen unvorsichtiger Berührung eines Freundes, der, wie ihm bekannt war, aus dem mit Pestkranken angefüllten Alexandrien kam; Einer starb an der Ruhr durch diätetische Unvorsichtigkeit, ungeachtet nachdrücklicher Warnung*»).

18 Voir *Bad Trips. A sometimes terrifying, sometimes hilarious collection of writing on the perils of the road*, éd. Keith Fraser, Toronto, Random House, 1991.

19 Voir cependant Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2004, en particulier la notice consacrée à la baronne de Minutoli, rédigée par Kaja Antonowicz (p. 1020-1021). On peut lire par ailleurs Deborah Manley, «Two Brides in Egypt: The Baroness Menu von Minutoli and Mrs. Colonel Elwood», dans Janet et Paul Starkey, *Travellers in Egypt*, London et New York, I.B. Tauris, 1998, p. 97-108, et Frank Estelmann, *Sphinx aus Papier. Ägypten im französischen Reisebericht von der Aufklärung bis zum Symbolismus*, Heidelberg, Winter, 2006, p. 176-185. Si Daniel Lançon cite brièvement la baronne de Minutoli dans *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882. Destin des antiquités et aménité des rencontres* (Paris, Geuthner, 2007), l'ouvrage pionnier de Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte* (Le Caire, IFAO, 1932 et 1956, 2 vol.) n'en fait pas mention.

20 Pour une liste complète des études égyptologiques de Heinrich von Minutoli, voir Prince Ibrahim-Hilmy, fils d'Ismail, Khédivé d'Égypte, *The Literature of Egypt and the Soudan from the Earliest Times to the year 1885 inclusive. A Bibliography, Comprising Printed Books*,

imprimé sur papier de luxe, figurent en majuscule plusieurs membres de la famille royale, une partie considérable de l'aristocratie prussienne, plusieurs bibliothèques allemandes et quelques grandes villes étrangères. À l'image du caractère prestigieux de cette liste, l'ouvrage semble parfois déborder d'érudition. Il enchaîne digressions historiques et observations archéologiques, descriptions botaniques et géologiques, tableaux de mœurs et considérations politiques sur l'état actuel de l'Égypte. Le voyageur se soumet à l'« exactitude scrupuleuse » (« *die gewissenhafte Treue* »), il insiste sur le caractère didactique du voyage (« *Selbstbelehrung durch eigene Anschauung und Untersuchung war mein erster und nächster Zweck* ») et il s'efforce de contribuer au progrès des sciences (« *nicht weniger ernstlich der Wunsch, durch meine Reise, wo möglich, auch den Wissenschaften zu dienen* »)²¹. À cela s'ajoute un réseau de références intertextuelles, qui, en passant par les voyageurs modernes (comme Denon, Hamilton ou Chateaubriand), va des historiens anciens à la littérature scientifique contemporaine, essentiellement française, comme les *Mémoires sur les oasis* de Louis Langlès (publiés en 1803), *L'Égypte sous les Pharaons* (1811) de Champollion ou les *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains* (1823) d'Antoine Jean Letronne. L'ouvrage illustre ainsi parfaitement l'état d'une science archéologique en voie d'institutionnalisation.

En revanche, si l'on ouvre l'ouvrage de Wolfradine de Minutoli, on note d'abord qu'il se conforme à la convention culturelle transmise par de nombreux récits de voyageuses du XIX^e siècle, convention qui voulait qu'une femme soit contrainte de s'interroger sur les motifs et l'objectif de son écriture. Parmi les « excuses » qui suscitent alors le moins de controverses, celle qu'avance la baronne dans la préface de *Mes souvenirs d'Égypte* occupe une place de choix : elle consiste à dire que mieux vaut supporter les fatigues d'une « long et pénible voyage » qu'une séparation « pénible au cœur »²². Wolfradine évoque discrètement un « devoir cher au cœur »²³ qui l'aurait poussée à accompagner son mari en Égypte. Ce type d'autojustification, qui est historiquement lié à la suprématie masculine en matière de mobilité, est connu des historiens du récit de voyage²⁴. Il est évident qu'il laisse partout son empreinte dans l'ouvrage.

Periodical Writing and Papers of Learned Societies, Maps and Charts; Ancient Papyri, Manuscripts, Drawings, &c., Whitefish (États-Unis), Kessinger, 2001, t. 2, p. 36 (réimpression de l'édition Trübner, 1886-1888).

²¹ Heinrich von Minutoli, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon*, op. cit., p. 4.

²² Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, op. cit., t. 1, p. XV (« Épître dédicatoire »).

²³ *Ibid.*

²⁴ Voir par exemple Annette Deeken et Monika Bösel, « *An den süßen Wassern Asiens* ». *Frauenreisen in den Orient*, Frankfurt/Main, Campus, 1996, p. 13-38, ou l'introduction de Lydia Potts dans *Aufbruch und Abenteuer. Frauen-Reisen um die Welt ab 1785*, Frankfurt/Main, Fischer, 1995, p. 9-23.

Quelle est cette empreinte ? Avant de la reconstituer, il faut prendre conscience des particularités des voyages en couple, au XIX^e siècle. En dépit de leurs interférences, on peut distinguer de manière générale trois types de récits de voyage écrits par des femmes et provenant de voyages en couple. On retient d'abord les ouvrages qui résultent d'une division du travail strictement observée par les époux. D'habitude, il s'agit d'une séparation des rôles entre le mari, responsable du voyage, et l'épouse qui se charge de la rédaction de celui-ci. Ce sera par exemple le cas d'Agénor et de Valérie de Gasparin²⁵. Procéder ainsi présuppose bien évidemment un statut social reconnu de la femme auteur. Il n'en est pas de même pour un deuxième groupe de textes dont le nombre de cas non recensés doit être considérable. Il consiste en récits de voyage qui ont été écrits par les deux époux, mais dont le mari réclame la paternité littéraire (tel le *Narrative of the Operations and Recent Discoveries within the Pyramids, Temples, Tombs and Excavations in Egypt and Nubia* des Belzoni)²⁶ ou la paternité « éditoriale » (par exemple le *Voyage en Orient* d'Alphonse de Lamartine, lequel reconnaît par ailleurs s'être servi des notes de sa femme pour rédiger les pages consacrées aux bains).

Notons enfin le cas peut-être le plus significatif, qui est en même temps le plus rare d'un point de vue historique : les deux conjoints publient chacun un récit sur leur voyage commun. On sent tout l'intérêt de cette catégorie de textes (dont les ouvrages de Heinrich et de Wolfradine de Minutoli font évidemment partie) par rapport aux frontières discursives entre les sexes, car elle regroupe des témoignages complémentaires et forcément concurrents d'un seul voyage. Si nous y reconnaissons tout le système de contraintes socio-historiques (le mari a dû donner son approbation à la publication du récit de l'épouse), il n'en demeure pas moins que le discours de la voyageuse n'est en aucun cas assimilable à celui de l'homme. Mais il est néanmoins tributaire de certaines limitations qui définissent la relation des sexes au fil du temps.

Quant aux *Souvenirs d'Égypte* de Wolfradine de Minutoli, on constate d'abord qu'ils requièrent en particulier un discours spécifique tournant autour d'un certain idéal du couple en voyage à l'époque de la sensibilité littéraire. Afin de pouvoir situer correctement l'ouvrage et sa représentation du voyage en couple dans cette tradition, il convient de se pencher un instant sur ce que Sophie von La Roche a appelé un voyage heureux (« *eine glückliche Reise* »)²⁷, pour

25 Voir l'article de Sarga Moussa dans ce même volume.

26 Voir Sarga Moussa, *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 184-188.

27 Voir *Pomona für Deutschlands Töchter*, von Sophie La Roche, Erstes Heft, Januar 1783, p. 665-724 ; réédition : Sophie von La Roche, « Eine glückliche Reise », dans La Roche, *Lesebuch*, éd. Helga Meise, Königstein/Taunus, Ulrike Helmer Verlag, 2005, p. 114-140.

reprendre le titre d'un conte moral dû à la plume d'une femme qui comptait parmi les voyageuses les plus connues de son temps et qui servit de modèle (à suivre mais aussi à dépasser) à Wolfradine de Minutoli. Ce conte (*Pomona*), publié en 1782 dans une revue littéraire destinée à un lectorat féminin et éditée par l'auteure elle-même, place dans une lumière assez vive l'importance des voyages en couple pour la construction d'un idéal de la féminité. Il nous fait voir un jeune couple, récemment marié, qui part en voyage pendant un certain temps afin de suivre un programme commun d'apprentissage – qui rappelle le Grand Tour aristocratique – dans un territoire inconnu, mais proche. Le but déclaré de ce déplacement est la découverte des modes de vie différents et des modèles « de vertu et de bienfait » (« *Modelle fremden Bestrebens nach Tugend und Wohltun* »)²⁸ utiles à la vie sociale. Ce que les deux protagonistes apprennent relève de l'ordre de l'éducation, de l'art de gouverner et de l'agriculture. Or, la narratrice nous dépeint une des convictions les plus pertinentes de l'auteure de *Die Geschichte des Fräuleins von Sternheim* (1771), un des romans issus du courant de l'*Empfindsamkeit* les plus connus de l'époque de Weimar et dont le concept du féminin a été marqué par les écrits de Wieland et de Rousseau²⁹. Elle souligne qu'un voyage est un moyen utile d'apprentissage des normes sociales et qu'il sert à approfondir les qualités « féminines » de la femme, notamment l'expérience et l'éducation du cœur. Irmgard Scheitler formule l'implicite qui régit la construction de « *Die glückliche Reise* ». Selon elle, la narratrice ne réclame pas le droit à la mobilité féminine en s'opposant à l'idéal féminin courant de la classe aristocratique de son époque ; bien au contraire, elle y fait appel³⁰. On pourrait ajouter qu'elle procède par l'affirmation d'une assignation sociale qui s'est adaptée à une théorie « supplémentariste » des sexes. Pour Silvia Bovenschen³¹, qui l'a analysée en détail, cette théorie (« *ergänzungstheoretische Geschlechtsbestimmung* ») est exemplaire de la conceptualisation du féminin au tournant du XIX^e siècle, dans la mesure où elle se démarque de l'image de la femme savante et du discours d'égalisation des sexes qui dominait les Lumières, contrairement à ce que l'on pourrait attendre dans la fausse perspective d'une émancipation linéaire des femmes auteurs à partir du XVIII^e siècle. En effet, selon Bovenschen, l'idéal de l'égalité des sexes aurait été remplacé à la fin du

28 *Ibid.*, p. 116.

29 Voir par exemple Gudrun Loster-Schneider, *Sophie von La Roche. Paradoxien weiblichen Schreibens im 18. Jahrhundert*, Tübingen, Narr, 1995, p. 49-88.

30 Irmgard Scheitler, *Gattung und Geschlecht. Reisebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850*, Tübingen, Niemeyer, 1999, p. 23.

31 Voir Silvia Bovenschen, *Die imaginierte Weiblichkeit. Exemplarische Untersuchungen zu kulturgeschichtlichen und literarischen Präsentationsformen des Weiblichen*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1979 (réédition 2003), p. 138-149 et p. 158-200.

xviii^e siècle par un discours centré sur leur complémentarité, discours dont l'idée de la sensibilité féminine fait partie intégrante. Nombreux sont les critiques qui insistent sur le fait que les écrits de voyage de Sophie von La Roche, parmi d'autres, ne traduisent pas fidèlement cet idéal de la féminité³². La Roche a pourtant contribué à établir le registre de la complémentarité des sexes, registre dans lequel les *Souvenirs d'Égypte* de Wolfradine de Minutoli se situent explicitement.

Pour s'assurer une légitimité certaine auprès du public, Wolfradine de Minutoli n'a de cesse de se définir comme une aristocrate qui reste à jamais enfermée dans les conventions sociales. Elle ne met pas en question le fait que le rôle des femmes soit limité au statut d'épouse et donc à une « fonction d'annexe »³³, à tel point que, pour elle, les rapports institutionnalisés entre les sexes font partie des valeurs à défendre. Le titre même que Wolfradine de Minutoli choisit pour son récit et qui résume effectivement une partie considérable de celui-ci en porte la trace. Car la voyageuse se borne en effet à relater ses souvenirs et ses impressions personnelles, laissant à Heinrich le soin de raconter le côté archéologique du voyage. Son « petit travail littéraire », comme elle appelle *Mes souvenirs d'Égypte* dans l'épître dédicatoire destinée à sa sœur, Luise von Kanitz, est loin de revendiquer le statut d'objectivité attribué au style académique et plus particulièrement à la description historique. Elle nous donne en fait dès le début du livre l'impression d'une subordination du discours féminin au discours central de l'homme (on verra par la suite qu'il faut nuancer cette impression). La volonté de son mari qui l'aurait encouragée à « rouvrir quelques-uns des tiroirs » du souvenir pour écrire son voyage sert merveilleusement ce propos :

À mon retour en Europe, une longue et cruelle maladie et plusieurs voyages me firent encore négliger de noter, comme je me l'étais proposé, les principaux événements de ce voyage, ainsi que l'impression qu'ils firent sur moi ; et ce n'est que trois années après avoir quitté l'Égypte, qu'encouragée par mon mari, je rouvris quelques-uns des tiroirs de mon cerveau pour en extraire les souvenirs qu'on va lire³⁴.

32 *Ibid.*, p. 190-200. On a fait remarquer que La Roche ne s'abstient pas de toute érudition dans ses récits comme l'aurait prévu cet idéal. Dans le domaine du récit de voyage, on retient notamment un article d'Alison E. Martin qui conceptualise non seulement la volonté de La Roche « *to balance sentimental reflection with dispassionate narrative and description* », mais aussi la construction d'un « *hybrid self* » et « *its implicit claim to scientific accuracy* » ; Alison E. Martin, « Travel, Sensibility and Gender: The Rhetoric of Female Travel Writing in Sophie von La Roche's *Tagebuch einer Reise durch Holland und England* », *German Life and Letters*, 57, 2, avril 2004, p. 127-142.

33 Silvia Bovenschen, *Die imaginierte Weiblichkeit*, op. cit., p. 165 (« *Annexfunktion der Frauen* »).

34 Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, op. cit., t. 1, p. XXIV-XXV (« Préface »).

Indubitablement, la voyageuse fait usage de ce que Bénédicte Monicat appelle la « valeur assignée à la voix masculine pour prendre la parole »³⁵. Ainsi qu'elle l'explique dans la préface de son ouvrage, elle n'a, « comme la plupart des femmes qui vivent dans le tourbillon du grand monde, et qui ne savent que faire, sur leur toilette, de la poussière de l'antiquité, que des notions superficielles des pays »³⁶ qu'elle s'apprête à parcourir. Qui plus est, son récit s'adresse surtout à un public composé d'autres femmes, telles que sa sœur ou la baronne de Montolieu, auteure du roman sensible *Caroline de Lichtfield*, et qui a été l'une des premières lectrices du récit dont elle a approuvé la publication³⁷. Déjà dans la « Préface », au seuil du périple à travers l'Égypte, sont donc rassemblés les indices significatifs d'une « exaltation du féminin »³⁸, qui annoncent le récit suivant :

232

On a tant écrit sur l'Égypte depuis plusieurs années, qu'il paraîtra sans doute bien présomptueux à une femme, de vouloir augmenter le nombre des relations de voyage dans l'antique domaine des Pharaons et des Ptolémées. Mais si le petit recueil des souvenirs de mon voyage ne peut, sous aucun rapport, se placer à côté des profondes recherches de cette foule de savans, qui, dans le cours de l'expédition française, et plus récemment encore, ont visité cette terre classique ; si les pages que je présente ici au public n'enrichissent en rien le domaine de la science et celui de l'archéologie, elles ne seront peut-être pas sans intérêt pour les personnes de mon sexe, qui, en apprenant qu'une femme a parcouru, sous d'heureux auspices, ces régions lointaines, jusqu'aux limites du tropique, ne craindront pas de me suivre dans mes courses, et de s'aventurer sur mes pas à la contemplation de tant de merveilles de la civilisation antique³⁹.

Dans l'« Avertissement de l'éditeur » figurant dans *Mes souvenirs d'Égypte*, Désiré-Raoul Rochette, qui venait d'être nommé professeur d'archéologie, pouvait facilement s'appuyer sur ces préliminaires pour taxer l'ouvrage d'exemplairement féminin. Malgré la personnalité remarquable de l'auteure qui réunirait en elle-même « la double qualité de femme et d'antiquaire » (aux yeux de Raoul-Rochette, la renommée académique de Heinrich von

35 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 115.

36 Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, *op. cit.*, t. 1, p. XXII-XXIII (« Préface »).

37 « [...] cette femme intéressante [= l'aimable auteur de *Caroline de Lichtfield* – F.E.], dont la bonté égale les qualités de l'esprit, et qui a conservé dans un âge avancé l'imagination et les grâces qui lui valurent tant de succès, daigna encourager mon petit travail littéraire [...] ». L'auteure parle en outre du « sourire d'approbation dont la baronne de Montolieu avait daigné m'honorer », *ibid.*, p. XXVI (« Préface »).

38 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, *op. cit.*, p. 69.

39 Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, *op. cit.*, t. 1, p. XVII-XVIII (« Préface »).

Minutoli déteint clairement sur le récit de son épouse), *Mes souvenirs d'Égypte* seraient caractérisés par l'« heureux privilège », associé à « la plume d'une femme », de revêtir « la forme et la couleur de sentiments »⁴⁰. L'évocation de ceux-ci ne peut, bien sûr, que renforcer la rhétorique féminine de l'ouvrage, laquelle englobe l'auteure, l'éditeur et un lectorat francophone pour lequel l'acceptation de la voix féminine (et étrangère, car Wolfradine est germanophone) passe, à l'époque romantique, par l'usage de la rhétorique de l'humilité et des formules d'autojustification mises à la disposition des femmes par l'histoire du récit de voyage.

Dans ce contexte, il est utile de rappeler que certains critiques considèrent le discours de voyage lui-même comme une « *technology of gender* »⁴¹. Le récit de voyage en tant que genre littéraire serait-il régi par une loi androcentrique ? Ce présupposé n'est pas exempt de surdétermination et ne peut certes que se rapprocher des Flora Tristan, George Sand ou Suzanne Voilquin qui inaugureront à leurs risques et périls l'ère des voyageuses séparées ou divorcées pour lesquelles le voyage et son écriture seront le seuil d'une vie nouvelle, un apostolat pour la cause des femmes. Mais par rapport à Wolfradine de Minutoli, qui a voyagé une décennie plus tôt, et en couple, cette implication ne peut manquer d'être pertinente. En faisant de la rhétorique au féminin son point de départ, cette voyageuse cherche moins à se forger une identité de femme autre qu'à se fabriquer un personnage féminin dont les références sont masculines.

Il s'ensuit notamment que ces références l'emportent sur la solidarité transversale entre femmes. Choisissons un exemple particulièrement significatif : poursuivie par « quelques esclaves nègresses » à l'occasion d'une visite dans un harem pendant son séjour à Damiette, la narratrice déclare :

Elles me persécutèrent avec leur curiosité sur ma toilette, et leur importunité devint si choquante, que, fatiguée de leur turbulence à laquelle je n'entendais rien, et craignant le sort du coq plumé de la fable, je pris le parti de m'échapper, malgré les efforts qu'elles firent pour me retenir, très-heureuse de m'être débarrassée d'elles, et de pouvoir me remettre sous la protection de mon mari⁴².

On assiste là, en miniature, à un « choc » significatif qui structure le texte entier, car il concerne non seulement la représentation des sexes, mais la représentation des altérités culturelles de l'Égypte.

40 Raoul-Rochette (= Désiré-Raoul Rochette), « Avertissement de l'éditeur », dans *ibid.*, t. 1, p. I-XII.

41 Voir Janet Wolff, « On the road again: Metaphors of Travel in Cultural Criticism », *Cultural Studies*, vol. 7,2, 1993, p. 232.

42 Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, *op. cit.*, t. 2, p. 106.

Certes, au début du XIX^e siècle, l'Égypte avait déjà été explorée par des voyageuses européennes. Toujours est-il que Wolfradine de Minutoli est probablement la première femme moderne qui l'ait visitée et décrite en langue française⁴³. Un voyage en Égypte n'équivaut pas non plus à une « aliénation » complète, étant donné que les Minutoli entrent en contact avec la société lettrée du pays. Mais on doit reconnaître que malgré les efforts du pacha et les progrès récents que la baronne note soigneusement, le pays gouverné par Mohammed Ali manque à ses yeux d'exemplarité. Il n'y a pas si longtemps, on noyait une vierge « à laquelle on destinait l'honneur d'être l'épouse du Nil »⁴⁴. C'est sur un ton virulent que, pendant sa visite d'un harem à Damiette, elle critique les « usurpations du sexe le plus fort sur le sexe le plus faible » rencontrées en Égypte, le « manque total d'instruction des femmes » « renfermées » dans les harems et « l'oisiveté extrême qui en résulte ». Même si, en Orient, le sort des femmes était « beaucoup moins malheureux que nous ne nous l'imaginons »⁴⁵, le regard que porte la voyageuse sur la vie dans le harem est en général dépréciatif, ce qui nous invite d'ailleurs à faire une comparaison avec les descriptions des musulmanes que Sarah Belzoni avait données quelques années plus tôt⁴⁶. Le préjugé musulman aidant, les « abus révoltants » que la voyageuse perçoit en Égypte dans les rapports entre les sexes seraient « un effet de l'islamisme dont l'influence ne se fera jamais sentir à nos femmes d'Europe » : « Ce que j'ai trouvé le plus révoltant pour mon sexe, c'était de voir même des mères oubliant toute la dignité de leur caractère, rendre des hommages respectueux à leurs fils, se lever en leur présence et s'empresse à les servir en esclaves »⁴⁷. Peut-on s'étonner, face à ces affirmations, qu'un pays comme l'Égypte ne soit en rien comparable à la cour visitée par le couple de « *Die glückliche Reise* » de Sophie von La Roche, véritable lieu exemplaire d'une sociabilité idéale⁴⁸ ?

43 Voir Friedrich Wolfzettel et Frank Estelmann, *L'Égypte « après bien d'autres ». Répertoire des récits de voyage de langue française en Égypte, 1797-1914*, Moncalieri, Centro Interuniversitario di Ricerche sul Viaggio in Italia/Centre interuniversitaire de recherche sur le voyage en Italie, 2002.

44 Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, op. cit., t. 1, p. 35.

45 *Ibid.*, t. 2, p. 107.

46 Voir Sarga Moussa, *La Relation orientale*, op. cit., p. 175-198. Pour les descriptions des harems au XIX^e siècle, voir aussi Natascha Ueckmann, *Frauen und Orientalismus. Reisetexte französischsprachiger Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2001, p. 79-102, et Brunhilde Wehinger, « Reisen und Schreiben. Weibliche Grenzüberschreitungen in Reiseberichten des 19. Jahrhunderts », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1-2, 1986, p. 360-380.

47 W. de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, op. cit., t. 2, p. 70-72.

48 Le grand nombre d'études récentes sur les récits de voyage et les contes moraux de Sophie von La Roche s'accordent sur la prépondérance de leur caractère didactique ; voir par exemple Irmgard Scheitler, *Gattung und Geschlecht*, op. cit., ou Barbara Becker-Cantarino, *Meine Liebe zu Büchern. Sophie von La Roche als professionelle Schriftstellerin*, Heidelberg, Winter, 2008, p. 133-198.

Cependant, les altérités culturelles de l'Égypte ne servent pas seulement de repoussoir à la culture chrétienne et européenne, dominante et privilégiée, à laquelle la voyageuse est convaincue d'appartenir, une culture dont le régime sexuel en vigueur fait partie intégrante. Elles deviennent la raison même de l'aspiration de la femme à une compétence littéraire : « [...] tout ce qu'on y voit est si opposé au cours ordinaire de nos idées, qu'on est tenté d'y confondre quelquefois la réalité avec les illusions de l'imagination »⁴⁹. Ainsi voyons-nous la voyageuse expliquer d'une manière voilée que l'expérience de l'Égypte remet l'imagination au centre des préoccupations. Et de fait, partout dans l'ouvrage, le pouvoir subjectif de l'imagination s'avère être pour elle une notion fondamentale. « [D]ans le premier moment de l'effervescence, mon imagination ne fut-elle remplie que de naufrages, de pirates, de déserts, d'anachorètes, de dangers de la peste, de craintes d'ophtalmie, des sept merveilles du monde, des ruines d'Athènes et de Palmyre », dit-elle par exemple de ses premières impressions lors de son arrivée à Alexandrie. Et elle continue avec la même verve : « Cette confusion d'idées, de souvenirs et d'images, ne laissait pas d'avoir du charme pour moi, puisqu'elle promenait mon imagination avec une inconcevable facilité d'un objet à un autre [...] »⁵⁰.

Bien entendu, cette posture subjective qui permet de placer *Mes souvenirs d'Égypte* dans le cadre du renouveau romantique du genre viatique n'est pas une remise en question de l'idéal du voyage en couple formulé par Sophie von La Roche. Elle ne fait que réadapter cet idéal au contexte exotique où il s'avère quelque peu inapproprié. Si Wolfradine de Minutoli remplace l'exemplarité du vécu – une catégorie d'ordre moral – par l'imagination ou par « la curiosité extrême que j'ai eue de tout temps de connaître des pays éloignés »⁵¹ – donc par des catégories esthétiques –, c'est parce que la vie sociale égyptienne incite à modifier l'héritage du mouvement de la sensibilité littéraire.

On devrait alors tenter d'appréhender les effets que provoque cette modification ou réadaptation. Il faut d'abord relever que ses effets diffèrent selon les objets décrits. Quant au recours inévitable aux vestiges de l'Égypte ancienne, la voyageuse sait pertinemment qu'il doit rester dans le domaine non-scientifique car Heinrich s'est déjà chargé de leur description académique. En général, Wolfradine ne pêche pas contre cette règle. Même s'il faut constater une alliance provisoire de la subjectivité et du savoir encyclopédique dans ses *Souvenirs d'Égypte* – par exemple sa lecture d'Hérodote où il est question des usages qui se pratiquaient anciennement à la mort d'un Égyptien ou la

49 Voir Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, op. cit., t. 1, p. 48.

50 *Ibid.*, p. XXI-XXII (« Préface »).

51 *Ibid.*, p. XX (« Préface »).

digression sur la fonction des pyramides de Guizeh –, elle se charge d'abord du devoir de dépeindre « les principaux événemens de ce voyage, ainsi que l'impression qu'ils firent sur [elle] »⁵². Son livre ne serait rien d'autre que « le petit recueil de [s]es réminiscences »⁵³.

Dans son avertissement des *Souvenirs d'Égypte*, Raoul-Rochette s'attarde déjà sur ce type de « modestie » qui conforte l'autorité des écrits scientifiques. Il essaie d'expliquer dans quel contexte Wolfradine de Minutoli a effectué son travail et légitime ainsi l'idée que le récit de celle-ci s'adresse à un public francophone enthousiasmé par la volumineuse et encyclopédique *Description de l'Égypte* (dont les derniers volumes ont été publiés au cours des années 1820) de la *Commission des Sciences et des Arts* de Bonaparte :

L'Égypte n'a guère produit jusqu'ici que des livres, pour ainsi dire, gigantesques comme ses monumens. [...] C'est donc une nouveauté, et c'est presque aussi un avantage, que de pouvoir présenter au public des souvenirs d'Égypte, qui ne rivalisent pas de dimension avec ses pyramides [...] ⁵⁴.

236

On retrouve dans cette défense ambiguë, bien sûr, le mépris ou le paternalisme traditionnels accompagnant l'écriture de voyage d'une femme, à laquelle on ne confère pas de bon gré le droit de « rivaliser » avec le style académique. Les assertions de Raoul-Rochette traduisent néanmoins un débat qui a lieu dans l'ouvrage même. La narratrice le rappelle à plusieurs reprises : « [d]es plumes plus savantes que la mienne ont fait et feront encore l'énumération des villes anciennes qui s'élevèrent jadis sur les rives que nous côtoyâmes [...] »⁵⁵. Force est de constater que dans la structure intentionnelle du texte, le regard porté sur l'Égypte pharaonique demeure confiné dans des bornes fixées par la division du travail au sein du couple.

Il n'empêche que la modestie, présentée comme un tribut de reconnaissance envers « l'amour des sciences » et « l'étude des antiquités »⁵⁶ de Heinrich von Minutoli, préside à une vision personnelle et *a fortiori* esthétique des vestiges pharaoniques⁵⁷. Beaucoup d'exemples démontrent la prolifération de tableaux dessinés notamment en filigrane autour de la catégorie du sublime, dont on connaît la grande fortune depuis les descriptions des monuments égyptiens de Claude-Étienne Savary dans ses *Lettres sur l'Égypte* (1785-1786) : « [u]n étonnement silencieux, approchant de l'effroi, saisit l'âme à la vue de cet amas

52 *Ibid.*, p. XXIV-XXV (« Préface »).

53 *Ibid.*, p. XXV (« Préface »).

54 Raoul-Rochette, « Avertissement », *op. cit.*, p. I-II.

55 Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, *op. cit.*, t. 2, p. 53.

56 *Ibid.*, t. 1, p. XIX (« Préface »).

57 Voir par exemple *ibid.*, p. 160-161.

gigantesque de pierres [= les pyramides de Guizeh - F.E.], qui paraît être posé là, au milieu de ce désert, par enchantement »⁵⁸. Lorsque la narratrice évoque sa visite de Karnak, l'esthétique du sublime des ruines est à nouveau sollicitée :

[...] en apercevant cette forêt de colonnes, ces portiques imposants, ces obélisques encore debout, et ces pylônes que le temps et la fureur fanatique des conquérants de l'Égypte n'ont pu réussir à détruire, l'on reste frappé d'un étonnement muet, et l'imagination s'entoure de toutes les illusions du passé. Montant alors quelques marches dégradées, je parvins à une espèce de plate-forme de laquelle je pouvais embrasser toute l'étendue du terrain occupé par le temple et les bâtimens qui l'environnaient. Mais comment rendrai-je le spectacle vraiment imposant, et sans doute unique, qui se développa alors à mes yeux récréés encore par les teintes magiques du soleil couchant, dont les derniers feux, dardés sur des obélisques du plus beau granit rose, leur prêtaient les nuances du pourpre, d'une couleur vive et tranchante, qui contrastait avec l'azur des cieux formant le fond du tableau⁵⁹.

Ce sont les pyramides de Guizeh, les ruines de Thèbes et de Karnak qui bénéficient le plus d'« une sorte d'extra-territorialité du sublime »⁶⁰ fondée sur un refus du récit archéologique, refus qui se généralisera dans la période romantique⁶¹. Notons que ce refus est probablement articulé pour la première fois par une voyageuse soucieuse de ne pas paraître immodeste vis-à-vis de son mari archéologue.

Pourtant, dans *Mes souvenirs d'Égypte*, la réadaptation esthétique de l'héritage de la sensibilité littéraire se situe encore dans un tout autre registre. Car, si un véritable panorama de l'Égypte ancienne n'est pas à la portée d'une épouse d'archéologue, que reste-t-il à décrire de l'Égypte, si ce n'est, en premier lieu, l'Égypte contemporaine ? En effet, dans l'optique de la baronne Minutoli, bonne paysagiste, l'Égypte représente tout d'abord un pays d'admiration. C'est ainsi qu'elle salue par exemple « avec un respect religieux ce Nil majestueux »⁶² ou qu'elle s'étonne de la verdure des campagnes dans la Haute-Égypte au mois de janvier, où la nature « semblait parée d'un habit de fête »⁶³. Elle continue aussi de noter l'aspect « assez pittoresque »⁶⁴ des environs de Thèbes qu'elle décrit par ailleurs avec enthousiasme.

58 *Ibid.*, p. 101.

59 *Ibid.*, p. 160-161.

60 Daniel Lançon, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882*, *op. cit.*, p. 62.

61 Voir *ibid.*, p. 61-71, et Frank Estelmann, *Sphinx aus Papier*, *op. cit.*, p. 169-238.

62 Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, *op. cit.*, t. 1, p. 33.

63 *Ibid.*, p. 135.

64 *Ibid.*, t. 2, p. 19.

Ce sont toutefois ses tableaux pittoresques du Caire et d'Alexandrie, villes qu'elle a pu parcourir d'un bout à l'autre, qui caractérisent le mieux son rapport esthétique au vécu du voyage. Le tableau remarquable qu'elle donne des rues d'Alexandrie fait surtout valoir l'originalité de la couleur orientale :

L'impression que j'éprouvai en traversant pour la première fois les rues d'Alexandrie, serait difficile à décrire. Il me faudrait le talent de Hogart [*sic*!] pour rendre les scènes variées de cette lanterne magique. Quel mouvement, quel tumulte dans ces rues étroites, continuellement embarrassées par une quantité innombrable de chameaux, de mules et de baudets ; les cris de leurs conducteurs, avertissant sans cesse les passans de prendre garde à leurs pieds nus ; les vociférations et les grimaces des jongleurs ; le costume brillant des fonctionnaires turcs ; la draperie pittoresque des Bédouins, leur longue barbe, et la figure grave et régulière des Arabes ; la nudité de quelques santons, autour desquels la foule se presse ; la multitude d'esclaves nègres ; les hurlemens des femmes pleureuses, accompagnant un convoi funèbre en s'arrachant les cheveux et se frappant la poitrine, à côté du bruyant cortège d'une noce ; les chants des imans appelant du haut des minarets à la prière ; enfin le tableau déchirant de malheureux, mourant de faim et de misère, et les troupeaux de chiens sauvages qui vous poursuivent et vous harcèlent ; tout cela, dis-je, arrête à tout moment les pas et fixe l'attention du voyageur étonné⁶⁵.

238

Une telle scène publiée en 1826 nous engage une fois de plus à situer *Mes souvenirs d'Égypte* dans la littérature exotique de l'époque romantique. Le tableau, certes un peu caricatural, que la narratrice brosse du pêle-mêle de la scène alexandrine (le fait qu'elle renvoie au peintre et précurseur de la caricature William Hogarth est assez explicite) porte les traces de la tradition pittoresque⁶⁶. Or cette tradition n'offre pas que de simples instruments pour souligner l'hétérogénéité de l'objet ; le pittoresque sert de médiateur sémiotique à l'accès au réel⁶⁷. En accord avec l'histoire culturelle romantique dont elle reprend les

⁶⁵ *Ibid.*, t. 1, p. 6-8.

⁶⁶ La théorie du pittoresque, au XVIII^e siècle, a fait de Hogarth une de ses références ; voir à ce sujet Friedrich Wolfzettel, « Malerisch/Pittoresk », dans *Ästhetische Grundbegriffe*, Karlheinz Barck et al. (dir.), Stuttgart, Metzler, 2000-2005, 7 vol., t. 3, p. 760-789. Voir aussi Wil Munsters, *La Poétique du pittoresque en France de 1700 à 1830*, Genève, Droz, 1991.

⁶⁷ Voir Friedrich Wolfzettel, *Ce désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklung des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1986, p. 17-35, et Dennis Porter, *Haunted Journeys. Desire and Transgression in European Travel Writing*, Princeton, Princeton University Press, 1991.

présuppositions orientalistes⁶⁸, la narratrice construit une vision antagoniste du rapport de l'Orient et de l'Occident. Car les différents motifs de la couleur orientale qui sont présentés dans un style fragmentaire et paratactique s'efforcent de représenter « la simplicité des mœurs et des usages » des Égyptiens⁶⁹. Ainsi, ils font évidemment contraste avec le voyageur « étonné » par la manifestation de tant d'anachronismes culturels qui se présentent à ses yeux.

Mais de toute évidence, Wolfradine de Minutoli mélange ici plusieurs registres. Le pittoresque est un élément qui sert à établir toutes sortes de frontières : il permet non seulement de construire l'antithèse orientale, mais aussi une forme littéraire opposée à la tradition érudite du récit de voyage en Égypte, forme que Heinrich de Minutoli a été fort soucieux d'écarter de son récit de voyage. Or, par l'intermédiaire de ce procédé, la voyageuse s'éloigne du récit grave et objectivant de son mari, soulignant ainsi le caractère sexué de son écriture. Bref, on assiste à une véritable représentation de l'Égypte pittoresque dans les limites de la construction du féminin à l'époque romantique.

Il est clair, dès lors, que Heinrich et Wolfradine de Minutoli proposent à leurs lecteurs des textes déconnectés l'un de l'autre. Leurs récits mettent l'accent sur des sujets différents et relèvent de « styles » différents, voir antagonistes. En fin de compte, une lecture parallèle des deux récits ne doit pas non plus omettre la question de l'usage des langues. L'allemand est à l'honneur sous la plume de l'égyptologue Heinrich von Minutoli, fils d'une famille genevoise, pour lequel l'usage de l'allemand est précisément un moyen d'accéder aux académies prussiennes⁷⁰. Son épouse, née aristocrate prussienne, choisit le détour de l'usage stylistique de la langue française, élégante et cosmopolite, signe d'une distinction sociale au sein de la société prussienne de l'époque et, bien sûr, symbole de sa volonté de ne pas puiser dans le même fond d'idées, d'images et d'expressions que son mari.

Évidemment, tout cela ne veut pas dire que le projet d'écriture de Wolfradine de Minutoli soit séparable de celui de son mari. Bien au contraire, pourquoi ne pas le regarder à la fois comme un contrepoint au récit de celui-ci et comme

68 « Dans l'Orient [...], qui n'a point avancé avec le temps, on retrouve dans les traits, dans les costumes, dans les mœurs et les usages, beaucoup plus d'originalité [qu'en Europe] ; car les habitants y portent encore de nos jours l'empreinte de la haute antiquité de leur race et de leur civilisation primitive », Wolfradine de Minutoli, *Mes souvenirs d'Égypte*, op. cit., t. 1, p. 5.

69 *Ibid.*, t. 1, p. 5-6. J'ai poursuivi ailleurs cette interprétation de l'ouvrage dans la direction de l'orientalisme romantique : Frank Estelmann, *Sphinx aus Papier*, op. cit., p. 179-181.

70 Une traduction en langue française du récit de voyage de Heinrich de Minutoli avait été prévue initialement par l'éditeur berlinois August Rücker, mais elle est restée à l'état de projet. Voir August Rücker, « Vorbericht des Verlegers », dans Heinrich von Minutoli, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon*, op. cit., p. XX.

un produit de ce que l'on pourrait nommer une *co-possession* de l'expérience du voyage ? Dans le couple Minutoli, la division du travail trahit en effet une espèce de double attachement qui aboutit à un véritable récit à deux voix, récit partagé entre un discours sexué d'écriture du voyage et un discours de l'identité conjugale, entre un antagonisme et une complémentarité des perspectives féminine et masculine qui ne dissocie les conjoints – comme leurs textes – que dans le but de mieux les confondre ensuite⁷¹.

240

Sans nul doute, la conjugalité en tant que terrain occupé par les discours conceptuels des conjoints est dominée par le discours de l'homme. Mais le passage à l'écriture par l'épouse signale irrévocablement l'« émergence de la femme sujet »⁷². Le fait même que Wolfradine de Minutoli élève sa voix en plein mouvement égyptologique des années 1820, deux ans après son mari, sans pouvoir sacrifier à cette mode, l'oblige à trouver sous le masque de la rhétorique féminine et par le biais de l'exotisme romantique un moyen propre d'écrire son voyage. Elle succède à Heinrich en tant que femme qui publie, en tant que personnage de son propre récit. Pour en arriver là, il fallait sacrifier l'idée d'une éducation morale par le voyage à une vision toute personnelle et esthétique de l'Égypte pharaonique et contemporaine. Cela seul suffirait à nous inciter à nuancer l'impression donnée par une lecture superficielle de *Mes souvenirs d'Égypte* – ainsi que par leur éditeur, impression selon laquelle l'ouvrage ne serait qu'un récit de voyage au féminin d'une importance mineure.

71 Dans ce contexte, il est curieux de noter que Heinrich de Minutoli, de son côté, n'omet pas la présence de son épouse pendant le voyage : il loue plutôt son « humeur sereine » et « son courage » de l'avoir accompagné dans « un voyage si long et plein de dangers » ; il raconte comment il a visité Le Caire avec elle sans avoir été confronté « avec le moindre désagrément » ; et il parle de son appréhension à la laisser voyager seule « parmi des étrangers dans un pays barbare » pendant son excursion dans le désert de Libye (traductions de F.E.), *ibid.*, p. 5-6, 15 et 71.

72 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, *op. cit.*, p. 81.

L'ÉGYPTE EN GROUPE, EN COUPLE OU EN SOLITAIRE.
TROIS MODALITÉS DU VOYAGE AU FÉMININ AU XIX^e SIÈCLE
(S. VOILQUIN, V. DE GASPARIN ET L. DUFF-GORDON)

Sarga Moussa

Au XIX^e siècle, l'Égypte est une des destinations orientales les plus fréquentées par les voyageurs européens. Les récits de voyage de Savary et de Volney, à la fin du XVIII^e siècle, puis l'expédition de Bonaparte, enfin le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion, en 1822, ont fait de ce pays un objet de fascination durable, qui procure un dépaysement profond, aussi bien sur le plan de la vie quotidienne (confrontation avec une société majoritairement musulmane) que sur le plan de l'histoire des civilisations (découverte du polythéisme pharaonique). Il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve un certain nombre de voyageuses parmi les Européens qui séjournent à Alexandrie, au Caire ou en Haute-Égypte. Celles-ci ne voyagent pas toutes de la même façon, pas plus, d'ailleurs, que leurs homologues masculins, et elles ne se laissent réduire ni à de simples accompagnatrices de leur mari, ni à des touristes pressées, ni à des excentriques en quête de célébrité. On examinera ici trois voyageuses européennes, en essayant de voir tout à la fois ce qui les distingue entre elles, quel regard elles portent sur l'Égypte des années 1830 aux années 1860, enfin en quoi elles contribuent, chacune à sa manière, à un processus d'autonomisation des femmes par le récit de voyage.

Le premier exemple que j'ai retenu est celui de Suzanne Voilquin. Issue d'un milieu ouvrier, elle prend conscience, dès la révolution de juillet 1830, et grâce au mouvement saint-simonien auquel elle adhère, du rôle que les femmes peuvent jouer dans une société qui les considère comme d'éternelles mineures. Elle devient rédactrice d'un périodique où s'expriment des voix déjà féministes, elle participe au bouillonnement d'idées sociales nouvelles autour de Prosper Enfantin, enfin, après avoir été abandonnée par son mari, elle rejoint en Égypte, à la fin de l'année 1834, un groupe de saint-simoniens décidés à se mettre au service du vice-roi Méhémet-Ali¹. Celui-ci souhaitait moderniser son pays en

¹ Voir Philippe Régner, *Les Saint-Simoniens en Égypte, 1833-1851*, Le Caire, Banque de l'union européenne / Amin F. Abdelnour, 1989.

faisant appel à des ingénieurs, des médecins, des militaires ou des enseignants européens, notamment français. C'est dans ce cadre-là que Suzanne Voilquin exerça au Caire, où elle resta jusqu'en août 1836, la profession de sage-femme, en travaillant notamment pour le docteur Dussap, un Français établi dans la capitale égyptienne.

Les saint-simoniens subirent de plein fouet l'épidémie de peste qui sévit en Égypte au printemps 1835, et qui mit un terme à leur projet de construire un barrage sur le Nil. Certains le payèrent de leur vie, d'autres quittèrent le pays à temps, d'autres encore, comme S. Voilquin, restèrent dans la capitale pour soigner les malades. C'est dans ce contexte d'enthousiasme civilisateur, puis de débâcle sanitaire, que cette dernière publie, peu après son retour en France, en 1837, dans le journal *Le Siècle*, une série de *Lettres sur l'Égypte*. Celles-ci ne font pas la moindre allusion aux compagnons saint-simoniens de la narratrice, sans doute parce que ces derniers, partis en Égypte après le procès de leurs dirigeants, pouvaient encore être considérés comme subversifs : n'avaient-ils pas prôné l'abolition de la propriété et du mariage ? S'exprimer sur le droit au divorce, à une époque où celui-ci n'était pas reconnu, suffisait à tomber sous l'accusation d'immoralité. Or l'expérience saint-simonienne en Égypte, où hommes et femmes non mariés se mêlèrent joyeusement, devait sentir le soufre dans la France de Louis-Philippe...

242

C'est seulement une trentaine d'années plus tard que Suzanne Voilquin reprit le récit de ce séjour égyptien pour l'intégrer à ses mémoires, publiés en 1866. Notons d'emblée que cet ouvrage porte sur la page de couverture l'indication « Par Madame Suzanne V. ». Pas plus qu'en 1837, l'auteure ne signe de son nom complet : le devoir de discrétion continue de peser sur les femmes qui publient, surtout si elles parlent d'elles-mêmes². Mais, pour le cercle des anciens compagnons, et peut-être au-delà des saint-simoniens, il s'agit d'un secret de polichinelle. D'ailleurs, *Souvenirs d'une fille du peuple, ou la Saint-Simonienne en Égypte*, est un titre qui, à l'inverse des *Lettres sur l'Égypte*, exhibe une double identité. L'appartenance au mouvement saint-simonien est non seulement revendiquée, mais elle est donnée comme centrale dans ce récit de vie, alors même qu'elle ne recouvre qu'une partie de celle-ci. En même temps, Suzanne Voilquin se met d'emblée en évidence comme sujet appartenant à une collectivité, comme si l'insertion dans un groupe, loin de nuire à l'émergence d'une individualité « littéraire », en était au contraire l'une des conditions de possibilité – du moins pour une femme du XIX^e siècle.

2 Voir Annie Prassoloff, « Le statut juridique de la femme auteur », *Romantisme*, n° 77 (« Les femmes et le bonheur d'écrire »), 1992, p. 9-14.

Ce paradoxe se retrouve d'ailleurs dans les *Souvenirs d'une fille du peuple*, où alternent le « nous » et le « je », dès lors que la narratrice en arrive au récit de ses années saint-simoniennes, et en particulier à celui de son voyage en Égypte. Le débarquement à Alexandrie, en décembre 1834, est en outre placé sous le double signe de l'inclusion et de l'exclusion du féminin. Voici un exemple de cette ambivalence, dont témoigne le flottement des pronoms personnels dans le récit :

À trois ou quatre milles de distance, un pilote arabe vint *nous* remorquer. En route il *nous* dit : la peste a fait son apparition en ville ; il *vous* sera difficile, *Messieurs*, de vous y loger ; déjà tous les hôtels sont en quarantaine³.

On voit d'emblée le problème posé par le double destinataire de ces propos : alors que la narratrice est forcément incluse dans le « nous », elle en est ensuite symboliquement exclue par l'apostrophe « Messieurs », qui traduit une situation de marginalité, – en l'occurrence celle d'une femme seule (on l'apprend dans la suite du texte) au milieu d'un groupe de passagers masculins. C'est pourtant de cette position inconfortable qu'émerge rétrospectivement un « je » assumant pleinement son statut autobiographique. Il semble bien que l'épreuve de la collectivité majoritairement masculine constitue, pour Suzanne, la condition même d'un accès à l'écriture de soi. Ainsi, tout en se retrouvant à nouveau « seule femme au milieu des douze convives » réunis autour de la table de Ferdinand de Lesseps⁴, elle retourne à son avantage cet isolement, puisque le consul cède sa chambre à son invitée, et que celle-ci se met aussitôt à rédiger sa correspondance et ses notes de voyage⁵.

Suzanne Voilquin va désormais tirer parti de son statut de femme pour pénétrer dans différents milieux de la société cairote, en particulier dans des milieux féminins difficilement accessibles aux hommes. À travers son activité de sage-femme, elle gagne la confiance et l'amitié de l'épouse du docteur Dussap (une ancienne esclave noire), puis de sa fille, – deux femmes qui joueront un rôle capital dans le séjour en Égypte du saint-simonien Ismaïl Urbain⁶. Elle visite également la mosquée de Cetti-Zeynab, « la seule au Caire où les femmes soient

3 [Suzanne Voilquin], *Souvenirs d'une fille du peuple ou la Saint-Simonienne en Égypte*, Paris, Sauzet, 1866, p. 248 ; je souligne. Il s'agit de l'édition originale de ce texte, à laquelle il faut se référer, car la réédition procurée par Lydia Elhadad (Paris, Maspero, 1978) est incomplète.

4 *Ibid.*, p. 251.

5 *Ibid.*, p. 252.

6 Voir ici même la contribution de Philippe Régnier, ainsi que, pour une mise en contexte, Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens, de l'occupation de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2004, p. 810 sq. (« L'apport des saint-simoniens »). Voir par ailleurs la synthèse de Daniel Lançon, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882. Destin des antiquités et aménités des rencontres*, Paris, Geuthner, 2007 et le chapitre important que Natascha Ueckmann a consacré à Suzanne Voilquin dans *Frauen und Orientalismus*, Stuttgart/Weimair, Metzler, 2001.

admises », note-t-elle⁷. Si elle fait la traditionnelle excursion à Guizeh pour y admirer les Pyramides et le Sphinx, elle est à l'évidence peu sensible au tourisme archéologique, auquel elle préfère la fréquentation de la population égyptienne. À nouveau, ce sont souvent les femmes qui retiennent son attention, ce qui n'a rien d'étonnant dans une société orientale où la séparation des sexes est une chose courante et largement admise.

Suzanne Voilquin décrit bien sûr un harem, épisode quasi-obligé de tout récit de voyage en Orient écrit par une Européenne. Mais – et c'est là aussi une spécificité féminine –, tout en jouant des attentes de ses lecteurs, elle tente d'éviter les clichés associés à un exotisme voyeuriste. Les pages qu'elle consacre, à la fin de ses *Souvenirs*, au harem d'Hassan-Bey, le gouverneur de Guizeh, harem dans lequel elle est appelée pour ses compétences médicales, révèlent tout à la fois une volonté de comprendre comment peut fonctionner cette micro-société reposant sur le système de la polygamie (« Je vis dans cette habitude de subordination, dans cette hiérarchie graduée, l'explication de l'existence paisible d'un grand nombre de femmes sous l'autorité d'un seul maître »)⁸, et un point de vue sévère sur un mode de vie reclus qui accumule les frustrations, et qu'elle présente à sa nièce comme l'exemple à ne pas suivre, – comme si le harem n'était ici qu'une image de la condition de la femme mariée, y compris en France :

Tu les plains sans doute, ces pauvres recluses, car, tu le sens par ce récit, dans ces existences ternes et monotones, dont la matérialité est si amplement satisfaite, le drame de la vie humaine se fait jour, là comme ailleurs. L'envie, l'ambition, la jalousie y font répandre par ses yeux si beaux des pleurs souvent bien amers ; c'est qu'en dehors de la liberté il n'y a point de compensation pour le vide de l'âme, ni pour le veuvage du cœur⁹ !

Le chapitre assez détaillé consacré aux femmes coptes ne signifie pas pour autant que Suzanne Voilquin se sente particulièrement proche d'elles en tant que chrétienne : elle se moque au contraire d'une cérémonie religieuse où elle voit une « pauvre possédée » saisie de convulsions, tandis que le prêtre cherche à exorciser le Diable et que les autres dames lui baisent servilement la main. « Ici, la lettre tue l'esprit », conclut-elle¹⁰. Il n'est pas interdit de lire dans cet épisode une manière indirecte, pour la narratrice, de contester l'autorité masculine du « Père » Enfantin, chef suprême de la famille saint-simonienne,

7 S. Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple*, op. cit., p. 328.

8 *Ibid.*, p. 428.

9 *Ibid.*, p. 437.

10 *Ibid.*, p. 371.

qui emprunte son vocabulaire religieux et sa structure hiérarchique à une Église catholique qu'il prétendait combattre. Suzanne n'a jamais rompu totalement avec Enfantin, même lorsque celui-ci, en 1847, refusa de la voir alors qu'elle lui demandait son aide pour fonder à Paris une maison destinée au louage des nourrices. Mais un épisode comme celui-ci, où cet homme *prospère* et bien établi n'accorda pas même « un quart d'heure d'entretien » à une ancienne compagne pauvre et endettée¹¹, dut laisser un goût amer. En ce sens, et malgré le fait qu'elle ait récupéré l'aventure saint-simonienne en Égypte pour en faire une sorte de chronique qui n'a pas d'équivalent publié au XIX^e siècle, Suzanne Voilquin conçut d'abord ses *Souvenirs d'une fille du peuple* comme une prise de parole personnelle et clairement féminisée, puisqu'il s'agit d'un récit de femme dédié à une autre femme (sa nièce devenue sa fille adoptive). D'ailleurs, alors que la plupart des saint-simoniens (Enfantin, mais aussi Barrault ou Urbain, par exemple), tressent dans leurs écrits des couronnes au pacha d'Égypte, Suzanne Voilquin met régulièrement en cause l'autorité « despotique » de celui qui cherchait à passer pour un réformateur francophile. Avant de quitter Alexandrie, où elle ne voit que des « décombres sans poésie »¹², elle conclut : « Bien que Méhémet-Ali soit d'une intelligence rare, ce n'est pas sous son règne que la chrysalide déploiera ses ailes pour prendre de nouveau son essor »¹³.

Sans être un manifeste féministe, le récit de Suzanne Voilquin fut ainsi, pour cette dernière, l'occasion d'une affirmation de soi et d'une prise de distance face à l'autorité masculine. Le détour par l'Égypte fut sans doute l'élément déclencheur de cette critique qui se fit, paradoxalement, à la fois *avec* et *contre* les saint-simoniens.

Le deuxième texte que je voudrais aborder est le *Journal d'un voyage au Levant* de la comtesse de Gasparin. Née en 1813, Valérie Boissier, issue d'une famille genevoise aisée, épousa le comte de Gasparin, qu'elle rencontra à Paris alors qu'il était auditeur au Conseil d'État. Celui-ci fit ensuite une carrière politique, à laquelle il renonça en 1846, n'ayant pas été réélu comme député de Bastia. Le couple partageait à l'évidence nombre de valeurs protestantes et humanistes¹⁴.

11 Lettre manuscrite de Suzanne Voilquin au Père Enfantin, 9 janvier 1847, Bibliothèque Marguerite Durand, Paris.

12 S. Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple*, *op. cit.*, p. 465. On peut déceler ici un souvenir du *Voyage en Syrie et en Égypte* (1787) de Volney, dont le récit de l'arrivée à Alexandrie a marqué nombre de voyageurs du XIX^e siècle. Voir notre anthologie *Le Voyage en Égypte*, *op. cit.*, p. 4 *sq.*

13 *Ibid.*, p. 466.

14 Voir Annette Smith, « Madame Agénor de Gasparin ou les délices de la chaire », *Romantisme*, n° 77, 1992, p. 47-54. Voir par ailleurs les pages que Frank Estelmann a consacrées au

La comtesse de Gasparin s'engagea toute sa vie dans l'action philanthropique (elle fonda La Source, une école d'infirmière qui existe aujourd'hui encore, à Lausanne). Une partie de sa production relève explicitement de ce souci d'amélioration des conditions de vie du peuple. Mais elle publia aussi quelques récits de voyage rédigés d'une plume alerte, malgré une tentation prosélyte qui fait parfois sourire. Son *Journal d'un voyage au Levant*, publié en 1848, puis réédité en 1850 avec une nouvelle préface sur laquelle je reviendrai, est le récit d'un périple accompli par la voyageuse suisse avec son mari, entre septembre 1847 et juillet 1848. Les trois volumes qui composent l'ouvrage correspondent aux trois principales régions parcourues : la Grèce, l'Égypte, enfin le Sinaï et la Palestine. C'est donc le traditionnel voyage en Orient qu'accomplit le couple, avec une dimension religieuse clairement affichée, celle du « pèlerinage à travers la Terre Sainte »¹⁵, qui place la narratrice, sur ce plan-là, dans la lignée de Chateaubriand. Le récit de la comtesse de Gasparin est cependant bien différent de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, en ce sens qu'il témoigne d'une ouverture à l'altérité qui fait souvent défaut chez son prédécesseur.

Abordons maintenant la question qui nous intéresse, celle de savoir dans quelle mesure ce *Journal d'un voyage au Levant* révèle une conscience et une affirmation de l'auteur en tant que femme. Notons tout d'abord que le nom de la comtesse de Gasparin n'apparaît pas sur la couverture de l'ouvrage, pas plus lors de la première que de la seconde édition. Ou plus exactement, on lit à la suite du titre : « Par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* », – ouvrage de 1843 qui, lui, était signé « Par M^{me} la comtesse Agénor de Gasparin ». Il s'agit donc d'un anonymat tout relatif. Mais les convenances sont les convenances. S'il est concevable, pour une femme, de signer un ouvrage de morale, c'est au prix de la substitution de son prénom par celui de son mari. En revanche, un récit de voyage présenté comme un *journal* relève du genre autobiographique, donc d'une *exposition de soi* doublement problématique, en tant que femme et en tant qu'épouse d'un homme du monde, qui plus est d'origine aristocratique. Bien entendu, personne n'est dupe : les lecteurs du *Journal d'un voyage au Levant* savent (ou peuvent savoir facilement) qui est « l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* », et la comtesse de Gasparin sait qu'ils le savent. L'éditeur, le mari, la famille, les amis, tout le monde connaît cette identité qui s'exhibe en feignant de se cacher ; mais – comme pour la maîtresse du prince – on évite de le dire publiquement...

Journal d'un voyage au Levant de la comtesse de Gasparin dans son ouvrage *Sphinx aus Papier. Ägypten im französischen Reisebericht von der Aufklärung bis zum Symbolismus*, Heidelberg, Winter, 2006, p. 209 sq.

15 [Comtesse de Gasparin], *Journal d'un voyage au Levant*, 2^e éd., Paris, Ducloux et Cie, 1850, t. I, p. XVII (préface de l'édition originale).

Doit-on en déduire que la comtesse de Gasparin était une femme totalement soumise aux conventions sociales de son temps ? Certes non, car le seul fait de voyager et surtout d'écrire, en tant que femme, au milieu du XIX^e siècle, représente encore, pour nombre de ses lecteurs (et sans doute de ses lectrices), une forme de provocation. Par ailleurs, la narratrice du *Journal d'un voyage au Levant* rédige, en 1850, une nouvelle préface à la seconde édition de son ouvrage, où elle répond avec humour aux critiques formulées contre elle :

L'auteur, qui est une femme, voyage avec son mari : rien de plus respectable. L'auteur, qui voyage avec son mari, le nomme quelquefois : voilà qui se gâte. L'auteur, qui voyage avec son mari et qui le nomme quelquefois, ne le met ni sur le second, ni sur le troisième, ni sur le dernier plan, mais l'établit carrément, audacieusement sur le premier : oh ! oh ! Attendez, nous ne sommes pas au bout. L'auteur avoue un jour, qu'il aime à marcher le matin, au lever du soleil, en avant de la caravane, seul avec son mari dans les ouadis silencieuses : énormité ! L'auteur, dans un moment de crise sociale où toutes les vies sont ébranlées jusqu'à la racine, l'auteur laisse échapper un cri d'angoisse et de tendresse conjugale : pour le coup, c'est trop fort ! Le public alarmé se voile le visage ! — Ah qu'il eût été mieux séant, voyageant avec son mari, de n'en rien dire ; le nommant, de n'en parler qu'avec une réserve glacée ! — La pudeur du monde est ainsi faite, non celle qui est l'ouvrage de Dieu. La première s'effarouche du jour parce qu'elle est fardée, l'autre marche à la lumière dans sa candeur, parce qu'elle ne sent rien en elle que de vrai¹⁶.

La comtesse de Gasparin n'est pas George Sand¹⁷. Mais elle doit affronter le même problème que sa contemporaine : comment écrire et publier quand on est femme ? La seconde adopte une pseudonymie masculine, pour mieux faire accepter ses revendications sociales. La première n'est pas une féministe (elle est même, à certains égards, à l'opposé du féminisme, dans la mesure où elle adhère totalement au modèle bourgeois du mariage chrétien dans lequel la femme reste soumise à l'homme), mais elle revendique cette identité nouvelle qui ne peut encore s'exprimer qu'à l'aide d'une périphrase (« L'auteur, qui est une femme... »).

Le « genre » (au sens anglo-saxon de *gender*) rencontre ici le « genre » (au sens français de la poétique des genres). En effet, pour défendre son droit à être auteur-femme (auteure), la comtesse de Gasparin s'appuie sur deux valeurs mises en évidence dès la première page de la préface : la *simplicité* et le *naturel*. Or, ces valeurs appartiennent, depuis Chateaubriand, à la rhétorique du récit de voyage,

¹⁶ *Ibid.*, t. I, p. VIII-IX.

¹⁷ Voir ici même la contribution de Christine Planté.

– un genre aux marges de la littérature, et qui n’y entre qu’en faisant semblant de ne pas en faire partie¹⁸. Ajoutons qu’en orientant le genre des Voyages vers l’autobiographie¹⁹, Chateaubriand réactive forcément, bien qu’avec mauvaise conscience, l’héritage de Rousseau. La narratrice du *Journal d’un voyage au Levant*, quant à elle, renoue sans état d’âme avec l’exigence de transparence de l’auteur des *Confessions*, dont toute son éducation a d’ailleurs été imprégnée.

La comtesse de Gasparin peut bien contrevenir aux règles sociales et éditoriales en mélangeant vie privée et vie publique : la relation de voyage dont elle assume la paternité/maternité la conduit à se donner à voir comme un personnage de son propre récit, et la *sincérité* qu’elle revendique, indispensable au contrat de lecture du genre autobiographique, est précisément ce qui lui permet de s’opposer à la « pruderie de 1849 », comme elle dit dans sa seconde préface, en l’*autorisant* à assumer ce *moi* féminin encore quelque peu dérangent en littérature.

248

Au reste, il ne faut pas exagérer le caractère transgressif du récit de voyage féminin au milieu du XIX^e siècle. D’autres femmes, outre Suzanne Voilquin, étaient allées en Égypte et en avaient parlé avant elle, que ce soient la baronne de Minutoli, Ida Saint-Elme, Sarah Belzoni, Sophia Poole, Ida Pfeiffer ou Ida Hahn-Hahn. L’Europe des voyageuses est donc parfaitement représentée, fût-ce en nombre restreint, entre les années 1820 et 1850, sur les bords du Nil. Preuve en est le chapitre « Directives pratiques pour le voyage » qui figure à la fin du 3^e volume du *Journal d’un voyage au Levant*. Le premier point évoqué, parmi les emplettes, concerne les « selles de femme », considérées comme « indispensables pour les excursions à cheval et à âne »²⁰. Et la rubrique « toilette de femme » occupe pratiquement une page entière : y figurent force chapeaux, rubans, étoffes, mouchoirs, etc., jusqu’à un « *tarbousch* de femme », à acheter au Caire²¹, – bref tout un attirail féminin qui montre que le périple oriental des voyageuses était déjà codifié en 1848, bien avant la publication du premier guide Joanne de l’Orient (1861).

Au fond, la comtesse de Gasparin ne vit nullement ce voyage comme une provocation. Elle s’inscrit dans la longue lignée des pèlerins de Terre Sainte, – parmi lesquels on compte d’ailleurs des femmes, comme Égérie, une pèlerine du IV^e siècle après Jésus-Christ, originaire de Gaule, et qui laisse un *Journal*

18 Sur la rhétorique du naturel chez Chateaubriand, voir *Philippe Antoine commente l’itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2006, notamment p. 124 : « Naturel et simplicité sont les maîtres mots qui reviennent sous la plume de tous les journalistes » (à propos de la réception de *l’Itinéraire*).

19 « Je parle éternellement de moi... », écrit Chateaubriand dans la préface à la première édition de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 56).

20 Gasparin, *Journal...*, *op. cit.*, t. III, p. 345.

21 *Ibid.*, t. III, p. 349.

constituant l'un des premiers récits de ce genre²². Mais surtout, elle voyage avec un mari qu'elle aime, et dont elle ne se soucie nullement de prendre distance. La critique que formule la comtesse de Gasparin contre l'autorité masculine concerne non pas sa propre condition, dont elle est tout à fait satisfaite, mais celle des Orientales, et singulièrement celle des femmes enfermées dans les harems de la famille de Méhémet-Ali, auxquels elle accède grâce à des intermédiaires féminins qui parlent l'arabe et le turc. Les nombreux dialogues qu'elle reproduit mettent en scène une véritable confrontation de deux codes culturels qui montrent que les femmes, dans la société occidentale, sont bien plus libres que leurs consœurs musulmanes²³. Aussi insuffisant qu'il apparaisse rétrospectivement sur le plan de l'équité, le modèle du mariage chrétien offre incontestablement plus de possibilités de développement, pour les Européennes du XIX^e siècle, que n'en offre la vie dans un harem (cette « cage dorée », comme dit la comtesse de Gasparin²⁴), fût-ce avec le statut d'épouse d'un dignitaire.

Parfois, la loi d'enfermement des musulmanes est intériorisée par les interlocutrices de la comtesse de Gasparin : « les dames d'Europe sont comme les hommes », murmure la fille aînée du vice-roi lorsque sa visiteuse lui explique qu'elle vient de passer quatre semaines à cheval en Grèce²⁵. Parfois, au contraire, on sent que cette liberté de déplacement suscite l'envie, comme chez la fille cadette de Méhémet-Ali, dont le mari se trouve à Malte : « — Je suis sûre que si la princesse l'avait pu, elle aurait suivi son mari ? Ses yeux brillent un instant. — C'est impossible : mais si j'étais oiseau, je volerais, seulement pour le voir »²⁶. Parfois, enfin, la rencontre donne lieu à un discours enflammé contre la polygamie, comme dans ce dialogue avec l'une des deux épouses d'un pacha, à qui la comtesse de Gasparin prête des paroles dont l'audace a peut-être choqué ses propres lectrices européennes :

La conversation est ce qu'elle est dans les harems, insignifiante, entremêlée de longs silences. Vient la question éternelle, l'éternelle réponse : — « Avez-vous des enfants ? » — « Non, je n'en ai point. »

22 Voir *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient (IV^e-VI^e siècle)*, textes choisis, présentés, traduits et annotés par Pierre Maraval, Paris, Éditions du Cerf, 1996, p. 54 sq.

23 Cette position peut paraître banale, mais elle s'inscrit dans un débat où, de Lady Montagu à Nerval, on trouve des voyageurs (et des voyageuses) qui défendent au contraire l'idée de la « liberté » des musulmanes vivant dans les harems. Sur ce point, voir notre ouvrage *La Relation orientale*, Paris, Klincksieck, 1995, chap. VIII.

24 Gasparin, *Journal...*, *op. cit.*, t. II, p. 329.

25 *Ibid.*

26 *Ibid.*, t. II, p. 346.

La première femme de notre hôte, *la grande*, à la physionomie vive, ouverte, aux yeux brillants, et qui, en toutes choses, me paraît avoir son franc parler, s'écrie « que les enfants sont un embarras. » Elle en a eu douze.

— En Europe, nos maris nous aiment ; même quand nous n'avons pas d'enfants !

— Vous, reprend avec feu la *grande femme* ; vous faites l'amour avant de vous marier ! vous vous mariez par amour ! vous savez ce que c'est que l'amour !...

Ici, un homme prend une femme sans savoir si elle lui plaît. Il en prend deux, trois, quatre... eh ! il en prend vingt, il en prend trente... *Les voilà !* Et, d'un geste énergique, elle désigne la foule des esclaves. — Vous êtes heureuses, vous !

— Dites-lui, je vous en prie, que le moment viendra bientôt pour elles, où chacune aura son mari²⁷.

Sans être une féministe, la comtesse de Gasparin reproduit toutefois, dans son *Journal*, des dialogues dont la dimension subversive dépasse le cadre de la société orientale qu'elle dépeint pour faire implicitement retour sur un mode de vie occidental lui-même soumis à la critique. On peut d'ailleurs penser que les propos, sans doute imaginaires, tenus par la femme du pacha sur la sexualité pré-maritale, dans l'Europe du XIX^e siècle, témoignent d'une évolution des pratiques sexuelles que la morale, tout en les combattant, était obligée de prendre en compte. Le *Journal d'un voyage au Levant*, tout en cherchant à universaliser le modèle du mariage chrétien, dépasse parfois l'ouvrage bien-pensant sur lequel il s'appuie...

Le dernier exemple que je voudrais traiter brièvement est celui de Lucie Duff-Gordon. Fille d'un éminent juriste et d'une traductrice connue, cette femme cultivée, qui tint un salon fréquenté par nombre d'écrivains anglais, traduisit elle-même plusieurs ouvrages de l'allemand et du français. En 1862, âgée de 41 ans et atteinte de tuberculose, elle décide de quitter l'Angleterre, où elle laisse son mari et ses enfants, pour s'installer en Égypte, dont le climat lui donnera effectivement quelques années de sursis. Ce départ ne semble pas avoir été un divorce déguisé : Lady Duff-Gordon est retournée deux fois en Europe et sa famille est également venue la trouver en Égypte. Elle écrit des lettres qu'elle publie de son vivant (1865), mais qui seront complétées pour une édition posthume (1875), laquelle servira de base à la traduction française, effectuée par sa fille, des *Lettres d'Égypte* (1879).

Notons d'emblée que les *Letters from Egypt* paraissent sous le nom de leur auteure : ni pseudonymie, ni anonymat, mais une identité féminine clairement assumée, sans que le public anglais de l'époque ait trouvé la chose choquante, semble-t-il. Est-ce à dire que l'Angleterre victorienne fût finalement plus

²⁷ *Ibid.*, t. II, p. 358 ; souligné par l'auteur.

avancée, sur la question des femmes, que la France du XIX^e siècle ? C'est aux « civilisationnistes » et aux historiens de se prononcer²⁸.

Ajoutons encore une précision liminaire. Si Lucie Duff-Gordon voyage sans son mari, elle ne se déplace pas seule. La lecture de ses *Lettres* fait apparaître d'emblée toute une sociabilité européenne et orientale, que ce soit à Alexandrie, au Caire ou à Louxor. C'est là une véritable famille de substitution qui se devine. Le consul général d'Amérique est à l'évidence un introducteur privilégié, dont la narratrice dit qu'il « se dévoue à [son] service »²⁹. Mais il y a aussi toute une série d'autochtones : un vieil Arménien qui va devenir pour elle, selon ses propres termes, « une sorte d'oncle »³⁰ ; Zeyneh, une esclave noire qui s'attache à elle, mais qu'elle laisse au Caire au moment de partir pour la Haute-Égypte ; Omar, le domestique attentionné, qui l'accompagne à Louxor ; l'équipage du bateau qu'elle loue pour remonter le Nil, avec Osman, son « favori » ; et puis, arrivée à Louxor, où elle s'établit pour plusieurs années, elle fréquente une société extrêmement mêlée, toutes classes et religions confondues : le cheikh Yousof, des paysans musulmans et coptes, mais aussi le consul d'Autriche, un jeune touriste anglais, les gouverneurs locaux, etc. Contrairement aux apparences, Lucie Duff-Gordon est donc tout sauf isolée. Mais elle est sans son mari, ce qui en fait une femme « seule ». Or cette position, associée au fait qu'elle s'installe là où la plupart des touristes pressés ne font que passer, change sensiblement le regard qu'elle porte sur l'Égypte, en même temps que la façon dont elle est perçue par les habitants, pour qui elle devient rapidement une curiosité. Des rencontres ont lieu, où l'absence de communication directe n'empêche pas l'intensité des regards, et qui trahissent parfois une forme de séduction réciproque :

28 On peut observer que, statistiquement, le nombre de voyageurs britanniques en Orient, et en particulier en Égypte, est plus élevé que celui de leurs homologues français. Du coup, les récits de voyage de femmes occupent déjà une certaine place dans le paysage éditorial d'Outre-Manche autour des années 1860-1870. Martin R. Kalfatovic répertorie 6 Anglaises et 31 Anglais auteurs d'un récit de voyage en Égypte entre 1860 et 1869 (*Nile Notes of a Howdji: a bibliography of traveler's tales from Egypt, from the earliest time to 1918*, Metuchen, N.J. London, the Scarecrow Press, 1992). À titre de comparaison, entre les mêmes dates, le même ouvrage recense une Française et 18 Français. Mais il faut se référer à la bibliographie beaucoup plus complète, pour le corpus francophone, de Friedrich Wolfzettel et Frank Estelmann, qui, eux, recensent 5 Françaises et 27 Français auteurs d'un récit de voyage en Égypte entre 1860 et 1869 (*L'Égypte « après bien d'autres »*. Répertoire des récits de voyage de langue française en Égypte, 1797-1914, Moncalieri, CIRVI, 2002).

29 Lady Lucie Duff-Gordon, *Lettres d'Égypte, 1862-1869*, trad. de l'anglais par Mrs. Ross, présentation et notes de Christophe Pincemaille, Paris, Payot, 1996, p. 30.

30 *Ibid.*, p. 33.

Une grande femme bédouine nous a rejoints hier dans un champ rien que pour nous donner la main et pour nous regarder. Elle portait une longue chemise blanche en toile grossière et un voile. Elle n'avait rien de plus³¹.

Au début, Lucie Duff-Gordon est accompagnée par ses différents chaperons. Mais, dès qu'elle s'installe sur le site de l'ancienne Thèbes, elle cherche visiblement à s'en libérer :

J'ai erré seule l'autre jour, pendant que nos hommes raccommodaient le gouvernail, et j'ai rencontré une troupe de femmes portant des jarres d'eau. Il n'y a pas de créatures plus douces ni plus attrayantes, elles sont tout sourire et grâce.

Une femme très belle a montré le village, en faisant signe de manger, et elle m'a pris la main pour m'y conduire³².

Ce geste touchant de prendre la main de l'étranger renvoie à une anthropologie des rencontres interculturelles qui reste encore à écrire. À l'évidence, le fait que ce « dialogue » non-verbal ait lieu entre personnes du même sexe facilite les choses. Une femme peut toucher le corps d'une autre femme, fût-elle d'une religion différente. On n'imagine pas la même familiarité entre une Bédouine et un Européen, – sauf dans la fiction, bien sûr (on peut penser au poème des *Orientales* de Hugo intitulé « Adieux de l'hôtesse arabe »). D'autre part, dans le milieu paysan que décrit ici l'épistolière, ce sont les femmes qui préparent le repas et qui assurent par conséquent la bonne marche du rituel d'hospitalité. Dans ce cas aussi, le fait que l'invitée soit une femme rend le contact plus facile, dans une société où les rapports entre les sexes sont très fortement codifiés. Loin d'être un handicap, l'absence de son mari permet à Lady Duff-Gordon une proximité plus grande avec une population égyptienne dont elle est toute prête à partager le mode de vie.

Cela dit, il serait naïf de croire que notre voyageuse anglaise se transforme du jour au lendemain en femme *fellah* ou en Bédouine ! Si elle insiste sur les efforts d'acculturation qu'elle accomplit, notamment dans le domaine linguistique (elle parsème volontiers ses lettres de mots arabes, tout en avouant ne pas parler cette langue³³), il est évident que la condition même de ces rencontres est que Lady Duff-Gordon conserve une part d'« étrangèreté ». Elle est même perçue, au départ, comme une *étrange étrangère*, puisqu'elle se déplace, à la surprise générale, sans son « maître »³⁴, – elle met elle-même entre guillemets ce mot employé par des dames turques qui la reçoivent à Karnak, soulignant ainsi toute

31 *Ibid.*, p. 35.

32 *Ibid.*, p. 53.

33 *Ibid.*, p. 79.

34 *Ibid.*, p. 150.

la distance culturelle qui peut séparer la société occidentale et chrétienne d'où elle vient, du milieu oriental et musulman dans lequel elle est accueillie. Lady Duff-Gordon est d'ailleurs, aux yeux de son propre équipage, la « Sitt Ingliise »³⁵, la dame anglaise. Et, si elle se prête complaisamment au rôle de médecin qu'on lui fait jouer (alors qu'elle-même vient en Haute-Égypte pour se soigner !), c'est parce qu'elle sait bien qu'elle est perçue comme une Européenne, c'est-à-dire comme détentrice d'un savoir qui, dans certains cas, par des gestes simples (laver une plaie et la panser avec du taffetas)³⁶, permet effectivement une guérison jugée alors comme un événement quasi-miraculeux.

Pourtant, on voit bien que l'épistolière se plaît à déconstruire l'image stéréotypée des Anglais en voyage, « armés et entourés de garde »³⁷. L'étonnement qu'elle suscite chez des compatriotes qui la voient se déplacer accompagnée par son hôte, un simple paysan du Nil, montre qu'elle n'est déjà plus une *lady* typique :

Sidi-Omar a insisté pour m'accompagner chez moi ; ici c'est une politesse à faire. Il a donc entassé toute une meule de fourrage vert sur son agile petit âne et il s'est hissé dessus sans selle ni bride (ce fourrage était pour Mustapha-agma). Nous sommes ainsi retournés au trot à travers les champs d'orge tout verts, au grand étonnement de quelques jeunes Anglais qui étaient par là à la chasse. Nous formions certainement un singulier couple, moi à cheval avec ma selle et ma bride européennes, mon amazone, mon chapeau surmonté d'une plume, et Sidi-Omar avec sa chemise brune, ses jambes nues, son turban blanc, guidant son âne avec son chibouque. Nous en rîmes nous-mêmes de bon cœur³⁸.

Au fond, derrière cet autoportrait amusé se cache une vérité profonde, celle de l'« homme dépaysé » que décrit très bien Todorov lorsqu'il parle de son sentiment d'être perpétuellement entre deux mondes, ni tout à fait bulgare en Bulgarie, son pays d'origine, ni tout à fait français en France, son pays d'adoption³⁹. Lucie Duff-Gordon, dans son excentricité même, avec son chapeau à plume dans la campagne égyptienne, joue à être plus anglaise que les Anglaises en voyage. Au-delà de cet excès d'anglicité, la narratrice se livre à une véritable mise en scène de l'hybridité culturelle. Car l'image d'elle-même que la voyageuse donne à voir, aux touristes anglais comme à ses lecteurs qu'elle cherche à désarçonner, est bien une image double, volontairement brouillée, comme si le paysan égyptien sur son âne faisait désormais partie d'une « britannité » déjà métissée,

35 *Ibid.*, p. 44.

36 *Ibid.*, p. 43.

37 *Ibid.*, p. 117.

38 *Ibid.*

39 Tzvetan Todorov, *L'Homme dépaysé*, Paris, Le Seuil, 1996.

avant même que l'histoire de la colonisation et de la décolonisation de l'Égypte ait commencé ; comme si cette femme qui décida de quitter son pays, son milieu social et son mari, sans pourtant rompre avec eux, se donnait à elle-même le spectacle d'une union imaginaire des « contraires » ; comme si, finalement, le rire qui conclut cette scène de dédoublement viatique portait plus, secrètement, sur les spectateurs anglais venus sottement jusqu'à Louxor pour pratiquer la chasse, que sur l'image apparemment incongrue, mais au fond très émouvante, d'une Anglaise en voyage raccompagnée par un gentleman fellah.

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que les quelque sept années que Lady Duff-Gordon vécut en Égypte la rendirent particulièrement sensible aux phénomènes d'interférences ou de mélanges culturels. Ainsi à Matarieh (dans la banlieue du Caire), où la Vierge se serait arrêtée lors de la Fuite en Égypte, l'épistolière note ceci :

254

On voit des choses fort bizarres en fait de religion : des musulmans viennent prier sur le tombeau de Mar Girgis (saint Georges) et aux lieux où s'est reposée la Sittina Maryam [Marie] avec le Saïdna Aïssa [Jésus], et il y a des miracles tout récents qui sont d'une origine et d'un caractère également mixte⁴⁰.

La tombe de Lucie Duff-Gordon ne fait pas l'objet de pèlerinages et n'a produit aucun miracle, que l'on sache. Mais la « Sitt Anglaise » a choisi, significativement, de se faire enterrer dans le cimetière anglais du Caire⁴¹, – aboutissement logique d'une double vie *choisie*, celle des « déplacés heureux ».

Pour conclure brièvement, on peut reprendre les trois exemples choisis en tentant de dégager à la fois ce qui les réunit et ce qui les différencie. Suzanne Voilquin et la comtesse de Gasparin, dans l'espace éditorial français, sont confrontées aux mêmes normes sociales discriminatoires qui les obligent à cacher leur identité, fût-ce de manière à peine voilée. Ce n'est pas le cas, à la même époque, chez Lucie Duff-Gordon, d'où l'hypothèse que le statut des voyageuses, dans l'Angleterre de la seconde moitié du XIX^e siècle, est plus favorable que celui des leurs homologues sur le continent.

Par ailleurs, les modalités de ces trois voyageuses en Égypte diffèrent largement : V. de Gasparin accomplit la traditionnelle remontée du Nil avec son mari dans le cadre d'un pèlerinage en Orient ; la saint-simonienne S. Voilquin vit plusieurs années au Caire ; enfin, L. Duff-Gordon, malade, s'établit définitivement en Égypte (c'est la seule qui accomplisse un voyage sans retour !), après avoir laissé mari et enfants en Angleterre. On a là trois degrés de proximité croissante avec

⁴⁰ Duff-Gordon, *Lettres d'Égypte*, op. cit., p. 69.

⁴¹ *Ibid.*, p. 21 (présentation de Ch. Pincemaille).

la société égyptienne. Mais S. Voilquin doit être rapprochée de L. Duff-Gordon par un mode de séjour volontairement anti-touristique. Du coup, les critères ne sont plus nationaux ou linguistiques, mais plutôt temporels et sociologiques (la durée du séjour et le mode de vie des voyageuses).

À l'évidence, chacune de ces modalités du voyage influe sur la perception des voyageuses et sur les représentations véhiculées dans leurs écrits. S. Voilquin doit, pour exister en tant que femme écrivain, se construire une singularité, sans pour autant renier son appartenance saint-simonienne ; V. de Gasparin, tout en promouvant les valeurs du mariage chrétien, est sensible à la liberté des femmes, qu'elle considère comme bafouées à l'intérieur du harem ; quant à L. Duff-Gordon, le fait même qu'elle se déplace sans ses proches dans son pays d'adoption la pousse à recréer tout un univers social, ce qui se traduit dans son récit par une grande attention portée à la classe majoritaire, c'est-à-dire au peuple égyptien, à sa misère, mais aussi à l'hospitalité qu'elle voit constamment à l'œuvre chez les paysans, en particulier chez les femmes fellahs.

D'une manière générale, nos trois voyageuses européennes, particulièrement sensibles à la condition des Orientales, sont désireuses de connaître de l'intérieur les différents milieux sociaux qu'elles côtoient. Elles ne se contentent pas de généralités sur les musulmanes ou sur les coptes, mais elles donnent, les unes et les autres, des exemples concrets de dialogues qui révèlent un véritable souci de rencontre et de prise en compte d'une parole autre. Enfin, elles tiennent volontiers un discours démythifiant sur le harem (Voilquin et Gasparin), ou sur la religion (« c'est l'esprit de tolérance que je trouve partout »⁴², note Duff-Gordon). C'est peut-être déjà une façon d'échapper à l'idéologie « orientaliste » si répandue chez les voyageurs en Orient au XIX^e siècle⁴³.

42 *Ibid.*, p. 49.

43 Je fais bien sûr allusion au célèbre essai d'Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr., Paris, Le Seuil, 1980. Beaucoup de travaux, issus de cet essai, ont entre-temps été consacrés à l'orientalisme, en particulier dans le monde anglo-saxon. Certains ont tenté de montrer la spécificité d'un regard féminin sur le harem, comme Billie Melman, *Women's Orient. English Women and the Middle East, 1718-1918*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1992.

FEMMES VOYAGEUSES AU XIX^e SIÈCLE : LA POSSIBILITÉ D'UN CLASSEMENT ?

Denise Brahimi

Même si l'on s'en tient au XIX^e siècle, l'abondance des femmes voyageuses suscite l'envie d'un classement. Le jeu des ressemblances et des différences devrait nous aider à construire une problématique. Mais comment procéder sans *a priori* ? On propose de commencer par les origines, en l'occurrence les origines familiales et sociales des voyageuses – origines réelles, mais aussi, parfois, fantasmatiques.

Le voyage est une pratique, une manière de se conduire concrètement, qui est sans aucun doute le résultat de ce que Marx appelle des déterminations, mais qui comporte aussi des choix personnels illustrant la « mentalité », le désir ou la volonté des voyageuses. Au nombre de ces déterminations, l'argent. Mais puisqu'il s'agit du voyage comme pratique, mieux vaudrait se demander si les voyageuses en dépensent ou pas, et combien. Du faste au dénuement, peut-on repérer des éléments permettant un regroupement significatif ?

L'idée que les voyageuses se font de leurs appartenances entraîne des déclarations plus ou moins explicites dans leurs récits. D'autre part, l'appartenance à un « genre » ne peut manquer de jouer un rôle important chez ces femmes à une époque où le nombre des récits de voyages féminins ne dépasse pas 4 à 5 % du volume total¹. Mais le sentiment qui ne peut manquer de les occuper constamment, au cours de cette confrontation avec l'altérité que constitue le voyage, est celui de leur appartenance à une « race », à une nation, à une culture. Les opinions qu'elles expriment à ce sujet constituent ce qu'on pourrait appeler, en employant le mot au sens large, leur idéologie.

Une partie de la question réside évidemment dans le choix du corpus, et c'est une question délicate, puisqu'il est de toute façon incomplet. La seule certitude est qu'il faut y faire apparaître des voyageuses de plusieurs nationalités, dans la mesure où ce peut être un critère déterminant permettant une forme

¹ Voir Friedrich Wolfzettel (dir.), *Répertoire chronologique et thématique du récit de voyage de langue française au XIX^e siècle*, consultable et téléchargeable à l'adresse suivante : <www.romanistik.uni-frankfurt.de/mitarbeiter/wolfzettel/repertoire/index.html>.

de classement ; mais surtout parce que, logiquement, la catégorie « femme » est englobante par rapport à celle de nation. En réduisant les femmes aux Françaises, on se priverait de données peut-être essentielles, les voyageuses anglaises au XIX^e siècle étant les plus nombreuses. Le corpus proposé s'en tiendra donc à huit voyageuses.

Les trois Françaises sont Flora Tristan (1803-1844), Jane Dieulafoy (1851-1916) et Isabelle Eberhardt (1877-1904), encore que cette dernière, d'origine russe et née à Genève, n'ait été française que par son mariage avec le spahi Slimène Ehnni, lui-même algérien musulman naturalisé français. Mieux vaudrait peut-être dire francophones plutôt que Françaises.

Les trois Anglaises sont Lady Hester Stanhope (1776-1839), Lady Lucie Duff-Gordon (1821-1869) et Isabella Bird (1831-1904). Auxquelles s'ajoutent, pour leur célébrité et leur singularité, une Autrichienne, Ida Pfeiffer (1797-1858), et une Hollandaise, Alexine Tinne (1835-1869).

258

Le seul énoncé des dates fait apparaître que trois d'entre elles sont mortes avant 50 ans, Isabelle Eberhardt à 27 ans, Alexine Tinne à 34 ans, Flora Tristan à 41 ans. C'est beaucoup, mais cela ne peut être considéré comme un trait constant.

En fait ce corpus, très incomplet et insuffisant, est fondé sur la volonté de diversifier les cas. Mais on verra qu'il permet aussi, souvent, des rapprochements inattendus.

ORIGINES FAMILIALE ET SOCIALE DES VOYAGEUSES

Flora Tristan et Isabelle Eberhardt ont un point commun qu'on pourrait définir comme une sorte de bâtardise sociale, à condition de prendre le mot au sens large. Flora Tristan est née en 1802 d'un père de haut lignage qui était général dans l'armée péruvienne. Malheureusement ce père meurt cinq ans plus tard sans avoir pris soin de faire reconnaître officiellement Flora pour sa fille, si bien qu'en dépit d'un mariage religieux Madame Tristan se retrouve sans argent, ce qui oblige la jeune Flora à connaître très tôt la pauvreté et le sort d'une ouvrière. Le fait important est qu'elle se révolte contre cette situation, au point de partir au Pérou en 1835 pour tenter de récupérer son héritage auprès de son oncle et de sa famille péruvienne – mais sans doute plus encore pour être reconnue par eux comme la digne fille de son père. Fille de général et pauvre ouvrière, telle est la bâtardise sociale de Flora Tristan.

Si on en juge par un cas du même ordre, sinon semblable, cette singularité a pu jouer dans sa vie un rôle déterminant. On peut en effet la rapprocher à cet égard de George Sand (1804-1876) dont le père, mort quand elle avait 4 ans, était issu de la noblesse d'Ancien Régime, tandis que sa mère venait d'un milieu très

populaire. Se sentant coupable de ne pas en faire assez pour cette mère, que la grand-mère paternelle éloignait de Nohant, George Sand a toujours revendiqué ce qu'elle appelle son origine plébéienne, et prête le même sentiment à son héroïne Consuelo qui ne se sent fidèle à son origine maternelle que lorsqu'elle voyage dans le plus grand dénuement :

J'ai de si beaux rêves d'indigence et de liberté au sein de ce bien-être qui m'oppressait, et dont j'aspirais toujours à sortir ! [...] Qu'y a-t-il de changé en moi depuis le temps où je marchais avant le jour avec ma pauvre mère, souvent à jeun ! et où nous buvions aux petites fontaines des chemins pour nous donner des forces² ?

Ce qui va de pair, pour George Sand et Flora Tristan, avec un attachement extrême à l'image du Père – dont il s'agit peut-être, pour ces femmes, de transposer les exploits militaires dans un autre champ d'action.

Pour Isabelle Eberhardt, la situation est la même mais, si l'on ose dire, inverse, puisque c'est sa mère qui est originaire de la grande noblesse russe tandis que son père est supposé inconnu ou disparu, ou encore inavouable³. L'attachement d'Isabelle Eberhardt pour sa mère se manifeste avec une violence inouïe lorsque celle-ci meurt à Alger en 1897. Mort suivie de peu par celle de son père putatif Trophimowsky et la perte de la maison familiale de Genève, en sorte qu'Isabelle Eberhardt semble alors avoir perdu tout point fixe, se trouvant vouée à un nomadisme dont son journal intime montre qu'il est guidé par une seule étoile, l'image de la mère.

Même si Isabelle n'en parle jamais pour rappeler son origine sociale, il est évident qu'elle vit dans la misère pendant les quatre dernières années de sa vie (1900-1904), un état qu'elle conçoit comme une sorte d'aristocratie de la pauvreté, ce qui l'apparente aux Bédouins et la remplit du plus grand mépris pour les petits colons d'origine misérable qui ne songent qu'à s'enrichir.

Bien différent est le cas de Jane Dieulafoy, née à Toulouse dans une famille de la bourgeoisie provinciale aisée, même si elle non plus ne tire jamais gloire de son origine familiale. C'est qu'elle est beaucoup plus soucieuse d'une sorte de méritocratie caractéristique de la Troisième République, dont elle est une parfaite représentante. Son mari est ingénieur des Ponts et Chaussées et devient un archéologue reconnu grâce à l'importance de ses travaux. Jane Dieulafoy appartient totalement à une certaine élite bourgeoise de la France républicaine, comme le prouvent entre autres ses liens avec Juliette Adam. Le

² George Sand, *Consuelo*, Paris, Classiques Garnier, 1959, 3 vol., t. 1, p. 101-102.

³ Selon toute vraisemblance, il s'agirait d'un ancien pape qui fut son précepteur à Genève, Alexandre Trophimowsky.

travail sur le terrain et les voyages qu'il nécessite lui plaisent et lui conviennent personnellement, mais elle les met au service de la nation parce qu'elle est républicaine et aime son pays. C'est tout l'inverse d'Isabelle Eberhardt qui ne s'est jamais sentie chez elle en France, ni ailleurs, sinon dans le sud de l'Algérie, et à condition d'y éviter le plus possible la présence coloniale française.

S'agissant des voyageuses anglaises, les « *Ladies* » y abondent, ce qui est une indication sur leur origine sociale. Lady Hester Stanhope, la plus ancienne de ce corpus puisque née en 1776, est incontestablement issue d'une grande famille aristocratique. Sa mère, Lady Hester Pitt, était la fille du premier comte de Chatham et la sœur du Premier Ministre William Pitt, mais elle mourut lorsque sa fille avait à peine quatre ans. Son père vivait dans une maison de famille à Chevening, dans le comté de Kent, mais avait des idées républicaines fort avancées, semble-t-il ; ce qui pourrait passer ici encore pour une certaine forme de métissage, entendu au sens large. Quand Lady Hester décide en 1810 d'abandonner son pays, elle renonce à tous les privilèges de sa classe, sans pour autant les oublier. Sa décision est plutôt de vivre autrement son appartenance aristocratique, parmi les tribus de la montagne libanaise, et d'y imposer un prestige princier mais lié à sa seule personne et non à ses titres. Dans la dernière période de sa vie (1825-1839), il semble que son quotidien soit celui d'une quasi clocharde mais qu'elle n'en garde pas moins le sentiment de sa grandeur. Ce qui est en continuité avec la bâtardise que nous évoquions, sinon dans la naissance, du moins dans le statut social.

260

Lady Lucie Duff-Gordon appartient « à la gentry éclairée de l'époque victorienne »⁴. Son père est un éminent juriste et lorsqu'elle se marie, son salon devient le lieu de rencontre d'écrivains aussi célèbres que Dickens, Thackeray ou Tennyson. Nous sommes là dans un milieu intellectuel aisé avec lequel Lady Lucie ne rompt pas par choix lorsqu'elle part pour l'Égypte en 1862. Ce départ lui est imposé par une tuberculose qui altère gravement son état de santé et qu'on ne sait alors soigner autrement que par un changement de climat. Cependant, ce départ forcé devient une rupture définitive et considérable avec son milieu d'origine. À part la rencontre fortuite avec quelques Européens qui sillonnent l'Égypte, elle fait en sorte de ne voir plus rien ni personne qui lui rappelle son ancien monde. Elle se fond dans la population arabe des *fellahs* (paysans), vivant le plus possible comme eux, et pas du tout comme Lady Hester dans sa période flamboyante pour leur imposer son prestige ou son pouvoir. Elle aime les paysans égyptiens et se méfie généralement de tous ceux qui les

4 Lady Lucie Duff-Gordon, *Lettres d'Égypte 1862-1869*, Paris, Éditions Payot et Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2002, p. 7 (Introduction). Voir par ailleurs ici même la contribution de Sarga Moussa.

exploitent sous prétexte de prendre leur sort en main. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a aucun préjugé de classe ou de caste et que tout se passe comme si elle n'avait plus aucun souvenir de son origine sociale. Sans mettre en doute l'amour qu'elle porte à sa famille et à son mari, on constate qu'elle en vit tout à fait séparée pendant les sept dernières années de sa vie (1862-1869).

Isabella Bird, notamment connue pour son voyage dans les Montagnes Rocheuses mais qui en a fait bien d'autres, est tout sauf une mondaine. Elle aime la vie sauvage, non par primitivisme d'intellectuelle mais par goût. Fille de pasteur, c'est une femme modeste qui, après la mort de ses parents qu'elle adorait, n'est attachée qu'à sa sœur Henriette, à laquelle elle écrit continuellement et dédie tous ses livres. Mais Henriette meurt en 1880, alors qu'Isabella (née en 1831) n'a pas encore 50 ans. Elle fait un mariage tardif avec le docteur Bishop, homme lui aussi des plus modestes, qui meurt au bout de cinq ans. Jusqu'à sa mort en 1904, elle continue à voyager, à écrire et à faire des conférences, non pour la gloire mais parce qu'elle fait ce qu'elle sait faire et constate, en toute modestie, que cela lui vaut du succès. Ici encore, d'une autre manière, nous sommes à l'opposé des visions grandioses et folles de Hester Stanhope.

Ida Pfeiffer n'est pas non plus une personne flamboyante, elle croit aux vertus morales, non au prestige ni à l'éclat, mais elle a un caractère très affirmé. Elle naît en 1797 à Vienne dans une famille de la bourgeoisie commerçante aisée. Son père l'élève comme ses frères, c'est-à-dire comme un garçon, dans le culte du courage et de l'endurance. Elle a 9 ans lorsqu'il meurt et sa mère ne parvient pas à faire d'elle une jeune fille conforme au modèle courant. Après son mariage, elle devient pauvre et se trouve engagée dans une vie plutôt terne et ennuyeuse. Jusqu'au moment où, en 1842, elle décide de s'en aller, et dès lors ses voyages se succéderont pratiquement jusqu'à sa mort, en 1858. À la différence d'Isabelle Eberhardt, occupée par le souvenir de sa mère, ou d'Isabella Bird, si attachée à ses parents et à sa sœur, Ida Pfeiffer ne doit presque rien à sa famille et aux autres. Toutefois, elle doit beaucoup – et s'en montre parfois consciente – à l'éducation virile donnée par son père, éducation dont elle tire parti ensuite au profit de son étonnant destin.

C'est peu de dire que la Hollandaise Alexine Tinne est d'une famille riche et noble, la richesse dont elle dispose et qu'elle consacre à ses voyages semblant avoir été « sans limites »⁵. Sa fortune est due au destin colonial de son père Philip qui, à la longue, s'était acquis d'immenses plantations dans toutes les Indes Occidentales. On peut constater, en lisant sa biographe, la liste des avantages dont Alexine Tinne disposait par sa naissance et qui sont en effet

5 Telle est la formule de sa biographe : Christel Mouchard, *Aventurières en crinoline*, Paris, Le Seuil, coll. « Points actuels », 1987 [chapitres sur Alexine Tinne et Ida Pfeiffer], p. 107-108.

impressionnants : « La noblesse (deux de ses tantes sont demoiselles d'honneur de la famille royale), la fortune (elle est une des plus grosses héritières du pays), l'intelligence et l'amour d'une mère qui va idolâtrer son enfant unique »⁶.

Par ailleurs, pour Alexine, la vocation des voyages vient incontestablement des récits d'un père qui fait voyager sa fille dès son plus jeune âge à travers l'Europe. Il y a donc, dans les origines familiales d'Alexine Tinne, un mélange déterminant de réalités et d'imaginaire. Est-ce à dire que tant de bonnes fées sont un gage de succès ? C'est plutôt d'une destinée tragique, voire suicidaire, qu'il faudrait parler, si l'expression n'avait été galvaudée⁷.

262 Après la mort du père (1842), la mère prend le relais, et il semble que l'attachement d'Alexine à son égard ait joué dans toute sa vie un rôle lui aussi déterminant. Madame Tinne mère est à la fois très cultivée et très aventureuse, elle fait en sorte qu'Alexine ait la plus haute idée d'elle-même, échoue pourtant dans sa tentative pour la marier avec un homme d'une autre très grande famille, celle des Königsmark. Après une rupture de fiançailles un peu mystérieuse, il n'y aura plus dans la vie d'Alexine que sa mère et les voyages, mais les deux ne font qu'un puisqu'à partir de 1856, Madame Tinne suit sa fille dans tous ses voyages, jusqu'à ce qu'elle en meure en 1863. Ce dont Alexine gardera une culpabilité considérable, accentuant ses tendances suicidaires. D'autant que quelques mois plus tard meurt aussi sa tante Adriana, qu'Alexine avait mêlée à ses entreprises. En sorte que pour la première fois, elle se retrouve absolument sans famille et de ce fait, dirait-on, sans frein. Ce qu'elle va entreprendre est de plus en plus extravagant et va la conduire à disparaître elle-même en 1869, à l'âge de 34 ans. C'est une histoire bien étonnante que celle de ces deux femmes, la mère et la fille, voyageant de concert dans des conditions totalement aventureuses. Il est certain que les voyages d'Alexine sont liés affectivement et à tous égards à sa famille. Et l'histoire de ses fiançailles bizarrement rompues prouve sans doute qu'elle était incapable de s'en séparer.

Le sentiment qui se dégage de ce premier tour d'horizon peut se dire de deux manières, car d'une part on va de singularité en singularité, et d'autre part on pense assister au retour de quelques traits constants mais difficiles à cerner.

La première remarque est que la bâtardise sociale semble importante chez les voyageuses, surtout françaises, tandis que les Anglaises appartiennent plutôt à l'élite aristocratique. Mais la moyenne bourgeoisie n'est pas absente, celle qui forme les cadres de la Troisième République ou celle des commerçants aisés en Autriche. Seules les femmes du peuple ne sont pas représentées, ce qui est facile

⁶ *Ibid.*, p. 114.

⁷ Voir par exemple l'étude consacrée à Isabelle Eberhardt par René-Louis Doyon, *La Vie tragique de la bonne nomade*, Paris, La connaissance, 1923.

à expliquer par le manque d'argent, de liberté d'action et de connaissances suffisantes pour écrire un récit.

La seconde remarque est qu'on commence à pressentir ce qui ne fera que se confirmer, à savoir que les conditions objectives, celles de la naissance et de la fortune, ne sont pas à elles seules déterminantes, puisqu'on en trouve des exemples opposés. Si ces conditions peuvent jouer en plusieurs sens, c'est qu'il s'agit bien davantage de ce que chaque voyageuse a voulu faire de sa vie à partir de ces données, et de la manière dont, pour reprendre une formule de Malraux, elle a transformé sa vie en destin.

COMMENT LES VOYAGEUSES ONT-ELLES VÉCU CONCRÈTEMENT, ET PRATIQUEMENT, PENDANT LEURS VOYAGES ?

Commençons par la question d'argent, quitte à découvrir, dans le prolongement de notre première conclusion, qu'elle n'est peut-être pas aussi déterminante qu'on croit. Le jeu des ressemblances et des différences nous incite à confronter la plus riche et la plus pauvre des voyageuses, Alexine Tinne et Isabelle Eberhardt. Quelles sont les conséquences de cette fortune illimitée qu'Alexine Tinne investit dans ses voyages ? Essentiellement l'importance de son équipement, par exemple le fait qu'elle dispose à titre personnel d'un bateau à vapeur pour naviguer sur les fleuves et les lacs d'Afrique ; et aussi l'importance de l'équipage qui l'accompagne dans ses expéditions, l'abondance des serviteurs et des chameaux. Le 11 mai 1862, son expédition sur le Nil compte 38 personnes ; pour son projet suivant, plus ambitieux, en 1863, elle a une escorte de 65 soldats et sa flotille doit transporter au total près de 200 personnes ; enfin en 1869, pour partir au Sahara dans ce qui sera son dernier voyage, elle a 200 chameaux qui portent entre autres une artillerie et plusieurs tonnes de cadeaux.

Isabelle Eberhardt voyage sans un sou, dormant souvent à la belle étoile, à flanc de dune. Parfois, elle trouve l'hospitalité sous une tente ou dans un ksar⁸ et y rencontre ce qu'elle appelle « la volupté des logements de hasard »⁹. Voici par exemple quelques mots empruntés à la description qu'elle donne de l'un d'entre eux : « une chambre fruste en très vieille toub »¹⁰, « grise, sorte d'antre aux parois irrégulières, au plafond bas en tiges de palmes noircies, toutes gondolées »¹¹. Dans ces lieux elle passe d'interminables veillées à entendre ce que les ksouriens

8 Nom donné au village saharien. Les habitants sont les ksouriens.

9 Isabelle Eberhardt, *Sud oranais*, Paris, Joëlle Losfeld, 2003, p. 47.

10 Argile séchée.

11 I. Eberhardt, *Sud Oranais*, *op. cit.*, p. 44.

lui racontent, trop heureux de trouver un auditeur attentif en la personne de Si Mahmoud, le nom d'homme qu'elle s'est donné pour ses voyages. Au gré de ce qu'on lui suggère, elle se rend dans telle ou telle zaouia¹², ou se contente de regarder les lieux et les gens autour d'elle, d'un regard d'écrivain ; jusqu'au moment où elle se remet en route, toujours aussi pauvre que ceux qu'elle côtoie. À dire vrai, lorsqu'elle est en voyage, c'est-à-dire dans le sud, la question de l'argent ne se pose même pas, elle vit entièrement de l'hospitalité arabe qui est pour elle une sorte d'évidence, et dont l'absence lui rend très difficile, voire insupportable la vie dans le nord du pays. En fait, ce à quoi elle aspire est le mode de vie et « la sagesse des fakirs et anachorètes musulmans »¹³.

264

Que tirer de cette confrontation entre deux formes de voyage aussi dissemblables ? Sans provocation aucune, on pourrait dire que ce constat coexiste avec le sentiment qu'il y a aussi une forme de similitude entre ces deux femmes voyageuses, ou plutôt entre leurs deux relations personnelles au voyage. Voyager est chez elles une forme d'engagement existentiel, en ce qu'il touche à la vie et à la mort. Pendant toute la deuxième période de leur vie, après qu'elles ont rompu avec leur monde d'origine, la seule chose qui les intéresse est de voyager à leur manière, dans un esprit de totale aventure, et dans un mépris total de la mort qui ne peut manquer d'arriver à brève échéance du fait des risques qu'elles prennent quotidiennement. Tous les gens sensés qu'elle a rencontrés, y compris Ferdinand de Lesseps, ont essayé de dissuader Alexine Tinne de s'engager dans des expéditions mortellement dangereuses. Après la mort d'Isabelle Eberhardt emportée par la crue de l'oued à Aïn Sefra, chacun a reconnu qu'elle était profondément suicidaire et prête à se laisser emporter hors du monde dès qu'elle en aurait l'occasion. Quel critère est alors le plus valable pour les insérer dans un classement ?

Il n'est pas toujours facile de dire d'une même voyageuse si elle est riche ou pauvre, si elle a de l'argent ou pas. Isabella Bird n'en manque pas complètement mais ne commence à s'autofinancer qu'après le succès de vente de ses premiers récits. Pour son premier voyage en Australie, d'où elle revient par l'Amérique du Nord, son père lui avait donné 100 dollars, ce qui paraît bien peu pour un tel voyage ; mais dès son retour, elle trouve un éditeur qui publie son récit, et commence à gagner assez d'argent non seulement pour ses voyages mais aussi pour des œuvres philanthropiques. Pendant son expédition dans les Rocheuses, un pays extrêmement rude, on est émerveillé de voir qu'elle arrive à passer des semaines et des mois sans un sou, du fait que son argent se trouve bloqué par une banque. L'hébergement étant toujours gratuit, elle se livre à des activités

12 Siège d'une confrérie.

13 I. Eberhardt, *Sud oranais*, op. cit., p. 251.

de couture et de cuisine avec une ingéniosité rare, qui font qu'on recherche sa présence au lieu de la sentir comme une bouche à nourrir :

J'ai nettoyé le parloir et la cuisine, balayé un chemin à travers les ordures du couloir, lavé la vaisselle, fait une fournée de petits pains et quatre livres de biscuits, récuré les pots et les casseroles, fait la lessive [...]. N'ayant pu me procurer d'argent à Denver, je suis presque sans souliers, et n'ai qu'une paire de pantoufles et des snow-boots. Comme vêtements ? [...] mon vieux costume de cheval en flanelle, usé jusqu'à la corde et qui demande de si fréquents raccommodages que, forcée quelquefois de m'« habiller » pour le souper, il me faut y mettre des pièces pendant la soirée. Et pendant tout ce temps-là, son sentiment dominant est d'être pleinement heureuse et de ne s'être jamais aussi bien portée¹⁴ !

Mêmes incertitudes, ou ambiguïtés, pour ce qui concerne Ida Pfeiffer, qui parvient à accomplir une série de voyages extraordinaires dans les lieux les plus lointains et les plus variés avec une quantité d'argent tout à fait minime, ce qu'elle commente elle-même ainsi : « Mes économies se montaient à une somme à peine suffisante pour financer une simple excursion de voyageurs aussi célèbres que le prince Pückler-Muskau, Chateaubriand ou Lamartine, mais elles me semblèrent suffisantes pour voyager deux ou trois années, et les événements montrèrent que j'avais calculé juste »¹⁵.

Ida Pfeiffer fait un grand usage des lettres de recommandation, efficaces même si ses hôtes forcés n'ont pas l'hospitalité aussi naturelle que les Bédouins parce qu'ils se méfient de ce que la voyageuse dira d'eux dans ses écrits. De toute façon, elle est capable de dormir dans des lieux improbables, abris de fortune, granges et vérandas ; sur les bateaux jamais elle ne s'offre le luxe d'une cabine, quitte à dormir sous la table de la salle à manger ! À dire vrai, on est étonné par la capacité de résistance de ces voyageuses en général et d'Ida Pfeiffer en particulier. En tout cas son but principal est de voyager toujours au prix le plus bas et de préférence gratuitement. Que cela paraisse ou non miraculeux, il est pourtant vrai qu'elle réussit de cette manière à voyager en Perse, en Inde, en Chine, à Bornéo, à Madagascar, etc. Elle est à la fois une voyageuse intrépide, inlassable, et la plus rigoureuse des économes.

La majorité des exemples prouve que la richesse n'est pas une condition nécessaire du voyage, même quand on ne part pas, comme Jane Dieulafoy, dans une mission financée par l'État. Finalement c'est l'ingéniosité de la voyageuse

¹⁴ Isabella Bird, *Une Anglaise au Far West*, Paris, Éditions Payot et Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2004, p. 238.

¹⁵ C. Mouchard, *Aventurières...*, *op. cit.*, p. 170.

qui est déterminante, en même temps que son indifférence absolue au confort, *a fortiori* au luxe. Il y a des voyageuses pauvres, des riches, d'autres qui sont tantôt l'un tantôt l'autre, d'autres encore dont on ne saurait dire dans laquelle de ces catégories elles sont. Mais sans le goût de l'ascétisme et du dénuement, il n'était sans doute pas possible d'être voyageuse à cette époque – et l'on peut supposer que la véritable motivation du voyage est justement de se révéler à soi-même qu'on portait ce goût en soi, même si on ne le savait pas.

ÊTRE FEMME, ET POURTANT VOYAGEUSE

266 C'est dans ce « pourtant » que réside le défi que les voyageuses du XIX^e siècle sont bien conscientes de relever. Un défi qui est aussi une stimulation et qui peut expliquer leur enthousiasme face à des difficultés tout à fait considérables, voire effrayantes. Dans le domaine français et romantique, le roman *Consuelo* (1842), de George Sand, apporte une sorte de commentaire tout à fait intéressant à ce sentiment. Les pérégrinations qui y sont contées (deux ans après celles de la « paria » Flora Tristan) sont celles d'une femme artiste, pour laquelle les voyages ont beaucoup compté. D'abord dans son enfance, aux côtés de sa mère plus ou moins bohémienne, puis dans sa vie d'adulte, Consuelo est amenée à voyager, souvent seule et à pied, de l'Italie en Allemagne et d'Allemagne en Autriche, non sans péril mais avec le sentiment exaltant qu'elle se doit de le faire, de prouver quelque chose aux autres mais surtout à elle-même. Ce faisant, elle explique fort bien qu'elle veut échapper à la honte d'être une créature « efféminée », c'est son mot : « Je suis bien folle et bien vaine, se dit-elle, si je ne puis réaliser ce que j'ai conçu. Eh quoi ! sera-t-il dit que la fille de ma mère se soit efféminée dans les douceurs de la vie, au point de ne pouvoir plus braver le soleil, la faim, la fatigue, et les périls ? »¹⁶.

On sait que la grande affaire du XIX^e siècle, pour les voyageuses, a été le port du costume masculin. Le porter ou pas ? On sait qu'Isabelle Eberhardt, Jane Dieulafoy, sont connues pour l'avoir fait, tandis qu'Isabella Bird ou Ida Pfeiffer accomplissent vaillamment leurs exploits en gardant, sauf exception, leur robe de femme. Cette question va évidemment au-delà de l'aspect pratique, même si l'avantage du costume masculin en de tels voyages est incontestable. Pour Isabelle Eberhardt, il est indispensable puisqu'elle se fait passer pour un homme, Si Mahmoud, et c'est l'ensemble de ce choix de la virilité qu'il faut interroger. Il semble évident qu'en cette affaire, c'est d'une tentation de la masculinité qu'il s'agit, ce qui est bien plus et autre chose que la recherche du confort.

16 G. Sand, *Consuelo*, *op. cit.*, p. 100.

Il suffit de voir une photo de Jane Dieulafoy pour comprendre combien cette femme, au demeurant née dans la bonne bourgeoisie française et élevée au couvent de l'Assomption d'Auteuil, a souhaité se viriliser et devenir une sorte de clone de son mari Marcel. D'ailleurs, lorsqu'arrive la première guerre mondiale, elle milite pour l'insertion des femmes dans l'armée, fidèle à elle-même puisqu'en 1870, pour suivre son mari, capitaine du génie, elle avait adopté l'uniforme de franc-tireur. Son costume masculin, qui semble l'aspect le plus connu du personnage, lui a valu nombre de quolibets à la Belle Époque, très « froufroulante » pour les femmes comme chacun sait, mais aussi très intéressée, voire aguichée par la transgression sexuelle. L'idée est encore au cœur des études qu'on lui consacre aujourd'hui, que ce soit « Madame Dieulafoy, reporter en culotte »¹⁷ ou *Jane Dieulafoy, une vie d'homme*¹⁸.

Le cas d'Ida Pfeiffer est intéressant parce qu'il semble bien compter une part de dénégation assez ambiguë. On sait déjà à quel point elle a été marquée par l'éducation choisie pour elle par son père : enfant elle portait les mêmes vêtements que ses cinq ou six frères et partageait toutes leurs activités extérieures, destinées à développer ses facultés physiques. Ida Pfeiffer est la première à reconnaître l'importance de cette éducation sur son caractère et sa vocation, et pourtant, au cours de ses nombreux voyages, elle n'accepte qu'exceptionnellement de s'habiller en homme, par exemple en Chinois, à Canton, pour échapper à une lapidation qui aurait été sans cela inévitable. D'ailleurs, d'après les quelques exemples qu'elle donne, elle n'a sans doute pas tort de considérer qu'il lui est plus avantageux d'être une femme. À Bornéo, chez les chasseurs de tête, il semble bien que cela lui ait sauvé la vie. Sinon, elle en fait une question de principe et de pudeur : dans la forêt équatoriale où elle est obligée de porter un pantalon pour se protéger des sangsues, elle le passe sous sa robe et reste ainsi une dame parfaitement digne.

Il est néanmoins certain que le voyage représente le plus souvent pour les femmes la tentation, sinon l'obligation d'une certaine virilisation physique et mentale – et il importe peu que celle-ci soit la cause ou l'effet du voyage. L'important est ce qui s'ensuit et qui semble un fait assez constant, à savoir le peu d'intérêt des voyageuses pour les femmes d'un modèle traditionnel, enfermées, passives, laides ou coquettes mais toujours soumises. Il faut y insister car on pense souvent, notamment à partir de l'exemple de Lady Montagu au siècle précédent, que les femmes voyageuses témoignent d'un intérêt tout particulier pour leurs consœurs des autres pays. Ceci est loin d'être évident à la lecture des textes. Certes, comme on l'a souvent dit, elles ont beaucoup plus de facilité

17 Chantal Édél, revue *Touring*, n° 938, septembre 1981.

18 Ève et Jean Gran-Aymeric (Paris, Perrin, 1991).

que les hommes à pénétrer dans les harems ou à rencontrer des femmes en pays musulman. Ce qui évidemment n'est pas valable pour Isabelle Eberhardt puisqu'elle est déguisée en homme et ne peut rencontrer longuement que des prostituées. Hester Stanhope semble bien ne s'être intéressée qu'à des hommes, que ce soit des voyageurs en Orient comme Lamartine ou Kinglake, ou des personnalités locales comme l'Émir Béchir. Isabella Bird, dans les Montagnes Rocheuses, vit constamment avec des hommes, que ce soit un « desperado » comme Mountain Jim, ou des éleveurs de bétail et des chasseurs comme Evans et Edwards. Mais on ne saura à peu près rien au sujet de leurs femmes, tant il est évident que ce sont les hommes dont elle partage les activités :

Aux premières heures matinales, alors que le pic de Long est rouge et que le givre fait craquer l'herbe, il me réveille en frappant gaiement à ma porte : « Venez-vous chasser le bétail avec nous ? », ou bien « Voulez-vous nous aider à ramener le bétail ? Vous choisirez votre cheval. J'ai besoin de quelqu'un »¹⁹.

268

Pour ce qui est de la femme d'Evans, elle en dit quelques mots, mais c'est pour mieux annuler sa présence : « Cette femme travaille comme une esclave, et son sort, comparé à celui de son seigneur, bon mari cependant, est celui d'une squaw »²⁰.

Lucie Duff-Gordon, qui est un grand cœur et toujours prête à s'indigner contre les inégalités ou les exclusions, a plutôt tendance à considérer que chez les Arabes, ce sont les hommes qui ont le plus de problèmes et de difficultés, surtout par la faute des femmes : « Tout n'est pas rose pour ces tyrans orientaux – sans parler de la licence effrénée de propos permise aux femmes et aux enfants. Zeyneth maltraite Omar, et je ne peux lui persuader de mettre un frein à ses emportements »²¹.

D'une manière générale, elle ne cesse de répéter que les Arabes sont respectueux envers les femmes, et que celles-ci ont autant sinon plus de possibilités que les Européennes : « On s'est mis à raconter plusieurs histoires de femmes qui avaient bien géré et avec succès de très grosses propriétés. De pareilles entreprises de la part des femmes paraissent tout aussi communes ici qu'en Europe, et même plus communes qu'en Angleterre »²².

19 Isabella Bird, *Une Anglaise au Far West*, op. cit., p. 139.

20 *Ibid.*, p. 140.

21 L. Duff-Gordon, *Lettres d'Égypte...*, op. cit., p. 87.

22 *Ibid.*, p. 212.

Elle signale d'ailleurs le cas d'une jeune femme bédouine habillée en homme, non mariée et totalement libre, qui « préfère la société des hommes parce qu'elle-même est très intelligente : elle a donc son dromadaire et voyage toute seule »²³.

Ce constat ressemble beaucoup à celui de Flora Tristan pendant son séjour à Lima. La description qu'elle fait des Péruviennes, vive, plaisante et détaillée, est un morceau de bravoure de ces *Pérégrinations*. Son avis est tout à fait catégorique : à Lima ce sont les femmes qui mènent le monde et les hommes par le bout du nez. Rien de plus justifié, d'ailleurs, « parce qu'elles leur sont bien supérieures en intelligence et en force morale »²⁴. Ce qui est un éloge, certes, mais comporte une critique, car pour autant, elles sont tout aussi incultes que leurs équivalents masculins. Reste qu'elles sont « libres et indépendantes » et font exactement ce qu'elles veulent. On a bien l'impression que l'Européenne Flora Tristan parle de cet heureux sort avec envie !

Oui, mais ce sont des bourgeoises, dira-t-on. Ida Pfeiffer va en effet plus loin dans son refus de s'attendrir sur les femmes indigènes quelles qu'elles soient, usant elle aussi de comparaison. À Bornéo, où l'on peut difficilement imaginer une vie plus rude, elle-même a voyagé jusqu'à seize heures par jour sans manger, franchi des rivières sur des troncs d'arbre, etc. Or voici ce qu'elle dit des femmes du pays :

Quant aux descriptions qu'on fait du sort pénible des femmes de Bornéo, et surtout des femmes Dayaks, je les trouve fausses et exagérées. Ceux qui les ont faites n'ont pas vu ce que les pauvres ménagères ont à souffrir dans tous les pays d'Europe. Ils n'ont pas vu la pauvre journalière des villes [...]. Ils n'ont pas songé aux malheureuses ouvrières accroupies dans leurs sombres et tristes taudis, qui travaillent 12 à 14 heures par jour [...]. Certes il n'y a pas de sort plus dur que celui de la femme pauvre en Europe²⁵.

Et ce alors qu'Ida Pfeiffer n'a pas bonne réputation de nos jours, passant pour imbue de la supériorité européenne, voire fondamentalement raciste. C'est d'ailleurs à ce dernier point qu'il faut consacrer quelques remarques, sans oublier le souci de trouver des critères permettant de différencier les voyageuses et de les classer.

²³ *Ibid.*, p. 100.

²⁴ Flora Tristan, *Les Pérégrinations d'une paria*, Paris, La Découverte, 1979, p. 335.

²⁵ C. Mouchard, *Aventurières...*, *op. cit.*, p. 189.

Christel Mouchard, dans l'étude qu'elle consacre à Ida Pfeiffer²⁶, commence par une série de dénonciations virulentes, soulignant le racisme dont cette voyageuse témoigne et fait profession : les Malgaches sont « encore plus affreux que les Nègres et les Malais », les danses indiennes sont « des scènes sans goût », etc. Le mot *race* figure évidemment ici ou là dans ces appréciations, mais ce pourrait être l'occasion de dire une fois pour toutes qu'il figure dans à peu près tous les textes à tendance ethnographique de cette époque, et ce jusqu'à la Deuxième guerre mondiale, après laquelle il devient problématique pour les raisons qu'on sait.

Est-ce à dire cependant que dans tous les cas l'idée de *race* est utilisée aux dépens de la race indigène quelle qu'elle soit et pour montrer son infériorité par rapport à l'Europe ? Certainement pas, et il y a maint exemple du contraire dans ce corpus.

270

Le plus flagrant ressort des nombreuses déclarations de Lady Lucie Duff-Gordon dans les *Lettres d'Égypte (1862-1869)*, qui consistent à dire en toute occasion à quel point les Arabes sont supérieurs aux Européens en général, et aux Anglais en particulier. D'ailleurs, comme Pierre Loti qui plus tard, dans son *Voyage au Maroc*, se déclare l'âme à moitié arabe, elle aussi se dit, en employant l'expression arabe, fille du pays : « Quand je vais faire quelques visites aux Anglais, il me semble qu'ils sont presque des étrangers pour moi, tandis que je suis maintenant « bint-el-beled » (fille du pays) »²⁷.

Son éloge des Arabes est très argumenté et s'oppose en tout point aux stéréotypes en usage, notamment sur leur prétendue paresse, propos insoutenable alors qu'elle les voit sans arrêt fournir une quantité de travail inouïe. Sur le fond elle est persuadée, et elle le dit, que la nature humaine est universelle, mais confrontée au mépris racial des Européens à l'égard des Arabes, elle rétablit l'équilibre par une prise de position en faveur des seconds.

Quarante ans plus tard, on trouve une attitude très semblable chez Isabelle Eberhardt, dans un contexte officiellement colonial. Lorsqu'elle dit « arabe », le mot est empreint chez elle d'admiration et de sympathie ou plutôt d'empathie, en ce sens qu'elle aussi se sent des leurs, et à mille lieues des Européens. Le fait le plus remarquable est évidemment son adhésion à l'islam, dont elle tire sa manière d'être, sa relation à la vie et à la mort. Mais il faut préciser, par rapport à notre époque, ce qu'il en est de cet islam maghrébin qu'elle aime, maraboutique et marqué d'influences sub-sahariennes, non pas dogme mais ensemble d'attitudes où se mêlent l'ascétisme spontané, la soumission au destin

²⁶ *Ibid.*, p. 151-201, « La bourgeoise et les cannibales ».

²⁷ L. Duff-Gordon, *Lettres d'Égypte...*, *op. cit.*, p. 203.

puisqu'il est la volonté de Dieu, le goût du plaisir physique sans remords, qui n'est pas seulement sexuel, mais comporte tout ce qu'appelle la sexualité, d'un mot vague et puissant, la volupté.

On pourrait commenter dans le même esprit le choix fait par Lady Hester Stanhope, qui jamais ne retourne en Angleterre après l'avoir quittée en 1810, et ne vit que dans le monde arabo-libanais jusqu'à sa mort en 1839.

Finalement, même Jane Dieulafoy, dont le patriotisme français est évident, au point que la vue d'un drapeau bleu blanc rouge flottant sur un mât consulaire lui fait oublier toutes les misères du monde, est capable de critiquer comme le fait Lucie Duff-Gordon, les avantages éhontés que s'octroient les Européens. Capable aussi de repérer des similitudes qui vont dans le sens de l'universalité de l'être humain : « Tous les jours, nous sommes surpris par des analogies d'habitudes et des similitudes de caractère qui existent entre les paysans persans et les habitants de nos villages du Languedoc »²⁸.

Pour ce qui est d'Alexine Tinne, qui paraît si occupée de son destin personnel, et enfant gâtée au sens propre comme au figuré, on sait pourtant que ses voyages en Afrique ont été l'occasion de dénoncer très fermement la traite des Noirs, dans la mesure où elle a pu constater de ses yeux l'horreur dont il s'agissait : « Jamais de ma vie je n'ai été si étonnée et si terrifiée ; j'en avais entendu parler comme tout le monde ; j'avais lu beaucoup de descriptions de caravanes d'esclaves, mais je n'avais pas une idée de l'étendue du mal ni de la cruauté et du cynisme des trafiquants »²⁹.

En cela la richissime aristocrate Alexine Tinne se retrouve aux côtés de celle qui deviendra la militante ouvrière Flora Tristan et qui, visitant une plantation au Pérou, dénonce l'horreur de l'esclavage au nom de l'humanisme universel : « L'esclavage est une impiété aux yeux de toutes les religions ; y participer, c'est renier sa croyance : la conscience du genre humain est unanime sur ce point »³⁰.

La conclusion pourrait être que l'apparente diversité des cas et des attitudes finit par s'annuler, non dans l'uniformité – les personnalités sont ce qu'elles sont, et chaque cas est singulier – mais sous l'effet du contact avec la réalité concrète, qui dissout l'idéologie au sens marxiste, c'est-à-dire péjoratif du mot. La plus prompte à affirmer la supériorité européenne est peut-être celle qui va le plus loin dans l'acceptation des populations rencontrées et dans le regard en retour sur soi. Ida Pfeiffer, lorsqu'elle observe les pratiques horribles des coupeurs de tête Dayaks, déclare, impavide, que nous serions malvenus de les

²⁸ Jane Dieulafoy, *Une Amazone en Orient*, Paris, Phébus, 1989, p. 142.

²⁹ C. Mouchard, *Aventurières...*, *op. cit.*, p. 129.

³⁰ F. Tristan, *Les Pérégrinations...*, *op. cit.*, p. 350.

leur reprocher : « Je frissonnai, mais je ne pus m'empêcher de convenir que nous autres Européens, loin d'être supérieurs à ces sauvages, nous valons bien moins qu'eux encore. Chaque page de notre histoire n'est-elle pas remplie de forfaits, de meurtres, de trahisons de tous genres... »³¹.

De même que l'étonnante intrépidité physique de toutes ces femmes, leur intrépidité morale face à ce qu'elles voient est dans leurs récits un remarquable trait commun. On n'est pas voyageuse au XIX^e siècle si on est une femme qui pousse les hauts cris, s'indigne et s'évanouit. Au sein de leur diversité, liée à leurs appartenances familiale, sociale, nationale, ce sont les similitudes qui l'emportent et qui nous incitent, peut-être, à considérer comme vaine la recherche d'un classement. Toutes sont des êtres d'exception dont le trait commun est la passion du voyage, la volonté de sortir de chez soi, et de sortir de soi.

31 C. Mouchard, *Aventurières...*, *op. cit.*, p. 185.

Un autre masculin

ENTRE DEUX MONDES, ENTRE DEUX RACES,
ENTRE DEUX SEXES :
LA RELATION ÉGYPTIENNE DE THOMAS-ISMAÏL URBAIN

Philippe Régnier

Si je devais faire une suggestion, je dirais que la question n'est pas de savoir si la théorie de la performativité du genre est transposable à la race, mais plutôt de voir ce qui arrive à la théorie quand elle est confrontée à la question de la race. Nombre de ces débats se sont focalisés sur le statut de la « construction », sur la question de savoir si la race était construite à l'instar du genre. Je suis d'avis que nous avons besoin de plus d'une théorie constructiviste, que ces catégories travaillent toujours en arrière-plan l'une de l'autre, et qu'elles produisent tout leur effet lorsqu'elles s'articulent l'une à l'autre. La sexualisation des normes raciales de genre nous invite donc à voir la chose à travers plusieurs lentilles à la fois, et si l'on analysait ce processus, on sentirait tout de suite les limites d'une analyse qui ne tient compte que du genre.

Judith Butler, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006, préface à la réédition de 1999, p. 38.

Le noir me paraît être la *race femme* dans la famille humaine, comme le blanc est la *race mâle*. De même que la femme, le noir est privé des facultés politiques et scientifiques ; il n'a jamais créé un grand État, il n'est point astronome, mathématicien, naturaliste ; il n'a rien fait en mécanique industrielle. Mais, par contre, il possède au plus haut degré les qualités du cœur, les affections et les sentiments domestiques ; il est homme d'*intérieur*. Comme la femme, il aime aussi avec passion la parure, la danse, le chant ; et le peu d'exemples que j'ai vus de sa poésie native sont des idylles charmantes. [...] Jusqu'ici *domesticité* et *servitude* ont été des choses à peu près identiques. Aussi le noir, être essentiellement *domestique*, comme la femme, a été jusqu'ici condamné comme elle à un esclavage plus ou moins rude. L'émancipation de la femme devra donc être accompagnée de celle du noir, ou, pour parler plus nettement, c'est dans la

femme noire que l'émancipation de la femme doit complètement se réaliser. On peut dire, encore sous une autre forme, que le couple typique se compose d'un *homme blanc* et d'une *femme noire*.

Gustave d'Eichthal à Ismaïl Urbain, Paris, 19 mars 1838, *Lettres sur la race noire et la race blanche*, Paris, Paulin, 1839, p. 23 (souligné dans le texte).

276

[...] votre formule : *le noir c'est la race femme* [...] me paraît bien résumer les rapports de la race blanche avec la race noire ; mais, il ne faut pas vous le dissimuler, elle excitera d'abord des rires, des répugnances, de la colère. La beauté n'est pas encore reconnue aux noirs ; et puisqu'il s'agit de *femme*, ce point seul suffit pour faire rejeter les autres, quelque vrais qu'ils puissent être. Je crois cependant que nous ne devons pas trop nous décourager et désespérer de convertir le monde à notre avis. [...] Peut-être cependant votre pensée de l'union des deux races se réalisera-t-elle, d'abord par les races de couleur, qui sont physiquement plus belles, intellectuellement mieux organisées, et me paraissent moralement appelées à une destinée plus grande que les noirs. Les premières unions régulières auront lieu, je crois, entre les blancs et les enfants des noirs, entre les blancs et les mulâtres, plutôt qu'entre les blancs et les noirs eux-mêmes. Il me semble que tout ce que je viens de vous dire sur les moyens d'associer les blancs et les noirs se résume par ces mots, *domesticité* et *plaisir*.

Ismaïl Urbain à Gustave d'Eichthal, Alger, 6 avril 1838, *ibid.*, p. 46, 48.

Comment voyage-t-on lorsqu'en changeant de lieu, on cherche non pas à être en mouvement, mais à se fixer ? Qu'est-ce que se déplacer lorsqu'on n'a pas véritablement de place ?

Né libre, certes, mais hors mariage, en Guyane, en 1812, d'une mulâtresse descendante d'esclaves, « Thomas Urbain Appoline » (à l'état civil), dans la France métropolitaine des années 1820-1830, n'est pas un homme ni un citoyen comme les autres, même s'il en a, en principe, tous les droits. Son nom n'est qu'une succession de prénoms : le prénom masculin et chrétien qui est vraiment le sien, Thomas, est suivi du prénom de son père naturel, un blanc, et le patronyme dont il devrait user, Appoline, est en vérité un matronyme, le prénom de sa mère, laquelle, née d'une mère affranchie, n'avait pas de nom d'homme à lui transmettre légalement. Au demeurant, Urbain Brue, son père, un capitaine de vaisseau marseillais, l'introduit en France, à l'âge de huit ans, sous une fausse identité. À la ville, il porte une identité

réversible : tantôt Thomas Urbain, tantôt Urbain Thomas. Néanmoins, lors d'une brève tentative de retour au pays natal, en 1831, sa propre mère le convainc que son avenir est en France. Reçu et pour ainsi dire adopté, comme « novice » par l'étrange « Famille », exclusivement masculine, des retraitants saint-simoniens de Ménilmontant, en 1832, il témoigne, à leur procès, sous l'identité exotique de « Thomas Urbain, de Cayenne, homme de couleur » – « le fils, exagère même un autre témoin, d'une esclave des colonies »¹. Ce n'est qu'en Égypte, trois ans plus tard, que le jeune disciple du Père Enfantin adopte, par sa conversion à l'islam, le nom-prénom d'Ismaïl. Avant de devenir peu à peu, à son retour en France, puis en Algérie, « Ismaïl Urbain », le conseiller ès affaires indigènes et musulmanes du duc d'Aumale et, sous le Second Empire, l'inspirateur « arabophile » de la politique dite du « royaume arabe » de Napoléon III.

Trouble d'identité, trouble de race, trouble de religion. Le tout traversé et résumé par l'opposition entre la filiation matrilinéaire et la filiation patrilinéaire, l'appartenance à la mère ou l'appartenance au père.

Dans un ensemble consacré à un large échantillon de *femmes voyageuses* relevant toutes, à l'exception patente d'Isabelle Eberhardt, de l'universel eurocentrique du féminin *blanc* et *chrétien* ou tout au moins laïque – tout aussi faux, bien sûr, que l'universel masculin correspondant –, le personnage encore peu connu de l'*homme* Urbain, métis et musulman, dont le voyage est inspiré par des fins à la fois socialistes et religieuses, peut avoir fonction de contre-exemple et de cas d'école.

Car paradoxalement, si le sujet Urbain est un sujet masculin hétérosexuel, son voyage, lui, à la différence de ces voyages de femmes qui mobilisent la part de masculinité qui est en elles, est un voyage que l'on peut par excellence qualifier de féminin – un voyage placé sous le signe de la féminité, tout entier orienté par la quête de l'être-femme et par le désir des femmes, au double sens, objectif et subjectif, de ce génitif : le désir qu'il a des femmes, et celui que les femmes ont de lui. Urbain part en Orient pour y trouver la Femme-Messie, pour y (re)trouver la (sa ?) « Mère » devenue l'horizon ultime de l'utopie saint-simonienne. Son voyage est placé sous le signe du féminin non seulement par son but, mais aussi par ses vecteurs : si puissante que soit l'*image* paternelle d'Enfantin, ce sont les femmes, affectivement et symboliquement, qui portent et passent le voyageur, ce sont elles qui déterminent la conversion de Thomas

¹ [Anonyme], *Procès en la cour d'assises de la Seine, les 27 et 28 août 1833*, Paris, Librairie saint-simonienne, 1832, p. 29, 176.

en Ismaïl, sa mutation arabe. Son voyage pour et par les femmes, en somme, est essentiellement, axiologiquement, eschatologiquement, féminin².

UNE RESACRALISATION MODERNE DU VOYAGE EN ORIENT

Le saint-simonisme est, on le sait, fondé sur une philosophie de l'histoire ayant pour indicateur du progrès la finalité de l'abolition de « l'exploitation de l'homme par l'homme »³ et d'abord centrée sur la question du prolétariat moderne. Mais une partie du groupe se focalise, à partir de 1832, sur la question de l'affranchissement des femmes. Aux yeux de ceux qui, comme Urbain, suivent Enfantin, le chef de cette fraction féministe avant la lettre, la fin de l'assujettissement des femmes, dans la mesure où cet assujettissement leur paraît être la racine, le type même et le summum de l'exploitation, constitue la clé de l'affranchissement du genre humain dans son ensemble. Le déclencheur du mouvement et de la littérature viatiques est une allocution, un *Appel à la femme* d'Enfantin, qui suspend la continuation d'un début d'organisation de la société saint-simonienne idéale à la venue à son côté à lui, le dirigeant homme, d'une femme d'exception, suffisamment désaliénée de la domination masculine pour que sa parole soit une parole libre et fasse connaître la vérité des femmes quant à la morale sexuelle appropriée à la supposée nature féminine. Selon

278

2 Les textes les plus fréquemment cités ci-après sont les manuscrits du récit de voyage et des poèmes d'Ismaïl Urbain, que j'ai édités sous le titre *Voyage d'Orient* suivi de *Poèmes de Ménilmontant et d'Égypte*, Paris, L'Harmattan, coll. « Comprendre le Moyen-Orient », 1993. C'est à cette édition que renvoient les références. J'en actualise ici l'interprétation donnée dans la postface en prenant en compte la problématique du genre et les avancées collectives du laboratoire auquel j'appartiens sur la problématique littéraire de la représentation racio-logique. Il me paraît neuf et important de montrer, à partir du cas d'Urbain, que lorsqu'un sujet doublement clivé par la différence des sexes et par l'histoire coloniale se rallie à une tradition, l'apparence de réidentification fondamentaliste ou intégriste que peut revêtir sa démarche tend à masquer une part bien réelle d'invention de soi et de projection vers l'avenir. En se solidarisant ethniquement et religieusement avec les Arabes, race à mi-chemin (à ses yeux) de la race féminine de sa mère (les Noirs) et de la race masculine de son père (les Blancs), Urbain ne s'efface pas dans une communauté. Il se *construit* au contraire une identité sans précédent et singulière, bien à lui. Pour une approche plus complète d'Urbain, voir en priorité, aux points de vue de la psychanalyse et de l'anthropologie, puis de l'histoire coloniale, les essais, tous deux parus chez Maisonneuve et Larose, d'Anne Levallois, *Les Écrits autobiographiques d'Ismaïl Urbain. Homme de couleur, saint-simonien et musulman (1812-1884)*, 2005, et de Michel Levallois, *Ismaïl Urbain. Une autre conquête de l'Algérie*, 2001.

3 La formule, reprise par Marx sans indication de provenance, est créée dans l'*Exposition de la doctrine de Saint-Simon*, 1^{re} éd. 1830 (voir en particulier, *passim*, la 6^e séance de sa *Première année*, en date du 25 février 1829, dont c'est le thème central). L'état actuel des connaissances sur le saint-simonisme et son historique d'ensemble ont été récemment récapitulés dans Nathalie Coilly et Philippe Régner (dir.), *Le Siècle des saint-simoniens. Du Nouveau christianisme au canal de Suez*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2006.

Enfantin, le choix est à trouver quelque part entre les deux extrêmes : une monogamie jalouse et austère, conforme au code civil et à la religion chrétienne, et qui constituerait le pendant féminin du modèle masculin d'Othello ; ou bien une polyandrie primesautière et hédoniste, légitimant l'irrégularité imputée au paganisme, et qui formerait le symétrique, du côté féminin, du comportement d'un don Juan⁴. Quelques péripéties militantes et judiciaires plus tard, les esprits romantiques des saint-simoniens, attisés, entre autres influences, par *Les Orientales* de Hugo, s'enflamment collectivement pour l'idée d'une migration vers l'Orient ottoman, berceau des grandes religions et terre où, depuis longtemps dans l'imaginaire occidental, l'enfermement des femmes dans le harem symbolise leur esclavage.

Mais avant même le départ, Urbain, loin de rêver à la beauté juive comme ses amis et aînés Lambert et Barrault, célèbre en vers libres la beauté noire, pour la première fois dans la poésie française – francophone, devrait-on dire, puisqu'il est, au fond, le prédécesseur ignoré, dans la préhistoire de la littérature postcoloniale française, de son compatriote Léon-Gontran Damas. Il le fait à la première personne, identifiant son *je* lyrique au *je* d'une Noire de sa colonie et prenant appui, pour l'expression de sa fierté noire, sur le fameux passage du *Cantique des Cantiques*, qu'il cite en *incipit* et érige en refrain :

Je suis noire, mais je suis belle !

.....

Je suis noire ! — Mes yeux nagent dans un lac blanc comme la chair du Coco.

Ils étincellent comme un feu de bois bien sec.

La nuit est noire ainsi que moi ; comme elle j'ai des étoiles d'or, car mes regards scintillent quand la volupté les allume.

.....

Je suis noire ! — mon sein est attrayant ; mes mamelles sont comme la sapotille, dures et douces ; elles sont prêtes à s'élancer au-devant des caresses de l'homme, et le lait qu'elles versent aux lèvres des enfants est comme celui des génisses⁵.

Ainsi adopte-t-il, par le truchement de l'écriture poétique, un point de vue et, plus encore, une conscience de genre et de race. Son *je*, peut-on observer d'un poème de Ménilmontant à l'autre, alterne entre le féminin et le masculin.

4 Voir Enfantin, *Réunion générale de la famille. Séances des 19 et 21 novembre 1831. Enseignements faits par le Père suprême*, Paris, 1832, en part. p. 8 et 11, ainsi que 55 sq.

5 *Voyage d'Orient* suivi de *Poèmes de Ménilmontant et d'Égypte*, op. cit., p. 205. L'énonciation clivée d'Urbain, dont d'autres exemples seront relevés dans le présent article, ressortit à ce problème de la nécessaire articulation entre *gender studies* et postcolonialisme que Judith Butler signale en renvoyant aux travaux de Homi Bhabha (*Trouble dans le genre...*, trad. fr., p. 37, n. 25).

Lorsqu'il s'adresse, par exemple, à sa « terre d'Amérique » et l'allégorise comme une « vierge abandonnée » en attente de l'époux, c'est sous l'identité quasi-biblique et quelque peu usurpée sous laquelle il a été présenté lors du procès, celle « du fils de l'esclave »⁶. Lui qui n'est à vrai dire rien de ce qu'il dit être (ni noir, ni esclave, ni femme) et n'en possède même aucune apparence n'en joue que plus ardemment le rôle. À Ménilmontant, où l'utopisme saint-simonien s'évertue à réunir la dramaturgie et la liturgie jusqu'à aménager un temple-théâtre de plein air, Urbain se distingue tel soir en disant une « prière du Noir [de sa composition], drapé dans [s]a grande couverture »⁷. C'est au point que son ami Duveyrier, le promoteur et le chef de file de la lyrique saint-simonienne, surnommé pour sa part le « poète de Dieu », celui qui sera le plus enclin à l'engager à se faire musulman, lui conseillera aussi une carrière de comédien. Pareille représentation ne va d'ailleurs pas sans évoquer ces mises en scène de l'altérité ethnique propres au XIX^e siècle et récemment redécouvertes et dénoncées, non sans une certaine simplification, comme des zoos humains⁸.

Ce n'est pas seulement l'énonciation d'Urbain qui tranche sur l'ordinaire du sujet écrivant du siècle, ce sont aussi les motivations, les rites et le sens de son voyage. Et d'abord parce que ce voyage est un voyage collectif : Urbain part au sein d'une petite troupe au nombre symbolique de treize, sous la conduite d'un homme d'autorité, Barrault, qui s'intitule chef des Compagnons de la Femme. Mais surtout parce que tout est fait pour recréer les formes religieuses du départ en pèlerinage ou en croisade. Chacun a quitté et vendu son habit bourgeois pour revêtir une variante blanche et rouge, spécifique à leur petit groupe, du fameux costume d'apôtre saint-simonien créé à Ménilmontant. Pour payer son voyage, Urbain sacrifie son seul capital, à savoir une reconnaissance reçue, enfant, des mains de son père et qui n'est autre, à l'origine, rapporte-t-il par ailleurs, que le « prix d'un nègre, nommé Cacambo, qui m'avait été donné par mon parrain [...] au moment de mon baptême ». La nuit précédant le départ est une nuit de veille, consacrée à une confession générale. Et le jour même, un banquet public est organisé dans une salle de réunion de Marseille pour « communier » avec le peuple marseillais ; puis, selon le rite de la *conduite*, une foule en cortège envahit la Canebière pour accompagner les voyageurs jusqu'au port et les pêcheurs montés en barque les suivent de leurs vivats jusqu'à leur montée à bord. Pendant la traversée, des « méditations communes sur la sainteté et la grandeur de [leur] Mission » sont fréquemment présidées par Barrault, qui procède de

6 *Ibid.*, p. 206.

7 Voir références et analyse dans ma postface au *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 367.

8 Voir Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, Éric Deroo et Sandrine Lemaire, *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002 (recension critique par Claude Blanckaert dans la *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2002-7).

surcroît à la lecture quotidienne d'un chapitre du Coran ou de l'histoire des musulmans pour « initier [sa troupe] aux mœurs de l'Orient »⁹. Le lecteur actuel du *Voyage d'Orient* longtemps inédit d'Urbain, pour peu qu'il ait pris soin de consulter l'histoire littéraire du récit de voyage procurée par Friedrich Wolfzettel¹⁰, déchiffre inmanquablement l'ordonnancement des opérations et leur récit comme une tentative d'inverser le processus de sécularisation des voyages postérieur au Moyen Âge.

Une série de confirmations en est donnée dans les pages qui suivent, depuis la chronique d'épisodes édifiants sur le navire (des désobéissances suivies de repentances) jusqu'à l'allure de persécution donnée par les intéressés à leur expulsion de la capitale ottomane *manu militari*, sur l'ordre exprès du sultan. Avec quelque distance rétrospective, Urbain pour sa part note sa vision hallucinatoire, lors de l'arrivée à « Constantinople », de « la Mère planant sur Sainte-Sophie [...] et appelant les rois et les peuples à une sublime communion de bonheur »¹¹, comme si le passage d'Occident en Orient s'était aussi avéré un passage du côté masculin au côté féminin de la religion. On pourrait encore mentionner la pieuse visite des pèlerins saint-simoniens, quelques mois plus tard, à la mystique Lady Stanhope recluse dans la montagne libanaise, ou bien encore, en Égypte, la posture de chevalier servant adoptée par Urbain devant Clorinde Rogé, venue rejoindre les hommes auréolée de sa réputation de fondatrice du groupe lyonnais des « femmes de la Mère ». Comme si l'extrême modernité industrialiste du saint-simonisme avait besoin, pour se faire jour, de repasser par ce Moyen Âge romantique de l'Église triomphante, des chevaliers, des dames et des troubadours. Le déplacement dans l'espace, en l'occurrence, s'accompagne d'une remontée dans le temps. Autre caractéristique, bien sûr, du pèlerinage, que ce retour à des origines absolues.

NŒUD TRAGIQUE OU NŒUD VIATIQUE ?

Au-delà d'une dimension sotériologique et d'une mystique féminine qui anticipent sur le renouveau du culte marial de la seconde moitié du siècle, y compris sa conséquence viatique des pèlerinages à Lourdes, il n'est pas sans intérêt pour le thème du voyage et de son écriture au féminin de constater que pour les saint-simoniens et singulièrement pour Urbain, l'Orient est une terre féminine par essence. Même s'il ne partage pas ou plus la foi des

9 *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 11-13.

10 Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1996.

11 *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 18.

Compagnons de la Femme dans la parousie orientale prochaine de la Mère et remet au contraire l'accent sur les valeurs industrialistes de la masculinité, Enfantin aborde l'Égypte dans la posture de l'Époux rêvé par Urbain pour sa « terre d'Amérique », en initiateur et en fécondateur :

SUEZ
est le centre de notre vie de TRAVAIL,
là nous ferons l'ACTE
que le monde attend,
pour confesser que nous sommes
MÂLES¹².

282

Mais c'est justement en Égypte que va au contraire s'accomplir, pour les derniers fidèles, la dernière étape initiatique de la mort du Dieu vivant, ou plus exactement, de la mort du Père. Après le camouflet de l'expulsion de Constantinople et compte tenu du succès relatif des prédications entreprises à Alexandrie, l'autorité du « Père » Barrault, d'abord, s'effrite rapidement. Tous, dès lors, reportent leurs espoirs sur la venue annoncée d'Enfantin, libéré en juillet 1833 de la prison où il avait été incarcéré à l'issue du procès précédemment évoqué. Mais son arrivée au Caire n'apporte qu'un bref soulagement au manque fondamental de paternité qui marque la structure psychique d'Urbain. Car l'insuccès bientôt avéré des efforts d'Enfantin pour convaincre Mohammed Ali, le pacha d'Égypte, de percer le canal de Suez, ruine ce qui lui restait de prestige. Son échec, pour ne pas dire son impuissance, signe sa déchéance, ou du moins son renoncement à incarner un pouvoir temporel. Urbain souffre vite de l'espèce de retrait progressif, confinant souvent à l'absence, où se réfugie un Enfantin lui-même en situation de Christ abandonné par Dieu le Père. À l'exception de la figure despotique et peu bienveillante de Mohammed Ali et en incluant dans la somme les propres pères selon la chair d'Urbain et d'Enfantin qui meurent en France pendant leur séjour, ce sont toutes les figures paternelles qui semblent se dérober durant ce voyage en fin de compte délétère sur les rives du Nil, que la peste, en 1835, transforme en royaume de la mort.

Au milieu de ce désarroi des hommes, incapables de produire, réduits à faire la fête entre eux et à prendre des emplois subalternes pour gagner leur vie, un début – très relatif – de pouvoir des femmes semble, à l'inverse, trouver en Égypte un terrain favorable. Transplantée sur un sol étranger, d'autant plus étranger qu'il est musulman, la micro-société saint-simonienne nourrit quelque temps l'illusion d'avoir échappé aux contraintes qui la bridait en France. Clorinde Rogé en

12 Lettre-poème d'Enfantin à Barrault, 8 août 1833, dans *Le Livre nouveau des Saint-Simoniens*, éd. Philippe Régnier, Tusson, Du Lérot, 1991, p. 283.

profite ainsi pour tester sur Urbain la théorie infantinienne du gouvernement des disciples par l'esprit *et par la chair* qui avait provoqué l'éclatement du groupe et fourni au gouvernement un chef d'accusation imparable. Ayant besoin de se donner du pouvoir sur un petit réseau d'hommes, elle tente de l'enrôler en usant de ce que, dans un autre contexte, on nomme habituellement de la coquetterie. Mais plus fondamentalement, elle travaille aussi, en quelque sorte, à le féminiser. Les quelques privautés qu'elle lui accorde sont en effet de son point de vue une « manifestation de femme » de nature à introduire en lui « une vie de femme qui n'y [est] encore que mystiquement ». Il s'agit, lui explique-t-elle, de lui apprendre par la voie du « mystère » à véritablement « aimer les femmes ». Car, selon elle, il est loin encore de la proximité souhaitable, « malgré [son] chant à la négresse »¹³. Un autre exemple et une confirmation de cette (petite et partielle) inversion des rôles sont donnés par le comportement de Suzanne Voilquin envers le même Urbain. À en croire celui-ci, cette militante qu'Enfantin taxe habituellement de *chrétienne* en raison de son rigorisme tout relatif n'en situe en effet pas moins ses relations avec le jeune homme sur le plan d'une « amitié tendre » non dépourvue d'intérêts de pouvoir : « M^{me} Suzanne », comme il la nomme, insiste, lors de sa circoncision, pour qu'il « songe [...] aux femmes », autrement dit pour qu'il dédie son acte à une vocation féministe. Tandis qu'il est sollicité par un militant homme pour faire de l'agriculture, elle le « réclame », elle, « pour les femmes »¹⁴.

S'il accepte et recherche même dans une certaine mesure l'espèce de direction de conscience, au sens sacerdotal et saint-simonien du mot, ou de tutelle amoureuse, si l'on songe plutôt au modèle médiéval et courtois, que ces femmes blanches et dominatrices lui proposent, le jeune et tendre Urbain ne s'en livre pas moins parallèlement et avec frénésie à de multiples et éphémères amours beaucoup moins spirituelles avec des femmes indigènes. Sa découverte de cette féminité autre est relatée à travers les yeux d'Ulysse rencontrant Nausicaa. « La première fois, écrit-il, que j'entrevis le visage bruni de l'Égyptienne, lorsque je la vis marcher, que je pus admirer ses belles jambes tandis qu'elle puisait de l'eau au Nil, je compris aussitôt que Dieu établirait entre cette race et moi une longue et variée communion d'amour et de volupté »¹⁵. S'ensuit une nouvelle production poétique, de veine arabe cette fois, à nouveau lue en public, mais aux femmes en particulier, à la demande d'Enfantin, lors d'une fête saint-simonienne au Caire¹⁶. À *La Noire* succède donc *La Fille de Damanhour*, au visage voilé et au

13 Lettre citée et référencée, *ibid.*, p. 66, n. 47.

14 *Ibid.*, p. 86, 126 et 158.

15 *Ibid.*, p. 51.

16 *Ibid.*, p. 60.

corps emprisonné sous de sombres vêtements. Mariée d'autorité à un vieillard, elle subit une situation contre nature :

Brune fille d'Égypte,
Aimée de ton ciel bleu,
Et de ton soleil splendide ;
Toi qui naquis un jour
D'un sourire de la terre,
Au milieu des amours des fleurs avec les brises !
Pourquoi sous cette tente,
Riche et pleine de bonheur,
Seule
Tu n'as pas d'amour ?

284 Les deux derniers vers, formant refrain, finissent par appeler l'intervention du jeune poète et de ses amis, en des termes qui, sauf l'invocation à Dieu, respirent une atmosphère de libération sexuelle évocatrice des idéaux de Wilhelm Reich et de Mai 1968 :

Viens belle jouisseuse, viens !
Nous vivrons une vie d'amour et de poésie
Nous trouverons des voluptés nouvelles,
Nous chanterons,
Nous danserons,
Nous jouirons !
Nous ferons pour tous des joies enivrantes !
Plus de sérail,
Plus de voiles,
Plus d'Eunuques
Plus de maître
Plus ! Plus !
La liberté !
Sous le soleil,
Libre mon amoureuse !
Tu pourras sur les lèvres des hommes
Choisir les plus tendres baisers ;
Comme une abeille qui fait son miel,
Tu sèmeras ta riante vie,
D'amours parfumées, et nombreuses
Comme les fleurs d'un riche jardin.
Les jeunes et les beaux

Te feront un trésor de félicités,
Pour tes désirs étouffés,
Pour tes tendresses avortées,
Dieu te comblera de bonheur !

Viens¹⁷ !

La vraie rencontre amoureuse du voyage a toutefois lieu non pas avec une femme de harem, ottomane ou arabe, mais avec une Noire d'Afrique, Halimeh, fille de roi en son pays, vendue comme esclave en Égypte, mais épousée et émancipée par un Français émigré, le Docteur Dussap, auquel elle a donné deux enfants, une fille, Hanem, l'aînée, et un garçon, Arif. Installé en Égypte depuis longtemps, ce médecin âgé (Suzanne Voilquin en parle comme d'un « vieillard »¹⁸) fait bon accueil aux saint-simoniens et sympathise avec leurs idées progressistes. Ainsi propose-t-il à Urbain, dans l'attente d'un poste d'enseignement qui lui est promis, de l'employer quelque temps comme précepteur de ses enfants. « C'est dans ce temps que je commençai à goûter les douceurs de la famille dans cette maison », raconte Urbain, avant d'enchaîner significativement, et en plaçant la suite des événements sous le signe du religieux : « Dieu seul sait comment je fus amené à aimer M^{me} Dussap et à me faire aimer d'elle »¹⁹. Sur ce point, le récit de voyage glisse et renvoie explicitement à un poème pareillement inédit et pareillement conservé dans les « papiers » d'Urbain, *Exaltation*. Point n'est besoin d'être grand sorcier ou grand psychanalyste pour relever le caractère œdipien de cette liaison avec une mère, renforcé par la race noire et le statut d'esclave émancipée qui distinguent Halimeh des autres « mères » saint-simoniennes. Urbain réalise certes son fantasme de *La Noire*. Mais une lecture du poème qui s'en tiendrait à la structure psychique et aux origines guyanaises raterait une dimension importante. Car ce texte, bien plus religieux (et authentiquement religieux) qu'amoureux, s'inscrit dans la théologie saint-simonienne, et plus précisément infantinienne, d'un Dieu Père et Mère à parts égales, avec cette innovation supplémentaire et non négligeable que la moitié féminine de ce Dieu s'incarne comme... noire :

Dieu amoureuse ! Dieu à la chair appétissante ! Dieu noire, gloire, gloire à vous !
Gloire à moi ! Je suis votre convive. Je me suis réjoui de votre volupté ; j'ai bu de

17 *Ibid.*, p. 227 et 236.

18 Suzanne Voilquin, « Lettres sur l'Égypte. XI », *Le Siècle*, rubrique « Variétés » du 29 août 1837. Ces lettres-articles sont la matrice journalistique de ses *Souvenirs d'une fille du peuple, ou la Saint-Simonienne en Égypte, 1834 à 1836* [1866], rééd. Paris, Maspéro, 1978.

19 *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 68.

votre vin, dans votre coupe ; j'ai vu, j'ai touché votre corps et je vous ai sentie en moi frémissante et amoureuse.

Voilà donc l'amant d'Halimeh en communion avec cette « vie féminine » dont Clorinde Rogé lui faisait remarquer le manque en lui, et en même temps confirmé, comme par une seconde naissance, dans sa vocation qu'on pourrait qualifier, pour reprendre un néologisme oublié de l'abbé Grégoire, de *négrophile*. Halimeh, en effet, le ramène non seulement à son ascendance matrilinéaire, mais à son initiation amoureuse en Guyane, due, selon un aveu autobiographique, à « une négresse de [s]a grand-mère », « dans un grand bois ». *Exaltation* ne manque pas de dévider tout le fil en pleine lumière. L'artiste qui monte sur scène, poète et acteur à la fois, est un homme libéré et comme révélé à lui-même par une parole lyrique :

286

Hommes et femmes, faites-moi place, laissez-moi monter où Dieu m'appelle ; portez-moi sur cette scène. Je suis *en virilité* [c'est moi, Ph. R., qui souligne la connotation latine] ; ma voix est impatiente d'éclater, mon geste est enfin libre. [...] Voici l'inspiration... Silence...

Salut ! Salut ! Amour et bénédiction ! À vous, ô mon Dieu, l'amante pleine de grâce.

Je vous dis que je suis l'apôtre de la chair noire, des négresses et des noirs. [...]

Je vous dis que mon aïeule était noire et qu'elle était esclave et qu'elle a subi l'amour impur de ses maîtres.

Je vous dis que la première femme qui m'a ouvert sa couche était noire [...]

Je suis l'apôtre de la chair noire ; l'ange de Satan ; je suis païen ; j'adore Dieu Bayadère, la Vénus de Chypre, Dieu aux nombreuses amours...

Les premiers rayons de poésie qui ont doré mon imagination et agité mon cœur de grandes et larges pensées me sont venus de l'équateur en feu. La poésie a volé vers moi avec ses jeunes ailes aux plumes éclatantes, vive, chaude, vigoureuse, ardente au plaisir et amante de soleil et de chaleur. Elle m'a appris à chanter ma chair, la chair noire ; les femmes de mon pays, nos fruits, nos oiseaux, notre vie entière²⁰.

Il n'est pas fortuit que le voyageur saint-simonien reçoive et accepte tout aussitôt de son amante un habit à l'orientale qui consacre sa transformation. La fille de Halimeh lui rase la tête « la première fois ». « Elle et sa mère, note-t-il, ont cousu mes chemises et mes caleçons »²¹. Difficile, également, de ne pas mettre au compte du symbolique le fait que la narration consigne à la suite, en

20 Poème cité, *ibid.*, p. 285-286.

21 *ibid.*, p. 68.

l'espace de quatre paragraphes, le changement d'habit d'Enfantin en personne, le père selon l'esprit, et, juste après la séparation des amants (Urbain devant rejoindre son poste à Damiette), la nouvelle de la mort en France de son père, Urbain Brue²².

Conçu comme le récit d'un drame, le voyage approche ici de son acmé. Urbain, installé à Damiette, y reçoit en effet une autre nouvelle qui l'affecte plus encore : « Halimeh était morte 20 jours à peine après mon départ »²³.

Or cette mort inattendue est aussi une mort mystérieuse. La maîtresse d'Urbain meurt en effet bien avant l'arrivée de la peste, sans cause apparente et en toute conscience de se mourir, à telle enseigne que Dussap la fera autopsier par ses confrères pour tâcher de comprendre. Elle s'est dite persuadée, lors de la séparation, de ne plus revoir Urbain. Et surtout elle a organisé chez elle, apprend-on, autour de son lit de mort, une véritable mise en scène de ses adieux à son mari, à ses enfants et à ses domestiques. Même s'il n'en est question sous la plume d'aucun témoin contemporain, un suicide par empoisonnement est la seule hypothèse qui vienne à l'esprit, eu égard, bien sûr, au sentiment de culpabilité probable de Halimeh envers le D^r Dussap, auquel elle avait une extrême reconnaissance de l'avoir sortie de l'esclavage et épousée, comme envers sa fille, pour un motif qu'on ne va pas tarder à découvrir. La lourdeur du non-dit est ici telle dans le récit que l'on est guidé vers une cause en dernière instance morale. Halimeh ne serait-elle pas morte, selon l'expression d'un poème d'Urbain, de cette tristesse de « l'amour qu'on ne peut dire »²⁴ ? C'est en tout cas clairement comme une forme de suicide par exposition volontaire à la peste qu'Urbain interprète l'autre mort, survenue neuf mois plus tard, celle qui porte le malheur à son comble et va déclencher la conversion à l'islam, à savoir la mort de Hanem, la fille nubile de Halimeh, sur qui, après son décès et peut-être même de son vivant, il avait reporté et sublimé toutes ses affections – en qui entre-temps, il en était venu, expressément, à voir une fiancée.

C'est, cette fois, Suzanne Voilquin qui, dans sa propre version du voyage oriental des saint-simoniens, nous livre une explication – vraisemblable – de l'énigme de cette seconde mort. Urbain, dans son récit, évoque un rite de partage du pain et du sel auquel il s'est livré avec Hanem et par lequel il pensait avoir formalisé au moins une « grande amitié » avec la fille de sa maîtresse défunte. Mais selon Suzanne, qui se prévaut d'avoir reçu les confidences de la jeune fille parallèlement à celles d'Urbain, ce rite signifiait au contraire pour celle-ci, dans les coutumes auxquelles elle se conformait, que la relation ainsi scellée était une

²² *Ibid.*, p. 68-69.

²³ *Ibid.*, p. 71.

²⁴ « Halimeh-Urbain », *ibid.*, p. 292.

« fraternité d'adoption » et ne se traduirait jamais par un mariage. Violemment amoureuse d'Urbain, Hanem aurait dû consentir à un tel engagement pour satisfaire son jeune frère, Arif, jaloux de sa relation avec Urbain et qui menaçait de la dénoncer. C'est en raison de quoi, désespérée et de la mort de sa mère et de l'impasse dans laquelle elle s'était mise avec Urbain, la jeune fille aurait tout fait pour contracter la peste en assistant systématiquement son père auprès de ses malades²⁵. Un véritable « malentendu culturel »²⁶, dirait-on en termes actuels, serait ainsi à l'origine de la catastrophe qui, après la fin de sa communion avec la négritude incarnée, met fin aux projets matrimoniaux égyptiens d'Urbain avec son *alter ego* au féminin, sa presque sœur, la jeune métisse comme lui à moitié noire et à moitié blanche. Reste qu'en ouvrant à Urbain une extrême liberté d'agir en dehors de tous les codes, ceux des pays dont il vient comme ceux du pays où il passe, son voyage en Orient fait de lui l'instrument d'un formidable gâchis et le rend comparable au personnage central du film de Pier Paolo Pasolini, *Théorème*, dont l'immoralisme d'ange destructeur et annonciateur à la fois massacre toute la famille qui reçoit sa visite. Si l'on en croit son récit, fait au point de vue d'une innocence quasi infantile, « entre [leurs] plus ardents baisers » et comme pour répondre, selon toute apparence, au problème de leur différence d'âge, Urbain n'était-il pas allé jusqu'à faire à sa maîtresse la confiance de son rêve d'épouser sa fille pour la garder, elle, Halimeh, à travers Hanem, jusqu'à la fin de ses jours²⁷ ! Il faut bien la double mort, pour ne pas dire le double sacrifice, de la mère puis de la fille, pour trancher pareil nœud.

La tragédie de *Phèdre*, mais vue du côté inconscient d'Hippolyte ? Tout bien examiné, le *Voyage d'Orient* d'Urbain, s'il conduit à un état relationnel aussi inextricable que la crise couvée dans le huis clos du palais de Thésée, le fait à sa manière proprement viatique. C'est le déplacement du héros narrateur, du *je* viatique, de France en Égypte, d'une famille à l'autre, qui, en transportant une structure conflictuelle et en lui procurant l'occasion d'une réplification incontrôlée, crée et noue la complexité de la situation. Ce sont aussi les déplacements ultérieurs d'Urbain qui le sauvent, lui, et qui la recomposent, cette complexité, positivement.

25 Les confidences de Hanem sont rapportées par Suzanne Voilquin dans sa onzième « lettre » au *Siècle* (numéros des 29 et 30 août 1837) mais passées sous silence dans ses *Souvenirs* en volume. La saint-simonienne atteste la violence de l'amour de Hanem pour Urbain mais ne révèle pas ou ne connaît pas la liaison d'Urbain avec Halimeh – raison très probable du caractère secret et « mélancolique » pris par la passion de la jeune fille pour son jeune précepteur.

26 J'emprunte l'expression à l'essai de Sarga Moussa sur *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 140 sq.

27 *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 88.

Sa « révolution »²⁸ intérieure commence, à vrai dire, avec son premier travail de deuil, en réaction à la disparition de Halimeh. Urbain en attribue rétrospectivement le déclenchement à une lettre de consolation d'Enfantin argumentée, dans le droit fil de la doctrine personnelle de ce dernier, sur l'idée d'une continuation des morts par les vivants, à mi-chemin de la métempsychose de Pythagore et de la conception chrétienne de la résurrection. À le lire, il apparaît que cette lettre lui aurait enfin permis de faire le lien entre la doctrine enfantinienne de la vie éternelle²⁹ et sa propre problématique raciologique :

Les pensées de vie éternelle qui s'étaient toujours montrées obscures à ma curiosité, me parurent dans toute leur grandeur ; ma vie, qui s'était toujours *déplacée* [c'est moi, Ph. R., qui souligne] assez brusquement, sans que je pusse m'en rendre compte, me fut révélée tout entière, car c'est dans l'harmonisation de ce qu'il y a de noir en moi, par ma mère, et de ce qu'il y a de blanc, par mon père, que je vois toute la clé de ma mission apostolique. De ce jour, j'envisageai sous un point de vue plus saint ce que Dieu a mis en moi de génie et je songeai plus aux grands apôtres qu'aux grands acteurs³⁰.

De même qu'Enfantin se sent habité par une chaîne ininterrompue de prédécesseurs, à commencer par Saint-Simon, et entend se perpétuer à travers ses « fils », de même Urbain s'éprouve, à partir de la mort de Halimeh, comme chargé de la perpétuer :

Oui, c'est elle qui a déposé dans mon cœur cette affection tendre pour sa fille, que j'ai commencé à aimer comme ma fille, puis comme ma sœur, puis comme mon amante, enfin comme une épouse chérie que j'attends de la miséricorde de Dieu³¹.

La mort de Hanem, ensuite, ne fait que réitérer le schéma. Mais en articulant la mort de la fille sur celle de la mère jusqu'à en étendre indéfiniment la portée à toute la race noire :

Tu es entrée en moi, tu es entrée dans mon cœur comme dans un saint et sacré sanctuaire. Je te sens en moi, Hanem, douce, bienfaitante comme la rosée du ciel sur les fleurs. Tout mon corps a tressailli à l'embrassement que t'a donné ta mère quand tu t'es réunie à elle dans ma vie. J'ai pleuré, j'ai versé d'abondantes larmes

²⁸ *Ibid.*, p. 71.

²⁹ Voir la *Lettre du Père à Charles Duveyrier sur la vie éternelle* [juin 1830], Paris, Johanneau, 1834.

³⁰ *Voyage d'Orient...*, *op. cit.*, p. 71.

³¹ *Ibid.*, p. 75.

parce que j'étais ému de cette solennelle communion, de ce lien mystérieux entre toi elle et moi ; mais mon âme n'a pas été troublée, car j'ai foi en notre Dieu.

Vous n'êtes pas mortes, ô Halimeh, ô Hanem, vous vivez votre vie éternelle. Vivez joyeuses toutes deux, vivez dans mon amour et ayez toute confiance : je suis debout. Ce que vous aimez, je l'aime. Ce que vous désirez, je le désire et je vous le donnerai. Pour vous, *pour notre race* [souligné dans l'original], je veillerai infatigablement et je ne vous épargnerai aucune joie, aucune fête.

Je vous porterai au milieu de cette brillante Europe que vous avez vue souvent dans vos rêves comme une terre promise³².

En complément de l'épître consolatoire reçue d'Enfantin, la culture scolaire latine apprise au lycée de Marseille jusqu'au niveau de la classe de rhétorique fournit à Urbain un autre modèle de compréhension et de verbalisation de ce qui lui arrive. Ainsi déploie-t-il, jusqu'à ambitionner un rôle non plus de comédien, mais de fondateur, l'image du survivant-porteur des mânes de ses deux disparues :

Allons, avec ces deux femmes, c'est un aiguillon nouveau. Énée chargé de son vieux Père et de ses enfants, fuyait avec courage l'incendie de Troie ; avec ce doux fardeau, j'affronterai audacieusement les caprices de la foule³³.

La poésie de Virgile donc, à défaut de l'appareil de connaissances anthropologiques que l'on mobiliserait de nos jours, lui sert à penser un processus de migration et de métissage de civilisation dont il serait l'un des acteurs majeurs. « J'irai en France », décide-t-il et consigne-t-il dans son journal dès ce moment, la veille du jour où, dans « une grande impulsion de la foi », il « prend la résolution de [s]e faire instruire dans la foi musulmane afin de [s]e faire circoncire »³⁴.

Paradoxalement, ainsi, c'est dans le dessein non pas de faire souche en Égypte mais bien de revenir en France qu'Urbain choisit de se donner une nouvelle identité, le 8 mai 1835, précise-t-il, exprimant au grand jour la vérité de son histoire individuelle. « J'avais pris le nom d'Ismaÿl, explique-t-il dans le récit de sa conversion, nom symbolique pour moi, dans lequel se réunissent presque tous les caractères de mon apostolat : Ismaÿl, fils d'une esclave, un bâtard, abandonné de son père »³⁵. Avant de compléter cette allusion à l'histoire du

32 *Ibid.*, p. 85.

33 *Ibid.*, p. 87.

34 *Ibid.*

35 *Ibid.*, p. 91.

premier fils d'Abraham, né de sa servante égyptienne, Agar, par l'évocation du rôle dans l'islam de ce personnage biblique :

C'est lui, dit la tradition, qui a découvert l'eau auprès du temple qu'il a bâti avec son père. Qui sait si Dieu ne me réserve pas de découvrir la source où toutes les populations musulmanes iront se désaltérer, car l'eau du Zemzem est bien mauvaise aujourd'hui³⁶ !

Au plan religieux, le sens de sa conversion, approuvée, sinon comprise, par quelques saint-simoniens de marque, tels Enfantin, Duveyrier et Gustave d'Eichthal, continue, aujourd'hui encore, à susciter des interrogations de diverses provenances. Urbain a-t-il bien été musulman ? se demande-t-on. A-t-il étudié et surtout pratiqué sa vie durant ? Le silence des sources sur le sujet tend à montrer que la question n'est pas heuristique, voire pas pertinente. En revanche, sa persistance à faire de son nom musulman, non reconnu à l'état civil, le prénom définitif et exclusif de son identité française ne laisse aucun doute sur sa fidélité à ce choix. Surtout, une lecture du *Voyage d'Orient* attentive à ce qu'il écrit vraiment écarte toutes les interprétations ordinaires. Sa démarche n'est pas une apostasie, ni une adhésion globale à une autre foi, et encore moins l'équivalent d'une naturalisation ou un acte dicté par une quelconque ambition de faire carrière en Égypte ou ailleurs. Comme le disent allégoriquement sa critique de la qualité de l'eau du Zemzem et sa spéculation sur la possibilité de découvrir une nouvelle source pour les musulmans, il s'agit pour lui aussi bien d'inventer un avenir que de se rattacher à une tradition, d'initier un syncrétisme universaliste que de réhabiliter une foi méconnue en Occident :

La communion de l'Orient et de l'Occident, la communion du musulman et du chrétien, voilà ce que je réalise en moi. Le baptême et la circoncision, *j'aurai les deux caractères* et il me sera facile de les comprendre et de savoir ce qu'ils ont d'attractif entre eux, ce qu'ils ont de répulsif. [...] Gloire et louange à Dieu, voici que ma langue apprend une nouvelle langue pour le prier, voici qu'un rite nouveau lui portera la supplication pour tous les infidèles, infidèles chrétiens, infidèles musulmans. Voici que j'ai déjà pris sur moi et avec moi les bâtards, les esclaves, les noirs, puis les musulmans, les renégats³⁷.

L'islam d'Urbain, en d'autres termes, est un nouvel islam, à analyser, au fond, comme un phénomène spécifique, annonciateur dans une certaine mesure des conversions ou de la reviviscence musulmanes de ce ^{xxi}e siècle dont les spécialistes ont eux-mêmes tant de mal à reconnaître et analyser le caractère

³⁶ *Ibid.* Le Zemzem est le puits sacré de La Mecque.

³⁷ *Ibid.*

mutant sous l'étiquette péjorative d'intégrisme que leur appliquent les médias ou sous la revendication de pureté doctrinale qu'elles mettent en avant. C'est bien pourquoi son récit de conversion s'accompagne de développements insistants sur sa curiosité pour l'histoire des « réformateurs de l'islam » que seraient les Wahabis³⁸ et, de manière générale, pour l'existence d'une tradition critique interne à l'islam. Il se verrait volontiers, s'il en avait les moyens, dans un rôle de modernisateur – d'inspirateur d'une adaptation orientale, en quelque sorte, de l'effort de refondation du christianisme tenté en France par l'industrialisme saint-simonien :

C'est l'industrie qui sauvera l'Égypte, mais si l'industrie ne s'appuyait pas sur la religion, si elle ne venait pas réaliser sur la terre le paradis de Mohammed, elle n'aurait aucune puissance. En d'autres termes, il faut qu'à côté de l'ingénieur, il y ait un imam, et que l'on parte de la mosquée pour aller au chantier. [...] De là, l'islamisme ne sera transformé que par une grande action industrielle qui combinera ses efforts avec la religion, mais la religion telle quelle existe et qu'on ne transformera qu'au fur et à mesure que les actes accomplis le permettront. Voilà en partie les idées qui m'ont préoccupé lorsque j'ai embrassé la foi musulmane³⁹.

292

Dans le même sens d'invention identitaire va la volonté d'Urbain, formalisée par une lettre au consul de France, de faire savoir sa conversion aux autorités françaises et, contrairement à la jurisprudence, de réclamer du même geste le droit de conserver « [s]a qualité de citoyen français »⁴⁰. L'anticipation vaut la peine d'être signalée aussi bien par rapport au sort des Arabes musulmans d'Algérie sous la colonisation que par rapport à ce début de XXI^e siècle qui peine à mettre en place un *islam de France*.

Il n'est par ailleurs pas sans intérêt d'observer que la nouvelle identité religieuse d'Urbain rééquilibre implicitement son identité familiale et raciale, comme si, au terme de son voyage au pays du féminin, il en arrivait enfin à assimiler et à mettre en œuvre la recommandation d'assagissement reçue d'Enfantin au moment de la mort de Halimeh. En embrassant la religion des Arabes, il quitte sa négritude et trouve sa distance par rapport à l'ascendance maternelle. Peu à peu, les souvenirs de Halimeh et de Hanem s'enfoncent dans le passé, la « vie de femme » – pour reprendre la forte expression de Clorinde Rogé – se retire de lui, les charmes même de l'Orient se dissipent et font place à un désir de retour :

38 *Ibid.*, p. 111.

39 *Ibid.*, p. 94.

40 *Ibid.*, p. 90.

Ma vie est triste aujourd'hui, mâle, lugubre comme un grand jour de peste. La femme ne se montre pas, elle ne me parle pas, j'ai recommencé cette vie monotone du célibat. Non, ce n'est plus en Égypte que je dois rechercher l'amour des femmes, qui ne remplit pas assez mon cœur et qui use mon cœur. *Je ne suis pas seulement fils d'une noire, Halimeh était mariée à un Européen, il faut que j'aïlle vers la race des pères, vers le pays du mâle.* [Phrase soulignée dans l'original.] On ne peut pas espérer un mouvement large s'il n'est pas ouvert par ceux que Dieu a mis à la tête de la civilisation. Pour que l'Orient s'unisse à l'Occident, il faut que l'Occident vienne au-devant de l'Orient, qu'il y vienne avec amour, et non avec orgueil et cupidité. Il peut être bien plus important qu'on connaisse en Europe les Orientaux, que si on voulait aujourd'hui, isolé que l'on est en Égypte, au milieu de Francs rétrogrades, faire aimer nos mœurs à ces peuples. – Oui, mes amours, j'irai vous faire fleurir sous notre ciel de France. [...] Vous avez besoin de vous incarner dans nos Européennes pour revenir séduire plus facilement vos compagnes, que vous laisserez encore un peu de temps languir dans la splendide servitude du harem. – Ainsi donc, je partirai⁴¹.

LA TENTATIVE D'UN LYRISME POSTCOLONIAL

La vie d'Urbain après l'Égypte est une autre histoire, une histoire marquée par ce voyage, mais une histoire sans voyage et sans poésie. Plus tard, en Algérie, il n'est plus de passage, il vit et travaille. Il ne compose plus, il ne joue plus, il agit et, lorsqu'il écrit, c'est en prose, à la troisième personne et dans la posture d'un conseiller du prince. Il renonce au paganisme flamboyant de sa poésie. Sa voix personnelle et exceptionnelle s'éteint et se perd, sans jamais avoir été publiée, comme s'éteindra plus tard, pour des raisons tout aussi existentielles, mais après publication – pour un tout petit cercle, le *je* « autre » de Rimbaud. Il faut par conséquent faire retour spécifiquement sur ce problème d'écriture afin d'en comprendre les connexions avec la biographie et l'expérience viatique.

Du fait de la position métatextuelle qu'il occupe par rapport aux poèmes d'Égypte, notant le moment et les circonstances de leur écriture, s'y référant et les citant, voire s'en réinjectant des extraits et les mêlant à son propre mouvement, le *Voyage d'Orient*, qui s'écrit en exploitant un journal intime détruit après coup, livre ici et là d'utiles indications sur la puissance lyrique d'Urbain. Ainsi y trouve-t-on une amorce de théorisation de ses conditions de manifestation d'autant plus intéressante qu'elle recourt au féminin et à l'opposition, comme on sait fondamentale dans les études sur le genre, entre sphère privée et sphère

⁴¹ *Ibid.*, p. 130.

publique. La notion de « vie générale » qui la fonde est un emprunt direct à *Enfantin*, chez qui elle est pratiquement synonyme de *socialisme*, au sens essentiellement moral du mot à ses débuts, autrement dit et à peu près, pour ne plus parler l'idiolecte du groupe, de *vie sociale* :

La vie générale, chez un artiste, pour être digne, active, a besoin d'une tension continuelle, d'un enthousiasme exalté. Mais cela fatigue à la longue si la femme n'est pas là pour remplir par sa tendresse délicate toutes ces petites exigences de la vie privée qui sont des abîmes où l'enthousiasme s'engloutit d'ordinaire si l'amour ne les efface et alors, la vie publique et la vie privée se fondent et s'animent l'une par l'autre ; alors, on vit réellement, car il y a ensemble un homme et une femme. Nous n'en sommes pas encore là, Bon Dieu ! et votre miséricorde, à cause de mon isolement, a sans doute pitié de ces moments de langueur qui me prennent quelquefois⁴².

294

Cet état d'improductivité fait suite à l'exaltation de la conversion. Traversant une période d'abstinence plus ou moins forcée, démuné d'argent et sans ami saint-simonien avec qui partager un minimum d'utopie, Urbain s'ennuie à Damiette, cerné de surcroît par la peste et par le choléra qui ont atteint les villages environnants. Il éprouve comme un manque l'absence du « Père » (*Enfantin*) et ne trouve aucun « centre de vie »⁴³ – entendons : aucun regroupement de saint-simoniens – auquel se raccrocher. La création poétique, en somme, nécessite chez lui la double médiation du féminin et du masculin, elle résulte de leur interaction. En quoi Urbain paraît se démarquer du stéréotype romantique de la Muse unique inspiratrice du Poète⁴⁴. Et rejoindre, comme on aurait pu le deviner, la théorie enfantinienne du couple prêtre.

Ce rapport particulier au féminin poétique, si l'on peut dire, se confirme à la lecture, notamment, du poème de voyage (sous-genre peu ou pas étudié, en partage entre la poésie et le récit de voyage) que constitue le texte bizarrement intitulé « Halimeh-Urbain », postérieur, du moins d'après sa datation, à la mort de la femme de Dussap. Prolongeant ses précédents efforts pour faire parler la Femme exotique, selon une problématique typiquement enfantinienne adaptée, d'abord, aux Noires – potentialisée, donc, du fait de l'altérité raciale –, Urbain y essaie cette fois de donner la parole à Halimeh, la grande muette de son récit de voyage en raison même de son inavouable et inassumée position d'épouse adultère et de mère rivale. Il procède en instaurant et en imaginant

42 *Ibid.*, p. 158.

43 *Ibid.*, p. 157.

44 Voir les études sur la muse romantique rassemblées dans Christine Planté (dir.), *Masculin/Féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002.

un dialogue, à vrai dire assez inégalement distribué, que l'amant-poète conduit pour convaincre sa maîtresse d'aller consulter le Père. Ainsi l'incipit la présente-t-il sortant peu à peu du sommeil, mais encore incapable, à la différence des oiseaux et de lui-même, de chanter :

Le soleil se lève, ma douce amie, le ciel est pur ; n'es-tu point encore rassasiée des molles caresses du sommeil ?

*Je te savais là, mon bien aimé ; mon cœur te voyait et je rêvais de toi, de notre amour, de mes enfants. Chaque matin, j'aime à suivre de l'œil à travers les feuilles du palmier l'étoile du berger qui s'éteint dans la lumière. Alors, je songe à ma jeunesse naufragée au milieu des hommes*⁴⁵.

L'ayant fait lever, il l'emmène vers la tente du Père et, en chemin, lui expose la grandeur de ce nouveau messie. Elle, alors, a ces questions que l'on va reconnaître comme étant, ni plus ni moins, les questions de la Noire qui sommeille en Urbain :

— *Mon bien-aimé, ton PÈRE est blanc, n'est-ce pas ? mon époux était blanc aussi. Cependant je n'ai jamais osé lui parler de mon cœur ; dis-moi, pourrai-je raconter à ton PÈRE ma famille noire, mes rêves d'enfance et nos amours*⁴⁶ ?

Arriver à parler de soi, trouver la voix pour se dire et se construire performativement, avec ses particularités qu'on croit inavouables, telle est donc bien la clé de la guérison, le moyen de se donner, faute d'en posséder de naissance, une place et une identité originales. Mais il va de soi que ce n'est pas Halimeh qui parle ici. C'est la voix féminine d'Urbain qui sort de son gosier de ventriloque.

Là se situe la limite du lyrisme qu'il invente, mélange improbable du modèle biblique du Cantique des Cantiques, du romantisme de Victor Hugo et de la tradition poétique arabe, comme on le constate dans l'épilogue du voyage, à l'évocation du prochain retour, lorsque le narrateur conclut son aventure d'écriture en la dédiant à Charles Duveyrier, surnommé le « Poète de Dieu », ce proche d'Enfantin et ce grand frère saint-simonien d'Urbain qui s'était vu confier la charge de la poésie à Ménilmontant. Ce qu'Urbain, sans fausse modestie, estime rapporter de son voyage, ce n'est pas un nouveau poète, lui écrit-il, mais seulement une part, orientale, de divinité, un nouveau sujet humain de poésie :

⁴⁵ *Voyage d'Orient...*, op. cit., p. 292.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 295.

Dieu, ton Dieu, poète, est avec moi, il vient avec ses rêves d'Orient, ses beaux rayons de soleil, ses odeurs enivrantes, ses joies délirantes. Voici le bédouin, l'arabe, le musulman, voici Ismaïl, Poète⁴⁷ !

Urbain, lui-même, comprend très bien qu'en faisant le choix d'une identité juste milieu, c'est-à-dire, en l'occurrence, arabo-musulmane, à mi-chemin du paganisme noir et du saint-simonisme blanc, il a en réalité renoncé à sa révolte lyrique et mis un terme à ses rêves de carrière poétique personnelle. Il n'est pas fortuit qu'un de ses derniers poèmes de voyage soit l'éloge d'un pacha pour ainsi dire napoléonien, réputé, certes, pour avoir redonné de la souveraineté à l'Égypte, mais également pour lui avoir imposé un ordre répressif sans faille :

Trois ans après avoir écrit mon premier morceau de *La Noire*, je clos peut-être tout travail en Égypte par une louange à Mohammed Aly. Alors, c'était le Noir, aujourd'hui c'est le musulman. Je crois que les deux choses sont aussi vraies en elles-mêmes⁴⁸.

296

C'est bien pourquoi, dans les conditions historiques où il s'y essayait, un peu plus d'une décennie avant l'abolition de l'esclavage dans les colonies à sucre, mais aussi pendant que commençait la mainmise impérialiste sur l'Algérie, à laquelle il participera⁴⁹, Urbain ne pouvait pas publier sa poésie postcoloniale avant la lettre et avant l'histoire. C'est pourquoi aussi nous sommes, aujourd'hui, en mesure et en besoin de la lire.

47 *Ibid.*, p. 171.

48 *Ibid.*, p. 174.

49 En pérennisant sa structure identitaire dissociée : interprète militaire, il vit et travaille tantôt en Algérie, où il épouse une femme arabe musulmane, tantôt à Paris, où il a amis et maîtresse.

INDEX DES NOMS PROPRES

(on a exclu de cet index les auteurs de textes critiques et les personnages fictifs)

- | A | B |
|--|--|
| Abou Naddara 73, 77 | Bacheracht, Robert von 130, 133, 134, 135, 136, 137, 140, 142 |
| Abrantès, Laure Junot, duchesse d' 141 | Bacheracht, Therese von 130, 133, 134, 135, 136, 137, 140, 142 |
| Adam, Juliette 259 | Bakounine, Mikhaïl 77 |
| Ahlefeld, Charlotte von 151 | Balzac, Honoré de 21, 196 |
| Albrand, M ^{me} 212 | Barrault, Émile 245, 279, 280, 282 |
| Ali Abdul Wahab 58, 82 | Barrucand, Victor 25, 55, 65, 67 |
| Amalia, reine de Grèce voir Oldenbourg, Amalia d' 161, 163 | Barthel, Carl 152 |
| Andreas, Friedrich Carl 76 | Baudelaire, Charles 68, 190, 192 |
| Andreas-Salomé, Lou 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85 | Baudissin, Hermann Wilhelm 133, 134 |
| Arndt, Ernst Moritz 132 | Beaulieu-Delbet, Julie 34 |
| Arnim, Bettina von 134 | Beaumont, Pauline de 38, 223 |
| Aulnoy, Marie-Catherine Le Jumel de Barnville, comtesse d' 9, 155 | Béchir, émir 268 |
| Aumale, Henri d'Orléans, duc d' 277 | Belgiojoso, Cristina Trivulzio, princesse de 95, 98, 103 |
| Aunet, Léonie d' 12, 37, 39, 41, 42, 49, 51, 52, 53 | Bell, Gertrude 173 |
| Austen, Jane 115 | Belzoni, Sarah 229, 234, 248 |
| | Bergami, Italo 150 |
| | Bernadin de Saint Pierre, Jacques-Henri 185 |

- Biard, François-Auguste 42, 43, 49
 Biard, M^{me}
 voir, Aunet 42, 43, 49
 Biedermann, Aloïs 73
 Biller, Clara 129
 Bird, Isabella 258, 261, 264, 265, 266,
 268
 Bonaparte, Napoléon 144, 153, 223,
 227, 236, 241, 243
 Bonnetain, Raymonde 90
 Börne, Ludwig 132, 139, 142
 Botzaris, M^{me} 163
 Bourbonnaud, Louise 16, 210, 213, 214,
 215, 216, 220, 221
 Bourges, Michel de 40
 Boynest, Léon de 50, 51
 Brachmann, Luise 151
 Bremer, Frederika 22, 28
 Brentano, Christian 144, 160
 Brentano, Gunda 144, 160
 Brewer Goddard, Farley 224
 Brosses, Charles de, dit le président de 37
 Brunetière, Ferdinand 218, 219
 Brun, Friederike 151
 Brunswick, Caroline de 150
 Buffon, Georges Louis Leclerc de 193,
 194, 195, 196
 Buloz, François 183
 Byron, George, Lord 147, 153
 Bystram, Adolf von 133, 154
- C** _____
 Carlyle, Thomas 168
 Caroline, princesse
 voir, Brunswick, Caroline de 147,
 150, 152, 232
 Chabrillan, Élisabeth-Céleste Veinard
 (dite Céleste Mogador), comtesse de
 216
 Champlain, Samuel de 220
- Champollion, Jean-François 228, 241
 Charles de Prusse 223
 Charles VII du Danemark 42
 Chateaubriand, François-René de 37, 38,
 41, 45, 47, 228, 246, 247, 248, 265
 Chatham, comte de 260
 Chazal, André 41, 183
 Chevalier, Amélie 99, 209, 312
 Chopin, Frédéric 44, 183, 184, 185, 192
 Clarac, Claude 174
 Cohen, Judith 153
 Colet, Louise 22, 24, 28, 33
 Colette, Sidonie-Gabrielle Colette, dite
 76, 96
 Constant, Benjamin 143
 Cook, Thomas 30
 Cooper, Susan Fenimore 22
 Cottin, Sophie 141
 Courier, Paul-Louis 143
- D** _____
 Dalhousie, James Andrew Brown, Lord
 125
 Damas, Léon-Gontran 279
 Dameto, Juan 188
 David-Néel, Alexandra 30
 Dawson Damer, Mary Georgina Emma
 153, 164
 Defoe, Daniel 113
 Delanglard, M^{me} 212
 Denon, Dominique Vivant 228
 Dequiron de Saint Agnan, Antoine-
 Toussaint 150
 Deraismes, Maria 192
 Desgodins, Auguste 220
 Deutinger, Martin 144, 145
 Devrient, Eduard 145
 Dickens, Charles 260
 Dieulafoy, Jane (née Magre) 15, 21, 87,
 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98,

- 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106,
107, 216, 258, 259, 265, 266, 267, 271
- Dieulafoy, Marcel 15, 21, 87, 88, 90, 91,
92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101,
102, 103, 104, 105, 106, 107, 216, 258,
259, 265, 266, 267, 271
- Dobeneck, Magdalena, baronne de 130,
133, 134, 135, 136, 139
- Doncourt, A. S. de
voir, Drohojowska, comtesse 210
- Dostoïevski, Fiodor 68
- Drohojowska, Antoinette Joséphine,
comtesse 210
- Dronsart, Marie 99, 100, 209
- Drouot-Bouche, Anne-Liz 212
- Dudevand
voir, Sand, George 141
- Duff-Gordon, Lucie 12, 241, 250, 251,
252, 253, 254, 255, 258, 260, 268, 270,
271
- Dupleix, Joseph-François 220
- Durand, Marguerite 95, 97, 98, 192, 245
- Dussap, Charles 242, 243, 285, 287, 294
- Dussap, Hanem 243, 287, 292
- Dussap, M^{me}
voir, Halimeh 242
- Duveyrier, Charles 280, 289, 291, 295
- E** _____
- Eberhardt, Augustin 58, 77
- Eberhardt, Isabelle 13, 25, 31, 55, 56, 57,
58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68,
69, 71, 72, 75, 76, 77, 78, 79, 81, 82, 83,
84, 85, 95, 97, 98, 258, 259, 260, 261,
262, 263, 264, 266, 268, 270, 277
- Ebner-Eschenbach, Marie von 134
- Ehnni, Slimène 59, 258
- Ehrenberg, Christian Gottfried 224, 226,
227
- Eichthal, Gustave d' 276, 291
- Elgin, Lady
voir, Nisbet of Dirleton, Mary 147,
148, 149
- Elgin, Lord
voir, Nisbet of Dirleton, William
Hamilton 147, 148, 149
- Elgin, Thomas Bruce, comte d' 147, 148,
149
- Elwood, Anna Katharine 212, 227, 315
- Enfantin, Prosper 241, 244, 245, 277,
278, 279, 282, 283, 287, 289, 290, 291,
292, 294, 295
- Éverard
voir, Bourges, Michel de 40
- Eynard, Charles 166
- F** _____
- Fallmeyer, Jakob 151, 156
- Filleul de Pétigny, Clara 210
- Firuz, prince 175
- Flaubert, Gustave 24
- Forster, Georg 132
- Fourier, Charles 201
- France, Anatole 7, 11, 15, 16, 40, 41, 42,
65, 93, 98, 100, 101, 102, 104, 106,
109, 131, 133, 135, 136, 137, 138, 139,
142, 143, 144, 184, 192, 201, 211, 212,
214, 216, 221, 238, 242, 244, 251, 253,
259, 276, 278, 281, 282, 287, 288, 290,
292, 293
- Freud, Sigmund 75
- Freycinet, Rose de 53
- Friedrich Wilhelm III, roi de Prusse 224
- G** _____
- Gaimard, Paul 49
- Gamarra, Francisca Zubiaga y Bernalles,
de, dite señora Gamarra 48, 186
- Garibaldi, Giuseppe 166, 168
- Gasparin, Agénor de 229, 245

- Gasparin, Valérie de, comtesse de 12, 15, 28, 32, 33, 229, 241, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 254, 255
- Gautier, Théophile 24, 202, 203
- Genlis, Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de 141
- George III d'Angleterre 42
- George IV d'Angleterre 150
- Georg, Johann 75, 134, 159
- Ghulab Singh, maharadjah 122
- Gladstone, William Ewart 166
- Gournay, Marie de 143
- Grasset de Saint-Sauveur, André 55, 73, 78, 188
- Grégoire, Henri, abbé 286
- Grosvenor, Elizabeth Mary, marquise de Westminster 153
- Gutzkow, Karl 130, 144, 154
- H** _____
- Hahn-Basedow, Friedrich 133
- Hahn-Hahn, Ida, comtesse 129, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 137, 145, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 164, 168, 248
- Hahn, Karl Friedrich von 133, 135, 313
- Halimeh 285, 286, 287, 288, 289, 290, 292, 293, 294, 295
- Hamilton, Alexander 148, 228
- Hanem
voir Dussap, Hanem 285, 287, 288, 289, 290, 292
- Hanovre, Caroline-Mathilde de 42, 166
- Hastfer, Helmina von 129
- Hausmann, Georges Eugène, baron 137, 213
- Hedin, Sven 220
- Heine, Heinrich 131, 132, 139, 142
- Heinse, Wilhelm 151
- Helvig, Amalie von 151
- Hemprich, Wilhelm Friedrich 224, 226, 227
- Hess, Moses 144
- Hettner, Hermann 134
- Hobhouse, John Cam 147
- Hofland, Barbara Hoole 212
- Hogarth, William 238
- Hommaire de Hell, Adèle 90, 212
- Horace 168
- Hugo, Victor 42, 129, 252, 279, 295
- Humboldt, Alexandre, baron de 49, 226
- I** _____
- Ibrahim-Hilmy, prince 227
- Istria, Hélène Dora d' 211, 212
- J** _____
- Jowahir Singh, rajah 122
- K** _____
- Kanitz, Luise von 231
- Kant, Emmanuel 34
- Kerr, M^{me} 211, 212
- Keyserling, Hermann 76
- Kinglake, Alexander-William 268
- Kleiber, Otto 175
- Klenze, Leo von 151
- Kohl, Ida 129, 130, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 141, 145, 146
- Kolb, Annette 129, 133
- Kolloff, Eduard 139, 145
- Kontaxaki, Elisabeth 168
- L** _____
- Lamartine, Alphonse de 32, 168, 229, 265, 268
- Lambert, Charles 279
- Langlès, Louis 228
- La Roche, Sophie von 11, 229, 230, 231, 234, 235
- Laube, Heinrich 144
- Laurens, Jean-Baptiste 188

- Lawrence, Henri 13, 15, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125
- Lawrence, Honoria Laetitia 13, 15, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125
- Le Bon, Gustave 220
- Lemire, Fanny 218
- Lenz, Adolf 145
- Leo, Sophie 129, 130, 133, 134, 135, 136, 137, 142, 145
- Letronne, Antoine Jean 228
- Lévi, Sylvain 220
- Lewald, Fanny 129, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 137, 142, 145
- Lorenz, Wilhelmine 130, 133, 134, 135, 136, 141
- Loti, Pierre 67, 68, 270
- Lou, Henri
voir, Lou-Andréas, Salomé 71, 72, 73, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85
- Louvet de Couvray, Jean-Baptiste 96
- Lützow, Heinrich von 130, 133
- Lützow, Therese von 130, 133
- Lyons (amiral) 168
- M**
- Mahmoud Saadi
voir, Eberhardt, Isabelle 55, 59, 82
- Maillart, Ella 171, 175, 176, 178
- Malraux, André 172, 263
- Mania
voir, Eberhardt, Isabelle 58, 59
- Mann, Erika 173, 179
- Mann, Klaus 173, 179
- Manners, Mary 120, 148
- Marmier, Xavier 49, 50, 52
- Marquardt, Martha 129, 133
- Marx, Karl 144, 257, 278
- Massieu, Isabelle 16, 210, 213, 214, 217, 218, 219, 220, 221
- Massieu, Octave 16, 210, 213, 214, 217, 218, 219, 220, 221
- Mathilde, reine
voir, Hanovre, Caroline-Mathilde 42, 129
- Maximilien, prince de Bavière 151
- Méhémet-Ali 241, 245, 249
- Meleni, Elpis
voir, Schwartz, Marie Espérance 166
- Menzel, Wolfgang 155
- Mériem
voir Eberhardt, Isabelle 58, 59
- Meryon, Charles 149
- Meunier, Léonie 210, 211, 308
- Meunier, Stanislas 210, 211
- Michel, Louise 40, 96, 112, 192, 199, 212, 278
- Michelet, Jules 191, 192
- Minutoli, Heinrich von, baron de 223, 224, 225, 227, 228, 229, 231, 239, 240
- Minutoli, Wolfradine von Schulenburg, baronne de 15, 16, 90, 91, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 239, 240, 248
- Moerder, Isabelle de
voir, Eberhardt, Isabelle 58
- Mœrder, Nathalie de 77
- Mohammed Ali
voir, Méhémet-Ali 225, 234, 282
- Mohammed, prophète 225, 234, 282, 292, 296
- Molière, Jean-Baptiste Poquelin, dit 120
- Montagu, Lady Mary Wortley 9, 22, 24, 104, 105, 148, 153, 249, 267
- Montaigne, Michel de 143
- Montet, Albert de 223
- Morgan, Jacques de 99, 155
- Morgan, Lady 99, 155

- Mountain Jim 268
Mundt, Theodor 131, 144, 145
Myriam
 voir, Eberhardt, Isabelle 58
- N** _____
- Nadia
 voir, Eberhardt, Isabelle 58
- Nadson, Simon 73
Napoléon III, Louis-Napoléon Bonaparte,
 empereur des Français sous le nom de
 143, 277
Nerval, Labrunie, Gérard, dit Gérard de
 249
Nicolas
 voir, Eberhardt, Isabelle 9, 58, 68, 73,
 77, 280
Niendorf, Emma
 voir, Suckow, Emma von 130, 133,
 134, 135, 136, 137, 143
Nietzsche, Friedrich 73
Nin, Anaïs 74
Nisbet Hamilton of Dirleton, Mary
 voir, Nisbet of Dirleton, Mary 147,
 148
Nisbet of Dirleton, Mary 148
Nisbet of Dirleton, William Hamilton
 148
Nordenflycht, Julia von 161, 162, 163,
 164
- O** _____
- Omar, domestique 251, 268
Osman, matelot 251
- P** _____
- Pahlavi, schah 177
Pappenheim, Karl Theodor, comte de
 133
Patmore, Coventry 125
Petro Bey 158
Pfeiffer, Ida 72, 73, 212, 248, 258, 261,
 265, 266, 267, 269, 270, 271
Pierola de Florez, Carmen 46
Pio, Mariano 41
Pitt, William 260
Podolinsky, N.
 voir, Eberhardt, Isabelle 58, 59, 68,
 73, 77
Poncy, Charles 184
Poole, Sophia 248
Posselt, Franz Ludwig 152
Pottier, Edmond 100
Pouchkine, Alexandre 76
Power Cobbe, Frances 192
Prokesch-Osten, Anton comte de 151,
 159
Prusse, Frédéric-Charles de, prince de 49,
 223, 225
Prusse, roi de
 voir Friedrich Wilhelm III 49, 223,
 225
Pückler-Muskau, Hermann von, prince
 de 151, 265
Pythagore 289
- R** _____
- Rachilde, Marguerite Valette (née
 Eymery), dite 96, 192
Raoul-Rochette, Désiré 232, 233, 236
Raumer, Friedrich von 142
Rechid, Ahmed 83
Regaldi, Giuseppe 168
Remarque, Erich Maria 176
Renan, Ernest 43
Ria Hackin 175
Rilke, Rainer Maria 72, 73, 79, 80
Rimbaud, Arthur 65, 293
Rodenberg, Julius 144
Rogé, Clorinde 281, 282, 286, 292
Rosetti, Carlo di 225

Ross, Ludwig 151, 162, 163, 251
 Rousseau, Jean-Jacques 37, 44, 230, 248
 Rubens, Pierre Paul 138
 Ruge, Arnold 144

S _____

Sackville-West, Vita 173
 Sade, Donatien Alphonse, marquis de 96, 192
 Saint-Elme, Ida 13, 248
 Saint-Simon, Claude Henri de Rouvroy, comte de 278, 289
 Salomé, Louise von 73, 319
 Sand, Aurore Dupin, baronne Dudevand, dite George 11, 13, 20, 21, 22, 23, 27, 28, 29, 31, 32, 37, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 47, 61, 91, 96, 97, 141, 183, 184, 185, 186, 187, 190, 192, 193, 195, 196, 197, 198, 199, 204, 205, 233, 247, 258, 259, 266
 Sanua, James 77
 Saphir, Moritz Gottlieb 145
 Sartiges, Louis, vicomte de 46
 Savary, Claude-Étienne 236, 241
 Savigny, Bettina 153, 160
 Savigny, Karl von 153, 160
 Schinas, Bettina
 voir, Savigny, Bettina 153, 160, 165
 Schinas, Konstantin Demetrios 153, 160, 165
 Schirmacher, Käthe 97, 129, 146
 Scholtz, Christian 224
 Schönburg-Wechselburg, comtesse 138
 Schopenhauer, Johanna 129
 Schreiber, Clara 129
 Schuber, Maria 154, 159, 160, 164, 168
 Schubert, Gotthilf Heinrich 157
 Schulenburg, Johann Matthias von der 224, 226

Schwartz, Marie Espérance 154, 165, 166, 167, 168, 169
 Schwarzenbach, Annemarie 12, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180
 Schwarzenbach, Renée 12, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180
 Scott, Walter 198
 Serena, Carla 211, 212
 Séverine, Rémy, Caroline, dite 192
 Sévigné, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de 141, 155
 Shakespeare, William 133
 Shelley, Mary 115
 Skene, Felicia Mary Frances 153
 Staël, Germaine, Baronne de 34, 143, 155
 Stahr, Adolf 144, 145
 Stanhope, Lady Hester 147, 149, 150, 258, 260, 261, 268, 271, 281
 Struve, Heinrich von 130, 133
 Struve, Therese von 130, 133
 Suckow, Friedrich Emil von 130, 133, 135, 314
 Swanton Belloc, Louise 153

T _____

Tastu, Joseph 188
 Teiserenc de Bord, Léon 213
 Tennyson, Alfred 260
 Thackeray, William 260
 Tinne, Alexine 258, 261, 262, 263, 264, 271
 Tolstoï, Léon 76, 77
 Tristan, Flora 11, 13, 20, 23, 24, 27, 30, 31, 37, 39, 40, 41, 45, 46, 47, 48, 89, 183, 184, 185, 187, 189, 190, 192, 193, 195, 197, 198, 199, 201, 202, 204, 205, 233, 258, 259, 266, 269, 271
 Tristan, Mariano 41
 Tristan, Pio 41
 Trophimowsky, Alexandre 77, 84, 259

- U** _____
- Ujfalvy-Bourdon, Marie d' 90, 91, 95
- Urbain, Brue 276
- Urbain, Ismaïl 14, 243, 245, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296
- Urbain, Thomas
voir Urbain, Ismaïl
- V** _____
- Vane Tempest, Frances Ann, marquise de Londonderry 153
- Vargas, José de Vargas y Ponce, dit Miguel de 184, 185, 188
- Verne, Jules 30, 65
- Victoria, reine d'Angleterre 110, 192
- Vieuchange, Michel 96
- Virgile 290
- Voilquin, Suzanne 12, 22, 23, 27, 103, 233, 241, 242, 243, 244, 245, 248, 254, 255, 283, 285, 287, 288
- Volney, Constantin-François Chassebœuf, comte Volney, dit 241, 245
- W** _____
- Weber, Mathilde 129
- Weidmann, Conrad 223
- Wieland, Christoph Martin 230
- Wollstonecraft, Mary 115
- Woolf, Virginia 68, 69
- Y** _____
- Yalé, amant d'A.-M. Schwarzenbach 179
- Z** _____
- Zeyneh, esclave 251

BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

- AHLEFELD, Charlotte von, *Eine Frau von vierzig Jahren. Eine Erzählung aus dem wirklichen Leben. Von der Verfasserrin der Erna, Felicitas, Amadea, des Römbildestiftes, etc.*, Weimar, Hoffmann, 1829.
- ANDREAS-SALOMÉ, Lou, *Russland mit Rainer. 1900*, éd. Stéphane Michaud, en collaboration avec Dorothee Pfeiffer, Marbach, Archives littéraires, Deutsche Schillergesellschaft, 1999. Trad. de Stéphane Michaud, *En Russie avec Rilke. 1900*, texte établi par Stéphane Michaud et Dorothee Pfeiffer, Paris, Le Seuil, 1992.
- AUNET, Léonie d', *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1995.
- [ANONYME], *Erinnerungen aus dem Jahre 1848*, 2 vol., Braunschweig, F. Vieweg und Sohn, 1850.
- [ANONYME] (Sophie von Laroche), *Journal einer Reise durch Frankreich, von der Verfasserin von Rosalies Briefen*, Altenburg, Richtersche Buchhandlung, 1787.
- [ANONYME], *Voyages and Travels of Her Majesty Caroline Queen of Great Britain...*, London, Jones, 1821. *Journal des Voyages de S. M. la Reine en Afrique, en Grèce, et en Palestine*, édité par Louise Demont, London, Allman, 1821.
- [ANONYME], *Voyages de S. M. la reine d'Angleterre [Caroline de Brunswick]...*, traduit de l'anglais, Paris, Locard et Davi, 1821.
- BACHERACHT, *Paris und die Alpenwelt*, Leipzig, Brockhaus, 1846.
- BEAULIEU-DELBERT, Madame J., *Souvenirs de Corse* [1897], Nîmes, Lacour, 1996.
- BELGIOJOSO, Cristina de, *Asie Mineure et Syrie*, Paris, M. Lévy, 1858.
- BILLER, Clara, *Briefe aus Paris und Spanien*, Dresde et Leipzig, Carl Reißner, 1901.
- BOURBONNAUD, Louise, *Les Amériques : Amérique du Nord, les Antilles, Amérique du Sud*, Paris, Léon Vanier, 1889.
- , *Les Indes et l'Extrême-Orient : Impressions de voyage d'une Parisienne*, Paris, en vente chez l'auteur, 35, boulevard Barbès, s.d.
- , *Seule à travers 145,000 lieues terrestres, marines et aériennes. Premier voyage, Europe (45,000 lieues) : Espagne, Portugal, Gibraltar, Maroc*, Paris, en vente chez l'auteur, s.d.
- BREMER, Frederika, *Durch Nordamerika und Kuba. Reisetagebücher in Briefen 1849-1851*, éd. Detlef Brenneke, Darmstadt, WBG, 2001 (l'original suédois *Hemmen i den Nya Verlden*, fut publié à Stockholm en 1853 et 1854).
- BRENTANO, Clemens, *Bilder und Gespräche aus Paris*, dans *Clemens Brentano's Gesammelte Schriften*, éd. Christian Brentano, vol. 4 : *Der kleineren Schriften erster Theil*, Frankfurt/M., Sauerländer, 1852, p. 353-392.

- BREWER GODDARD, Farley, « Researches in the Cyrenaica », *The American Journal of Philology*, vol 5, n° 1, 1884, p. 31-53.
- COHEN, Judith, Lady Montefiore, *Private journal of a visit to Egypt and Palestine, by way of Italy and the Mediterranean*, London, J. Rickerby, 1836.
- COLET, Louise, *Les Pays lumineux. Voyage d'une femme de lettres en Haute Égypte (1869)*, éd. Muriel Augry, Paris, Cosmopole, 2001.
- DAVID-NÉEL, Alexandra, *Journal de voyage*, Paris, Plon, 1976.
- DAWSON DAMER, Mary Georgina Emma, *Diary of a tour in Greece, Turkey, Egypt, and the Holy Land*, London, Colburn, 1841, 2 vol.
- DIEULAFOY, Jane, « La femme dans l'administration auxiliaire de l'armée », *Le Matin*, 2 juin 1913.
- , *À Suse. Journal des fouilles, 1884-1886*, Paris, Hachette, 1888.
- , *Déchéance*, Paris, Lemerre, 1897.
- , *En mission chez les Immortels. Journal des fouilles de Suse 1884-1886*, Paris, Phébus, 1990.
- , *Frère Pélage*, Paris, Lemerre, 1894.
- , *L'Orient sous le voile. De Chiraz à Bagdad 1881-1882*, vol. II, Paris, Phébus, 1990.
- , *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, Paris, Hachette, 1887
- , *Une Amazone en Orient. Du Caucasse à Persépolis 1881-1882 [1887]*, vol. I., Paris, Phébus, 1989.
- DROHOJOWSKA (comtesse), *L'Abyssinie*, Lille, Lefort, 1886.
- , *Les Grandes Îles de l'Afrique orientale : Madagascar, La Réunion, Maurice*, Lille, Lefort, s.d.
- DUFF-GORDON, Lady Lucie, *Lettres d'Égypte 1862-1869*, Paris, Éditions Payot et Rivages, « Petite Bibliothèque Payot », 2002.
- EBERHARDT, Isabelle, *Au Pays des Sables*, Paris, Joëlle Losfeld, 2002.
- , « Dans la dune », dans *Yasmina et autres nouvelles algériennes*, éd. Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Éditions Liana Levi, 1986.
- , *Écrits intimes, Lettres aux trois hommes les plus aimés*, édition établie, annotée et présentée par Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Payot, 1991.
- , *Journaliers*, Paris, Joëlle Losfeld, 2002.
- , « La Zaouïa », dans *Amours nomades*, éd. Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Joëlle Losfeld, 2003.
- , *Lettres et journaliers*, présentation et commentaires par Eglal Errera, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2003.
- , « Notes de route, automne hiver 1903 », « Hadjerath M'guil », « Chez le cousin de Bou Amama », « Dernières visions », « Transformation », « Chez les étudiants », dans *Sud Oranais*, éd. Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu, Paris, Joëlle Losfeld, 2003.
- , *Sud Oranais*, Paris, Joëlle Losfeld, 2003.

- , *Trimardeur*, Paris, Fasquelle, 1922.
- et BARRUCAND, Victor, *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1926.
- EHRENBERG, Christian Gottfried, éd., *Naturgeschichtliche Reisen durch Nord-Afrika und West-Asien in den Jahren 1820 bis 1825 von Dr. W. F. Hemprich und Dr. C. G. Ehrenberg*, Berlin, etc., Ernst Siegfried Mittler, 1828.
- FILLEUL de PÉTIGNY, Clara, *Souvenirs de voyage dans l'Asie, le nord de l'Afrique. Syrie, Algérie, Tripoli, Tunis, etc.*, Limoges, E. Ardant, 1884.
- , *Les Jeunes Voyageurs en Palestine*, Paris, Picard, coll. « La mosaïque de la jeunesse », 1843.
- , *Voyages en Suisse, description des curiosités naturelles, détails sur les mœurs et les coutumes, sur la division politique de chaque canton*, Limoges/Paris, Martial Ardant frères, 1851.
- GASPARIN, Valérie, comtesse de, *Journal d'un voyage au Levant* [1848], 2^e éd., Paris, Ducloux et Cie, 1850.
- HAHN-HAHN, Ida, comtesse, *Literarische Zeitung*, 1841.
- , *Orientalische Briefe*, Berlin, Duncker, 1844, 3 vol.
- , *Repertorium der gesammten deutschen Literatur*, Leipzig, Brockhaus, 1840.
- , *Zeitung für die elegante Welt*, 1843.
- , *Erinnerungen aus und an Frankreich*, Berlin, Duncker, 1842, vol. I, p. 1 sq.
- HAMILTON GRAND, Nisbet, *The letters of Mary Nisbet Hamilton of Dirleton, Countess of Elgin*, London, Murray, 1926.
- HASTFER, Helmina von, *Leben und Kunst in Paris seit Napoleon dem Ersten*, Weimar, Verlag des Landes-Industrie-Comptoirs, 1805 et 1806, 2 vol.
- LA ROCHE, Sophie von, *Pomona für Teutschlands Töchter*, Erstes Heft, Januar 1783, p. 665-724. (réédition : Sophie von La Roche, « Eine glückliche Reise », dans La Roche, *Lesebuch*, éd. Helga Meise, Königstein/Taunus, Ulrike Helmer Verlag, 2005, p. 114-140).
- LEMIRE, Fanny, « *Voyage à travers le Binh-Dinh jusqu'aux Moïs de Têh-Lakong (à l'Ouest de l'Annam central)* », *Bulletin de la Société de géographie* de Lille, juillet 1894, Lille, Imprimerie L. Danel.
- LEWALD, Fanny, *Erinnerungen aus dem Jahre 1848*, éd. Dietrich Schaefer, Frankfurt/M., Insel, 1969. (trad. partielle anglaise, *A Year of Revolutions. Fanny Lewald's Recollections of 1848*. Translated, edited, and annotated by Hanna Ballin Lewis, Oxford, Providence, 1997).
- LORENZ, Wilhelmine, *Von Altenburg nach Paris*, Leipzig, Wienbrach, 1847, 2 vol.
- MASSIEU, Isabelle, *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine : Birmanie, États Shans, Siam, Tonkin, Laos*, Paris, Plon, 1901.
- , *Les Anglais en Birmanie*, extrait du *Bulletin de la Société normande de géographie*, Rouen, E. Cagniard, 1899.
- , *Népal et pays himalayens*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1914.

- MEUNIER, Léonie, *De Saint-Petersbourg à l'Ararat*, Paris, Société française d'éditions d'art, 1899.
- MEYRON, Charles, *Travels of Lady Hester Stanhope. Forming the Completion of her Memoirs. Narrated by her Physician. In three Volumes*, London, Colburn, 1846.
- MINUTOLI, Heinrich von, *Abhandlungen vermischten Inhalts*, herausgegeben von Menu von Minutoli, Berlin, Maurersche Buchhandlung, 1816.
- MINUTOLI, Baronne Wolfradine de, *Mes souvenirs d'Égypte*, Paris, Nepveu, 1826, 2 t. en 1 vol.
- MINUTOLI, Heinrich von, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach Ober-Aegypten in den Jahren 1820 und 1821*, von Heinrich Freiherrn von Minutoli, Berlin, August Rucker, 1824.
- MONTAGU, Mary Wortley, *The Complete Letters, 1708-1720*, Oxford, Clarendon Press, 1965-1967, 3 vol.
- NIENDORF, Emma, *Aus dem heutigen Paris*, Stuttgart, Mäcken, 1854.
- NORDENFLYCHT, Julia von, *Briefe einer Hofdame in Athen an eine Freundin in Deutschland, 1837-1842*, Leipzig, J.C. Hinrichssche Buchhandlung, 1845.
- PÉTRÉ, Hélène (éd.), *Éthérie. Journal de voyage*, Paris, Édition du Cerf, 1948, trad. all. par Karl Vretska, *Die Pilgerreise der Aetheria (Peregrinatio Aetheriae)*, Stift Klosterneuburg bei Wien, Bernina-Verlag, 1958.
- RODENBERG, Julius, *Pariser Bilderbuch*, Braunschweig, Vieweg, 1856.
- ROSS, Ludwig, *Reisen des Königs Otto und der Königin Amalia in Griechenland*, 2 parties en un volume, Halle, Schwetschke, 1848.
- SAINTE-ELME, Ida, *La Contemporaine en Égypte, pour faire suite aux souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration*, Paris, Ladvoat, 1831, 6 vol.
- SAND, George, *Un hiver à Majorque*, texte établi par Jean Mallion et Pierre Salomon, Meylan, Les Éditions de l'Aurore, 1985.
- , *Un hiver au Midi de l'Europe*, éd. Béatrice Didier, Paris, LGE, coll. « Le livre de poche classique », 2004.
- , *Consuelo*, Paris, Classiques Garnier, 1959, 3 vol.
- , *Histoire de ma vie*, édition établie, présentée et annotée par Brigitte Diaz, Paris, LGE, coll. « Le livre de poche classique », 2004.
- , *Lettres d'un voyageur*, éd. Henri Bonnet, Paris, Garnier-Flammarion, 1971.
- SCHINAS, Bettina, *Leben in Griechenland 1834 et 1835. Briefe und Berichte an ihre Eltern in Berlin*, texte édité et commenté par Ruth Steffen, Münster, Lienau, 2002.
- SCHIRMACHER, Käthe, *Paris!* Illustrations d'Arnould Moreaux et F. Marks, Berlin, Alfred Schall, s.d. [1900].
- SCHOPENHAUER, Johanna, *Reise von Paris durch das südliche Frankreich bis Chamouny*, 2 vol., 2^e édition revue et augmentée, Leipzig, Brockhaus, 1824 (souvenirs d'un

- voyage effectué en 1803, 1804 et 1805, vol. 3 : *Reise von Paris durch das südliche Frankreich bis Chamouny*, Rudolstadt, Hofbuchhandlung, 1817).
- SCHREIBER, Clara, *Eine Wienerin in Paris*, préface de Ferd. Groß, Berlin/Wien/ Leipzig, Hugo Engel, s.d. [1884].
- SCHUBER, Maria, *Meine Pilgerreise über Rom, Griechenland und Egypten durch die Wüste nach Jerusalem und zurück, vom 4. Oktober 1847 bis 25. September 1848*, Graz, Ferstl, 1850.
- SCHWARTZ, Marie Espérance von, *Blätter aus dem afrikanischen Reise-Tagebuche einer Dame. 1. Theil: Algerien. 2. Theil: Tunis*, Braunschweig, Vieweg, 1849.
- , *Blick auf Calabrien und die Liparischen Inseln im Jahre 1860*, Hamburg, Hoffmann et Campe, 1861.
- , *Der junge Stelzentänzer: Episode während einer Reise durch die westlichen Pyrenäen*, Jena, F. Mauke, 1865.
- , *Die Insel Creta unter der ottomanischen Verwaltung*, Wien, Arnold Hilberg, 1867.
- , *Hundert und ein Tag auf meinem Pferde und ein Ausflug nach der Insel Maddalena*, Hamburg, Hoffmann et Campe, 1860.
- , *Von Rom nach Creta. Reiseskizzen*, Jena, Neuenhahn, 1870.
- , *Kreta-Biene oder kretische Volkslieder, Sagen, Liebes-, Denk- und Sinnprüche*, München, G. Franz, 1874.
- SCHWARZENBACH, Annemarie, *Das glückliche Tal*, Basel, Lenos, 2006.
- , *Hiver au Proche-Orient*, Paris, Payot et Rivages, 2006 (édition allemande, *Winter in Vorderasien*, Basel, Lenos, 2002).
- , *Où est la terre des promesses ? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940)*, Paris, Payot, 2002 (Édition allemande, *Alle Wege sind offen*, Basel, Lenos Verlag, 2003).
- , *Tod in Persien*, Basel, Lenos Verlag, 2003.
- SERENA, Carla, « De Petrovsk à Astrakan. Devet-Faa, le Volga, les Kalmucks », *Bulletin de la Société de géographie*, sixième série, tome vingtième, année 1880, juillet-décembre, Paris, Ch. Delagrave, 1880, p. 328-336.
- SKENE, Felicia Mary Frances, *Wayfaring sketches among the Greeks and the Turks, and on the shores of the Danube. By a seven years' resident in Greece*, London, Chapman and Hall, 1847.
- TEMPEST, Frances Ann Vane, *Narrative of a visit to the Courts of Vienna, Constantinople, Athens, Naples, etc.*, London, Colburn, 1844.
- TRISTAN, Flora, *Pérégrinations d'une paria* [1835], préface, notes et dossier par Stéphane Michaud, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2004.
- UJFALVY-BOURDON, Marie de, *De Paris à Samarkand. Impressions de voyage d'une Parisienne*, Paris, Hachette, 1880.
- VOILQUIN, Suzanne, *Souvenirs d'une fille du peuple ou la Saint-Simonienne en Égypte 1834-1836* [1866], éd. Lydia Elhadad, Paris, Maspero, 1978.
- WEBER, Mathilde, *Plaudereien über Paris und die Weltausstellung im Jahre 1878*, Herzberg a. H., C. F. Simon, 1879.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE SÉLECTIVE
(principaux textes cités concernant les voyageuses et le récit de voyage)

- [ANONYME], « Madame Jane Dieulafoy », *Le Journal*, 12 février 1902.
- ABDEL-JAOUAD, Hedi, « Isabelle Eberhardt: Portrait of the Artist as a Young Nomad », *Yale French Studies*, n° 83, vol. 2, 1993, p. 93-117.
- ANDREAS-SALOMÉ, LOU, « Der Mensch als Weib », dans *Neue Deutsche Rundschau*, (1899) 10, p. 225-243. Rééd. dans *Die Erotik*, Frankfurt/Main, Ullstein, 1992, p. 9-44. Trad. d'Henri Plard, « L'Humanité de la femme », dans *Éros*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 13-42.
- , « Der Ruf des Philosophen Hermann Keyserling », dans *Der neue Merkur* (1920/21), 4^e année, p. 185-187.
- ANTOINE, Philippe, Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2006.
- BARD, Christine, « Le “DB58” aux Archives de la Préfecture de Police », *Clio*, n° 10, 1999 <<http://clio.revues.org/document258.html>>.
- BEAUMONT, Olivier de, « Prolégomènes à une histoire des Genevois en Égypte », dans *Voyages en Égypte de l'Antiquité au début du XX^e siècle*, Genève, Musée d'Art et d'Histoire et La Baconnière / Arts, 2003, p. 169-172.
- BECKER-CANTARINO, Barbara, *Meine Liebe zu Büchern. Sophie von La Roche als professionelle Schriftstellerin*, Heidelberg, Winter, 2008, p. 133-198.
- BEER, Gillian, « Speaking for the Others: Relativism and Authority in Victorian Anthropological Culture », *Open Fields: Science in Cultural Encounter*, Oxford, Oxford University Press, 1996.
- BIRD, Isabella, *Une Anglaise au Far West*, Paris, Éditions Payot et Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2004.
- BOHLS, Elizabeth A., *Women Travel Writers and The Language of Aesthetics, 1716-1818*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- BOURGUINAT, Nicolas (dir.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (18^e-20^e siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.
- BOVENSCHEN, Silvia, *Die imaginierte Weiblichkeit. Exemplarische Untersuchungen zu kulturgeschichtlichen und literarischen Präsentationsformen des Weiblichen*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1979 (réédition 2003).
- BRAHIMI, Denise, *Requiem pour Isabelle*, Paris, Publisud, 1983.
- BRAIDOTTI, Rosi, *Nomadic Subjects. Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, New York, Columbia University Press, 1994.

- BRENNER, Peter J., *Der Reisebericht in der deutschen Literatur. Ein Forschungsüberblick als Vorstudie zu einer Gattungsgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1990.
- CARRÉ, Jean-Marie, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, IFAO, 2 vol. 1932 et 1956.
- CARVALLO, Fernando, « Double regard sur Flora Tristan », dans *De Flora Tristan à Mario Vargas Llosa : deux siècles de relations littéraires entre Europe et Amérique Latine*, Stéphane Michaud (dir.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004.
- CHALON, Jean, « La George Sand du désert », *Le Figaro*, 28 janvier 1991.
- , « Les arpenteurs du monde », *Le Figaro*, 4 décembre 1989.
- CHARLES-ROUX, Edmonde, *Un désir d'Orient*, t. I ; *Nomade j'étais*, t. II, Paris, Grasset 1989 et 1995.
- CHAUDHURI, Nupur et STROBEL, Margaret (dir.), *Western Women and Imperialism. Complicity and Resistance*, Bloomington, Indiana University Press, 1992.
- CHEVALIER, Amélie, *Les Voyageuses au XIX^e siècle*, Tours, Mame, 1888.
- CHILCOAT, Michelle, « Anticolonialism and Misogyny in the Writings of Isabelle Eberhardt », *The French Review*, vol. 77, n° 5, April 2004, p. 949-957.
- COLLEY, Linda, *Captives: Britain, Empire, and the World*, New York, Pantheon Books, 2002.
- CZARNECKA, Mirosława et al. (dir.), *Der weibliche Blick auf den Orient. Reisebeschreibungen europäischer Frauen in Vergleich*, Bern, etc., Peter Lang, 2010.
- DAWSON, Graham, *Soldier Heroes: British Adventure, Empire, and the Imagining of Masculinities*, London, Routledge, 1994.
- DAWSON, Warren R. et UPHILL, Eric P., *Who Was Who in Egyptology: a Biographical Index of Egyptologists of Travellers, Explorers, and Excavators in Egypt etc.*, 2^e éd., London, Egypt Exploration Society, 1972.
- DEEKEN, Annette et BÖSEL, Monika, « *An den süßen Wassern Asiens* ». *Frauenreisen in den Orient*, Frankfurt/Main, Campus, 1996.
- DOYON, René-Louis, *La Vie tragique de la bonne nomade*, Paris, La connaissance, 1923.
- DRONSART, Marie, « Jane Dieulafoy », dans *Les Grandes Voyageuses [1894]*, Paris, Hachette, 1909.
- DROUOT-BOUCHE, Anne-Liz, « Genre », *voyages et colonies : une lecture des récits de voyage de femmes en Afrique du Nord, 1830-1930*, mémoire de DEA en Histoire, Université de Strasbourg, 2000-2001.
- HOLDENRIED, Michaela (dir.), *Geschriebenes Leben. Autobiographik von Frauen*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1995.
- ÉDEL, Chantal et SICRE, Jean-Pierre, « Introduction », dans Dieulafoy, Jane, *Une amazone en Orient. Du Caucase à Persépolis 1881-1882*, vol. I., Paris, Phébus, 1989.
- ESTELMANN, Frank, *Sphinx aus Papier. Ägypten im französischen Reisebericht von der Aufklärung bis zum Symbolismus*, Heidelberg, Winter, 2006.
- FELDEN, Tamara, *Frauen Reisen. Zur literarischen Repräsentation weiblicher Geschlechterrollenerfahrung im 19. Jahrhundert*, New York, etc., Peter Lang, 1993.

- FRANCE, Anatole, « Le roman historique – M^{me} Dieulafoy – M^{lle} Cantel », *Le Temps*, 7 décembre 1890.
- FRASER, Keith (éd.), *Bad Trips. A sometimes terrifying, sometimes hilarious collection of writing on the perils of the road*, Toronto, Random House, 1991.
- FREDERIKSEN, Elke, avec la collaboration de Tamara Archibald, « Der Blick in die Ferne. Zur Reiseliteratur von Frauen », dans *Frauen. Literatur. Geschichte. Schreibende Frauen vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, éd. Hiltrud Gnüg et Renate Möhrmann, Stuttgart, Metzler, 1985.
- GILLIAN, Rose, *Feminism and Geography. The Limits of Geographical Knowledge*, Cambridge, Polity Press, 1993.
- GRAN-AYMERICH, Ève, *Naissance de l'archéologie moderne 1798-1945*, Paris, CNRS Éditions, 1991.
- GRAN-AYMERICH, Ève et Jean, *Jane Dieulafoy, une vie d'homme*, Paris, Perrin, 1991.
- GRENTE, Dominique et MÜLLER, Nicole, *L'Ange inconsolable*, Paris, Lieu commun, 1989, rééd. 1991.
- GROSSER, Thomas, *Reiseziel Frankreich. Deutsche Reiseliteratur vom Barock bis zur Französischen Revolution*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1989.
- GROSVENOR, Elizabeth Mary, *Narrative of a yacht voyage in the Mediterranean during the years 1840-1841*, London, Murray, 1842, 2 vol.
- HAHN, Barbara, *Unter falschem Namen. Von der schwierigen Autorschaft der Frauen*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1991.
- HEINSE, Wilhelm, « Frauenzimmer-Bibliothek », dans *Iris. Vierteljahrsschrift für Frauen*, t. I, 1774, n° 3, p. 53-77. Republié dans Wilhelm Heinse, *Sämtliche Werke*, éd. C. Schüddekopf, vol. III, 2^e partie, Leipzig, Inselverlag, 1906.
- HODGSON, Barbara, *Dreaming of East: Western Woman and the Exotic Allure of the Orient*, Vancouver, Greystone Books, 2005 (*Rêve d'Orient. Les Occidentales et les voyages en Orient : XVIII^e-début du XX^e siècle*, trad. fr., Paris, Le Seuil, 2006).
- , *No Place for a Lady*, Vancouver, Greystone Books, 2002.
- HOLDENRIED, Michaela, « 'Ich, die schlechteste von allen.' Zum Zusammenhang von Rechtfertigung, Schuldbekennntnis und Subversion in autobiographischen Werken von Frauen », dans Holdenried, Michaela (dir.), *Geschriebenes Leben. Autobiographik von Frauen*, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 1995, p. 402-420.
- HYBELS, Sandra, « Travelling the World: Does Gender Make a Difference? », dans Santiago Henríquez (dir.), *Travel Essentials. Collected Essays on Travel Writing*, Las Palmas de Gran Canaria, Chandlon Inn Press, 1998.
- JENKINS, Ruth, « The Gaze of the Victorian Woman Traveller », dans Kristi Siegel (dir.), *Gender, Genre, and Identity in Women's Travel Writing*, New York, Peter Lang, 2004.
- JULLIARD, Colette, *L'Écriture du désir : imaginaire et Orient*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- KAISER, Gerhard R., « Parisbilder in der nicht-fiktionalen deutschsprachigen Literatur zwischen den späten achtziger Jahren des 19. und den dreißiger Jahren

- des 20. Jahrhunderts », dans *Paris? Paris! Bilder der französischen Metropole in der nicht-fiktionalen deutschsprachigen Prosa zwischen Hermann Bahr und Joseph Roth*, G.-R. Kaiser et Erika Tunner (dir.), Heidelberg, Winter, 2002, p. 1-60.
- , « 'Vulkan', 'Feerie', 'Lusthaus' », dans *Rom-Paris-London. Erfahrung und Selbsterfahrung deutscher Schriftsteller und Künstler in den fremden Metropolen*, Conrad Wiedemann (dir.), Stuttgart, Metzler, 1988, p. 479-511.
- , *Deutsche Berichterstattung aus Paris. Neue Funde und Tendenzen*, Heidelberg, Winter, 2008.
- KALFATOVIC, Martin R., *Nile Notes of a Howadji: a bibliography of traveler's tales from Egypt, from the earliest time to 1918*, Metuchen, N.J./London, the Scarecrow Press, 1992.
- KARRENBROCK, Helga, « Nomadische Bewegung. Annemarie Schwarzenbachs Falkenkäfig », dans Walter Fähnders et Sabine Rohlf, *Annemarie Schwarzenbach. Analysen und Erstdrucke*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2005, p. 60-74.
- KOLB, Annette, *Wege und Umwege*, Leipzig, Verlag der weißen Bücher, 1914.
- LA ROI-FREY, Karin de, *Emma von Suckow. Das Reisen als «Wissenschaft des Lebens» (1807-1876). Frauenleben im Biedermeier. Berühmte Besucherinnen bei Justinus Kerner in Weinsberg*, Leinfelden-Echterdingen, 1998.
- LANÇON, Daniel, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882. Destin des antiquités et aménité des rencontres*, Paris, Geuthner, 2007.
- LAPEYRE, Françoise, *Le Roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, 2007.
- , *Léonie d'Aunet*, Paris, J.-C. Lattès, 2005.
- LAWRENCE, John et WOODIWISS, Audrey (dir.), *The Journals of Honoria Lawrence: India Observed 1837-1854*, London, Hodder and Stoughton, 1980.
- LAZREG, Marnia, « Feminism and Difference: The Perils of Writing as a Woman on Women in Algeria », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 1, 1998.
- LE HUENEN, Roland, « Un hiver à Majorque ou portrait du voyageur en artiste », dans *Genèse du roman. Balzac et Sand*, textes réunis par Lucienne Frappier-Mazur, Amsterdam/New York, Rodopi, 2004, p. 219-231.
- LEDUC, Guyonne (dir.), *Travestissement féminin et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- LEHNERT, Gertrud, *Maskeraden und Metamorphosen. Als Männer verkleidete Frauen in der Literatur*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1994.
- , *Wenn Frauen Männerkleider tragen. Geschlecht und Maskerade in Literatur und Geschichte*, München, dtv, 1997.
- LEJEUNE, Dominique, *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.
- LEVALLOIS, Anne, *Les Écrits autobiographiques d'Ismaïl Urbain. Homme de couleur, saint-simonien et musulman (1812-1884)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004.
- LEVALLOIS, Michel, *Ismaïl Urbain. Une autre conquête de l'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001.

- LEWIS, Hanna B., « Fanny Lewald and the Revolutions of 1848 », dans *Horizonte. Festschrift für Herbert Lehnert zum 65. Geburtstag*, Hannelore Mundt, Egon Schwarz, William R. Lillyman (dir.), Tübingen, Niemeyer, 1990, p. 80-91.
- LOSTER-SCHNEIDER, Gudrun, *Sophie von La Roche. Paradoxien weiblichen Schreibens im 18. Jahrhundert*, Tübingen, Narr, 1995.
- MANLEY, Deborah, « Two Brides in Egypt: The Baroness Menu von Minutoli and Mrs. Colonel Elwood », dans Janet et Paul Starkey (dir.), *Travellers in Egypt*, London-New York, I.B. Tauris, 1998.
- MARAVAL, Pierre (éd.), *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient (IV^e-VII^e siècle)*, Paris, Éditions du Cerf, 1996.
- MARQUARDT, Martha, *Die kleinen Leute von Paris*, Frankfurt/M., Carolus-Druckerei, 1933.
- MARTIN, Alison E., « Travel, Sensibility and Gender: The Rhetoric of Female Travel Writing in Sophie von La Roche's *Tagebuch einer Reise durch Holland und England* », *German Life and Letters*, 57,2, avril 2004, p. 127-142.
- MELMAN, Billie, *Women's Orient. English Women and the Middle East, 1718-1918*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1992.
- MICHAUD, Stéphane, « En miroir : Flora Tristan et George Sand », *Un fabuleux destin. Flora Tristan*, Éditions universitaires de Dijon, 1985.
- , *Mémoires et Pérégrinations d'une paria*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2004.
- MIERMONT, Dominique Laure, *Annemarie Schwarzenbach ou le mal d'Europe*, Paris, Payot, 2004.
- MILLS, Sara, *Discourses of Difference: Women's Travel Writing and Colonialism*, London, Routledge, 1991.
- MONICAT, Bénédicte, « Discours féminins sur les harems », dans Keith Busby (dir.), *Correspondances: Studies in Literature, History, and the Arts in Nineteenth-Century France*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1992, p. 139-147.
- , « Les lettres d'un voyageur : récits de voyage au féminin ? », *George Sand Studies*, vol. XII, Spring 1993.
- , « Pour une bibliographie des récits de voyage au féminin », *Romantisme*, n° 77, 1992, p. 95-100.
- , « Problématique de la préface dans les récits de voyages au féminin », *Nineteenth Century French Studies*, n° 23, Fall-Winter 1994-1995.
- , *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996.
- MORATO Cristina, *Las Damas de Oriente*, Barcelone, Debolsillo, 2006.
- MORTIER, Roland, « Une romancière allemande spectatrice de la Révolution française », dans *Littérature et culture allemandes. Hommages à Henri Plard*, Roger Goffin et al. (dir.), Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 147-163.
- MOUCHARD, Christel, *Aventurières en crinoline*, Paris, Le Seuil, coll. « Points actuels », 1987.

- MOUSSA, Sarga, *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995.
- , *Le Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2004.
- MUNSTERS, Wil, *La Poétique du pittoresque en France de 1700 à 1830*, Genève, Droz, 1991.
- PAGEAUX, Daniel-Henri, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », dans Pierre Brunel et Yves Chevrel (dir.), *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989.
- PAZI, Margarita, « Fanny Lewald – Das Echo der Revolution von 1848 in ihren Schriften », dans *Juden im Vormärz und in der Revolution von 1848*, Walter Grab et Julius H. Schoeps (dir.), Stuttgart/Bonn, Burg, 1983, p. 233-271.
- PELLEGRIN, Nicole et BARD, Christine, « Femmes travesties : un mauvais genre ? », *Clio*, n° 10, 1999 <<http://clio.revues.org/sommaire706.htm>>.
- PELZ, Annegret, *Reisen durch die eigene Fremde. Reiseliteratur von Frauen als autogeographische Schriften*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 1993.
- PERROT, Michelle, « Sortir », dans *Histoire des femmes en Occident*, Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), Paris, Plon, 1991, 5 vol., t. 4, p. 467-494.
- PETERS, Heinz-Frederick, *Lou Andreas-Salomé: Das Leben einer aussergewöhnlichen Frau*, München, Wilhelm Heyne, 1992 (1964) (traduit de l'américain *My sister, my spouse*, 1962).
- PHILLIPS, Richard, *Mapping Men and Empire. A Geography of Adventure*, London/ New York, Routledge, 1997.
- POOVEY, Mary, *The Proper Lady and the Woman Writer: Ideology as Style in the Works of Mary Wollstonecraft, Mary Shelley, and Jane Austen*, Chicago, The University of Chicago Press, 1985.
- PORTER, Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression in European Travel Writing*, Princeton, N. J., Princeton University Press, 1991.
- POSSELT, Franz Ludwig, *Apodemik oder die Kunst zu reisen. Ein systematischer Versuch zum Gebrauch junger Reisenden aus den gebildeten Ständen überhaupt und angehender Gelehrten und Künstler insbesondere*, Leipzig, Breitkopf, 1795, 2 vol.
- POTTIER, Edmond, « Madame Dieulafoy », dans Jane Dieulafoy, *Isabelle la grande reine de Castille 1451-1504*, Paris, Hachette, 1920.
- POTTS, Lydia, « Introduction » dans *Aufbruch und Abenteuer. Frauen-Reisen um die Welt ab 1785*, Frankfurt/Main, Fischer, 1995, p. 9-23.
- POWELL, Hugh, *Fervor and Fiction. Therese von Bacheracht and Her Works*, Columbia, SC, Camden House, 1996.
- PRASSOLOFF, Annie, « Le statut juridique de la femme auteur », *Romantisme*, n° 77 (« Les femmes et le bonheur d'écrire »), 1992, p. 9-14.
- PRATT, Marie Louise, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, London/ New York, Routledge, 1992.

- RAGAN, John David, *A Fascination for the exotic: Suzanne Voilquin, Ismayl Urbain, Jehan d'Ivray and the Saint-Simoniens. French Travellers in Egypt on the Margins*, thèse d'histoire de New York University, Ann Arbor, UMI Dissertation Services, 2000.
- REGARD, Frédéric, *L'Écriture féminine en Angleterre*, Paris, PUF, 2002.
- RÉGNIER, Philippe, *Les Saint-Simoniens en Égypte, 1833-1851*, Le Caire, Banque de l'Union européenne / Amin F. Abdelnour, 1989.
- , *Voyage d'Orient suivi de Poèmes de Ménilmontant et d'Égypte*, Paris, L'Harmattan, coll. « Comprendre le Moyen-Orient », 1993.
- RHOEN, Marion, *Cristina Belgiojoso, Jane Dieulafoy et Isabelle Eberhardt : trois femmes voyageuses et leur perception des femmes orientales* (Mémoire de maîtrise, Université d'Amsterdam – Faculté de Lettres – Département de Français, 1993).
- ROBINSON, Jane, *Unsuitable for Ladies. An Anthology of Women Travellers*, Oxford, Oxford University Press, 1995.
- ROGERS, Rebecca et THÉBAUD, Françoise (dir.), « Voyageuses », *Clio*, n° 28, 2008.
- ROHLF, Sabine, *Exil als praxis*, München, Text und Kritik, 2002.
- SAHLINS, Peter, *Boundaries: The Making of France and Spain in the Pyrenees*, Berkeley, University of California Press, 1989.
- SAID, Edward W., *Orientalism* [1978], London, Penguin, 1995 ; *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. par Catherine Malamoud, Paris, Le Seuil, 1980 (rééd. 2005).
- SCHAITLER, Irmgard, « Griechenlyrik (1821-1828). Literatur zwischen Ideal und Wirklichkeit », dans *Internationales Jahrbuch der Bettina von Arnim-Gesellschaft*, n° 6/7, 1996, p. 188-234.
- , *Emma von Niendorf als Reiseschriftstellerin*, Eichstätt, Historischer Verein, 1991.
- , *Gattung und Geschlecht. Reisebeschreibungen deutscher Frauen 1780-1850*, Tübingen, Niemeyer, 1999.
- SCHIRMACHER, Käthe, « Madame Dieulafoy », *Neue Bahnen*, n° 32, 1^{er} mai 1897, p. 179-180.
- SHOWALTER, Elaine, « Feminist Criticism in the Wilderness », *Critical Inquiry*, n° 8, 1981, p. 179-205.
- SIBONY, Daniel, *Entre-deux, l'origine en partage*, Paris, Le Seuil, 1991.
- SIMOPOULOS, Kyriakos, *Comment les étrangers voyaient la Grèce au temps des guerres d'indépendance. 1826-29* [en grec], Athènes, 1983, 5. vol.
- , *Voyageurs étrangers en Grèce 1810-1821* [en grec], Athènes, 1975.
- SMITH, Annette, « Madame Agénor de Gasparin ou les délices de la chaire », *Romantisme*, n° 77, 1992, p. 47-54.
- SULERI, Sara, « The Feminine Picturesque », *The Rhetoric of English India*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992.
- TAVIS, Anna, *Rilke's Russia. A cultural encounter*, Evanston (Illinois), Northwestern University Press, 1994.

- TODOROV, Tzvetan, *L'Homme dépaycé*, Paris, Le Seuil, 1996.
- UECKMANN, Natascha, « Rêve d'Orient ? Les femmes occidentales et leur perception de l'Autre », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte / Cahiers d'histoire des littératures romanes*, vol. 31, 2007, p. 83-114.
- , « Voyages en Orient au féminin – un discours marginalisé », dans Rotraud von Kulesa (dir.), *Études féminines/gender studies en littérature en France et en Allemagne*, Frankreich-Zentrum der Universität Freiburg, 2004.
- , *Frauen und Orientalismus. Reisetexte französischsprachiger Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 2001.
- WEHINGER, Brunhilde, « Reisen und Schreiben. Weibliche Grenzüberschreitungen in Reiseberichten des 19. Jahrhunderts », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, n° 10, 1986, p. 360-380.
- WOLFF, Janet, « On the road again: Metaphors of Travel in Cultural Criticism », *Cultural Studies*, vol. 7,2, 1993, p. 224-239.
- WOLFZETTEL, Friedrich (dir.), *Répertoire chronologique et thématique du récit de voyage de langue française au XIX^e siècle*, consultable et téléchargeable à l'adresse suivante : <www.romanistik.uni-frankfurt.de/mitarbeiter/wolfzettel/repertoire/index.html>.
- , « Flora Tristan et les volcans sublimes », dans *L'Invention du paysage volcanique*, Dominique Bertrand (dir.), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 113-127.
- , « Malerisch/Pittoresk », dans *Ästhetische Grundbegriffe*, Karlheinz Barck et al. (dir.), 7 t., Stuttgart, Metzler, 2000-2005, t. 3, p. 760-789.
- , « Sonne, Licht und Wahrheit: Zu einem Paradigmenwechsel im Reisebericht des 19. und frühen 20. Jahrhunderts », dans *Intellektuelle Redlichkeit/Intégrité intellectuelle. Festschrift für Joseph Jurt*, Michael Einfalt et al. (dir.), Heidelberg, Winter Verlag, 2005, p. 209-224.
- , *Ce désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklung des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1986.
- , *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1996.
- WOLFZETTEL, Friedrich et ESTELMANN, Frank, *L'Égypte « après bien d'autres ». Répertoire des récits de voyage de langue française en Égypte, 1797-1914*, Moncalieri, CIRVI, 2003.
- WÜLFING, Wulf, « Reiseberichte im Vormärz. Die Paradigmen Heinrich Heine und Ida Hahn-Hahn », dans *Der Reisebericht. Die Entwicklung einer Gattung in der deutschen Literatur*, Peter Brenner (dir.), Frankfurt/M., Suhrkamp, 1989, p. 333-362.
- YEGENOGLU, Meyda, *Colonial fantasies. Towards a Feminist Reading of Orientalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- ZAND, Nicole, « Le tour du monde au pays des mille et une nuits », *Le Monde*, 13 juillet 1990.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| Remerciements | 7 |
| Préface par Frank Estelmann & Friedrich Wolfzettel | 9 |
| Récit de voyage et écriture féminine Friedrich Wolfzettel..... | 19 |

PREMIÈRE PARTIE LA CONSTRUCTION DE SOI

| | |
|--|-----|
| Parler de soi par ricochet : le voyage au féminin ou l'impossible autobiographie (George Sand, Flora Tristan, Léonie d'Aunet) Roland Le Huenen | 37 |
| Le travestissement narratif dans les écrits d'Isabelle Eberhardt Merete Stistrup Jensen | 55 |
| Du discours de l'Autre au moi dissociéÉcrire le voyage chez Lou Andreas-Salomé et Isabelle Eberhardt Isabelle Mons..... | 71 |
| Voyage en couple et déguisement masculin : Jane Dieulafoy (1851-1916) Natascha Ueckmann..... | 87 |
| « <i>A lady in camp</i> » : nationalisme, différence sexuelle et autorité énonciative dans <i>India Observed 1837-1854</i> , de Honoria Lawrence Frédéric Regard | 109 |

DEUXIÈME PARTIE GENRE ET ALTÉRITÉ

| | |
|---|-----|
| Paris dans les œuvres non-fictionnelles d'auteures allemandes autour de 1848 (Ida Kohl, Fanny Lewald, Sophie Leo...) Gerhard R. Kaiser..... | 129 |
| Regard limité ou perspicacité féminine ? Voyageuses germanophones en Grèce Irmgard Scheitler..... | 147 |
| Le regard féminin d'Annemarie Schwarzenbach sur l'Orient Patricia Almarcegui Elduayen | 171 |

| | |
|--|------------|
| Le féminin à l'épreuve des altérités dans les <i>Pérégrinations d'une paria</i> de Flora Tristan et <i>Un hiver à Majorque</i> de George Sand | |
| Christine Planté | 183 |

TROISIÈME PARTIE
FORMES DU VOYAGE ET POSSIBLES NARRATIFS

| | |
|--|------------|
| Sciences du voyage : le discours scientifique à l'épreuve des genres | |
| Bénédicte Monicat | 209 |

| | |
|---|------------|
| Égypte savante, Égypte pittoresque : parcours d'un couple en voyage à l'époque romantique (Wolfradine et Heinrich de Minutoli) | |
| Frank Estelmann | 223 |

| | |
|---|------------|
| L'Égypte en groupe, en couple ou en solitaire. Trois modalités du voyage au féminin au XIX ^e siècle (S. Voilquin, V. de Gasparin et L. Duff-Gordon) | |
| Sarga Moussa | 241 |

320

| | |
|---|------------|
| Femmes voyageuses au XIX ^e siècle : la possibilité d'un classement ? | |
| Denise Brahimi | 257 |

UN AUTRE MASCULIN

| | |
|---|------------|
| Entre deux mondes, entre deux races, entre deux sexes : la relation égyptienne de Thomas-Ismaÿl Urbain | |
| Philippe Régnier | 275 |

| | |
|------------------------------|------------|
| Index des noms propres | 297 |
|------------------------------|------------|

| | |
|------------------------------|------------|
| Bibliographie primaire | 305 |
|------------------------------|------------|

| | |
|--|------------|
| Bibliographie critique sélective | 311 |
|--|------------|